

1  
C









O E U V R E S

COMPLÈTES

DE

M. DE VOLTAIRE.



8  
O F U V R E S

Q O M T E L L S

DE

M. DE VOLTAIRE.



O E U V R E S

COMPLÈTES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-DOUZIÈME.



AUX DEUX-PONTS,  
CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

---

1792.

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

M. DE VOLTAIRE

TOME QUATRE-VINGT-DEUXIEME



AUX BRUNNONS

DE LA BIBLIOTHEQUE

1792



R E C U E I L

DES LETTRES

D E

M. DE VOLTAIRE.

1767 — 1768.

---

1792.



R E C U E I L

D E S L E T T R E S

D E

M. DE VOLTAIRE.

1767 - 1768.

L 148

1767



R E C U E I L  
DES LETTRES  
DE  
M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIÈRE.

A M. DAMILAVILLE.

4 de mai.

**J**E vois, mon cher ami, qu'il y a dans le monde des gens alertes qui ont dévalisé les licenciés espagnols (\*) que je vous avais envoyés ; et, à l'égard de la destruction des jésuites, je ne compte pas qu'elle soit sitôt prête, attendu la négligence et l'imbécillité des gens qui s'en sont chargés. 1767.

J'envoie à M. d'Alembert un exemplaire de sa lettre au conseiller, par M. Necker. Il doit vous faire remettre aussi des chiffons qui ne valent pas cette lettre, deux Zapata et deux Honnêtetés.

Je suis bien faible, bien languissant, mon cher ami ; c'est un grand effort d'écrire de ma main ;

(\*) Les questions de Zapata, voyez Philosophie.

— mon cœur vous en dit cent fois plus que je ne vous  
1767. en écris.

Ah ! qu'importe que les jésuites soient chassés  
d'Espagne, s'il n'est pas permis de penser en  
France !

## L E T T R E I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de mai.

**V**ous êtes plus aimable que jamais, mon cher  
ange, et moi plus importun et plus insupportable  
que je ne l'ai encore été. Moi qui suis ordinairement  
si docile, je me trouve d'une opiniâtreté qui me  
fait sentir combien je vieillis. Ce monologue que  
vous demandez, je l'ai entrepris de deux façons.  
Elles détruisent également tout le rôle d'*Obéide*. Ce  
monologue développe tout d'un coup ce qu'*Obéide*  
veut se cacher à elle-même dans tout le cours de  
la pièce. Tout ce qu'elle dira ensuite n'est plus  
qu'une froide répétition de son monologue; il n'y  
a plus de gradations, plus de nuance, plus de pièce.  
Il est de plus si indécent qu'une jeune fille aime un  
homme marié, cela est si révoltant chez toutes les  
nations du monde, que, quand vous y aurez fait  
réflexion, vous jugerez ce parti impraticable.

Il y a plus encore; c'est que ce monologue est  
inutile. Tout monologue qu. ne fournit pas de grands

mouvemens d'éloquence est froid. Je travaille tous les jours à ces pauvres Scythes, malgré les éditions qu'on en fait par-tout.

1767

*Lacombé* vient d'en faire une qu'il m'envoie, mais il n'y a pas la moitié des changemens que j'ai faits; il ne pouvait pas encore les avoir reçus. Il n'a fait cette nouvelle édition que dans la juste espérance où il était que la pièce serait reprise après Pâques. C'est encore une raison de plus pour que je ne puisse exiger de lui qu'il donne cent écus à *le Kain*; j'aime beaucoup mieux les donner moi-même.

Il est bien vrai que tout dépend des acteurs. Il y a une différence immense entre bien jouer et jouer d'une manière touchante, entre se faire applaudir et faire verser des larmes. M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe* viennent d'en arracher à toutes les femmes, dans le rôle de *Nemours* et dans celui de *Vendôme*, et à moi aussi.

Je doute fort qu'on puisse faire des recrues pour Paris. On a écarté et rebuté les bons acteurs qui se font présentés; je ne crois pas qu'il y en ait actuellement deux en province dignes d'être essayés à Paris. Je vous l'ai déjà dit, les troupes ne subsistent plus que de l'opéra comique. Tout va au diable, mes anges, et moi aussi.

Ma transmigration de Babylone me tient fort au cœur. Ce que vous me faites entrevoir redoublera mes efforts; mais j'ai bien peur que la situation présente de mes affaires ne me rende cette transmigration aussi difficile que mon monologue. Je me trouve

1767. à peu-près dans le cas de ne pouvoir ni vivre dans le pays de Gex, ni aller ailleurs. Figurez-vous que j'ai fondé une colonie à Ferney; que j'y ai établi des marchands, des artistes, un chirurgien; que je leur bâtis des maisons; que, si je vais ailleurs, ma colonie tombe; mais aussi, si je reste, je meurs de faim et de froid. On a dévasté tous les bois; le pain vaut cinq sous la livre; il n'y a ni police ni commerce. J'ai envoyé à M. le duc de *Choiseul*, conjointement avec le syndic de la noblesse, un mémoire très-circostancié. J'ai proposé que M. le duc de *Choiseul* renvoyât ce mémoire à M. le chevalier de *Jaucourt* qui commande dans notre petite province. Il a oublié mon mémoire, on s'en est moqué; et il a tort, car c'est le seul moyen de rendre la vie à un pays désolé, qui ne fera plus en état de payer les impôts. On a voulu faire, malgré mon avis, un chemin qui conduisit de Lyon en Suisse en droiture; ce chemin s'est trouvé impraticable.

Je vous demande pardon de vous ennuyer de ces détails; mais je vois qu'avec la meilleure volonté du monde on nous ruinera sans en retirer le moindre avantage. Je me suis dégoûté de la Guerre de Genève; je n'ai point mis au net le second chant, et je n'ai pas actuellement envie de rire.

J'écris lettre sur lettre au sculpteur qui s'est avisé de faire mon buste: c'est un original capable de me faire attendre trois mois au moins, et ce buste sera au rang de mes œuvres posthumes.

Il peut être encore un acteur à Genève, dont on pourrait faire quelque chose. Il est malade; quand il

fera guéri, je le ferai venir; la Harpe le dégourdira: —  
 pour moi, je suis tout engourdi. D'ordinaire la vieil- 1767.  
 leſſe eſt triſte, mais la vieilleſſe des gens de lettres eſt  
 la plus ſotte choſe qu'il y ait au monde. J'ai pourtant  
 un cœur de vingt ans pour toutes vos bontés; je ſuis  
 ſenſible comme un enfant; je vous aime avec la plus  
 vive tendreſſe. V.

## L E T T R E   I I I .

A M. DE BORDES, à Lyon.

13. de mai.

**M**ON âge commence à deſeſpérer, mon cher  
 confrère, de venir *cum penatibus et magnis diis*. Il  
 m'arrive des dérangemens dans ma fortune qui  
 pourront bien me faire reſter dans ma Scythie.

Il y a près de cinq mois qu'on m'avait mandé,  
 des frontières d'Eſpagne, que beaucoup de moines  
 avoient eu part à la révolte générale qui devait ſe  
 manifefter le même jour dans toutes les provinces.  
 Je n'en croyais rien, et me voilà déſabuſé. On n'a  
 chaffé que les jeſuites;

Mais à tous penaillons Dieu doit pareille joie!

Voici une Lettre ſur les panégyriques, laquelle  
 n'eſt pas le panégyrique des moines.

Connaiſſez-vous l'Anecdote ſur Bélifaire? Si  
 vous ne l'avez pas, je vous l'enverrai; et tant que

— je serai près de Genève, je me charge de vous  
1767. fournir toutes les nouveautés : vous n'avez qu'à  
parler.

Je crois que vous jugez très-bien M. *Thomas*, en  
lui accordant de grandes idées et de grandes expres-  
sions.

Vous m'affligez en m'apprenant qu'il y a tant de  
fots et de méchans à Lyon. C'est la destinée de toutes  
les grandes villes; mais je crois qu'il y a plus de  
justes qu'il n'y en avait à Sodôme. Il y a du moins  
trois fois plus de philosophes. Je vous nommerais  
bien quinze personnes qui pensent comme vous et  
moi. Il me semble que la lumière s'étend de tout  
côté : mais les initiés ne communiquent pas assez  
entre eux; ils sont tièdes, et le zèle du fanatisme  
est toujours ardent.

L'anecdote qu'on vous a contée sur ce malheu-  
reux *J. J.* est très-vraie : ce misérable a laissé mourir  
ses enfans à l'hôpital, malgré la pitié d'une personne  
compatissante qui voulait les secourir. Comptez que  
*Rousseau* est un monstre d'orgueil, de bassesse,  
d'atrocité et de contradictions.

## L E T T R E I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de mai.

Nous jouons donc plus souvent les Scythes en  
Scythie qu'à Paris. C'est en essayant mon habit de

Soxame que je présente encore ma requête à M. et madame d'Argental, à M. de Thibouville, à M. de Chauvelin (à qui je n'ai pas encore pu faire réponse), et à toutes les belles dames qui se sont imaginées qu'Obéide doit commencer par un beau monologue sur son amour adultère pour un homme marié qui a voulu l'enlever et en faire une fille entretenue : monologue qui certainement jetterait de l'indécence, du froid et du ridicule sur tout son rôle.

De l'indécence, parce qu'elle ne doit pas balancer lorsqu'elle croit son amant marié ; du froid, parce que les combats secrets qu'elle éprouve ensuite ne feraient qu'une répétition de ce que son monologue aurait dit ; du ridicule, parce qu'alors elle serait forcée de dire, dans son entrevue avec Athamare : *Ah, ah ! votre femme est donc morte ? tant mieux : tirez-moi d'ici au plus vite, et allons nous marier à Ecbatane.*

Oui, j'aurai le courage  
D'enfvelir mes jours dans ce désert sauvage.

Cela seul, dit de la manière dont madame de la Harpe le récite, fait cent fois plus d'effet qu'un monologue qui est presque toujours du remplissage.

Ah, si vous aviez deux vieillards attendrissans ! Non, vous dis-je ; cette pièce n'a jamais été bien jouée que par nous. J'avertirai toujours qu'il faut qu'Obéide pleure à ces vers :

Laisse dans ces déserts ta fidelle Obéide . . .  
Quand je dois tant haïr ce funeste Athamare . . .  
Si tout finit pour moi, toi seul en es la cause ;

1777.

Toi seul m'as condamnée à vivre en ces déserts.

Ah! c'est pour mon malheur! . . .

Va, c'est toi qui reviens pour m'arracher le cœur.

Et puis, quand son père lui dit :

Mais qu'il parte à l'instant ; que jamais sa présence

N'épouvante un asile ouvert à l'innocence.

comme elle doit répondre avec une voix entrecoupée :

C'est ce que je prétends, Seigneur.

comme elle doit dire douloureusement :

Et plut aux Dieux

Que son fatal aspect n'eût point blessé mes yeux.

Relisez la pièce d'une tire, je vous en prie, et voyez si, étant jouée avec un concert unanime, par des acteurs intelligens et animés, elle ne doit pas attacher le spectateur d'un bout à l'autre. Voyez si le style n'est pas convenable au sujet ; si ce n'est pas une critique ridicule et digne d'un *Fréron*, de vouloir qu'*Obéide* parle comme *Sémiramis*, *Sozame* comme *Mahomet*, et *Indatire* comme *César*.

On ne laisse pas de sentir un peu d'indignation de se voir si mal jugé. Ah, Velches ! maudits Velches ! quand je vous donne du grand, vous dites que je suis boursofflé, et quand je vous donne du simple, vous dites que je suis bas. Allez, vous ne méritez pas les peines que je prends pour vous depuis cinquante années ; je vous abandonne à votre sens réprouvé.

M. le marquis de *Chauvelin*, je vous demande —  
pardon de ne vous avoir pas écrit. Lisez la pièce, 1777.  
en voilà trois exemplaires; voyez l'effet qu'elle fera  
sur vous.

Messieurs, détrompez tant que vous pourrez les  
belles dames; je les respecte fort, mais jamais je  
n'approuverai le monologue qu'elles demandent sur  
un amour adultère dont il ne faut pas dire un mot.

Et toi, pauvre théâtre français, qui n'as qu'un seul  
acteur, et encore est-il trop gros; toi qui n'approches  
pas de notre petit théâtre de Ferney, est-il possible  
que tu n'ayes ni confident ni second rôle? ferme  
donc ta porte, malheureux!

Faites comme vous pourrez, mes anges; mais  
venons-en à notre honneur, et mettez-moi dans  
l'occasion aux pieds d'*Elochivis* et de *Nalrisp* (\*).

À l'égard de *Validex* (†), je crois que cette ame-  
la se soucie peu d'une tragédie, et que vous ne vivez  
pas le long du jour avec lui.

Le feseur de buste m'a mandé qu'il avait envoyé,  
par une diligence qui va de Besançon à Paris, un  
petit buste d'ivoire dont l'original vous adore. Ce  
n'était pas ce que je lui avais demandé; je ne l'ai  
point vu: je suis contredit en tout dans les déserts  
de Scythie.

Je reçois dans le moment une lettre de M. de  
*Thibouville*, lettre funeste, lettre odieuse, dans la-  
quelle il propose un froid réchauffé du monologue  
d'*Alzire*: cela est intolérable. Ce qui est bon dans

(\*) *Choiseul* et *Praslin*.

(†) *Laverdi*.

— 1767. Alzire est affreux dans les Scythes. Il est beau qu'*O-béide*, étant adultère dans son cœur, se cache dans son crime; il est beau qu'elle l'expie en épousant *Indatire*; mais il faut que l'actrice fasse sentir qu'elle est folle d'*Athamare*; il y a vingt vers qui le disent. Comment n'a-t-on pas compris que ce détestable monologue ferait absolument incompatible avec le rôle d'*Obéide*? Une telle proposition excite ma juste colère.

M. de *Thibouville* me mande que mon ange prend des bouillons purgatifs. Ah! mes anges, portez-vous bien, si vous voulez que je vive. V.

## L E T T R E V.

A U M E M E.

16 de mai.

J'Épêche aujourd'hui à M. d'*Argental*, par M. le duc de *Praslin*, trois exemplaires d'une nouvelle édition de Genève. Je vous enverrai incessamment celle de Lyon, qui fera, je crois, plus correcte. Je n'impute toutes ces éditions qu'on s'empresse de faire, qu'à cet heureux contraste des mœurs républicaines et agrestes, avec les mœurs fardées des cours. Je ne pense pas que la pièce ait un grand mérite; cependant, si vous nous l'aviez vu jouer, je crois que vous en seriez assez content. *Le Kain* trouverait peut-être du plaisir à dire:

Nul monarque avant moi sur le trône affermi,  
N'a quitté ses Etats pour chercher un ami;

Je donne cet exemple, et ton maître te prie ;  
Entends sa voix, entends la voix de ta patrie,  
Celle de ton devoir qui doit te rappeler,  
Et des pleurs qu'à tes yeux mes remords font couler.

J'ai aussi un peu fortifié la scène avec *Indatire*, afin qu'il ne fût pas tout-à-fait écrasé par le scythe.

Le quatrième acte, au moyen de quelques légers changemens, a fait une très-grande sensation; les deux vieillards ont fait verser des larmes. C'est un grand jeu de théâtre, c'est la nature elle-même. Les galans velches ne sont pas encore accoutumés à ces tableaux pathétiques. Je n'ai jamais vu sur notre théâtre un vieillard attendrissant; *Sarazin* même ne jouait *Lusignan* que comme un capucin.

Madame de *la Harpe* a fait pleurer dès sa première scène, en disant :

Laisse dans ces déserts ta fidelle Obéide. . . .

Quand je dois tant haïr ce funeste Athamare. . . .

Tranquilles, sans regrets, sans cruels souvenirs. . . .

Il faut convenir que ce rôle est très-neuf au théâtre; et, en vérité, c'est quelque chose que de faire du neuf aujourd'hui. Ces vers,

Quand je dois tant haïr ce funeste Athamare,  
et ceux-ci,

Va, si mon cœur m'appelle aux lieux où je suis née,

Ce cœur doit s'en punir; il se doit imposer

Un frein qui le retienne et qu'il n'ose briser.

1767. Ces vers, dis-je, contiennent tout le monologue qu'on propose; et ils font un bien plus grand effet dans le dialogue. Il y a cent fois plus de délicatesse, plus d'intérêt, de curiosité, plus de passion, plus de décence, que si elle commençait grossièrement par se dire à elle-même, dans un monologue inutile, qu'elle aime un homme marié.

Il n'y a personne de nos acteurs de Ferney, qui ne sente vivement combien ce monologue gênerait le rôle entier d'*Obéide*; à quel point il serait déplacé, et combien il serait contradictoire avec son caractère. Comment irriter, par degrés, la curiosité du spectateur? comment lui donner le plaisir de deviner qu'*Obéide* idolâtre un homme qu'elle doit haïr, quand elle aura dit platement, dans un très-froid monologue, ce qu'elle doit, ce qu'elle veut se cacher à elle-même?

Je n'aime pas assurément les longs et insupportables romans de *Paméla* et de *Clarisse*. Ils ont réussi, parce qu'ils ont excité la curiosité du lecteur, à travers un fatras d'inutilités: mais, si l'auteur avait été assez mal avisé pour annoncer, dès le commencement, que *Clarisse* et *Paméla* aimaient leurs persécuteurs, tout était perdu, le lecteur aurait jeté le livre.

Serait-il possible que ces insulaires connussent mieux la nature que vos Velches? ne sentez-vous pas que ce qui est à sa place dans *Alzire*, serait détestable dans *Obéide*.

La pièce a été mal jouée sur votre théâtre, il faut en convenir, et la malignité a pris ce prétexte

pour accabler la pièce: c'est ce qui m'est toujours arrivé. On s'est attaché à de petits détails, à des mots, pour justifier cette malignité. J'ai ôté ce prétexte autant que je l'ai pu; mais je ne puis vous donner des acteurs. *Le Kain* n'est point assez jeune, et mademoiselle *Durancy* ne fait point pleurer; vos vieillards sont à la glace. Il n'y a pas un rôle dans la pièce qui ne dût contribuer à l'harmonie du tableau. Les confidens même y ont un caractère; mais où trouver des confidens qui sachent parler avec intérêt?

Malgré cette difette, mademoiselle *Durancy*, les *le Kain*, les *Brizard*, les *Molé*, en jouant avec un peu plus de chaleur et de véhémence (c'est-à-dire, comme nous jouons), pourraient certainement attirer beaucoup de monde, et subjuguier enfin la cabale, comme ils ont fait dans *Adélaïde du Guesclin*, laquelle ne vaut pas certainement les *Scythes*.

Le rôle d'*Athamare* est actuellement plus favorable à l'acteur. Il arrivait au second acte sans parler; il faut qu'il attire sur lui toute l'attention. Ce sont de ces défauts dont je ne me suis aperçu que sur notre théâtre.

Je m'attendais que les comédiens répondraient à toutes les peines que je me suis données, et à tous les services que je leur ai rendus depuis cinquante ans. Ils devaient reprendre les représentations des *Scythes*; c'est une loi dont ils ne se sont écartés que pour moi. Ils ont mieux aimé manquer à ce qu'ils me doivent, et jouer les *Illinois* pour faire

— mieux tomber les Scythes. Ils savent bien que c'est  
 1767 à peu-près le même sujet. Leur conduite est le vrai  
 secret de dégoûter le public d'un sujet neuf qu'ils  
 vont rendre trivial. Je ne méritais pas cette ingra-  
 titude de leur part. Ma consolation est qu'il y a  
 plus d'éditions des Scythes, que les comédiens  
 n'en ont donné de représentations.

## L E T T R E V I.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

16 de mai.

**I**L y a long-temps, monsieur le Marquis, que je  
 vous dois les plus tendres remerciemens. Je vou-  
 drais faire mieux pour vous remercier. Je voudrais  
 mériter vos bontés; mais je suis un de ces justes  
 à qui la grâce manque. Il n'y a point de janséniste  
 qui ne vous dise que la bonne volonté ne suffit  
 pas. J'ai fait comme la plupart des hommes qui  
 cherchent à justifier leurs faiblesses.

J'ai écrit plusieurs lettres à M. d'Argental pour  
 tâcher de lui prouver que j'ai raison d'être stérile.

Voici la copie de la dernière lettre que je viens  
 d'écrire à un de ses amis. Je la soumets à votre ju-  
 gement, et je vous supplie de lire un des trois  
 exemplaires de la dernière édition de Genève, que  
 je viens de faire partir.

Imaginez, en lisant, des acteurs attendrissans,  
 des voix touchantes, des vieillards désespérés, de  
 jeunes

jeunes amans bien passionnés, et jugez sur l'impression que vous aura fait la lecture. 1767.

Il se peut que je sois bien baissé; mais j'ose vous répondre que mes sentimens pour vous ne le sont pas, et que mon très-tendre respect et ma reconnaissance n'éprouvent aucune diminution. V.

## L E T T R E V I I.

A M. D A M I L A V I L L E.

16 de mai.

**J**E vois bien, Monsieur, par votre lettre du 9 de mai, que ce pauvre homme qui fut mis à Valladolid n'a pu arriver à Paris dans votre hôtel. M. *Boursier*, votre ami, m'a promis qu'il tenterait de vous faire tenir ce magot par une autre voie.

Ce pauvre *Boursier* est bien embarrassé. Je ne crois pas qu'il aille sur la Saône. Il prendra patience. On dit que c'est la vertu des ânes, mais il faut que chacun porte son bât dans ce monde.

Je vous demande en grâce de m'envoyer le petit libelle forbonique contre *Bélisaire*. Il y a cent lieues et cent siècles des honnêtes gens d'aujourd'hui à la forbonne. J'ai toujours fait une prière à DIEU, qui est fort courte; la voici: *Mon DIEU, rendez nos ennemis bien ridicules!* DIEU m'a exaucé.

Je vous embrasse tendrement; tantôt je pleure, tantôt je ris.

## L E T T R E V I I I

A M. M A R M O N T E L.

16 de mai.

— **C**OMMENT, mon cher confrère, toute l'académie  
 1767. française ne se recrie-t-elle pas contre l'insolente  
 et ridicule absurdité des chats fourrés qui osent  
 condamner cette proposition : *La vérité luit par sa  
 propre lumière, et on n'éclaire pas les esprits à la  
 lueur des bûchers.* C'est dire évidemment que les  
 flammes des seuls bûchers peuvent éclairer les hom-  
 mes, et que les bourreaux sont les seuls apôtres.  
 Ce sera bien alors que, suivant *Jean - Jacques*, il  
 faudra que les jeunes princes épousent les filles des  
 bourreaux; et vous êtes trop heureux, après tout,  
 que ces polissons aient dit une si horrible sottise.  
 Il est bon d'avoir affaire à de si fots ennemis.

Pourquoi ne m'avez - vous pas envoyé sur le  
 champ toutes les bêtises qu'on a écrites contre votre  
 excellent ouvrage? Vous avez raison de ne point  
 répondre, de ne vous point compromettre; mais  
 il y a des théologiens qui prendront votre parti  
 sérieusement et vigoureusement. Il ne s'agit plus  
 ici de plaisanter, il faut écraser ces fots monstres.  
 Celui qui s'en chargera déclarera qu'il ne vous a  
 pas consulté, qu'il ne vous connaît point, qu'il ne  
 connaît que votre livre, et qu'il écrit au nom de  
 la nation contre les ennemis de toute nation.

*N. B.* Si vous avez lu le livre de la Tolérance,

il y a deux pages entières de citations de pères  
de l'Eglise contre la proposition diabolique des chats  
fourrés. 1767.

On vous embrasse le plus tendrement du monde.

## L E T T R E I X.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

18 de mai.

Il y a plus de six semaines, Madame, que je suis  
toujours prêt à vous écrire, à m'informer de votre  
santé, à vous demander comment vous supportez  
la vie, vous et M. le président *Hénault*, et à m'entre-  
tenir avec vous sur toutes les illusions de ce monde ;  
mais je me suis trouvé exposé à tous les fléaux de  
la guerre, et à celui de trente pieds de neige dont  
j'ai été long-temps environné. Les neiges et les glaces  
me privent tous les ans de la vue pendant quatre  
mois ; j'ai l'honneur d'être alors, comme vous savez,  
votre confrère des quinze-vingts ; mais les quinze-  
vingts ne souffrent pas, et j'éprouve des douleurs  
très-cuifantes. Je renais au printemps, et je passe de  
la Sibérie à Naples, sans changer de lieu : voilà ma  
destinée.

Pardonnez-moi si j'ai passé tant de temps sans vous  
écrire ; vous savez que je vous aimerais toujours.  
Vous me direz : *Montrez-moi votre foi par vos œuvres ;*

1767 *on écrit, quand on aime.* Cela est vrai; mais, pour écrire des choses agréables, il faut que l'ame et le corps soient à leur aise, et j'en ai été bien loin. Vous me mandez que vous vous ennuyez, et moi je vous répons que j'enrage. Voilà les deux pivots de la vie, de l'insipidité ou du trouble.

Quand je vous dis que j'enrage, c'est un peu exagérer; cela veut dire seulement que j'ai de quoi enrager. Les troubles de Genève ont dérangé tous mes plans; j'ai été exposé, pendant quelque temps, à la famine; il ne m'a manqué que la peste, mais les fluxions sur les yeux m'en ont tenu lieu. Je me dépique actuellement en jouant la comédie. Je joue assez bien le rôle de vieillard, et cela d'après nature; et je dicte ma lettre en essayant mon habit de théâtre.

Vous vous êtes fait lire, sans doute, le quinzième chapitre de *Bélisaire*; c'est le meilleur de tout l'ouvrage, ou je m'y connais bien mal. Mais n'avez-vous pas été étonnée de la décision de la sorbonne qui condamne cette proposition: *La vérité luit de sa propre lumière; et on n'éclaire point les hommes par les flammes des bûchers.* Si la sorbonne a raison, les bourreaux feront donc les seuls apôtres.

Je ne conçois pas comment on peut hasarder quelque chose d'aussi sot et d'aussi abominable. Je ne sais comment il arrive que les compagnies disent et font de plus énormes sottises que les particuliers; c'est peut-être parce qu'un particulier a tout à craindre, et que les compagnies ne craignent rien. Chaque membre rejette le blâme sur son confrère.

A propos de sottises, je vous ferai présenter très-  
humblement, de ma part, ma sottise des Scythes, 1767.  
dont on fait une nouvelle édition, et je vous prierai  
d'en juger, pourvu que vous vous la fassiez lire par  
quelqu'un qui sache lire des vers; c'est un talent  
aussi rare que celui d'en faire de bons.

De toutes les sottises énormes que j'ai vues dans  
ma vie, je n'en connais point de plus grande que  
celle des jésuites. Ils passaient pour de fins politi-  
ques, et ils ont trouvé le secret de se faire chasser  
déjà de trois royaumes, en attendant mieux. Vous  
voyez qu'ils étaient bien loin de mériter leur répu-  
tation.

Il y a une femme qui s'en fait une bien grande;  
c'est la *Sémiramis* du Nord, qui fait marcher cin-  
quante mille hommes en Pologne, pour établir la  
tolérance et la liberté de conscience. C'est une chose  
unique dans l'histoire de ce monde, et je vous ré-  
ponds que cela ira loin. Je me vante à vous d'être  
un peu dans ses bonnes grâces; je suis son chevalier  
envers et contre tous. Je fais bien qu'on lui reproche  
quelque bagatelle au sujet de son mari; mais ce  
sont des affaires de famille, dont je ne me mêle  
pas; et d'ailleurs il n'est pas mal qu'on ait une faute  
à réparer, cela engage à faire de grands efforts  
pour forcer le public à l'estime et à l'admiration,  
et assurément son vilain mari n'aurait fait aucune  
des grandes choses que ma *Catherine* fait tous les  
jours.

Il me prend envie, Madame, pour vous désen-  
nuyer, de vous envoyer un petit ouvrage concer-

—  
1767. nant *Catherine*, et Dieu veuille qu'il ne vous en-  
nuye pas. Je m'imagine que les femmes ne sont  
pas fâchées qu'on loue leur espèce, et qu'on les  
croye capables de grandes choses. Vous saurez d'ail-  
leurs qu'elle va faire le tour de son vaste empire.  
Elle m'a promis de m'écrire des extrémités de  
l'Asie; cela forme un beau spectacle.

Il y a loin de l'impératrice de Russie à nos dames  
du Marais, qui font des visites de quartier. J'aime  
tout ce qui est grand, et je suis fâché que nos Velches  
soient si petits. Nous avons pourtant encore un pro-  
digieux avantage, c'est qu'on parle français à Astra-  
can, et qu'il y a des professeurs en langue française à  
Moscou. Je trouve cela plus honorable encore que  
d'avoir chassé les jésuites. C'est une belle époque,  
sans doute, que l'expulsion de ces renards; mais  
convenez que *Catherine* a fait cent fois plus en rédui-  
sant tout le clergé de son empire à être uniquement  
à ses gages.

Adieu, Madame; si j'étais à Paris, je préférerais  
votre société à tout ce qui se fait en Europe et en  
Asie. V.

## L E T T R E X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 de mai.

**J**E commence, mon cher ange, ma réplique à  
votre lettre du 14, par vous dire combien je suis

étonné que vous ayez de la bile; c'est donc pour la première fois de votre vie. Il n'y a pourtant 1767. nulle bile dans votre lettre; au contraire, vous m'y comblez de bontés, et vous compatissez à mes angoisses. C'est à moi qu'il appartient d'avoir de la bile; je ne peux ni rester où je suis, ni m'en aller. Vous savez que j'ai donné la terre de Ferney à madame *Denis*. J'ai arrangé mes affaires de famille de façon qu'il ne me reste que des rentes viagères qu'on me paye fort mal, et M. de *Wirtemberg* sur-tout me met, malgré toutes ses promesses, dans l'impuissance de faire une acquisition auprès de Lyon.

Madame *Denis*, qui est très-commodément logée, se transplanterait avec beaucoup de peine. Tout notre pauvre petit pays est si effarouché qu'il est impossible de trouver un fermier; nous sommes donc forcés de rester dans cette terre ingrate.

Je vous avouerai de plus qu'il y a un certain ressort que je n'aime pas; l'affaire d'Abbeville me tient au cœur, je n'oublie rien; la Saint-Barthélemi me fait autant de peine que si elle était arrivée hier.

Il faut que je vous dise, à propos d'Abbeville, qu'un de ces infortunés jeunes gens qui méritaient d'être six mois à St. Lazare, et qui a été condamné au plus horrible supplice pour une miévrété, ayant, pour comble de malheur, un père très-avare, a été obligé de se faire soldat chez le roi de Prusse. Il a beaucoup d'esprit; il m'a écrit; j'ai représenté son état au roi de Prusse qui, sur le champ, l'a fait officier. J'espère qu'il fera un jour à la tête des ar-

1767. mées, et qu'il prendra Abbeville; mais, en attendant, je ne crois pas que je doive me mettre dans le reffort. Mon cœur est trop plein, et je dis trop ce que je pense.

Après vous avoir ainsi rendu compte de mon ame et de ma situation, je dois vous parler de M. et de madame de *Beaumont*, et de leur procès au conseil. Ils demandent que vous disiez un mot en leur faveur à M. le duc de *Praslin* et à M. le duc de *Choiseul*. Le défenseur des *Calas* et des *Sirven* mérite vos bontés, et n'a pas besoin de ma recommandation auprès de vous.

Je viens enfin aux *Scythes*; ils avancent la fin de mes jours, ils me tuent comme *Indatire* et *Obéide*. Le procédé des comédiens a été pour moi le coup de pied de l'âne; il faut dix ans pour ressusciter, quand on est mort d'un pareil coup, témoin *Oreste*, témoin *Adélaïde du Guesclin*, témoin *Sémiramis*. J'avais un besoin extrême du succès de cet ouvrage; j'ai été contredit en tout, et je finis ma carrière par essuyer l'affront et l'injustice inouïe qu'on me fait avec ingratitude. Cela n'empêchera pas que *le Kain* ne touche le petit honoraire qu'on lui a promis; il peut y compter, on le portera chez lui au mois de juin.

LETTRE

## L E T T R E X I.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

26 de mai.

**J**E fus très-consolé, Monsieur, quand le roi de Prusse daigna me mander qu'il vous ferait du bien. 1767. Il a rempli sur le champ ses promesses, et j'ai l'honneur de lui écrire aujourd'hui pour l'en remercier du fond de mon cœur. Il est assurément bien loin de penser comme vos infames persécuteurs. Je voudrais que vous commandassiez un jour ses armées, et que vous vinsiez assiéger Abbeville. Je ne fais rien de plus déshonorant pour notre nation que l'arrêt atroce rendu contre des jeunes gens de famille, que partout ailleurs on aurait condamnés à six mois de prison.

Le nonce disait hautement à Paris que l'inquisition elle-même n'aurait jamais été si cruelle. Je mets cet assassinat à côté de celui des *Calas*, et immédiatement au-dessous de la Saint-Barthelemi. Notre nation est frivole, mais elle est cruelle. Il y a peut-être dans la France sept à huit cents personnes de mœurs douces et de bonne compagnie, qui sont la fleur de la nation, et qui font illusion aux étrangers. Dans ce nombre il s'en trouve toujours dix ou douze qui cultivent les arts avec succès. On juge de la nation par eux, on se trompe cruellement. Nos vieux prêtres et nos vieux magistrats sont précisément ce

T. 92. *Corresp. générale*. Tome XIV. C

1767. qu'étaient les anciens druides qui sacrifiaient des hommes : les mœurs ne changent point.

Vous savez que M. le chevalier de *la Barre* est mort en héros. Sa fermeté noble et simple, dans une si grande jeunesse, m'arrache encore des larmes. J'eus hier la visite d'un officier de la légion de *Soubise*, qui est d'Abbeville. Il m'a dit qu'il s'était donné tous les mouvemens possibles pour prévenir l'exécrable catastrophe qui a indigné tous les gens sensés de l'Europe. Tout ce qu'il m'a dit a bien redoublé ma sensibilité. Quelle religion, Monsieur, qu'une secte absurde qui ne se soutient que par des bourreaux, et dont les chefs s'engraissent de la substance des malheureux !

Servez un roi philosophe, et détestez à jamais la plus détestable des superstitions.

## LETTRE XII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 27 de mai.

**I**L me paraît, Monseigneur, que le royaume du prince noir m'a été plus favorable que les Velches de Paris. J'en ai uniquement l'obligation au maître de l'Aquitaine. Il faut qu'il ait lui-même ordonné des répétitions sous ses yeux, et que l'envie de lui plaire ait mis les acteurs au-dessus d'eux-mêmes. Vous connaissez Paris ; il n'est rempli que de petites cabales en tout genre. Zaïre, Oreste, Sémiramis,

Mahomet, Tancrède, l'Orphelin de la Chine, tombèrent à la première représentation; elles furent accablées de critiques, elles ne se relevèrent qu'avec le temps. On se faisait un plaisir de me mettre fort au-dessous de *Crébillon*, pour plaire à madame de *Pompadour* qui disait que le *Catilina* de ce *Crébillon* était la seule bonne pièce qu'on eût jamais faite. Voilà comme on juge de tout, jusqu'à ce que le temps fasse justice. S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, vous savez que le maréchal de *Villars* ne jouit de sa réputation qu'à l'âge de près de quatre-vingts ans. Le favori de *Vénus*, de *Minerve* et de *Mars* fait lui-même quelles contradictions il a essuyées dans sa carrière de la gloire. Il faut se soumettre à cette loi générale qui existe dans le monde depuis le péché originel: il mit dans le cœur humain l'envie et la malignité, qui sans doute n'y étaient pas auparavant

Je vous avertis que nous avons ici la meilleure troupe de l'Europe, et que l'envie n'est point entrée dans notre tripot. Nous avons un jeune M. de *la Harpe*, auteur du *Comte de Warwick*. Il est, par sa figure et par la beauté de son organe, beaucoup plus fait que le *Kain* pour jouer *Athamare*. Jamais je n'ai rien vu de plus parfait qu'un M. de *Chabanon* qui a joué *Indatire*. La femme de M. de *la Harpe* était *Obéide*. Sa figure est fort supérieure à celle de mademoiselle *Clairon*; elle a une voix aussi théâtrale, elle fait pleurer et frémir. Les deux vieillards étaient de la plus grande vérité. Je ne me suis pas mal tiré du rôle de *Soxame*; et sur-tout, quand je me plaignais

— des cours, je puis me vanter d'avoir fait une impres-  
1767. sion singulière. La pièce n'a point été ainsi jouée à  
Paris, il s'en faut de beaucoup. A qui en est la  
faute ? à mon séjour en Scythie. M. d'Argental ne s'en  
est point mêlé ; il est très-malade, et je crains même  
que sa maladie ne soit trop sérieuse.

J'avais vu chez moi mademoiselle *Durancy*, il y  
a quelques années ; je lui avais trouvé du talent :  
elle me demanda le rôle d'*Obéide*. On dit qu'elle le  
joua très-mal à la première représentation, mais  
qu'à la troisième et quatrième elle fit un très-grand  
effet. On me mande qu'elle joue avec beaucoup  
d'intelligence et de vérité, mais qu'elle n'est pas d'une  
figure agréable, et qu'elle n'a pas le don des larmes.  
On dit que les autres actrices n'ont point de talent,  
et que le théâtre tragique n'a jamais été dans un état  
plus pitoyable. On me mande que, lorsqu'un acteur  
de province se présente pour doubler les premiers  
rôles, ceux qui sont chargés de ces rôles ne man-  
quent pas de les accabler de dégoûts, et de les  
faire renvoyer. Si on est aussi malin dans ce tripot  
qu'à la cour, je vous réponds que vous n'aurez  
d'autre théâtre que celui de l'opéra comique. C'est  
à vous, qui êtes doyen de l'académie, et premier  
gentilhomme de la chambre, de protéger les beaux  
arts ; ils en ont besoin. Vous savez dans quelle  
décadence est ma chère patrie dans tous les genres.

Vous conservez votre gloire ; mais la France a  
un peu perdu la sienne. Il faut espérer que nous au-  
rons du moins encore quelques crépuscules des  
beaux jours du siècle de *Louis XIV.*

Agréez, Monseigneur, mon tendre et profond respect. V. 1767.

## L E T T R E X I I I.

## A U M Ê M E.

Mai.

**J**E vous supplie, Monseigneur, de lire attentivement ce mémoire. Vous savez que j'ai rendu quelques services aux protestans. J'ignore s'ils les ont mérités; mais vous m'avouerez que *la Beaumelle* est un ingrat.

Je soumetts ce mémoire à vos lumières, et la vérité à votre protection. Vous serez indigné, quand vous verrez tant de calomnies et d'horreurs rassemblées, et ce que nous avons de plus auguste avili avec tant d'insolence. On n'oserait imaginer qu'un tel homme pût calomnier la cour impunément. Il est dans le pays de Foix, à Mazères. Peut-être un mot de vous pourrait le faire rentrer en lui-même.

*Galien* attend toujours la décision de son fort. Il a un frère, âgé de quatorze ans tout au plus, qui a été au Canada, à Alger, à Maroc, en qualité de mouffe. Il est de retour, et est venu voir son frère ici; il y a resté sept ou huit jours, et ensuite, avec une petite pacotille, il est retourné en Dauphiné chez ses parens, où l'aîné l'aurait bien voulu suivre, à ce qu'il m'a paru, pour peu de temps.

Peut-être ne savez-vous pas que j'ai donné la terre de Ferney à madame *Denis*, et que je ne me

— suis réservé que la douceur de finir, dans mon ob-  
 1767. scurité, une vie mêlée de bien des chagrins, comme  
 l'est la carrière de presque tous les hommes. Ce  
 n'est qu'avec cette triste vie que finira le tendre et  
 respectueux attachement que je vous ai voué jus-  
 qu'à mon dernier moment.

Je vous supplie instamment de me conserver vos  
 bontés; elles me sont nécessaires par le prix que mon  
 cœur y met; elles sont la plus chère consolation du  
 plus ancien serviteur que vous ayez. V.

## L E T T R E X I V.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, le 2 de juin.

**V**ous envoyez, Monsieur, des tableaux à un  
 aveugle, et des filles à un ennuqué; l'état où je suis  
 tombé ne me permet plus de lire. Un homme, qui  
 prononce fort mal l'italien, m'a lu une partie de votre  
 traduction du *Comminge*. Il m'a fait entendre, dans  
 son baragouin, de beaux vers sur un triste sujet.  
 Le saint homme *Rancé* ne s'attendait pas que ses  
 moines fussent un jour le sujet d'une tragédie. Les  
 jésuites fournissent actuellement une matière plus  
 intéressante. Je les recommande à quelque muse:  
 la mienne, aussi languissante que mon corps, ne  
 peut plus chanter les moines. Portez-vous mieux  
 que moi, et vivez. V.

Fin de la lettre de M. de Ferney à M. le Marquis d'Albergati Capacelli, et des lettres de M. de Ferney à M. le Marquis d'Albergati Capacelli.

20

## L E T T R E X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

4 de juin.

M O N cher ange éprouve donc aussi les misères de l'humanité; il est donc malade aussi-bien que moi: 1767. il fait des remèdes, il évacue sa bile; la mienne ne sort que par le bout de ma plume, quand j'écris des poudres à mon cher ange sur des monologues. Guérissez-vous, prolongez votre agréable carrière: voilà le point important.

Le grand malheur de la mienne, c'est que je la finis sans avoir pu vous voir; j'ai le cœur percé de me voir privé de cette consolation. Voulez-vous, pour nous amuser tous deux, que je vous dise encore un petit mot des Scythes? vous daignez toujours vous y intéresser. *Le Kain* m'a mandé qu'on ne m'avait fait un petit passe-droit qu'à la sollicitation de *Molé*; mais je vois bien que vous êtes tous des fripons qui avez persisté dans l'idée de ne reprendre la pièce qu'à Fontainebleau. Eh bien, j'y consens; je demande seulement qu'on essaye les Scythes une seule fois à Paris, deux ou trois jours avant que les comédiens partent pour la cour. Cette représentation servira de répétition, et la pièce n'en sera que mieux jouée devant mes deux patrons.

J'ai le malheur d'aimer mieux les Scythes qu'aucune de mes tragédies. Premièrement, parce qu'ils

1767. ont été honnis ; en second lieu , parce qu'elle est pleine de vers naturels , que tout le monde peut s'appliquer , et qui appartiennent à toutes les conditions de la vie , autant qu'à la pièce même.

Je crois vous avoir satisfait sur tout ce que vous me demandiez , et je suis prêt à vous rendre ce vers que vous aimez :

Ah ! l'on venge mon fils , je retrouve mes sens.

Cela est fort aisé ; nous n'aurons pas là-dessus de querelle. J'aime aussi à me rendre à votre avis sur mademoiselle *Durancy*. Bien des gens m'ont mandé qu'elle et *le Kain* avaient très-mal joué aux deux premières représentations : cela est très-vraisemblable ; la pièce est difficile à jouer , et le parterre n'encourageait pas les acteurs ; mais je suis persuadé qu'à la longue les acteurs et le public s'accoutumeront à ce nouveau genre. Il me semble que ce contraste des mœurs champêtres avec celles de la cour doit être bien reçu quand les cabales seront affaiblies. Une femme qui ne s'avoue point à elle-même la passion malheureuse dont elle est dévorée , est encore quelque chose d'assez neuf au théâtre. Si j'ai encore un peu d'amour-propre d'auteur , vous devez me le pardonner ; c'est vous qui , depuis environ treize ans , m'avez fait rentrer dans le champ de bataille dont je croyais être sorti pour jamais. Je ne suis plus qu'un poëte de province ; mes pauvres pièces réussissent mieux à Genève et à Bordeaux qu'à Paris. Pourquoi vient-on de rejouer à Genève , six fois de suite , *Olimpie* ? pour-

quoi votre troupe royale ne la rejoue-t-elle point ?  
 J'aime mes enfans quand on les abandonne. 1767.

Adieu, mon cher ange ; je me mets aux pieds de madame d'*Argental*. Faites-moi savoir, je vous prie, des nouvelles de votre fanté. J'espère que M. de *Thibouville* ne se refroidira pas dans son zèle ; je suis pénétré pour lui de reconnaissance. V.

## L E T T R E X V I.

A M. D A M I L A V I L L E.

4 de juin.

**M**ON cher ami, faites d'abord mes complimens à la sorbonne du service qu'elle nous a rendu ; car les choses spirituelles doivent marcher devant les temporelles : ensuite ayez la charité de reprendre l'affaire des *Sirven*. M. *Chardon* peut à présent rapporter l'affaire. *Sirven* est prêt à partir pour Paris ; je vous l'adresserai. Il faudra qu'il se cache, jusqu'à ce que son affaire soit en règle.

Je tremble pour celle de notre ami *Beaumont* ; on me mande qu'elle a un côté odieux, et un autre qui est très-défavorable. L'odieux est qu'un philosophe, que le défenseur des *Calas* et des *Sirven* reproche à un mort d'avoir été huguenot, et demande que la terre de Canon soit confisquée pour avoir été vendue à un catholique ; le défavorable est qu'il plaide contre des lettres patentes du roi. Il est vrai qu'il plaide pour sa femme qui demande à rentrer dans son bien ; mais

1767. elle n'y peut rentrer qu'en cas que le roi lui donne la confiscation. Il reste à savoir si ce bien de ses pères a été vendu à vil prix. Tout cela me paraît bien délicat. C'est une affaire de faveur; et il est fort à craindre que le secrétaire d'Etat qui a signé les lettres patentes de son adverse partie, ne soutienne son ouvrage. Je crois que M. Chardon est le rapporteur. Je serais fâché que M. Chardon fût contre lui, et plus fâché encore si, M. Chardon étant pour lui, le conseil n'était pas de l'avis du rapporteur. L'affaire de *Sirven* me paraît bien plus favorable et bien plus claire. Je m'intéresse vivement à l'une et à l'autre.

Voici un petit mot pour *Protagoras*, qui est d'une autre nature. Tout ce qui est dans ce billet est pour vous comme pour lui; tout est commun entre les frères.

Ma santé devient tous les jours plus faible; tout périt chez moi, hors les sentimens qui m'attachent à vous. Je vous embrasse bien fort, mon très-cher ami.

P. S. J'ai lu les inepties contre mon ami *Bélifaire*. Ces sottises sont écrites par des vandales dont il triomphera. On a fait, contre le pauvre abbé *Bazin*, un livre bien plus savant, qui mérite peut-être une réponse. Tout cela part, dit-on, du collège *Mazarin*. Il faudra que nous disions, comme du temps de la fronde: *Point de Mazarin*.

## LETTRE XVII.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

9 de juin.

SEIGNEURS châtelains, nous vous rendons grâce, des pieds des Alpes, d'avoir pensé à nous dans les plaines de Picardie. Il n'y a que trois jours que nous avons du beau temps. J'ai été bien près d'aller m'établir auprès de Lyon, tant j'étais las des tracasseries génevoises qui ne finiront pas de fitôt. 1767.

Le diable est à Neuchâtel, comme il est à Genève; mais il est principalement dans le corps de *J. J.* qui s'est brouillé, en Angleterre, avec tout le canton où il demeurerait. Il s'est enfui au plus vite, après avoir laissé sur sa table une lettre dans laquelle il chantait pouille à ses hôtes et à ses voisins. Ensuite il écrivit une lettre au grand chancelier, pour le prier de lui donner un messager d'Etat, qui le conduisit au premier port en fureté. Le chancelier lui fit dire que tout le monde, en Angleterre, était sous la protection des lois. Enfin *Rousseau* est parti avec sa *vachine*, et il est allé maudire le genre-humain ailleurs.

J'ai reçu une lettre pleine d'esprit et de bon sens du jeune *Morival*, enseigne de la colonelle de son régiment. S'il vient jamais assiéger Abbeville, soyez sûrs qu'il vous donnera des sauves-gardes, mais il n'en donnera pas à tout le monde.

J'attends avec impatience l'*Etat des finances*, que

1767. l'on dit imprimé au Louvre. Je trouve cette confiance et cette franchise très-noble. C'est ainsi qu'en usa M. Desmarests ; et cette méthode fut très-applaudie. Le seul secret, pour faire contribuer sans murmure, est de montrer le bon usage qu'on a fait des contributions. Personne n'en fera moins mauvaise chère, pour payer les deux vingtièmes. Cet impôt, d'ailleurs, n'étant point arbitraire, n'est sujet à aucune malversation ; et cela console le peuple : c'est à l'Etat que l'on paye, et non pas aux fermiers généraux.

Je vous envoie un petit mémoire qui regarde un peu votre pays du Languedoc. Il a déjà eu son effet. M. de Gudane, commandant au pays de Foix, a menacé le sieur la Beaumelle de le mettre pour le reste de sa vie, dans un cachot, s'il continuait à vomir ses calomnies.

MM. de Chabanon et de la Harpe sont toujours à Ferney ; mais point de tragédie. M. de Chabanon en fait une, encore y a-t-il bien de la peine. Pour moi, je suis hors de combat. Je me console en formant des jeunes gens. Madame de Fontaine-Martel disait que, quand on avait le malheur de ne pouvoir plus être catin, il fallait être m. . .

Aimez-moi toujours un peu, et soyez sûrs de ma tendre amitié.

## L E T T R E X V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 de juin.

SI vous vous portez bien, mon cher ange, j'en suis bien aise; pour moi je me porte mal. C'est ainsi qu'écrivait *Cicéron*, et je ne vois pas trop pourquoi on nous a conservé ces niaiseries. M. de *Thibouville* me mande que votre santé est meilleure, et que vous n'êtes point au lit; il dit grand bien de votre régime. Jouissez, mes anges, d'une bonne santé, sans laquelle il n'y a rien. M. de *Thibouville* m'écrit une lettre peu déchiffrable; mais dans laquelle j'ai entrevu que (\*) mademoiselle *Durancy* a passé de *Scythie* au *Canada*; qu'elle s'est perfectionnée dans les mœurs sauvages, et qu'au lieu de se sacrifier pour son amant, elle le tue par mégarde. C'est-là, sans doute, un beau coup de théâtre, et digne d'un parterre velche. Voici ce que je dois répondre à M. de *Thibouville* sur les *Scythes*, et ce que je vous prie de lui communiquer.

Puisque vous renoncez à votre diabolique monologue, je vous aimerai toujours, et il n'y aura rien que je ne fasse pour vous plaire. Je ferai de votre avis sur tous les petits détails dont vous me parlez, du moins sur une bonne partie.

J'attendrai sur-tout Fontainebleau, pour envoyer

(\*) Les Illinois, tragédie.

1767 à peu-près tout ce que vous désirez. Je me flatte toujours que la naïveté singulière des Scythes les sauvera à la fin; car la naïveté est un mérite tout neuf, et il faut du neuf aux Velches. Mettez votre gloire à faire réussir ce que vous avez éprouvé, et ne vous laissez jamais séduire par ces Velches capricieux.

A vous, *M. le Kain*; continuez, combattez pour la bonne cause; ne vous laissez point abattre par les cabales et par le mauvais goût. J'aimerai toujours vos talens et votre personne; et, s'il me reste des forces, c'est pour vous que je les emploierai.

Voilà, mon cher ange, tous mes sentimens que je dépose entre vos mains, et que je vous supplie de faire valoir avec votre bonté ordinaire; mais sur-tout ayez soin d'une santé si chère à tous ceux qui ont ou qui ont eu le bonheur de vivre avec vous. *V.*

## L E T T R E X I X.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

11 de juin.

**M**ON cher Marquis, j'allais vous écrire, quand j'ai reçu votre lettre. Je n'ai pas, depuis quelque temps, une destinée fort heureuse. J'ai été bien consolé quand vous m'avez appris que vous viendriez passer quelque temps dans votre ancien hennitage, et accepter une cellule dans l'abbaye de Ferney; mais voici une nouvelle contradiction qui

me survient. Je ne fais si vous êtes instruit que j'ai —  
la plus grande partie de mon bien chez M. le duc 1767.  
de *Wirtemberg*. On propose un arrangement, et je  
me trouve dans la nécessité d'aller à Montbelliard.  
Ce voyage me déplaît fort, mais il m'est indispen-  
sable. Je vous prie de m'instruire au juste du temps  
auquel vous pourrez venir, a fin que je règle ma  
marche.

Je présume qu'on commencera le procès des  
*Sirven* au conseil, pendant votre séjour à Paris.  
Il me paraît presque impossible qu'on ne leur rende  
pas la même justice qu'aux *Calas*.

Vous allez voir des remontrances sur les deux  
vingtièmes. C'est fort bien de remonter, mais il  
faut payer ses dettes. Si le parlement trouve le se-  
cret de libérer l'Etat, sans contribution, il me pa-  
raîtra fort habile. Messieurs vos fils seront, sans  
doute, du camp de *Compiègne*. N'irez-vous pas  
à ce spectacle? Il est plus beau que ceux dont vous  
me parlez. Voulez-vous bien me mettre aux pieds  
de madame la princesse de *Ligne*? Je la crois très-  
favorable à la bonne cause. Adieu, je vous embrasse  
de tout mon cœur.

## L E T T R E X X.

A M. D A M I L A V I L L E.

12 de juin.

J'AI vu M. de *Voltaire*, Monsieur, comme vous  
me l'avez ordonné par votre lettre du 2 de Juin. Sa

— santé décline toujours, et ses sentimens pour vous  
1767. ne s'affaiblissent pas.

*Sirven*, que vous protégez, est parti avec une lettre pour vous. Nous nous flattons que vous le présenterez à *M. Cassen* avocat au conseil, et qu'il obtiendra le rapport de son affaire.

La seconde lettre de *M. Lambert* ad se débite à Genève, mais elle n'est point encore à Lyon. Je ne fais comment je pourrai faire pour la lui envoyer; car il est très-sévèrement défendu de faire passer des imprimés du pays étranger à Paris, quoiqu'il soit permis d'en envoyer de Paris chez l'étranger. La raison m'en paraît plausible: les livres imprimés hors de France n'ont ni approbation ni privilège, et peuvent être suspects; mais les moindres brochures imprimées en France, étant imprimées avec permission, et munies de l'approbation des hommes les plus sages, elles portent leur passeport avec elles. Ainsi j'ai reçu, sans difficulté, l'excellent *Supplément à la Philosophie de l'histoire* et *l'Examen de Bélisaire*, composé au collège Mazarin; mais je ne crois pas qu'on puisse avoir les réponses à Paris. Il est d'ailleurs très-difficile de répondre à ces ouvrages supérieurs qui confondent la raison humaine.

On a fait en Hollande une fixième édition du Dictionnaire philosophique. Apparemment que ce livre n'est pas aussi dangereux qu'on l'avait présumé d'abord. On y a ajouté plusieurs articles de divers auteurs. J'en ai acheté un exemplaire. Je vous avoue que j'ai été très-content d'y voir par-tout l'*Im-*

*mortalité*

*mortalité de l'ame*, et l'*Adoration d'un DIEU*. Au reste, il est ridicule d'avoir attribué ce livre à M. 1767. de *Voltaire*, votre ami; c'est évidemment un choix, fait avec assez d'art, de plus de vingt auteurs différens.

On me mande aussi qu'on imprime à Amsterdam un ouvrage curieux de feu milord *Bolingbroke*; mais il faut plus de trois mois pour que les livres de Hollande parviennent ici par l'Allemagne. Je crois que toutes ces nouveautés vous intéressent moins que les deux vingtièmes. Nous sommes gens de calcul à Genève; et nous jugeons que la continuation de cet impôt est indispensable, parce que l'Etat doit payer les dettes de l'Etat.

Au reste, nous espérons que nos affaires finiront bientôt, grâces aux bontés de sa Majesté, qui est aussi aimée et aussi révérée à Genève qu'en France.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble serviteur.

BOURSIER.

## L E T T R E X X I.

A M. LE RICHE.

19 de juin.

UN solitaire, Monsieur, chez qui vous avez bien voulu accepter, pour trop peu de temps, une petite cellule, et qui a été bien affligé de votre prompt départ, prie le Seigneur continuellement pour votre salut et pour celui de vos frères qui souffrent

Corresp. générale. Tome XIV.

D

— persécution en ce monde. Il se flatte que votre  
1767. voyage à Paris fera du bien au petit troupeau des  
fidelles.

On a dû vous remercier de la bonté que vous  
avez eue de vous charger d'un paquet que vous  
avez fait rendre à son adresse. Si, à votre retour,  
vous passez par Lyon, songez que nous sommes  
sur votre route, et n'oubliez pas les bons moines  
qui vous sont essentiellement dévoués. Comptez  
sur-tout que vous avez en moi un serviteur attaché  
pour jamais.

## L E T T R E X X I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de juin.

**M**ON cher ange se trouve-t-il mieux de son  
régime? peut-on avoir une humeur dartreuse, et  
avoir l'humeur si douce? Donnez-moi votre secret;  
car je suis insupportable quand je souffre. Je me  
tapis dans ma cellule, j'y suis inaccessible; je ne  
vois ni les frères de mon couvent, ni nos com-  
mandans, ni nos inspecteurs, ni les officiers, hauts  
de six pieds, qui viennent remplir mon château  
que j'avais bâti pour vivre en retraite.

Je me flatte que vous avez bien voulu instruire  
M. de *Thibouville* et le *Kain* des articles qui étaient  
pour eux dans ma précédente lettre.

J'avais pris la liberté de vous adresser, il y a  
environ un mois, une lettre pour M. de *Belloi*

dans laquelle il y avait de petits vers en réponse —  
à une belle et longue épître dont il m'avait gratifié. 1767.

On m'apprend qu'il a fourré une lettre de moi dans le *Mercur*; je ne sais si c'est celle dont je vous parle. Mais pourquoi imprimer les lettres de ses amis? est-ce qu'on écrit au public, quand on fait des réponses inutiles à des lettres qui ne sont que des complimens?

M. de *Chabanon* refait son *Eudoxie* pour la troisième fois, et notre petit *la Harpe* commence une pièce nouvelle, après en avoir fait une autre à moitié. Vous voyez qu'une tragédie n'est pas aisée à faire. On a représenté *Sémiramis* sur mon théâtre, et elle a été très-bien jouée. J'avais perdu de vue cet ouvrage; il m'a fait sentir que les *Scythes* sont un peu ginguets, en comparaison.

Pendant j'ai toujours du faible pour les *Scythes*, et je vous les recommande pour *Fontainebleau*.

J'élève un acteur de province, qui a de la figure, de la noblesse et de l'ame; quand je lui aurai bien fait dégorger le ton provincial, je vous l'enverrai. Nous verrons enfin si on pourra vous fournir un acteur supportable.

Je ne sais si vous avez entendu parler d'un livre, composé par un barbare, intitulé *Supplément à la Philosophie de l'histoire*. L'auteur n'est ni poli ni gai; il est hérissé de grec; sa science n'est pas à l'usage du beau monde et des belles dames. Il m'appelle *Capanée*, quoique je n'aye jamais été au siège de *Thèbes*. Il voudrait me faire passer pour

— un impie ; voyez la malice ! On donne des privi-  
 1767. lèges à ces livres là , et les réponses ne font pas  
 permises. Avouez qu'il y a d'horribles injustices  
 dans ce monde. Mais portez-vous bien, vous et  
 madame d'Argental ; conservez - moi vos bontés ;  
 jouissez d'une vie heureuse ; peu de gens en font là. V.

## L E T T R E X X I I I .

A M. LE COMTE DE LAURENCIN.

Au château de Ferney, le 24 de juin.

MONSIEUR,

J'AI été très-touché de votre lettre. Je dois à la  
 sensibilité que vous me témoignez l'aveu de l'état  
 où je me trouve. Je me suis retiré, il y a environ  
 treize ans, dans le pays de Gex, près de la Fran-  
 che-Comté, où j'ai la plus grande partie de ma  
 fortune ; mais mon âge, ma faible santé, les nei-  
 ges dont je suis entouré huit mois de l'année dans  
 un pays d'ailleurs très-riant, et sur-tout les troubles  
 de Genève, et l'interruption de tout commerce  
 avec cette ville, m'avaient fait penser à faire une  
 acquisition dans un climat plus doux. On m'a of-  
 fert vingt maisons dans le voisinage de Lyon. Tout  
 ce que vous voulez bien m'écrire, et votre façon  
 de penser qui me charme, me détermineraient à  
 préférer votre château, pourvu que vous n'en for-  
 tissiez pas ; mais j'ai avec moi tant de personnes

dont je ne puis me séparer, que ma transmigration —  
devient très-difficile; car, outre une de mes niè- 1767.  
ces, à qui j'ai donné la terre que j'habite, j'ai  
marié une descendante du grand *Corneille* à un gen-  
tilhomme du voisinage; ils logent dans le château  
avec leurs enfans. J'ai encore deux autres ménages  
dont je prends soin; un parent impotent, qu'on  
ne peut transporter, un aumônier auparavant jé-  
suite, un jeune homme que M. le maréchal de *Ri-  
chelieu* m'a confié, un domestique trop nombreux;  
et enfin je suis obligé de gouverner cette terre,  
parce que la cessation du commerce avec Genève  
empêche qu'on ne trouve des fermiers.

Toutes ces raisons me forcent à demeurer où  
je suis, quelque dur que soit le climat, dans quel-  
que gêne que les troubles de Genève puissent me  
mettre. M. le duc de *Choiseul* a bien voulu adou-  
cir le désagrément de ma situation par toutes les  
facilités possibles. D'ailleurs, ma terre et une autre  
dont je jouis aux portes de Genève, ont un pri-  
vilège presque unique dans le royaume, celui de  
ne rien payer au roi, et d'être parfaitement libres,  
excepté dans le ressort de la justice. Ainsi vous  
voyez, Monsieur, que tout est compensé, et que  
je dois supporter les inconvéniens, en jouissant des  
avantages.

Je vous remercie de vos offres, Monsieur, avec  
bien de la reconnaissance. Vos sentimens m'ont  
encore plus flatté, je vois combien vous avez  
cultivé votre raison. Vous avez un cœur généreux  
et un esprit juste. Je voudrais vous envoyer des

— livres qui puissent occuper votre loisir. Je commence  
1767. par vous adresser un petit écrit qui a paru sur la  
cruelle aventure des *Calas* et des *Sirven* ; je l'en-  
voie à M. *Tabareau* qui vous le fera tenir. Si je  
trouve quelque occasion de vous faire des envois  
plus considérables , je ne la manquerai pas. Il est  
fort difficile de faire passer des livres de Genève  
à Lyon. Il est triste que ces ressources de l'ame,  
et les consolations de la retraite soient interdites.  
J'ai l'honneur d'être, etc.

## L E T T R E X X I V .

A M. DAMILAVILLE.

20 de juin.

MONSIEUR,

J E reçois la vôtre du 16 de juin. Je vois que c'est  
toujours à vous que les infortunés doivent avoir  
recours. Le sieur *Nervis* (\*) s'est un peu trop hâté  
d'aller à Paris ; mais il n'a pas été possible de mo-  
dérer son empressement. Il n'était pas d'ailleurs trop  
content de Genève. Je sais que sa présence n'im-  
posera pas beaucoup : la veuve respectable d'un  
homme livré par le fanatisme au plus horrible sup-  
plice , accompagnée de deux filles dont l'une était  
belle , devait faire une impression bien différente.

(\*) *Sirven*.

Je crois que le mieux que peut faire *Nervis*, est  
de ne se montrer que très-peu. 1767.

M. *Cassen*, son avocat, me paraît un homme de mérite, qui pense sagement, et qui agit avec noblesse. Heureusement, l'affaire est uniquement entre ses mains. Je fais que le triste procès de M. de *Beaumont* peut faire grand tort à la cause que vous soutenez. Le public n'est pas dupe: il verra trop que l'envie de briller lui a fait entreprendre la cause des *Calas* et des *Sirven*, et que l'intérêt lui fait réclamer la cruauté de ces mêmes lois contre lesquelles il s'élève dans ses mémoires pour ses deux cliens protestans. Ils sont tous révoltés, ils se plaignent amèrement. Cette contradiction frappante qui les indigne, les refroidit beaucoup pour le pauvre *Nervis*; mais leur ressentiment n'aura aucune influence sur le rapporteur et sur les juges.

Il n'est point du tout vrai que la communication avec Genève soit rétablie; au contraire, les défenses de rien laisser passer sont plus sévères que jamais. On ouvre plusieurs lettres. J'ai heureusement reçu tous vos paquets parce qu'on fait que nous sommes deux bons serviteurs du roi, et que nous ne nous mêlons d'aucune affaire suspecte.

*Bélisaire* qui est, je crois, de M. de *Marmontel*, a été reçu dans toutes les cours étrangères avec transports. Mes correspondans me mandent que l'impératrice de Russie l'a lu sur le Volga, où elle est embarquée (\*). On me mande aussi qu'elle a

(\* ) Lettre du 29 de mai 1767, Correspondance de l'impératrice de Russie.

— fait un présent considérable à madame de *Beaumont*;  
 1767. mais ce n'est pas la vôtre, c'est une madame de  
*Beaumont-le-Prince* qui fait des espèces de caté-  
 chismes pour les jeunes demoiselles.

Il me semble qu'on ne connaît point encore, hors de Paris, le *Supplément à la Philosophie de l'histoire*. Il est d'un nommé *Larcher*, ancien répétiteur du collège Mazarin, qui l'a composé sous les yeux de *Riballier*. Il n'est pas trop honnête qu'on permette de traiter de *Capanée* feu l'abbé *Baxin* qui était un homme très-pieux. On veut le faire passer, dans la préface, page 33, pour un impie, parce qu'il a dit que la famine, la peste et la guerre sont envoyées par la Providence. Vous voyez bien que ces messieurs, qui osent nier la Providence, se rendent gaiement coupables de la plus horrible impiété, quand ils en accusent leurs adversaires. Il est à croire que les mêmes personnes, qui ont permis la rapsodie infame de *Larcher*, permettront une réponse honnête. Ils le doivent d'autant plus que ce *Larcher* s'appuie de l'autorité de l'hérétique *Warburton* qui a scandalisé toutes les Eglises de la chrétienté, en voulant prouver que les Juifs ne connurent jamais l'immortalité de l'ame, et en voulant prouver que cette ignorance même imprimait le caractère de la divinité à la révélation de *Moïse*. Au reste, je doute fort que les gens du monde lisent tous ces fatras. On ne peut guère faire naître des fleurs au milieu de tant de chardons.

J'ai dû vous mander déjà qu'on a lu avec beau-  
 coup

coup de satisfaction l'ouvrage du bachelier sur les —  
*trente-sept propositions de Bélisaire*. Ce bachelier 1767.  
 paraît orthodoxe, et, qui plus est, de bonne  
 compagnie.

Voilà donc *J. J.* à Vésel. Il n'y tiendra pas; il  
 n'y a que des soldats; mais il ira souvent en Hol-  
 lande où il fera imprimer toutes ses rêveries. On  
 parle d'un roman intitulé *L'homme sauvage*; on l'at-  
 tribue à un de vos amis. Je vous supplie de vou-  
 loir bien me l'envoyer par la voie dont vous vous  
 servez ordinairement.

Adieu, Monsieur; toute ma famille vous fait les  
 plus sincères et les plus tendres complimens.

BOURSIER.

L E T T R E X X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de juillet.

**V**ous ferez peut-être aussi affligé que moi,  
 mon cher ange, de ne recevoir qu'un maudit livre  
 de prose, au lieu des vers scythes que vous atten-  
 diez. Ce n'est pas que vous ne soyez bientôt muni  
 de vos vers scythes, mais enfin ils devaient arriver  
 les premiers, puisqu'ils vous les aviez ordonnés;  
 et il est triste de ne recevoir que la prose du neveu  
 de l'abbé *Bazin*, quand on attend des couplets de  
 tragédie. *Bazin minor* vous a adressé sa petite drô-  
 lerie, par *M. Marin*: elle est toute à l'honneur

T. 92. *Corresp. générale*. Tome XIV. E

— des dames, et même des petits garçons que les  
1767. ennemis de l'abbé *Bazin* ont si indignement accu-  
sés. Il est juste de prendre la défense de la plus  
jolie partie du genre-humain, que des pédans ont  
cruellement attaquée.

A l'égard de la défense juridique des *Sirven*,  
j'ai bien peur qu'elle ne soit pas admise. Le pro-  
cureur général de Toulouse est à Paris; il réclame  
vivement les droits de son corps, et ce droit est  
celui de juger les *Sirven*, et probablement de les  
condamner. De plus, on me mande que les pro-  
testans ont excité une émeute vers la Saintonge,  
qu'ils ont poursuivi trois curés, qu'ils en ont tué  
un, qu'on a envoyé des troupes contre eux, qu'on  
a tué six-vingts hommes. Je veux croire que tout  
cela est fort exagéré; mais il faut bien qu'il se soit  
passé quelque chose de funeste; et vous m'avouerez  
que ces circonstances ne sont pas favorables pour  
obtenir contre les lois du royaume, une nouvelle  
attribution de juges en faveur d'une famille hugue-  
notte. Pour comble de disgrâce, le huguenot *la*  
*Beaumelle*, beau-frère du jeune huguenot *Lavaiffe*,  
s'est rendu coupable d'une nouvelle horreur.

J'ai découvert enfin que c'était lui qui m'avait  
fait adresser quatre-vingt-quatorze lettres anony-  
mes; le compte est net, et le fait est rare. J'en  
ai reçu enfin une quatre-vingt-quinzième qui m'a  
mis hors de doute. Il y a d'étranges pervers dans  
le monde.

L'ami *Damilaville* ira sans doute chez vous,  
pour consulter l'oracle. Il est fâché, aussi-bien que

moi, du procès de M. de *Beaumont*. C'est une chose  
 assez douloureuse que M. de *Beaumont*, dans ce 1767.  
 procès, paraisse, en quelque façon, comme déla-  
 teur des protestans, après avoir été leur défenseur;  
 qu'il demande la confiscation du bien d'un pro-  
 testant, et qu'il réclame des lois rigoureuses con-  
 tre lesquelles il s'est élevé lui-même. Il est vrai  
 qu'il redemande le bien des ancêtres de sa femme;  
 mais malheureusement, les apparences sont odieu-  
 ses; il a des ennemis, ces ennemis se déchainent;  
 tout cela fait au pauvre *Sirven* un tort irréparable.

Pour me consoler, M. de *Chabanon* achève au-  
 jourd'hui sa tragédie; mais M. de *la Harpe* n'est  
 pas si avancé, il s'en faut beaucoup. Deux tragé-  
 dies, à la fois, sorties des cavernes du mont Jura;  
 auraient été pour moi une chose bien douce.

Je vous assure que j'ai besoin d'être réconforté.  
 Je ne peux plus rien faire par moi-même pour le  
 tripot; j'ai besoin de jeunes gens qui prennent ma  
 place pour vous plaire.

Je me mets aux pieds de madame d'*Argental*, je  
 me recommande aux bontés de M. de *Thibouville*.  
 J'espère que les satrapes *Nalrisp* et *Elochivis* ne  
 seront pas regardés à Fontainebleau comme des  
 satrapes de mauvais goût, quand ils protégeront  
 des Scythes. Agréez, mon divin ange, les tendres  
 sentimens de tout ce qui habite Ferney, et sur-  
 tout mon culte de dulie. V.

## L E T T R E X X V I .

A M. D A M I L A V I L L E .

A Ferney, le 4 de juillet.

— V O U S savez, mon cher ami, que ce fut vous  
 1767. qui, dans le temps du triomphe de la famille *Calas*  
 et de M. *Lavaisse*, m'apprites que M. *Lavaisse*  
 était beau-frère de ce malheureux *la Beaumelle*.  
 Monsieur son père m'écrivit de Toulouſe que,  
 quelque temps après, mademoiſelle ſa fille, veuvé  
 d'un homme aſſez riche, avait en effet épouſé *la*  
*Beaumelle*, malgré toutes ſes représentations. Je  
 fus affligé qu'une famille à laquelle je m'intéreſſe,  
 fût alliée à un homme ſi coupable; mais je n'en  
 demeurai pas moins attaché à cette famille.

Vous n'ignorez pas que j'ai reçu dans ma retraite  
 un nombre prodigieux de lettres anonymes; j'en  
 ai reçu quatre-vingt-quatorze de la même écriture,  
 et je les ai toutes brûlées. Enfin, j'en ai reçu une  
 quatre-vingt-quinzième, qui ne peut être écrite  
 que par *la Beaumelle*, ou par ſon frère, ou par  
 quelqu'un à qui ils l'auront dictée, puisque dans  
 cette lettre, il n'eſt queſtion que de *la Beaumelle*  
 même. J'ai pris le parti de l'envoyer au miniſtère.  
 J'avais d'ailleurs deſſein d'inſtruire le public litté-  
 raire de cette étrange manœuvre, et de faire con-  
 naître celui qui outrageait ma vieilleſſe avec tant  
 d'acharnement, pour récompenser des ſervices

rendus à la famille dans laquelle il est entré. J'ai —  
 même envoyé à M. *Lavaisse* le père cette déclara- 1767.  
 tion que je devais rendre publique, et que j'ai  
 supprimée, en attendant que je prenne une réso-  
 lution plus convenable.

Dans ces circonstances, M. *Lavaisse de Vidou*  
 m'a écrit le 25 de juin. Il ignore apparemment la  
 conduite de son beau-frère: je le plains beaucoup.  
 Je vous prie de lui faire part de mes sentimens,  
 et de lui montrer cette lettre.

Je crains bien que nous n'ayons d'autre parti  
 à prendre, au sujet des *Sirven*, que celui de la  
 douleur et de la résignation. Ils sont innocens; on  
 n'en peut douter. On leur a ôté leur honneur et  
 leurs biens, on les a condamnés à la mort comme  
 parricides; on leur doit justice. Mais, d'un côté,  
 le malheureux procès de M. de *Beaumont*, de l'autre,  
 la présence de monsieur le procureur général  
 du Languedoc, qui soutiendra les droits de son  
 parlement, enfin les bruits affreux qui courent sur  
 les protestans des provinces méridionales, ne per-  
 mettent pas de se flatter qu'on puisse s'adresser au  
 conseil avec succès. Les nouvelles horreurs de *la*  
*Beaumelle* sont encore un obstacle. Toutes ces fa-  
 talités réunies laissent peu d'espérance. Vous voyez  
 les choses de plus près, je m'en rapporte à vous.  
 Je vous supplie de m'instruire de l'état des choses.

La multitude de lettres que j'ai à écrire aujour-  
 d'hui, et ma santé qui baisse tous les jours, me  
 mettent hors d'état de répondre, aussi long que je le  
 voudrais, à M. *Lavaisse de Vidou*. Le peu que je vous

1767. écris, mon cher ami, suffira pour le convaincre de mes sentimens et de l'état où je me trouve. Ayez donc la bonté, encore une fois, de lui faire lire cette lettre; c'est tout ce que je puis vous dire, dans l'incertitude où je suis, et dans les souffrances de corps que j'éprouve.

Je vous embrasse tendrement, et j'attends mes consolations de votre amitié.

## L E T T R E X X V I I .

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Le 10 de juillet.

**V**OTRE vieux philosophe est bien fâché de n'avoir pu voir apparaître encore dans son hermitage le philosophe militaire de Dirac. Comptez, monsieur, que je sens toute ma perte.

Je ne fais si la nouvelle que vous m'avez apprise d'une émeute des calvinistes, auprès de Sainte-Foi, a eu des suites. On m'a mandé qu'on avait démoli un temple auprès de la Rochelle, et qu'il y avait eu du monde tué; mais je me défie de tous ces bruits, et je me flatte encore qu'il n'y a pas eu de sang répandu: il ne faut croire le mal que quand on ne peut plus faire autrement. Notre petit pays est plus tranquille, malgré la prétendue guerre de Genève. Nous sommes entourés des troupes les plus honnêtes et les plus paisibles; il n'y a rien eu de tragique que sur le théâtre de Ferney, où nous leur

avons donné les Scythes et Sémiramis ; de grands soubpers ont été tous nos exploits militaires. 1767.

Le ministère a daigné jeter les yeux sur notre pays de Gex. On y fait de très-beaux chemins ; on m'a même pris quatre-vingts arpens de terre , pour ces nouvelles routes ; mais je fais sacrifier mon intérêt particulier au bien public.

On a des copies très-impairfaites de la petite plaisanterie de la guerre de Genève : on a mis *Tiffot*, au lieu d'un médecin nommé *Bonnet* qui aimait un peu à boire ; le mal est médiocre. Aimez toujours un peu le vieux solitaire. J'apprends, dans ce moment, qu'il y a beaucoup de monde décrété à Bordeaux, que le curé n'est pas mort, et qu'on est fort déchaîné contre les calvinistes. V.

## L E T T R E X X V I I I.

A M. DE BORDES, à Lyon.

10 de juillet.

M O N cher confrère en académie, et mon frère en philosophie, mille grâces vous soient rendues de toutes les peines que vous daignez prendre (\*). Je n'aime pas les *h* aspirées, cela fait mal à la poitrine ; je suis pour l'euphonie. On disait autrefois *je hésite*, et à présent on dit *j'hésite* ; on est fou d'*Henri IV*, et non plus de *Henri IV* ; on achete du linge d'*Hol-*

(\*) L'édition des Scythes, à Lyon.

1767. — lande, et non plus de *Hollande*. Ce qu'on n'adoucirait jamais, c'est la canaille de la littérature. Vous en voyez une belle preuve dans ce maraud de *la Beaumelle* qui m'a adressé la plupart de ses lettres anonymes par Lyon, où il faut qu'il ait quelque correspondant. La dernière était datée de Beaujeu, auprès de Lyon. Je crois que ni les ministres, ni monsieur le chancelier, ni la maison de *Noailles*, ni même la maison royale, ne seront contents de ce *la Beaumelle*. En vérité, ceci est plutôt un procès criminel qu'une querelle littéraire. Ce n'est pas le cas de garder le silence. On doit mépriser les critiques, mais il faut confondre les calomnieux.

On doit encore plus vous aimer.

Voici une petite brochure, en réponse d'une grosse brochure. S'il y a quelque chose de plaisant, amusez-vous-en; passez ce qui vous ennuiera. Faites-moi votre bibliothécaire, je vous enverrai tout ce que je pourrai faire venir des pays étrangers. Bientôt nous ne pourrons plus avoir de France que des almanachs, ou des fréronades, ou du *Journal chrétien*. Si je suis votre bibliothécaire, soyez, je vous prie, mon *Aristarque*.

Je recommande la Scythie à vos bontés.

## LETTRE XXIX.

A M. DAMILAVILLE.

11 de juillet.

IL est trop certain, mon cher ami, que les protestans de Guienne sont accusés d'avoir voulu assassiner plusieurs curés, et qu'il y a près de deux cents personnes en prison à Bordeaux pour cette fatale aventure qui a retardé l'arrivée de M. le maréchal de Richelieu à Paris. C'est dans ces circonstances odieuses que l'infame *la Beaumelle* m'a fait écrire des lettres anonymes. J'ai été forcé d'envoyer aux ministres le mémoire ci-joint. 1767.

C'est du moins une consolation pour moi d'avoir à défendre la mémoire de *Louis XIV* et l'honneur de la famille royale, en prenant la juste défense de moi-même contre un scélérat audacieux, aussi ignorant qu'insensé. J'ai toujours été persuadé qu'il faut mépriser les critiques, mais que c'est un devoir de réfuter la calomnie. Au reste, j'ai mauvaise opinion de l'affaire des *Sirven*. Je doute toujours qu'on fasse un passe-droit au parlement de Toulouse, en faveur des protestans, tandis qu'ils se rendent si coupables, ou du moins si suspects. Tout cela est fort triste, les philosophes ont besoin de constance.

Adieu, mon cher ami; je n'ai pas un moment à moi; je fais la guerre en mourant. Aimez-moi toujours, et fortifiez-moi contre les méchans.

## L E T T R E   X X X .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de juillet.

— **J**E reçois votre lettre angélique du 10 de juillet, 1767. mon tendre et respectable ami. Vous aurez bientôt ces malheureux Scythes ; mais je crois qu'il faut mettre un intervalle entre les sauvages de l'Orient et les sauvages de l'Occident. Je persiste toujours à penser qu'il faut laisser le public dégorger les Illinois ; je pense encore qu'une ou deux représentations suffiront avant Fontainebleau. Faisons-nous un peu désirer, et ne nous prodiguons pas.

Je suis, sans doute, plus affligé que le petit *Lavaisse* ; mais comment voulez-vous que je fasse ? j'ai affaire à un *Déon*, et à un *Vergy*, et je ne suis pas ambassadeur de France. Je suis persécuté, depuis long-temps, par mes chers rivaux, les gens de lettres ; c'est un tissu de calomnies, si long et si odieux, qu'il faut bien enfin y mettre ordre. Il y a plus de douze ans que ce *la Beaumelle* me persécute et me fait le même honneur qu'à la maison royale. Il y a plus de sûreté à s'attaquer à moi qu'aux princes. Si j'étais prince, je ne m'en soucierais guère ; mais je suis un pauvre homme de lettres, sans autre appui que celui de la vérité ; il faut bien que je la fasse connaître, ou que je meure calomnié. Il ne s'agit pas ici de la Défense de mon oncle,



qui est une pure plaisanterie; il s'agit des plus horribles impostures dont jamais on ait été noirci. 1767.

Je serai assez hardi pour écrire à M. d'Aguesseau, puisque vous m'encouragez, mon cher ange; et je tâcherai de ne lui écrire que des choses qui pourront lui plaire et le toucher.

*La Harpe* (Dieu merci) ne fait point deux tragédies, mais il a abandonné un sujet presque impraticable pour un autre où il est plus à son aise. En un mot, mon atelier aura l'honneur de vous servir.

Je vous avoue que je voudrais bien qu'on jouât *Olimpie* une ou deux fois, avant *Fontainebleau*; mais qu'on la jouât comme je l'ai faite: car il est assez dur de se voir mutiler. Il est vrai que je ne le vois point, mais je l'entends dire, et je reçois la blessure par les oreilles: vous savez que les oreilles d'un poète sont délicates. Toute notre petite troupe vous présente ses hommages, ainsi qu'à madame d'Argental.

Jecrois M. de *Thibouville* à la campagne. S'il vient à Paris, je vous supplie de ne me pas oublier auprès de lui. Recevez toujours mon culte de dulia.

Je viens d'acheter un *Dictionnaire historique portatif*, par une société de gens de lettres, en quatre gros volumes in-8<sup>o</sup>, sous le titre d'Amsterdam, qu'on dit imprimé à Paris. Je tombe sur l'article *Tencin*; madame votre tante y est indignement outragée. On dit que *la Frenaye*, conseiller au grand conseil fut tué chez elle. Quels historiens! quels *Tite-Live*! Dites-moi, après cela, si je dois souffrir un

1767. *la Beaumelle*. Vous devriez bien demander à *Marin* où s'est faite cette infame édition, et qui en sont les auteurs? V.

## L E T T R E X X X I.

A M L E K A I N.

17 de juillet.

**M**ON cher ami, je reçois votre lettre du 8 de juillet. J'attends tous les jours l'édition des *Scythes*, faite à Lyon, pour vous l'envoyer; c'est la seule à laquelle on doit se tenir. Elle est faite entièrement selon les vues de M. d'*Argental*; on a fait tout ce qu'on a pu pour profiter de ses observations judicieuses. Il est vrai que le rôle que vous voulez bien jouer dans cette pièce ne convient pas tout-à-fait à vos grands talens, et n'a pas ce sublime et cette terreur que vous savez si bien mettre sur la scène. *Athamare* est un très-jeune homme amoureux, vif, pétulant dans sa tendresse, un jeune petit cheval échappé, et puis c'est tout. Il est fait pour un petit blondin nouvellement entré au service, mais vous savez vous plier à toute sorte de caractères.

Si vous jouez le Droit du seigneur, comme je l'espère, je donne le rôle d'*Acante* à mademoiselle *Doligny*, celui de *Colette* à mademoiselle *Luxy*, celui du fermier *Mathurin* à M. *Monfoulon*; ce sont les dispositions que M. d'*Argental* a faites lui-même.

A l'égard d'*Olimpie*, je suis persuadé que cette

pièce, remise au théâtre, vous vaudra quelque argent; mais il est absolument nécessaire de la jouer —  
 comme je l'ai faite, et non pas comme mademoiselle 1767.  
*Clairon* l'a défigurée. Elle a cru devoir sacrifier la  
 pièce à son rôle, supprimer et changer des vers  
 dont la suppression ou le changement ne forment au-  
 cun sens. On a sur-tout dépouillé le cinquième acte  
 de ce qui en faisait toute la terreur et l'intérêt. Une  
 actrice assez bonne, qui a joué *Olimpie* à Genève,  
 ayant restitué tous les endroits supprimés ou altérés  
 par mademoiselle *Clairon*, a eu un succès si pro-  
 digieux que la pièce a été jouée six jours de suite.

Si vous jouez l'*Orphelin de la Chine*, je vous  
 prie très-instamment de la donner aussi telle qu'elle  
 est imprimée dans l'édition des *Cramer*. Vous devez  
 avoir cette édition; et, si vous ne l'avez pas, elle  
 est chez M. d'*Argental*.

Voici encore un petit mot pour l'*Ecoffaise*, que  
 je vous prie de donner à l'assemblée. Nous allons  
 ce soir jouer l'*Orphelin de la Chine*. M. de *Chabanon*  
 et M. de *La Harpe* travaillent pour vous de toutes  
 leurs forces. J'aurai du moins le plaisir de voir mes  
 amis soutenir le théâtre auquel mon grand âge,  
 mes maladies, et peut-être encore plus mes enne-  
 mis me forcent de renoncer. Je vous embrasse de  
 tout mon cœur. V.

## LETTRE XXXII.

A M. DE PARCIEUX,

*Sur son projet d'amener la rivière d'Yvette à Paris.*

A Ferney, 17 de juillet.

1767. **V**ous avez dû, Monsieur, recevoir des éloges et des remerciemens de tous les hommes en place : vous n'en recevez aujourd'hui que d'un homme bien inutile, mais bien sensible à votre mérite et à vos grandes vues patriotiques. Si ma vieillesse et mes maladies m'ont fait renoncer à Paris, mon cœur est toujours votre citoyen. Je ne boirai plus des eaux de la Seine, ni d'Arcueil, ni de l'Yvette, ni même de l'Hippocrène, mais je m'intéresserai toujours au grand monument que vous voulez élever. Il est digne des anciens Romains, et malheureusement nous ne sommes pas Romains. Je ne suis point étonné que votre projet soit encouragé par M. de Sartine. Il pense comme *Agrippa*; mais l'hôtel de ville de Paris n'est pas le capitolé. On ne plaint point son argent pour avoir un opéra comique, et on le plaindra pour avoir des aqueducs dignes d'*Auguste*. Je désire passionnément de me tromper. Je voudrais voir la fontaine d'Yvette former un large bassin autour de la statue de *Louis XV*; je voudrais que toutes les maisons de Paris eussent de l'eau, comme celles de Londres. Nous venons les derniers en tout. Les Anglais nous ont

précédés et instruits en mathématiques, les Italiens en architecture, en peinture, en sculpture, en poésie, en musique; et j'en suis fâché. 1767.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime infinie que vous méritez, et avec la reconnaissance d'un citoyen, Monsieur, votre, etc.

## L E T T R E   X X X I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de juillet.

AH! mon respectable ami, mon cher auge, qu'il y a une différence immense entre les sentimens des sociétés de Paris et le reste de l'Europe! Il y a bien des espèces d'hommes différentes; et quiconque a le malheur d'être un homme public, est obligé de répondre à tous.

Vous me mandez, dans votre lettre du 15 de juillet, que *la Beaumelle* est oublié, tandis qu'il y a sept éditions de ses calomnies dans les pays étrangers, et que tous les sots, dont le monde est plein, prennent ses impostures pour des vérités. Il est triste en effet que *la Beaumelle* soit le beau-frère de *Lavaisse*; sa sœur a fait cet indigne mariage malgré son père. Mais dois-je me laisser déshonorer par un scélérat dans toute l'Europe, parce que ce malheureux est le beau-frère d'un homme à qui j'ai rendu service? n'est-ce pas au contraire à *Lavaisse* de forcer ce malheureux à rentrer dans son

— devoir, s'il est possible? *La Beaumelle* a fait com-  
 1767. mencer secrètement une nouvelle édition de ses  
 infamies dans Avignon. Le commandant du pays  
 de Foix est chargé, par M. le Comte de *Saint-*  
*Florentin*, de le menacer des plus grands châtimens;  
 mais cela ne le contiendra point; c'est un homme  
 de la trempe des *Déon* et des *Vergy*; il niera tout,  
 et il en fera quitte pour désavouer l'édition. Je n'ai  
 de ressource que dans une justification nécessaire.  
 Je n'envoie mon mémoire qu'aux personnes prin-  
 cipales de l'Europe, dont les noms sont intéressés  
 dans les calomnies que *la Beaumelle* a prodiguées:  
 je remplis un devoir indispensable.

A l'égard des Scythes, je suis indigné de la len-  
 teur du libraire de Lyon. Il me mande qu'enfin l'é-  
 dition sera prête cette semaine; mais il m'a tant  
 trompé que je ne peux plus me fier à lui. Un li-  
 braire d'une autre ville veut en faire encore une  
 nouvelle édition. On n'imprime pas, mais on joue  
 les *Illinois*. Nous avons joué ici l'*Orphelin de la*  
*Chine*; mais, Dieu merci, nous ne l'avons pas  
 donné tel qu'on me fait l'affront de le représenter  
 à Paris. Je ne fais si de *Belloi* a raison de se plain-  
 dre; mais, pour moi, je me plains très-fort d'être  
 défiguré sur le théâtre, et par *Duchefne*. Je me flatte  
 que vos bontés pour moi ne se démentiront pas.  
 Vous m'avouerez qu'il est désagréable que les co-  
 médiens, qui m'ont quelques obligations, prennent  
 la licence de jouer mes pièces autrement que je les  
 ai faites. Quel est le peintre qui souffrirait qu'on  
 mutilât ses tableaux?

Ayez

Ayez soin de votre santé, mon cher ange; —  
portez-vous mieux que moi, et je serai consolé 1767.  
d'avoir une santé détestable.

## L E T T R E X X X I V.

A M. D A M I L A V I L L E.

22 de juillet.

J E ne puis que vous répéter, mon cher ami, que je suis très-fâché que *Lavaiffe* soit le beau-frère de *la Beaumelle*, mais que ce n'est pas une raison pour que je me laisse accabler par les calomnies de ce malheureux. Mon mémoire présenté aux ministres a eu déjà une partie de l'effet que je désirais. Le commandant du pays de Foix a envoyé chercher *la Beaumelle*, et l'a menacé des plus grands châtimens; mais cela ne détruit pas l'effet de la calomnie. Le devoir des ministres est de la punir, le mien est de la confondre. Je ne fais ni pardonner aux pervers, ni abandonner les malheureux. J'enverrai de l'argent à *Sirven*; il n'a qu'à parler.

M. *Marin* a dû vous faire tenir un paquet; c'est la seule voie dont je puisse me servir. J'ai écrit à M. d'*Aguesseau*.

On m'assure que la sorbonne lâchera toujours son décret contre *Bélifaire*. Il est difficile de comprendre comment un corps entier s'obstine à se rendre ridicule. *Bélifaire* est traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. L'impératrice de

Corresp. générale. Tome XIV.

F

— Ruffie m'écrit de Casan en Asie qu'on y imprime  
1767. actuellement la traduction russe.

Je suis affailli, mon cher ami, à droite et à gauche. Je vous embrasse en courant, mais très-tendrement.

## L E T T R E X X X V.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 22 de juillet.

**J**E me flatte, Monseigneur, que c'est par votre ordre que M. de *Gudane*, commandant au pays de Foix, a fait de justes menaces à la *Beaumelle*; mais ces menaces ne l'empêchent pas de faire secrètement réimprimer dans Avignon les calomnies affreuses qu'il a vomies contre la maison royale et contre tout ce que nous avons de plus respectable en France. Après le crime de *Damiens*, je n'en connais guère de plus grand que celui d'accuser *Louis XIV* d'avoir été un empoisonneur, et de vomir des impostures non moins exécrables contre tous les princes. J'ignore si vous êtes actuellement à Paris ou à Bordeaux; mais, en quelque endroit que vous soyez, vos bontés me sont bien chères, et j'espère qu'elles feront toujours la plus grande douceur de ma retraite. Je compte sur votre protection pour les Scythes à Fontainebleau j'aurai l'honneur de vous envoyer la nouvelle édition qu'on fait à Lyon. Je vous demanderai qu'il ne

soit pas permis aux comédiens de mutiler mes pièces. Vous savez qu'il y a des gens qui croient en 1767. savoir beaucoup plus que moi, et qui substituent leurs vers aux miens. Je ne fais pas grand cas de mes vers, mais enfin j'aime mieux mes enfans tortus et bossus que les beaux bâtards que l'on me donne.

Je ne fais pas encore quelles sont vos résolutions sur *Gallien*. Il y a long-temps que je ne l'ai vu; il est presque toujours à Genève. Si j'avais cru que vous le destinassiez à être votre secrétaire, je l'aurais engagé à former sa main; mais, comme vous ne m'avez jamais répondu sur cet article, et que je n'ai point d'autorité sur lui, je me suis borné à le traiter comme un homme qui vous appartient, sans prendre sur moi de lui rien prescrire. Je souhaite toujours qu'il se rende digne de vos bontés.

Je n'ai que des nouvelles fort vagues touchant le curé de Sainte-Foi et les protestans qui sont en prison. Cette affaire m'intéresse, parce qu'elle peut beaucoup nuire à celle des *Sirven*, qui se jugera à Compiègne.

Je vous supplie de conserver vos bontés au plus ancien serviteur que vous ayez, et au plus respectueusement attaché. V.

## LETTRE XXXVI.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 24 de juillet.

1767. **M**ES chers patrons d'Ornoi, je suis toujours prêt à aller trouver le duc de *Wirtemberg*, et je ne pars point. Mauvaise santé, travaux nécessaires, affaires qui m'ont traversé, tout s'est opposé jusqu'à présent à mon voyage.

Il est vrai que madame *Denis* a donné de belles fêtes, mais je suis trop vieux et trop malade pour en faire les honneurs. Je crois que l'affaire des *Sirven* sera jugée à Compiègne, à la fin du mois, et nous espérons qu'elle le sera favorablement. Ce sera une seconde tête de l'hydre du fanatisme abatuë.

Je profite de l'adresse que vous m'avez donnée pour vous envoyer un petit mémoire qui regarde un peu votre pays de Languedoc. Il a déjà eu son effet. M. de *Gudane*, commandant au pays de Foix, a menacé le sieur *la Beaumelle* de le mettre pour le reste de sa vie dans un cachot, s'il continuait à vomir ses calomnies.

Je ne fais point encore de nouvelles du procès de M. de *Beaumont*. Son affaire est bien épineuse, et il est triste qu'il réclame en sa faveur la sévérité des mêmes lois contre lesquelles il a paru s'élever, avec l'applaudissement du public, dans le procès des *Calas* et des *Sirven*.

Messieurs de *Chabanon* et de *la Harpe* sont tou-

tours à Ferney ; cela vous vaudra deux tragédies —  
nouvelles pour votre hiver. Pour moi , je suis hors 1767.  
de combat, mais j'encourage les combattans.

Aimez-moi toujours un peu, et soyez sûrs de  
ma tendre amitié.

## L E T T R E X X X V I I.

A M. T A B A R E A U,

DIRECTEUR GÉNÉRAL DES POSTES, à Lyon.

27 de juillet.

**I**L a été avéré, mon cher Monsieur, que c'est  
*la Beaumelle* qui me fit écrire la lettre anonyme  
dont je me plaignais il y a trois mois. M. le comte  
de *Saint-Florentin* l'a fait avertir qu'on le remet-  
trait dans un cu de basse-fosse, s'il continuait ce  
manége. Il est bien triste pour moi que cette aven-  
ture m'ait privé du bonheur de m'approcher de  
vous.

Voici le troisième chant de la très-ridicule Guerre  
de Genève ; je crois qu'on m'a volé le second.  
Un misérable capucin, très-digne, s'étant échappé  
de son couvent en Savoie, et s'étant réfugié chez  
moi, m'a volé, au bout de deux ans, des manuf-  
crits, de l'argent et des bijoux. Son nom est *Bastian* ;  
il s'appelait chez moi *Ricard*. Il porte encore un  
habit rouge que je lui ai donné. Il est à Lyon  
depuis quelques jours ; c'est lui probablement qui  
a fait courir ce second chant. Il faut l'abandonner  
à la vengeance de St. François d'Assise.

1767. Savez-vous que le roi d'Espagne a mandé au roi de France que les jésuites avaient fait un complot contre la famille royale? Voilà d'étranges gens, et la religion est une belle chose! On m'a mandé, des frontières d'Espagne, il y a long-temps, que les jésuites n'étaient pas les seuls moines coupables. Ils ont été, jusqu'à présent, les seuls punis; espérons en la justice de DIEU sur toute cette abominable racaille.

Ne pourriez-vous point, Monsieur, vous faire informer secrètement s'il n'y a point quelque négociant protestant à Beaujeu, ou même quelque prédicateur secret? s'il y en a un à Lyon, comment s'appelle-t-il? comment pourrais-je parvenir à avoir une liste des négocians languedociens protestans qui sont à Lyon? à qui pourrais-je m'adresser?

Le prétendu *Pierre III*, commence à faire du bruit dans le monde; mais il n'en fera pas long-temps; il ressemblera aux ouvrages nouveaux. On rapporte lundi l'affaire des *Sirven*, V.

## L E T T R E X X X V I I I .

A M. L'ABBÉ COGÉ, à Paris.

27 de juillet.

**V**ous êtes bien à plaindre, Monsieur, de vous acharner à calomnier des citoyens et des académiciens que vous ne pouvez connaître.

Vous m'imputez, dans votre critique de *Bélifaire* ———  
à la gloire duquel vous travaillez, vous m'imputez, 1767.  
dis-je, un poëme sur la *Religion naturelle*. Je n'ai  
jamais fait de poëme sous ce titre. J'en ai fait un, il  
y a environ trente ans, sur la *Loi naturelle*, ce qui  
est très-différent.

Vous m'imputez un Dictionnaire philosophique,  
ouvrage d'une société de gens de lettres, imprimé,  
sous ce titre, pour la sixième fois à Amsterdam,  
qui est une collection de plus de vingt auteurs, et  
auquel je n'ai pas la plus légère part.

Page 96, vous osez profaner le nom sacré du roi,  
en disant que sa Majesté en a marqué la plus vive  
indignation à M. le président *Hénault* et à monsieur  
*Caperonier*. J'ai en main la lettre de M. le président  
*Hénault*, qui m'assure que ce bruit odieux est faux.  
Quant à M. *Caperonier*, j'atteste sa véracité sur  
votre imposture. Vous avez voulu outrager et perdre  
un vieillard de soixante et quatorze ans, qui ne fait  
que du bien dans sa retraite; il ne vous reste qu'à  
vous repentir. *Voltaire*.

## L E T T R E X X X I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 de juillet.

**M**ON divin ange, vos Scythes de Lyon sont  
prêts; j'y ai fait tout ce que j'ai pu. Je pense que  
les Illinois ayant voulu imiter les Scythes dans le

cinquième acte, il fera bon de ne les jouer qu'une  
 1767 seule fois avant Fontainebleau, deux fois tout au plus.

Vous avez peut-être vu la nouvelle édition du *Cogé*, régent au collège Mazarin; contre *Bélisaire*. Pourquoi me fourre-t-il là? pourquoi une si étrange calomnie! est-il permis de profiter ainsi le nom du roi? Et cela s'imprime avec permission! et on me dit: Méprifez ces sottises; laissez-vous calomnier; laissez-nous-en rire. Quant à *la Beaumelle*, qui est de la clique des *Frérons*, les avoyers de Berne, plus essentiellement outragés que moi dans les ouvrages de ce misérable, viennent de s'en plaindre à M. de *Choiseul*. Si j'étais souverain à Berne, je ne me plaindrais pas.

Mon cher ange, mettez-moi aux pieds de mes deux protecteurs, et foyez le troisième. V.

## L E T T R E X L.

A M. D A M I L A V I L L E.

1 d'auguste.

MES associés, Monsieur, vous ont envoyé ce que vous demandez et ce qui vous était dû. Si rien ne vous est parvenu, il ne faut s'en prendre qu'à l'interruption du commerce; car il est plus difficile, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, d'envoyer des ballots de ce pays-ci que d'en recevoir. Les bijouteries sont sur-tout prohibées.

J'ai

J'ai vu votre ami à la campagne; il traîne une vie affez languissante. Je lui ai parlé du sieur *La Beaumelle*, 1767. en conformité de votre lettre du 25 de juillet; il m'a dit que ce malheureux étant sur le point de faire réimprimer ses calomnies contre ce que nous avons de plus respectable, on s'était trouvé dans la nécessité de présenter l'antidote contre le poison; que cela ne se pouvait faire décentement que par un mémoire historique, lequel n'a été adressé qu'aux personnes intéressées, aux ministres et aux gens de lettres. S'il avait été possible que le jeune M. *La-vaisse* eût mis un frein à la démenche horrible de son beau-frère, et si le repentir avait pu entrer dans l'ame d'un homme aussi méchant et aussi fou, on aurait pris d'autres mesures.

L'aventure de Sainte-Foi est très-vraie, et on informe criminellement depuis un mois. L'évêque d'Agen a jeté un monitoire; il y a beaucoup de protestans en prison. On ne fait pas un mot de tout cela à Paris. Il y aurait cinq cents hommes de pendus en province, que Paris n'en saurait pas un seul mot; mais le ministère en est très-instruit.

Votre ami vous est toujours bien tendrement attaché. Toute ma famille vous présente ses obéissances.

Est-il vrai que mon ancien compatriote *Jean-Jacques Rousseau* est établi en Auvergne?

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec les sentimens les plus inviolables, votre, etc.

B O U R S I E R,

## LETTRE XLI.

A U M E M E.

5 d'auguste.

1767. **M**ON cher ami, *Lacombe* me mande qu'il imprime le mémoire que je n'avais présenté qu'au vice-chancelier, aux ministres et à mes amis. Je compte même en mettre un beaucoup plus grand et plus instructif à la tête de la nouvelle édition du siècle de *Louis XIV.* Cette nouvelle édition, consacrée principalement aux belles-lettres et aux beaux arts, est augmentée d'un grand tiers. Je n'ai rien oublié de ce qui peut servir à l'honneur de ma patrie et à celui de la vérité. J'espère que cet ouvrage, aussi philosophique qu'historique, aura l'approbation des honnêtes gens. Mais si *M. Lavaisse* veut que ce monument, que je tâche d'élever à la gloire de la France, ne soit point imprimé avec la réfutation des calomnies de *la Beaumelle*, il ne tient qu'à lui d'engager le libraire à en suspendre la publication, jusqu'à ce que celui qui a outragé si long-temps et si indignement la vérité et moi, reconnaisse sa faute et s'en repente. Je ne peux qu'à ce prix abandonner ma cause; il serait trop lâche de se taire quand l'imposture est si publique.

Je suis très-affligé que le coupable soit le beau-frère de *M. Lavaisse*, mais je le fais juge lui-même entre son beau-frère et moi. Je vous prie de lui

envoyer cette lettre, et de lui témoigner toute ma  
douleur. 1767.

Je vous embrasse bien tendrement. V.

LETTRE XLII.

A M. MARMONTEL.

5 d'auguste.

MON CHER CONFRÈRE,

**V**ous savez, sans doute, que ce malheureux *Cogé* a fait une seconde édition de son libelle contre vous, et qu'il y a mis une nouvelle dose de poison. Ne croyez pas que ce soit la rage du fanatisme qui arme ces coquins-là; ce n'est que la rage de nuire, et la folle espérance de se faire une réputation en attaquant ceux qui en ont. La démenche de ce malheureux a été portée au point qu'il a osé compromettre le nom du roi dans ses notes, p. 96. Il dit, dans cette note, *que vous répandez le déisme, que vous habillez Bélisaire des haillons des déistes; que les jeunes empoisonneurs et blasphémateurs de Picardie, condamnés au feu, l'année dernière, ont avoué que c'était de pareilles lectures qui les avaient portés aux horreurs dont ils étaient coupables; que le jour que MM. le président Hénault, Capetonier et le Beau eurent l'honneur de présenter au roi les deux derniers volumes de l'académie des belles-lettres, sa*

— Majesté témoigna la plus grande indignation contre  
1767. M. de V., etc.

Vous savez, mon cher confrère, que j'ai les lettres de M. le président *Hénault* et de M. *Capertonier*, qui donnent un démenti formel à ce maraud. Il a osé profiter le nom du roi, pour calomnier les membres d'une académie qui est sous la protection immédiate de sa Majesté.

De quelque crédit que le fanatisme se vante aujourd'hui, je doute qu'il puisse se soutenir contre la vérité qui l'écrase, et contre l'opprobre dont il se couvre lui-même.

Vous savez que *Cogé*, secrétaire de *Riballier*, vous prodigue, dans sa nouvelle édition, le titre de *séditieux*; mais vous devez savoir aussi que votre *séditieux Belisaire* vient d'être traduit en russe, sous les yeux de l'impératrice de Russie. C'est elle-même qui me fait l'honneur de me le mander. Il est aussi traduit en anglais et en suédois; cela est triste pour maître *Riballier*.

On s'est trop réjoui de la destruction des jésuites. Je savais bien que les jansénistes prendraient la place vacante. On nous a délivrés des renards, et on nous a livrés aux loups. Si j'étais à Paris, mon avis serait que l'académie demandât justice au roi. Elle mettrait à ses pieds, d'un côté, les éloges donnés à votre *Belisaire* par l'Europe entière, et de l'autre, les impostures de deux cuistres de collège. Je voudrais qu'un corps soutint ses membres, quand ses membres lui font honneur.

Je n'ai que le temps de vous dire combien je vous estime et je vous aime. 1767.

P. S. On écrit de Vienne, que leurs Majestés impériales ayant lu *Bélisaire*, et l'ayant honoré de leur approbation, ce livre s'imprime actuellement dans cette capitale, quoiqu'on y sache très-bien ce qui se passe à Paris.

## L E T T R E X L I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 d'auguste.

**M**ON cher ange, je vous crois actuellement à Paris, et j'ai bien des choses à vous dire sur le tripot. En premier lieu, les exemplaires de l'édition de Lyon sont encore en chemin de Lyon à Ferney; et, grâce à l'interruption du commerce, ils y seront encore long-temps. Sur votre premier ordre, j'écrirai au libraire de Lyon de faire partir les exemplaires au moins à l'adresse de M. le duc de Praslin.

Secondement, il faut que vous sachiez que *le Kain* m'écrit que M. le duc de Duras a perdu une petite distribution de rôles que j'avais envoyée, et qu'il en faut une seconde; mais, dans cette seconde, il me semble qu'on enfile un peu la liste des pièces destinées à mademoiselle Durancy. On demande pour elle *Alzire*, *Electre*, *Aurèlie*, *Aménaïde*, *Idamé*, *Zulime*, *Obéïde*. Je ferai sur le champ ce que vous aurez ordonné. Vous savez qu'il y a

des contestations entre mademoiselle *Durancy* et  
176. mademoiselle *Dubois*.

Après le tripot de la comédie, vient celui de la typographie. Il me paraît que c'était à *Lavaisse* à mettre un frein aux horreurs dont son beau-frère est coupable, et que s'il n'a pu en venir à bout, c'est une preuve que ce beau-frère est un monstre incorrigible. Vous ne savez pas, mon cher ange, combien le reste de l'Europe est différent de Paris, et avec quelle avidité de telles calomnies sont recherchées; elles sont répétées par mille échos. Vous pouvez, ainsi que M. le duc de *Praslin*, mépriser les *Déon* et les *Vergy*; M. le prince de *Condé* peut dédaigner un misérable qui traite son père d'assassin; mais les gens de lettres ne sont pas dans une situation à négliger de pareilles atteintes. Il est assurément bien nécessaire de réprimer cet excès parvenu à son comble. La vie d'un homme de lettres est un combat perpétuel.

Les jansénistes, d'un autre côté, sont devenus plus persécuteurs et plus insolens que les jésuites. On nous a défaits des renards, mais on nous laisse en proie aux loups. Ce sont des jansénistes qui ont fait ce malheureux *Dictionnaire historique*, où feue madame de *Tencin* est si mal traitée.

Je reviens à la comédie. Vous allez avoir une nouvelle pièce dont *le Kain* ne me parle pas. Je suis bien aise qu'il y ait quelques nouveautés qui fassent entièrement oublier les *Illinois*. Les nouveautés de MM. de *Chabanon* et de *La Harpe* ne feront pas de sitôt prêtes. Tant mieux; plus ils

travailleront, plus ils réussiront. M. de *Chabanon* —  
vous est toujours très-attaché, maman aussi, et moi 1767.  
aussi qui vous adore. Mada ne d'*Argental* me boude,  
mais mettez-moi à ses pieds. V.

## L E T T R E X L I V.

A M. LACOMBE, *libraire à Paris.*

A Ferney, 27 d'auguste.

IL serait, sans doute bien flatteur pour moi qu'un homme de lettres tel que vous, Monsieur, qui a bien voulu se donner à la typographie, entreprit la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, que j'ai consacré principalement à la gloire des belles-lettres et des beaux arts. J'ai augmenté le catalogue raisonné des gens de lettres d'un grand tiers, et j'ai tâché de détruire plus d'un préjugé et plus d'une fable, qui déshonoraient un peu l'histoire littéraire de ce beau siècle. J'en ai usé ainsi dans la liste des souverains contemporains, des princes du sang, des généraux et des ministres. D'anciens recueils que j'avais faits pour mon usage, m'ont beaucoup servi. J'ai reçu de toutes parts, depuis dix années, des instructions que je fais entrer dans le corps de l'ouvrage: j'ose enfin le regarder comme un monument élevé à l'honneur de la France.

Il est très-triste pour moi que cette édition ne se fasse pas en France; mais vous savez que je suis plus près de Genève et de Lausanne que de Paris.

1767. L'édition est commencée. Ma méthode, dont je n'ai jamais pu me départir, est de faire imprimer sous mes yeux, et de corriger à chaque feuille ce que je trouve de défectueux dans le style. J'en use ainsi en vers et en prose. On voit mieux ses fautes quand elles sont imprimées.

Au reste, cette édition est principalement destinée aux pays étrangers. Vous ne sauriez croire quels progrès a fait notre langue, depuis dix ans, dans le Nord: on y recherche nos livres avec plus d'avidité qu'en France. Nos gens de lettres instruisent vingt nations, tandis qu'ils sont persécutés à Paris, même par ceux qui osent se dire leurs confrères.

Quant au mémoire qui regarde les calomnies absurdes du sieur *la Beaumelle*, il était encore plus nécessaire pour les étrangers que pour les Français. On fait bien à Paris que *Louis XIV* n'a point empoisonné le marquis de *Louvois*; que le dauphin, père du roi, ne s'est point entendu avec les ennemis de l'Etat pour faire prendre Lille; que monsieur le Duc, père de M. le prince de *Condé* d'aujourd'hui, n'a point fait assassiner M. *Vergier*: mais à Vienne, à Bade, à Berlin, à Stockholm, à Pétersbourg, on peut aisément se laisser séduire par le ton audacieux dont *la Beaumelle* débite ces abominables impostures. Ces mensonges imprimés sont d'autant plus dangereux, qu'ils se trouvent aussi à la suite des lettres de madame de *Maintenon*, qui sont, pour la plupart authentiques. Le faux prend la couleur de la vérité à laquelle il est mêlé.

La calomnie se perpétue dans l'Europe, si on ne prend soin de la détruire. Il est de mon devoir de venger l'honneur de tant de personnes de tout rang outragées, sur-tout dans des notes infames dont ce malheureux a défigur<sup>é</sup> mon propre ouvrage. J'étais historiographe de France, lorsque je commençai le Siècle de *Louis XIV* : je dois finir ce que j'ai commencé ; je dois laver ce monument de la fange dont on l'a souillé ; enfin, je dois me presser, ayant peu de temps à vivre.

*N. B.* Vous saurez, Monsieur, en qualité d'homme d'esprit et de goût, qu'il y a dans le monde un nommé *M. Laurent*, auteur du *Compère Mathieu*, lequel a fait un petit ouvrage intitulé l'Ingénu, lequel est fort couru des hommes, des filles, et même des prêtres. Ce *M. Laurent* m'est venu voir : il m'a dit, avant de repartir pour la Hollande, que, si vous pouviez imprimer ce petit ouvrage, il vous l'enverrait de Lyon à Paris, par la poste. *M. Marin* m'a mandé qu'il avait lu, par hasard, cet ouvrage, et qu'on donnerait une permission tacite sans aucune difficulté.

## L E T T R E X L V.

A M. G U Y O T, *avocat.*

A Ferney, 7 d'auguste.

**I**L est très-certain, Monsieur, que la France manque d'un bon vocabulaire ; l'Espagne et l'Italie en

1767. ont : tous les mots y font marqués avec leurs étymologies, leurs significations propres et figurées, avec des exemples tirés des meilleurs auteurs, dans les différens styles. Il faut remarquer sur-tout qu'en espagnol et en italien, on écrit comme on parle. Tout cela est à désirer dans nos dictionnaires. Notre écriture est perpétuellement en contradiction avec notre prononciation. Il n'y a point de raison pour laquelle je *croyois*, j'*octroyois*, doivent s'écrire ainsi, quand on prononce, je *croyais*, j'*octroyais*. Le second *oi* ne doit pas être plus privilégié que le premier. Du temps de *Cornille*, on prononçait encore je *connois*, et même on retranchait l'*s*. Vous voyez dans *Héraclius*:

Qu'il entre ; à quel dessein vient-il parler à moi,  
Lui que je ne vois point, qu'à peine je *connoi*?

On ne souffrirait point aujourd'hui une pareille rime, puisque l'on prononce je *connais*.

Notre langue est très-irrégulière. Les langages, à mon gré, sont comme les gouvernemens; les plus parfaits sont ceux où il y a moins d'arbitraire. Il est bien ridicule que d'*augustus* on ait fait *aoust*, de *pavonem*, *paon*, de *Cadomum*, *Caën*, de *gustus*, *goût*. Les lettres retranchées dans la prononciation prouvent que nous parlions très-durement; ces mêmes lettres, que l'on écrit encore, sont nos anciens habits de sauvages.

Que de termes éloignés de leur origine ! *Pédant*, qui signifiait instructeur de la jeunesse, est devenu une injure; de *fauuus*, qui signifiait prophète, on a

fait un fat; *idiot*, qui signifiait solitaire, ne signifie plus qu'un sot. 1767.

Nous avons des architraves et point de *trave*, des archivoltés et point de *voûte*, en architecture; des soucoupes, après avoir banni les *coupes*; on est impotent et on n'est point *potent*; il y a des gens implacables et pas un de *placable*. On ne finirait pas si on voulait exposer tous nos besoins; cependant notre langue se parle à Vienne, à Berlin, à Stockholm, à Copenhague, à Moscou; elle est la langue de l'Europe; mais c'est grâce à nos bons livres et non à la régularité de notre idiome. Nos excellents artistes ont fait prendre notre pierre pour de l'albâtre.

J'attends, Monsieur, votre *Vocabulaire* pour fixer mes idées, et je vous remercie, par avance, de votre politesse et de vos instructions.

## L E T T R E X L V I.

A M. D A M I L A V I L L E.

8 d'auguste.

J E vous ai obligation, mon cher ami, de m'avoir fait connaître jusqu'où un *Cogé* pouvait porter l'insolence. M. *Caperonier* vient de m'écrire une lettre dans laquelle il donne un démenti formel à ce ma-  
raud. Il est bon de répandre parmi les sages et les gens de bien, la turpitude des méchants. Cette turpitude est bien plausible. Il n'est pas permis de

— prendre le nom de DIEU en vain. Je vous l'avais  
 1767. bien dit qu'il fallait passer sa vie à combattre. Un  
 homme de lettres, pour peu qu'il ait de réputation,  
 est un *Hercule* qui combat des hydres. Prêtez-  
 moi votre massue : j'ai plus de courage que de  
 force. Si j'avais de la santé, tous ces drôles-là ver-  
 raient beau jeu.

M. le prince de *Gallitzin* me mande que le livre  
 intitulé *L'ordre essentiel et naturel des sociétés politi-*  
*ques* (\*), est fort au-dessus de *Montesquieu*. N'est-  
 ce pas le livre que vous m'avez dit ne rien valoir  
 du tout? Le titre m'en déplaît fort. Il y a long-temps  
 qu'on ne m'a envoyé de bons livres de Paris.

J'ai fait chercher l'Ingénu dont vous me parlez;  
 on ne le connaît point. Il est très-triste qu'on m'im-  
 pute tous les jours non-seulement des ouvrages que  
 je n'ai point faits, mais aussi des écrits qui n'exis-  
 tent point. Je fais que bien des gens parlent de  
 l'Ingénu, et tout ce que je puis répondre très-ingé-  
 nument, c'est que je ne l'ai point vu encore. Je  
 vous embrasse bien tendrement.

J'ai lu le plaidoyer de *Loyseau* contre Berne,  
 par-devant l'Europe. Le cas est singulier. Ce *Loy-*  
*seau* veut se faire de la réputation, à quelque prix  
 que ce soit; mais je crois qu'on s'intéressera fort  
 peu à cette affaire dans Paris.

(\*) Par M. de *La Rivière*.

## LETTRE XLVII.

A M. LE MARQUIS DE MIRANDA,

CAMERIER MAJOR DU ROI D'ESPAGNE.

*Ecrité sous le nom d'un amman de Basle.*

10 d'auguste.

Vous osez penser dans un pays où l'on a regardé souvent cette liberté comme une espèce de crime. 1767  
 Il a été un temps, à la cour d'Espagne, sur-tout lorsque les jésuites avaient du crédit, qu'il était presque défendu de cultiver sa raison. L'abrutissement de l'esprit était un mérite à la cour. Vos rois semblaient être comme les docteurs de la comédie italienne, qui choisissaient les *Arlequins* pour leurs confidens et leurs favoris, parce que les *Arlequins* sont des balourds. Vous avez enfin un ministre éclairé qui, ayant lui-même beaucoup d'esprit, a permis qu'on en eût. Il a sur-tout senti le vôtre; mais les préjugés sont encore plus forts que vous et lui. *Cicéron* et *Virgile* auraient beau venir dans votre cour, ils verraient que des moines et des prêtres seraient plus écoutés qu'eux; ils seraient forcés de fuir ou d'être hypocrites. Vous avez, aux barrières de Madrid, la douane des pensées; elles y sont saisies aux portes comme les marchandises d'Angleterre.

On met chez vous aux galères un libraire qui

1767. — prête un livre à un officier de la cour pour le défennuyer pendant sa maladie. Cette persécution, faite à l'esprit humain, rend votre cour et votre religion odieuses à nous autres républicains. Les Grecs esclaves ont cent fois plus de liberté dans Constantinople que vous n'en avez dans Madrid. Cette crainte, si lâche et si tyrannique, cette crainte où est toujours votre gouvernement, que les hommes n'ouvrent les yeux à la lumière, fait voir à quel point vous sentez que votre religion serait détestée si elle était connue. Il faut bien que vous en ayez apperçu l'absurdité, puisque vous empêchez qu'on ne l'examine. Vous ressemblez à cette reine des *Mille et une nuits*, qui, étant extrêmement laide, punissait de mort quiconque osoit la regarder entre deux yeux.

Voilà, Monsieur, l'état où a été votre cour jusqu'au ministère de M. le comte d'*Aranda*, et jusqu'à ce qu'un homme de votre mérite ait approché de la personne de sa Majesté. Mais la tyrannie monacale dure encore. Vous ne pouvez ouvrir votre ame qu'à quelques amis intimes, en très-petit nombre. Vous n'osez dire à l'oreille d'un courtisan ce qu'un anglais dirait en plein parlement.

Vous êtes né avec un génie supérieur; vous faites d'aussi jolis vers que *Lopez de Véga*; vous écrivez mieux en prose que *Gratien*. Si vous étiez en France, on croirait que vous êtes le fils de l'abbé *Chaulieu* et de madame de *Sévigné*. Si vous étiez né anglais, vous deviendriez l'oracle de la chambre des pairs. De quoi cela vous servira-t-il à

Madrid, si vous consumez votre jeunesse à vous —  
 contraindre? Vous êtes un aigle enfermé dans une grande cage, un aigle gardé par des hiboux. 1767.

Je vous parle avec la liberté d'un républicain et d'un protestant philosophe. Votre religion, j'ose le dire, a fait plus de mal au genre-humain que les *Attila* et les *Tamerlan*. Elle a avili la nature; elle a fait d'infames hypocrites de ceux qui auraient été des héros; elle a engraisé les moines et les prêtres du sang des peuples. Il faut, à Madrid et à Naples, que la postérité du *Cid* baise la main et la robe d'un dominicain. Vous êtes encore à savoir qu'il ne faut baiser de main que celle de sa maîtresse.

Je vous suis très-obligé, monsieur le marquis, de la relation d'*Erèse* que vous voulez bien m'envoyer. Il paraît que vous connaissez bien les hommes, et delà je conclus que vous avez bien des momens de dégoût; mais je suppose que vous avez trouvé dans Madrid une société digne de vous, et que vous pouvez philosopher, à votre aise, dans votre *cætus selectus*. Vous ferez insensiblement des disciples de la raison; vous élèverez les ames en leur communiquant la vôtre, et, quand vous ferez dans les grandes places, votre exemple et votre protection donneront aux ames toute l'élevation dont elles manquent. Il ne faut que trois ou quatre hommes de courage pour changer l'esprit d'une nation. Voyez ce que fait l'impératrice de Russie; elle a fait traduire le livre de *Bélisaire*, que des cuistres de sorbonne voulaient condamner. Elle a traduit elle-même le chapitre contre lequel les theologiens

— s'étaient élevés avec une fureur imbécille. On est  
 1767 philosophe à sa cour ; on y foule aux pieds les pré-  
 jugés du peuple. C'est une extrême sottise , dans les  
 souverains , de regarder la religion catholique comme  
 le soutien de leurs trônes ; elle n'a presque servi qu'à  
 les renverser. L'Angleterre et la Prusse n'ont été puis-  
 santes qu'en secouant le joug de Rome.

Puissiez-vous , Monsieur quand vous ferez en  
 place , enchaîner cette idole , si vous ne pouvez la  
 briser. C'est ce que j'attends d'un esprit tel que le  
 vôtre. Vous cueillez actuellement les fleurs , vous  
 ferez un jour mûrir les fruits.

Je suis , avec bien du respect et un véritable atta-  
 chement , Monsieur ,

votre très-humble , très-obéissant  
 serviteur , *Erimbolt.*

## L E T T R E X L V I I I .

A M. D A M I L A V I L L E .

12 d'auguste.

**J**E crois qu'il faut laisser imprimer le mémoire qui  
 devait précéder la nouvelle édition du *Siècle de*  
*Louis XIV.* C'est une affaire qui n'est pas seulement  
 littéraire ; elle est personnelle à plusieurs grandes  
 maisons du royaume , qui m'ont témoigné leur indi-  
 gnation contre ce malheureux *la Beaumelle.* Ses ca-  
 lomnies , peut-être peu connues à Paris , sont répan-  
 dues dans les pays étrangers. Il m'a traité comme

*Louis XIV,*

*Louis XIV*, et je ne suis pas roi. Un pauvre particulier doit se défendre; il doit décrier au moins le témoignage de son ennemi. 1767.

Je ne reviens point de mon étonnement, quand mes amis me disent qu'il faut mépriser de telles impostures. Je n'entends pas quel honneur il y a à se laisser diffamer, et je suis bien persuadé qu'aucun de ceux qui me disent, gardez le silence, ne le garderait à ma place.

Voici une grâce que je vous demande. *M. Diderot* peut vous dire dans quel temps il croit qu'on ait écrit le *Mercur trismégiste* que nous avons en grec. Je ne sais si je me trompe, mais ce livre me paraît de la plus haute antiquité, et je le crois fort antérieur à *Timée de Locres*. Engagez le *Platon* moderne à me donner sur cela quatre lignes d'éclaircissement, que vous me ferez parvenir. Il y a loin de *Mercur Trismégiste* à la *Beaumelle*, mais il faut répondre à tout.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse de tout mon cœur.

## L E T T R E X L I X.

A M, LE COMTE D'ARGENTAL.

le 13 d'auguste.

AH! mon Dieu, on me mande que madame d'Argental est à l'extrémité. Je venais de vous écrire une lettre de quatre pages, je la déchire: je ne

Corresp. générale. Tome XIV. H

— respire point. Madame d'Argental est-elle en vie ?  
 1767. Mon adorable ange, ordonnez que vos gens nous  
 écrivent un mot. Nous sommes dans des tranfes  
 mortelles. Un mot, par un de vos gens, je vous  
 en conjure. V.

## L E T T R E L.

A M. LE PRINCE GALLITZIN,  
 AMBASSADEUR DE RUSSIE, à Paris.

A Ferney, du 14 d'auguste.

MONSIEUR LE PRINCE,

**J**E vois, par les lettres dont sa Majesté impériale et  
 votre Excellence m'honorent, combien votre nation  
 s'élève, et je crains que la nôtre ne commence à dégé-  
 nérer à quelques égards. L'impératrice daigne tra-  
 duire elle-même le chapitre de *Bélisaire*, que quel-  
 ques hommes de collège calomnient à Paris. Nous  
 serions couverts d'opprobre si tous les honnêtes  
 gens, dont le nombre est très-grand en France, ne  
 s'élevaient pas hautement contre ces turpitudes  
 pédantesques. Il y aura toujours de l'ignorance, de  
 la sottise et de l'envie dans ma patrie; mais il y  
 aura toujours de la science et du bon goût. J'ose  
 vous dire même, qu'en général nos principaux mi-  
 litaires et ce qui compose le conseil, les conseillers  
 d'état et les maîtres des requêtes, sont plus éclairés

qu'ils ne l'étaient dans le beau siècle de *Louis XIV.* —  
 Les grands talens sont rares ; mais la science et la 1767.  
 raison sont communes. Je vois, avec plaisir, qu'il  
 se forme dans l'Europe une république immense  
 d'esprits cultivés. La lumière se communique de  
 tous les côtés. Il me vient souvent du Nord des  
 choses qui m'étonnent. Il s'est fait, depuis environ  
 quinze ans, une révolution dans les esprits qui  
 sera une grande époque. Les cris des pédans an-  
 noncent ce grand changement [comme les croasse-  
 mens des corbeaux annoncent le beau temps.

Je ne connais point le livre (\*) dont vous me  
 faites l'honneur de me parler. J'ai bien de la peine  
 à croire que l'auteur, en évitant les fautes où peut  
 être tombé M. de *Montesquieu*, soit au-dessus de  
 lui dans les endroits où ce brillant génie a raison.  
 Je ferai venir son livre ; en attendant, je félicite  
 l'auteur d'être auprès d'une souveraine qui favorise  
 tous les talens étrangers, et qui en fait naître dans  
 ses Etats. Mais c'est vous, sur-tout, Monsieur, que  
 je félicite de la représenter si bien à Paris.

J'ai l'honneur, etc.

(\*) *L'Ordre essentiel des sociétés*, par M. de *La Riviere*.

## LETTRE LI.

A M. EISEN.

A Ferney, 14 d'auguste.

**J**E commence à croire, Monsieur, que la *Henriade* ira à la postérité, en voyant les estampes dont vous l'embellissez; l'idée et l'exécution doivent vous faire également honneur. Je suis sûr que l'édition où elles se trouveront sera la plus recherchée. Personne ne s'intéresse plus que moi aux progrès des arts; et plus mon âge et mes maladies m'empêchent de les cultiver, plus je les aime dans ceux qui les font fleurir.

## LETTRE LII.

A M. DAMILAVILLE.

14 d'auguste.

**M**ON cher ami, votre lettre du 8 ne m'a pas laissé une goutte de sang: je crains que madame d'*Argental* ne soit morte; c'est une perte irréparable pour ses amis. Que deviendra M. d'*Argental*? je suis désespéré et je tremble.

M. le maréchal de *Richelieu* m'écrit sur l'aventure de *Sainte-Foy*. La chose est très-sérieuse. J'espère qu'à la fin l'innocence des protestans sera plus reconnue au parlement de Bordeaux qu'à celui de *Toulouse*.

Il me mande que *la Beaumelle* n'est point de son département. Ce *la Beaumelle* n'a été que fortement réprimandé et menacé par le commandant du pays de Foix, au nom du roi. Ce n'est pas le silence de ce coquin que je demande, c'est une rétractation; sans quoi on lui apprendra à calomnier. Ne tient-il qu'à débiter des impostures atroces, pour se taire ensuite, et laisser le poison circuler? *Lavaiffe* doit le renoncer pour son beau-frère, s'il ne se repent pas.

Il paraît, tous les huit jours, en Hollande, des livres bien singuliers. Je vois avec douleur qu'on a une bibliothèque nombreuse contre la religion chrétienne qu'on devrait respecter. Vous savez que je ne l'ai jamais attaquée, et que je la crois, comme vous, utile à l'Europe.

Permettez, que je vous prie d'envoyer à M. de *Laleu* un certificat qui assure que votre ami est encore en vie, quoique cela ne soit pas tout-à-fait vrai; mais, tant qu'il aura un souffle, il vous aimera. V.

## L E T T R E L I I I

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU:

A Ferney, 17 d'auguste.

CELLE-CI, Monseigneur, est bien autant pour le premier gentilhomme de la chambre, que pour le souverain d'Aquitaine. Je mets à vos pieds deux exemplaires des *Scythes*, de l'édition de Lyon; l'un

— pour vous, l'autre pour votre troupe de Bordeaux.  
 1767. Cette édition est, sans contredit, la meilleure. Les Scythes se recommandent à votre protection pour Fontainebleau. J'avoue que nous avons de meilleurs acteurs que le roi. M. le comte de *Coigny*, M. le chevalier de *Jaucourt* et M. de *Melfort* en sont bien étonnés. Il ne tiendrait qu'à vous d'en avoir d'aussi bons, si vous pouviez faire effacer la note d'infamie qu'un sot préjugé attache encore à des talens précieux et rares.

M. *Hénin*, résident du roi, à Genève, a dû avoir l'honneur de vous écrire sur *Gallien*. Il m'en paraît content; il espère le former: cette place est bonne. Les passe-ports et les certificats de vie des Gênois vaudront, au moins, à *Gallien* mille francs par an. Je donnerai les dix louis d'or en question, sur le premier ordre que je recevrai de vous. Vous me permettez de ne vous pas écrire de ma main quand ma détestable santé me tient sur le grabat: c'est l'état où je suis aujourd'hui, avec la résignation convenable, et avec le plus tendre et le plus respectueux attachement. V.

## L E T T R E L I V.

A M, LE COMTE D'ARGENTAL,

A Ferney, 18 d'auguste.

**B**ÉNIS soient DIEU et mes anges! Puisque madame d'*Argental* se porte mieux, je suis assez hardi

pour envoyer deux exemplaires des Scythes. Je n'en envoie que deux, pour ne pas trop grossir le paquet. J'en ai adressé quatre à M. le duc de Praslin, et trois à M. le duc de Choiseul. J'en ferai venir tant qu'on voudra, on n'a qu'à commander. 1767.

Dès que madame d'Argental sera en pleine convalescence, et qu'elle pourra s'amuser de balivernes, adressez-vous à moi, je vous amuserai sur le champ: cela est plus nécessaire que des juleps de cresson. Elle a essuyé là une furieuse secousse. Pour moi, je ne fais pas comment je suis en vie, avec ma maigreur qui se soutient toujours, et mon climat qui change quatre fois par jour. Il faut avouer que la vie ressemble au festin de *Damoclès*; le glaive est toujours suspendu.

Portez-vous bien tous deux, mes divins anges. Le petit hermitage va faire un feu de joie.

## L E T T R E L V.

A M. M A R M O N T E L.

A Ferney, 21 d'auguste.

J E reçois, mon cher ami, votre lettre du 7 d'auguste, car aoust est trop velche. Vous avez dû recevoir la mienne, dans laquelle je vous disais que notre impératrice, notre héroïne de Scythie avait traduit le quinzième chapitre. On m'assure, dans le moment, qu'il est traduit en italien, et dédié à

— un cardinal ; c'est de quoi il faut s'informer : mais  
1767. ce qu'il faut sur-tout souhaiter , c'est que la for-  
bonne le condamne : elle sera couverte d'un ridicule  
et d'un opprobre éternel ; elle sera précisément au  
niveau de *Fréron*.

Je vous recommande *la Harpe* quand je ne serai  
plus. Il sera un des piliers de notre Eglise ; il faudra  
le faire de l'académie : après avoir eu tant de prix,  
il est bien juste qu'il en donne.

Au reste , souvenez - vous que , s'il y a dans  
l'Europe des princes et des ministres qui pensent ,  
ce n'est guère qu'en France qu'on peut trouver  
les agrémens de la société. Les Français, persécutés  
et chargés de chaînes, dansent très - joliment  
avec leurs fers, quand le geolier n'est pas là. Nous  
avons eu des fêtes charmantes à Ferney. Madame  
de *la Harpe* a joué comme mademoiselle *Clairon*,  
M. de *la Harpe* comme le *Kain*, M. de *Chabanon*  
infiniment mieux que *Molé* : cela console.

Adieu, mon cher confrère ; je n'écris point de  
ma main, mais je suis aveugle comme *Bélisaire* ; je  
récite son *Credo*, mais je ne le commente pas si  
bien que lui.

LETTRE

## LETTRE LVI.

A M. DAMILAVILLE.

22 d'auguste.

**J**E fais, Monsieur, que vous vous amusez quelquefois de littérature. J'ai fait chercher l'Ingénu 1767. pour vous l'envoyer, et j'espère que vous le recevrez incessamment; c'est une plaisanterie assez innocente d'un moine défroqué, nommé *Laurent*, auteur du *Compère Mathieu*.

J'ai vu à Ferney, depuis peu de jours, votre ami qui est menacé de perdre entièrement les yeux, et dont la santé est très-altérée. Il m'a montré des lettres des ministres, de MM. les maréchaux de *Richelieu* et d'*Estrées*, et de toute la maison de *Noailles*, au sujet de *la Beaumelle*. Il m'a dit que ces démarches étaient absolument nécessaires; que les écrits de *la Beaumelle* étaient très-répandus dans les pays étrangers, et qu'on n'y recherchait même d'autre édition du *Siècle de Louis XIV*, que celle qui a été faite par ce malheureux, et qui est chargée de falsifications et de notes infames. Ce *la Beaumelle* est un énergumène du Languedoc, un esprit indomptable, qu'il a fallu écraser. Le canton de *Berne*, outragé dans ce libelle, en a demandé justice au ministère.

Vous savez qu'on n'a pas voulu faire une seconde édition de l'ouvrage de mathématique, etc. Il n'y

T. 92. *Corresp. générale*. Tome XIV. I

— a plus de livres qu'on imprime plusieurs fois, que  
1767. les livres condamnés. Il faut aujourd'hui qu'un  
libraire supplie les magistrats de brûler son livre  
pour le faire vendre.

Votre ami malade vous fait les plus tendres  
complimens; il passe la moitié de la journée à  
souffrir, et l'autre à travailler.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre, etc.

*Boursier.*

## LETTRE LVII.

A M. VERNES.

1 de septembre.

**V**OICI, Monsieur, les paroles de *Sanchoiathon*:  
» Ces choses sont écrites dans la *Cosmogonie*  
» de *Thaut*, dans ses mémoires, et tirées des con-  
» jectures et des instructions qu'il nous a laissées.  
» C'est lui qui nomma les vents du septentrion  
» et du midi, etc... Ces premiers hommes con-  
» crèrent les plantes que la terre avait produites:  
» ils les jugèrent divines, et vénérèrent ce qui  
» soutenait leur vie, celle de leur postérité et de  
» leurs ancêtres, etc. »

Au reste, mon cher Monsieur, il se pourrait  
très-bien que *Sanchoiathon* eût dit une sottise, ainsi  
que des gens venus après lui en ont dit d'énormes.  
L'affaire des *Sirien* n'a pu être encore rapportée,  
parce que M. d'Ormesson a été malade; du moins

on donne cette excuse : mais il se pourrait bien que le crédit des ennemis en fût la véritable raison. 1767  
 La malheureuse aventure de Sainte-Foy sur les frontières du Périgord , vingt-quatre pauvres diables de huguenots décrétés , le fatal édit de 1724 renouvelé dans le Languedoc , et enfin le malheur des *Sirven* qui n'a point de jolie fille pour intéresser les Parisiens : tout cela pourrait nuire à la cause de cet infortuné.

Je vous envoie , mon cher philosophe huguenot , une petite Philippique que j'ai été obligé de faire. L'ami *la Beaumelle* s'en est mal trouvé. Le commandant de la province l'a un peu menacé , de la part du roi , du cachot qu'il mérite. Je suis très-tolérant , mais je ne le suis pas pour les calomnieux. Il faut d'une main soutenir l'innocence , et de l'autre écraser le crime.

Je vous embrasse en *Jéhova* , en *Knes* , en *Zeus* ; point du tout en *Athanase* , très-peu en *Jérôme* et en *Augustin*.

## L E T T R E L V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 de septembre.

Nous nous apprêtons à célébrer la convalescence : il y aura comédie nouvelle , soupé de quatre-vingts couverts. C'est bien pis que chez M. de *Pompignan* ; et puis nous aurons bal et fusées.

J'envoyai , par le dernier ordinaire , un Ingénu ,

— par M. le duc de *Praslin*, pour amuser la convalescente; et vous aurez, mes anges, pour votre 1767. hiver, les tragédies de MM. de *Chabanon* et de *la Harpe*; cela n'est pas trop mal pour des habitans du mont Jura; mais, en vérité, vous autres Velches, vous êtes des habitans de Montmartre. Je vous assure que les *Guillaume Tell* et les *Illinois* sont aux *Danchet*. et aux *Pellegrin* ce que les *Pellegrin* et les *Danchet* sont à *Racine*. Je ne crois pas qu'il y ait une ville de province dans laquelle on pût achever la représentation de ces parades qui ont été applaudies à Paris. Cela met en colère les ames bien nées: cette barbarie avancera ma mort. Le fond des Velches sera toujours sot et grossier. Le petit nombre des prédestinés qui ont du goût, n'influe point sur la multitude: la décadence est arrivée à son dernier période.

Vivez donc, mes anges, pour vous opposer à ce torrent de bêtises de tant d'espèces, qui inondent la nation. Je ne connais, depuis vingt ans, aucun livre supportable, excepté ceux que l'on brûle, ou dont on persécute les auteurs. Allez, mes Velches, Dieu vous bénisse! vous êtes la chiasse du genre-humain. Vous ne méritez pas d'avoir eu parmi vous de grands-hommes, qui ont porté votre langue jusqu'à Moscou. C'est bien la peine d'avoir tant d'académies pour devenir barbares. Ma juste indignation, mes anges, est égale à la tendresse respectueuse que j'ai pour vous, et qui fait la consolation de mes vieux jours. V.

Tout Ferney se réjouit de la convalescence.

## LETTRE LIX.

A M. DAMILAVILLE.

4 de septembre.

JE reçois, Monsieur, votre lettre du 29 d'au-  
guste. Tous les paquets arrivent de Paris en pays <sup>1767.</sup>  
étranger; mais rien n'arrive de nos cantons à Paris.

Je vois très-souvent votre ami qui vous aime  
tendrement. Il voudrait bien avoir le *Panegyrique*  
*de Louis IX*; mais je crois que l'impératrice russe  
méritera un plus beau panegyrique. Quelle épo-  
que, mon cher Monsieur! Elle force les évêques  
farmates à être tolérans, et vous ne pouvez en  
faire autant des vôtres. O Velches! pauvres Vel-  
ches! quand l'étoile du Nord pourra-t-elle vous  
illuminer?

Savez-vous bien qu'on fait actuellement des vers  
à Pétersbourg mieux qu'en France? savez-vous,  
mes pauvres Velches, que vous n'avez plus ni goût  
ni esprit? Que diraient les *Despréaux*, les *Racine*,  
s'ils voyaient toutes les barbaries de nos jours? Les  
barbares Illinois l'ont emporté sur le barbare *Cré-*  
*billon*: le barbare... le dispute aux Illinois par-  
devant l'auteur de *Childebrand*. Ah, polissons que  
vous êtes, combien je vous méprise!

Nous avons du moins chez nous deux hommes  
qui ont du goût, et c'est ce qui se trouvera diffi-  
cilement à Paris. La nation m'indigne.

1767 Bonsoir, mon cher Monsieur; vous avez dans mon voisinage un ami qui vous aime avec la plus vive tendresse, tout vieux qu'il est. On dit que les vieillards n'aiment rien; cela n'est pas vrai. Voici un petit billet qu'on m'a donné pour M. *Lambertad. Boursier.*

## L E T T R E L X.

A. M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, le 9 de septembre.

*Rendez à César ce qui appartient à César.*

**J'**A VOUE, Monseigneur, que l'impertinence est extrême. S'il fait si bien l'histoire, il doit savoir que le secrétaire d'Etat *Villeroi* écrivait *Monseigneur* aux maréchaux de France.

Incessamment *Gallien* pourra vous écrire avec la même noblesse de style, dès qu'il aura fait une petite fortune. Je ne manquerai pas d'exécuter vos ordres. Vous savez peut-être qu'en qualité de français je ne puis aller à Genève; cela est défendu; mais on viendra chez moi, et je parlerai comme je le dois. De plus, je suis dans mon lit, où une fièvre lente retient ma figure usée et languissante.

Je présume que vous donnerez l'ordre d'achever le paiement de ce que doit *Gallien*, après quoi vous serez probablement débarrassé de ce petit fardeau. Je joins ici les mémoires. Vos paquets sont

francs, et ce n'est point une indiscrétion de ma part. 1767.

Quant à l'article des spectacles, j'ose espérer que vous aurez la bonté d'entrer dans mes peines. Je ne connais aucun des acteurs, excepté mademoiselle *Duménil* et le *Kain*. La petite *Durancy* avait joué chez moi aux Délices, à l'âge de quatorze ans; je ne lui ai donné quelques rôles, que sur la réputation qu'elle s'est faite depuis. J'ai fait un partage assez égal entre elle et mademoiselle *Dubois*. Il me paraît que ce partage entretient une émulation nécessaire. Si mademoiselle *Durancy* ne réussit pas, les rôles reviennent nécessairement aux actrices qui font plus au goût du public, et vos ordres décident de tout. Le pauvre d'*Argental* a été bien loin de pouvoir se mêler dans ces tracasseries; il a été long-temps malade, et sa femme a été un mois entier à la mort. M. de *Thibouville*, qui a beaucoup de talent pour la déclamation, n'a fait autre chose qu'assister à quelques répétitions. Il est mon ami depuis trente ans, et celui de ma nièce. Vous ne voulez pas nous priver de cette consolation, surtout dans le triste état où la vieillesse et la maladie me réduisent.

Daignez agréer mon respect et mon attachement, avec votre bonté ordinaire. V.

## LETTRE LXI.

A M. D A M I L A V I L L E.

12 de septembre.

1767. **M**ON cher ami, je reçois votre lettre du 5, et je suis pénétré d'une double peine, la vôtre et la mienne. Vous avez à vous plaindre de la nature, et moi aussi. Nous sommes tous deux malades; mais je suis au bout de ma carrière, et vous voilà arrêté au milieu de la vôtre par une indisposition qui pourra vous priver long-temps de la consolation du travail, consolation nécessaire à tout être qui pense, et principalement à vous qui pensez si sagement et si fortement.

N'êtes-vous pas, à peu-près, dans le cas où s'est trouvé *M. Dubois*? n'a-t-il pas été guéri? n'y a-t-il pas un homme, dans Paris, qu'on dit fort habile pour la guérison des tumeurs? Mandez-moi, je vous prie, quel parti vous prenez dans cette triste circonstance.

Malgré mes maux, je m'égaie à voir embellir par des acteurs qui valent mieux que moi, une comédie (\*) qui ne mérite pas leurs peines. Nous avons trois auteurs dans notre troupe. Vous m'avouerez que cela est unique dans le monde; et ce qu'il y a de beau encore, c'est que ces trois auteurs ne cabalent point les uns contre les au-

(\*) *Charlot ou la Comtesse de Givry.*

tres. Nous sommes plus unis que la sorbonne. Tous les étrangers sont très-fâchés que cette faculté de grands hommes ait supprimé sa censure; elle aurait édifié l'Europe et mis le comble à sa gloire. 1767.

J'ai reçu les belles pièces de théâtre qu'on m'a envoyées depuis peu; c'est *Racine* et *Molière* tout pur. Il y a quelque temps que l'on m'adressa un livre intitulé, *le Siècle de Louis XV.* Les principaux personnages du siècle, sont trois joueurs d'orgues et deux apothicaires. Il manquait à ce siècle l'ouvrage que la sorbonne annonçait; mais j'ose espérer que nous verrons ce chef-d'œuvre. Je ne peux concevoir comme on a permis en France l'impression du livre de *Laurent*, intitulé *l'Ingénu.* Cela me passe.

Je finis, car j'ai la fièvre. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

## L E T T R E L X I I.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 12 de septembre.

J'AI fait prier, Monseigneur, notre résident de passer chez moi. Je vous avais prévenu que je n'allais plus à Genève; et d'ailleurs, quand l'entrée de cette ville serait permise aux Français, l'état où je suis ne me permettrait pas de sortir.

Nous avons eu une longue conférence; et le résultat a été que, la première fois qu'il aurait

— l'honneur de vous écrire, il ne manquerait pas de  
 1767. vous rendre ce qu'il vous doit : voilà ce qu'il m'a  
 dit en présence de ma nièce. Je reçus, sous votre  
 enveloppe, hier au soir, une lettre pour *Gallien*,  
 et je la lui ai envoyée de grand matin.

Voici une très-grande partie des frais qui restent  
 à payer pour lui. Comme la somme montera à  
 près de huit cents livres, indépendamment de ce  
 que vous avez déjà bien voulu donner, et de quan-  
 tité de menus frais qui n'entrent pas en ligne de  
 compte, je n'ai rien voulu faire sans vos ordres  
 exprès. Jusqu'à présent, il n'a paru aucun mémoire  
 considérable par lui-même. Je payerai tout, sur le  
 champ, selon l'ordre que je recevrai de vous. Voilà,  
 je pense, toutes vos commissions remplies : il ne  
 me reste qu'à vous souhaiter un agréable voyage,  
 et à recommander la Scythie à votre protection, en  
 cas qu'on ait des spectacles à Fontainebleau. J'avoue  
 que j'aime la Scythie ; pardonnez-moi ma faiblesse,  
 et joignez l'indulgence à vos bontés.

Vous voyez que j'écris régulièrement, tout ma-  
 lade que je suis, dès qu'il s'agit de la moindre affaire.  
 Je regretterai *Gallien* qui me valait des ordres de  
 votre part.

Nous avons ici beaucoup de troupes : notre petit  
 pays en est charmé.

J'écris dans l'intervalle de la fièvre.

Agréez mon tendre respect. V.

Nous avons en une lettre concertée et  
 l'éclaircissement de nos premiers soins dans

## L E T T R E L X I I I.

A U M Ê M E.

A Ferney, 13 de septembre.

Vous me pardonnerez, Monseigneur, si je me <sup>1767.</sup> fers d'une main étrangère; ma fièvre ne me permet pas d'écrire. Vous me pardonnerez encore si je vous importune si souvent pour les affaires de *Gallien*, mais il faut que mes comptes soient apurés avant que je meure. Il m'est venu voir aujourd'hui avec deux seigneurs espagnols qu'il m'a amenés. Je lui ai demandé s'il n'avait point encore quelques dettes, et il m'a donné le petit mémoire ci-joint; de sorte que tout se monte à la somme de 881 livres 18 sous. Ainsi donc, Monseigneur, ce jeune homme vous coûtait, par an, 1200 livres, indépendamment de sa nourriture et des autres choses nécessaires. Il y a très-peu de personnes qui en fissent davantage pour leur fils. Ses dépenses me paraissent exorbitantes pour un jeune homme que vous avez si bien équipé quand vous me l'envoyâtes. Je n'ai cessé de lui recommander la plus grande retenue; mais je vois qu'il a usé largement de vos bontés. Il faut avouer pourtant qu'il a mis de la discrétion dans sa magnificence; car, à l'abri de votre protection et de votre nom, il aurait pu prendre dix mille francs chez les marchands, on ne lui aurait rien refusé. Vous voilà heureusement débarrassé de ce fardeau,

— sans qu'il puisse être dégagé de la reconnaissance  
1767. éternelle qu'il vous doit.

Il ne me reste, Monseigneur, que d'attendre vos ordres, et de vous supplier de me continuer vos bontés pour le peu de temps que j'ai encore à en jouir. V.

## L E T T R E L X I V .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

18 de septembre.

M O N cher ange est donc dans l'allégresse et la jubilation; la convalescence se soutient donc parfaitement; l'appétit est donc revenu: Dieu soit loué. Je chante *Te Deum* pour madame d'Argental, et pour moi un *Libera*; car j'ai encore de grands ressentimens de fièvre. Je tâcherai d'engager *Lacombe* à faire encore mieux que vous ne proposez pour *le Kain*; mais il a imprimé l'Ingénu, sans m'en rien dire, sur les premières feuilles incorrectes qu'il a été assez heureux pour se procurer. Son édition fourmille de fautes absurdes: je ne conçois pas comment on en a pu souffrir la lecture. Je ne lui ai écrit, jusqu'à présent, que pour lui laver la tête. Vous aurez incessamment *Charlot* ou la Comtesse de *Givry*, dont je fais plus de cas que de l'Ingénu, mais qui n'aura pas le même succès. Je ne la destine pas aux comédiens, à qui je ne donnerai jamais rien, après la manière barbare dont ils m'ont défi-

guré, et l'insolence qu'ils ont eue de mettre dans mes pièces des vers dont l'abbé *Pellegrin* et *Danchet* auraient rougi. D'ailleurs, les caprices du parterre sont intolérables, et les Velches sont trop velches. 1767.

Il m'a été de toute impossibilité, mon cher ange; de faire ce que vous exigiez à l'égard des Scythes. La tournure que vous vouliez était absolument incompatible avec mon goût et ma manière de penser. On fait toujours très-mal les choses auxquelles on a de la répugnance.

Au reste, les comédiens me doivent la reprise des Scythes qu'ils ont abandonnés, après les plus fortes chambrées, pour jouer des pièces qui sont l'opprobre de la nation. J'espère que vous voudrez bien engager les premiers gentishommes de la chambre, qui sont vos amis, à me faire rendre justice; et que, de son côté, M. le maréchal de *Richelieu*, qui a fait jouer les Scythes à Bordeaux, avec le plus grand succès, ne souffrira pas qu'on me traite avec si peu d'égards. On dit qu'il n'y aura point de spectacles à Fontainebleau; ainsi je compte qu'on jouera les Scythes à la Saint-Martin. Il serait bien étrange que les comédiens ne payassent mes bienfaits que d'ingratitude; vous ne le souffrirez pas; vos bontés pour moi sont trop constantes, et ce n'est pas votre coutume d'abandonner vos amis.

Mon village est devenu le quartier général des troupes qui font le blocus de Genève. Je vous écris au son du tambour, et en attendant la fièvre qui va me reprendre.

— Madame Denis et M. de Chabanon se joignent  
1767. à moi pour vous dire combien ils s'intéressent à la  
fanté de madame d'Argental, et moi je ne puis vous  
dire combien je vous aime. V.

## L E T T R E L X V.

A M. GUYOT.

A Ferney, 25 de septembre.

J'AI enfin reçu, Monsieur, les deux premiers  
volumes de votre *Vocabulaire*. Tout ce que j'en ai  
lu m'a paru exact et utile: rien de trop ni de trop  
peu; point de fades déclamations. J'attends la suite  
avec impatience; votre entreprise est un vrai service  
rendu à toute la littérature.

Vous me feriez plaisir de m'apprendre les noms  
des auteurs à qui nous aurons tant d'obligation.

J'ai l'honneur d'être bien véritablement, Mon-  
sieur, votre, etc.

P. S. Il ne ferait pas mal de mettre dans votre  
errata, que nous prononçons auto-da-fé par cor-  
ruption, et que les Espagnols disent auto-de-fé. Il y  
a une grosse faute à la page 423: les dieux *mêmes*  
éternels arbitres; il faut les dieux *même*, sans *s*. Cét  
*s* donne une syllabe de trop au vers.

Il y a une plus grande faute à la page 422. Plaçât  
tous bienfaiteurs au rang des immortels; c'est un  
barbarisme. On dit; *tous les bienfaiteurs*, et non *tous*  
*bienfaiteurs*. On n'entendrait pas un homme qui

dirait, j'ai mis tous saints dans le catalogue. D'ailleurs, —  
 il faut tâcher, dans un dictionnaire, de ne citer que 1767.  
 de bons vers, et ne point imiter en cela l'imper-  
 tinent *Dictionnaire de Trévoux*. Les vers cités en  
 cet endroit sont trop mauvais: *bonté fertile* est  
 ridicule.

Priez vos auteurs de ne citer que des faits avérés.  
 Le viol d'une dame, par un marabou, à la face,  
 et non *en face* de tout un peuple, est un conte à  
 dormir debout, digne de *Léon d'Afrique*.

## L E T T R E L X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 de septembre.

M O N cher ange, quoique vous ne m'écriviez  
 point, je suppose toujours que madame d'Argental  
 a repris sa santé, son embonpoint, sa gaieté et ses  
 grâces, et qu'elle est tout comme je l'ai laissée il y  
 a environ quinze ans. Vous voulez que je vous  
 envoie, pour vous amuser, la petite drôlerie qui  
 nous a fait passer quelques heures agréablement dans  
 nos déserts. La perfection singulière avec laquelle  
 cette médiocrité a été jouée, me fait oublier les  
 défauts de la pièce, et me donne la hardiesse de  
 vous l'envoyer. Je l'adresse sous l'enveloppe de  
 M. de Courteille, et j'espère qu'elle vous parviendra  
 saine et sauve.

On dit qu'on va reprendre l'affaire des *Sirven*, en

— considération. Je commence à en avoir bonne espé-  
 1767. rance, puisque M. de *Beaumont* a gagné son procès  
 qui me donnait tant d'inquiétude : il a la main heu-  
 reuse. La justice du conseil est, à la vérité, comme  
 celle de DIEU, fort lente ; mais enfin elle arrive.  
 La justice du parterre est assez dans ce goût ; elle  
 fait gagner d'assez mauvais procès en première ins-  
 tance, et il lui faut trente années pour rendre jus-  
 tice à ce qui est passable.

On m'a mandé qu'il n'y aurait point de spectacles  
 à Fontainebleau. La chasse suffit ; mais, comme  
 vous aimez mieux la comédie que la chasse, je  
 vous supplie de me mander des nouvelles du tripot.

Pour l'autre tripot qui a condamné l'Ingénu à  
 ne plus paraître, je ne vous en parle point ; mais  
 quand je dis qu'il y a des velches dans le monde,  
 vous m'avouerez que j'ai raison.

Mille tendres respects à la convalescente. V.

### LETTRE LXVII.

A M. DAMILAVILLE.

28 de septembre.

**J**E reçois, mon cher ami, votre lettre du 21. Je  
 vous assure que vous m'aviez donné bien des inquié-  
 tudes. Prenez bien des fondans, et vivez pour l'in-  
 térêt de la raison et de la vérité.

Vous ne me disiez pas que M. et madame de  
*Beaumont* avaient gagné pleinement leur cause. Il

est

est juste, après tout, que le défenseur des *Calas* et des *Sirven* prospère. Je me flatte que le procès des *Sirven* sera rapporté. 1767.

J'ai lu les *pièces relatives*. Les *Riballier* et les *Cogé* devraient mourir de honte, s'ils n'avaient pas toute honte bue.

Je ne fais qui m'a envoyé le *Tableau philosophique du genre - humain depuis le commencement du monde jusqu'à Constantin*. Je crois en deviner l'auteur; mais je me donnerai bien de garde de le nommer jamais. Je suis fâché de voir qu'un homme si respectueux envers la Divinité, et qui étale partout des sentimens si vertueux et si honnêtes, attaque si cruellement les mystères sacrés de la religion chrétienne. Mais il est à craindre que les *Riballier* et les *Cogé* ne lui fassent plus de tort par leur conduite infame et par toutes leurs calomnies, qu'elle ne peut recevoir d'atteintes des *Bolingbroke*, des *Wolston*, des *Spinoza*, des *Boulainvilliers*, des *Maillet*, des *Meslier*, des *Fréret*, des *Boulangier*, des *La Métrie*, etc. etc. etc.

Je présume que vous avez reçu actuellement le brimborion que je vous ai envoyé pour l'enchanteur *Merlin*. Je lui donne cette pièce (\*), que j'ai brochée en cinq jours, à condition qu'il n'aura nul privilège. Je n'ai pas osé faire paraître *Henri IV* dans la pièce; elle n'en a pas moins fait plaisir à tous nos officiers et à tout notre petit pays, à qui la mémoire d'*Henri IV* est si chère. Songez à votre fanté; la mienne est déplorable.

(\*) Charlot, ou la Comtesse de Givry  
Corresp. générale. Tome XIV.

## LETTRE LXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 de septembre.

1767. **J**E ne comprends pas, mon cher ange, ni votre lettre ni vous. J'ai suivi, de point en point, la distribution que *le Kain* m'avait indiquée; comme, par exemple, de donner *Alzire* à mademoiselle *Durancy*, et *Zaïre* à mademoiselle *Dubois*, etc.

Comme je ne connais les talens ni de l'une ni de l'autre, je m'en suis tenu uniquement à la décision de *le Kain*, que j'ai confirmée deux fois.

Mademoiselle *Dubois* m'a écrit, en dernier lieu, une lettre lamentable à laquelle j'ai répondu par une lettre polie. Je lui ai marqué que j'avais partagé les rôles de mes médiocres ouvrages entre elle et mademoiselle *Durancy*; que si elles n'étaient pas contentes, il ne tiendrait qu'à elles de s'arranger ensemble comme elles voudraient. Voilà le précis de ma lettre; vous ne l'avez pas vue sans doute: si vous l'aviez vue, vous ne me feriez pas les reproches que vous me faites.

M. de *Richelieu* m'en fait, de son côté, de beaucoup plus vifs, s'il est possible. Il est de fort mauvaise humeur. Voilà, entre nous, la seule récompense d'avoir soutenu le théâtre pendant près de cinquante années, et d'avoir fait des largesses de mes ouvrages.

Je ne me plains pas qu'on m'ôte une pension

que j'avais, dans le temps qu'on en donne une à —  
*Arlequin*. Je ne me plains pas du peu d'égard que 1767  
 M. de *Richelieu* me témoigne sur des choses plus  
 essentielles. Je ne me plains pas d'avoir sur les  
 bras un régiment, sans qu'on me sache le moindre  
 gré de ce que j'ai fait pour lui. Je ne me plains que  
 de vous, mon cher ange, parce que plus on aime,  
 plus on est blessé.

Il est plaisant que, presque dans le même temps,  
 je reçoive des plaintes de M. de *Richelieu* et de  
 vous. Il y a sûrement une étoile sur ceux qui culti-  
 vent les lettres, et cette étoile n'est pas bénigne.  
 Les tracasseries viennent me chercher dans mes dé-  
 serts: que serait-ce si j'étais à Paris? heureusement  
 notre théâtre de *Ferney* n'éprouve point de ces  
 orages. Plus les talens de nos acteurs sont admira-  
 bles, plus l'union règne parmi eux; la discorde  
 et l'envie sont faites pour la médiocrité. Je dois me  
 renfermer dans les plaisirs purs et tranquilles que mes  
 maladies cruelles me laissent encore goûter quel-  
 quefois. Je me flatte que celui qui a le plus con-  
 tribué à ces consolations, ne les mêlera pas d'a-  
 mertume, et qu'une tracasserie entre deux comé-  
 diens, ne troublera pas le repos d'un homme de  
 votre considération et de votre âge, et n'empoison-  
 nera pas les derniers jours qui me restent à vivre.

Vous ne m'avez point parlé de madame de *Gros-  
 ley*; vous croyez qu'il n'y a que les spectacles qui  
 me touchent. Vous ne savez pas qu'ils sont mon  
 plus léger souci, qu'ils ne servent qu'à remplir le  
 vide de mes momens inutiles, et que je préfère

— infiniment votre amitié à la vaine et ridicule gloire  
 1767. des belles-lettres qui périssent dans ce malheureux  
 siècle. V.

## LETTRE LXIX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 30 de septembre.

J'AI été long-temps malade, Monsieur; c'est à ce triste métier que je consume les dernières années de ma vie. Une de mes plus grandes souffrances a été de ne pouvoir répondre à la lettre charmante dont vous m'honorâtes, il y a quelques semaines. Vous faites toujours mon étonnement, vous êtes un des prodiges du règne de *Catherine II*. Les vers français que vous m'envoyez sont du meilleur ton et d'une correction singulière; il n'y a pas la plus petite faute de langage: on ne peut vous reprocher que le sujet que vous traitez. Je m'intéresse à la gloire de son beau règne comme je m'intéressais autrefois au siècle de *Louis XIV*. Voilà les beaux jours de la Russie arrivés; toute l'Europe a les yeux sur ce grand exemple de la tolérance, que l'impératrice donne au monde. Les princes jusqu'ici ont été assez infortunés pour ne connaître que la persécution. L'Espagne s'est détruite elle-même en chassant les Juifs et les Maures. La plaie de la révocation de l'édit de Nantes saigne encore en France. Les prêtres désolent l'Italie. Les pays d'Allemagne, gouvernés par les prélats, sont pauvres et dépeu-

plé tandis que l'Angleterre a doublé sa popula-  
tion depuis deux cents ans, et décuplé ses richesses. 1767.

Vous savez que les querelles de religion, et l'horrible quantité de moines qui couraient comme des fous du fond de l'Égypte à Rome, ont été la vraie cause de la chute de l'Empire romain; et je crois fermement que la religion chrétienne a fait périr plus d'hommes, depuis *Constantin*, qu'il n'y en a aujourd'hui dans l'Europe.

Il est temps qu'on devienne sage; mais il est beau que ce soit une femme qui nous apprenne à l'être. Le vrai système de la machine du monde nous est venu de *Thorn*, de cette ville où l'on a répandu le sang pour la cause des jésuites. Le vrai système de la morale et de la politique des princes nous viendra de Pétersbourg, qui n'a été bâtie que de mon temps, et de *Moscou* dont nous avons beaucoup moins de connaissance que de Pékin.

*Pierre le grand* comparait les sciences et les arts au sang qui coule dans les veines; mais *Catherine*, plus grande encore, y fait couler un nouveau sang. Non-seulement elle établit la tolérance dans son vaste empire, mais elle la protège chez ses voisins. Jusqu'ici on n'a fait marcher des armées que pour dévaster des villages, pour voler des bestiaux et détruire des moissons. Voici la première fois qu'on déploie l'étendard de la guerre, uniquement pour donner la paix et pour rendre les hommes heureux. Cette époque est, sans contredit, ce que je connais de plus beau dans l'histoire du monde.

Nous avons aussi des troupes dans ce petit pays

— de Ferney, où vous n'avez vu que des fêtes, et  
 1767. où vous avez si bien joué le rôle du fils de *Méropé*.  
 Ces troupes y sont envoyées à peu-près comme  
 les vôtres le sont en Pologne, pour faire du bien,  
 pour nous construire de beaux grands chemins qui  
 aillent jusqu'en Suisse, pour nous creuser un port  
 sur notre lac Leman; aussi nous les bénissons, et  
 nous remercions M. le duc de *Choiseul* de rendre  
 les soldats utiles pendant la paix, et de les faire  
 servir à écarter la guerre qui n'est bonne à rien  
 qu'à rendre les peuples malheureux.

Si vous allez ambassadeur à la Chine, et si je  
 suis en vie quand vous serez arrivé à Pékin, je ne  
 doute pas que vous ne fassiez des vers chinois comme  
 vous en faites de français. Je vous prierai de m'en  
 envoyer la traduction. Si j'étais jeune, je ferais  
 assurément le voyage de Pétersbourg et de Pékin;  
 j'aurais le plaisir de voir la plus nouvelle et la plus  
 ancienne création. Nous ne sommes tous que des  
 nouveaux venus, en comparaison de messieurs les  
 Chinois; mais je crois les Indiens encore plus an-  
 ciens. Les premiers empires ont été sans doute éta-  
 blis dans les plus beaux pays. L'Occident n'est  
 parvenu à être quelque chose qu'à force d'industrie.  
 Nous devons respecter nos premiers maîtres.

Adieu, Monsieur; je suis le plus grand bavard  
 de l'Occident. Mille respects à madame la comtesse  
 de *Schouvalof*.

Quel est ce bonhomme qui a écrit ces vers?  
 C'est un homme qui a écrit ces vers.  
 C'est un homme qui a écrit ces vers.

## L E T T R E L X X.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney, 1 d'octobre.

**P**AR votre lettre du 20 de septembre, mon cher philosophe militaire, vous m'apprenez que MM. de Broglie s'imaginent que je ne leur suis pas attaché : cela prouve que ni MM. de Broglie ni vous n'avez jamais lu le Pauvre diable : il a pourtant été imprimé bien souvent. Vous y auriez trouvé ces vers-ci, lesquels sont adressés à un pauvre diable qui voulait faire la campagne.

Du duc Broglie osez suivre les pas ;  
 Sage en projets, et vif dans les combats,  
 Il a transmis sa valeur aux soldats ;  
 Il va venger les malheurs de la France :  
 Sous ses drapeaux marchez dès aujourd'hui,  
 Et méritez d'être aperçu de lui.

Pour moi, je suis un pauvre diable environné actuellement du régiment de *Conti*, dont trois compagnies sont logées à Ferney. Si elles étaient venues, il y a dix ans, elles auraient couché à la belle étoile. Je fais ce que je peux pour que les officiers et les soldats soient contents ; mais mon âge et mes maladies ne me permettent pas de faire les honneurs de mon hermitage comme je le voudrais. Je ne me mets plus à table avec personne. J'achève

— ma carrière tout doucement; et, quand je la finirai,  
1767 vous perdrez un serviteur aussi attaché qu'inutile.

## L E T T R E L X X I.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, 1 d'octobre.

**J**E suis encore entre le mont Jura et les Alpes, Monsieur, et je finirai bientôt ma vie. Je n'ai point reçu la lettre par laquelle vous me fîtes part de votre chambellanerie. Je vous aimerais mieux dans votre palais à Bologne, que dans l'antichambre d'un prince. J'ai été aussi chambellan d'un roi, mais j'aime cent fois mieux être dans ma chambre que dans la sienne. On meurt plus à son aise chez soi que chez des rois; c'est ce qui m'arrivera bientôt. En attendant, je vous présente mes respects, V.

## L E T T R E L X X I I.

A M. D A M I L A V I L L E.

2 d'octobre.

**F**ONDEZ donc cette maudite glande, mon cher et digne ami. Que l'exemple de M. *Dubois* vous rende bien attentif et bien vigilant; vous n'avez pas, comme lui, cent mille écus de rente à perdre; mais vous avez à conserver cette âme philosophique et vertueuse,

tueuse, si nécessaire dans un temps où le fanatisme ose combattre encore la raison et la probité. Vous êtes dans la force de l'âge; vous serez utile aux gens de bien qui pensent comme il faut, et moi je ne suis plus bon à rien. Je suis actuellement obligé de me coucher à sept heures du soir. Je ne peux plus travailler.

Que *Merlin* ne fourre pas mon nom à la bagatelle que je lui ai donnée. Si, par hasard, son édition a quelque succès dans ce siècle ridicule, je lui prépare un petit morceau sur *Henri IV*, qu'il pourra mettre à la tête de la seconde édition, et je vous réponds que vous y retrouverez vos sentimens. Je finis ma carrière littéraire par ce grand-homme, comme je l'ai commencée, et je finis comme lui. Je suis assassiné par des gueux; *Cogé* est mon *Revaillac*.

Adieu, mon cher ami; je suis trop malade pour dicter long-temps; mais ne jugez point de mes sentimens par la briéveté de mes lettres. Faudra-t-il que je meure sans vous revoir!

## L E T T R E L X X I I I .

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

6 d'octobre.

Celui à qui vous avez écrit, Monsieur, du 29 de septembre, prendra toujours un intérêt très-vif à tout ce qui vous regarde. Le roi que vous servez

T. 92. *Corresp. générale*. Tome XIV. L

1767. l'honneur quelquefois de ses lettres. Il prendra tous  
 jours la liberté de vous recommander à ses bontés,  
 et il fera agir ses amis en votre faveur. Il vous  
 supplie de penser qu'il n'y a d'opprobre que pour  
 les *Busiris* en robe noire, et pour ceux qui assassinent  
 juridiquement l'innocence. Tous les hommes  
 qui pensent sont indignés contre ces monstres et  
 contre la détestable superstition qui les anime. La  
 moitié de votre nation est composée de petits singes  
 qui dansent, et l'autre de tigres qui déchirent.  
 Il y a des philosophes; le nombre en est petit;  
 mais à la longue leur voix se fait entendre. Il vien-  
 dra un temps où votre procès sera revu par la  
 raison, et où vos infames juges seront condamnés  
 avec horreur à son tribunal.

Consolerez-vous; attendez le temps de la lumière;  
 elle viendra: on rougira à la fin de sa sottise et de  
 sa barbarie. Si vous avez quelque ami, à peu-près  
 dans le même cas que vous, ayez la bonté, Mon-  
 sieur, d'en donner avis par la même adresse.

## L E T T R E L X X I V.

A M. D A M I L A V I L L E.

9 d'octobre.

**M** O N cher ami, je n'ai point encore de nouvelles  
 de *Marmontel*. Je m'imagine qu'il est occupé de son  
 triomphe; mais le pauvre *Bret*, son approbateur,  
 reste toujours interdit. On commença donc par en

croire les *Rivallier* et les *Cogé* ; et on finit par baffouer la sorbonne et les pédans du collège Mazarin, fans pourtant rendre justice à M. *Marmontel* ni à l'approbateur. Ainfi les gens de lettres sont toujours écrasés, soit qu'ils aient tort, soit qu'ils aient raison.

Voici la réponse que j'ai jugé à propos de faire à ce *Cogé* qui m'impute le Dictionnaire philosophique (\*); il m'est important de détromper certaines personnes. Vous ne savez pas ce qui se passe dans les bureaux des ministres, et même dans le cabinet du roi, et je fais ce qui s'y est passé à mon égard.

Tandis que vous imprimez l'Eloge d'*Henri IV*, sous le nom de *Charlot*; on l'a rejoué à *Ferney* mieux qu'on ne le jouera jamais à la comédie. *Madame Denis* m'a donné, en présence du régiment de *Conti* et de toute la province, la plus agréable fête que j'aye jamais vue. Les princes peuvent en donner de plus magnifiques, mais il n'y a point de souverain qui en puisse donner de plus ingénieuse.

Je vous supplie, mon cher ami, de donner à *Thiriot* les rogatons de vers qui sont dans le paquet; cela peut servir à sa correspondance.

Va-t-on entamer l'affaire des *Sirven* à *Fontainebleau*? puis - je en être sûr? car je ne voudrais pas fatiguer M. *Chardon* d'une lettre inutile.

Ma santé va toujours en empirant, et je suis bien

(\* ) Voyez ci-devant la lettre du 27 juillet, à l'abbé *Cogé*.

— inquiet de la vôtre. Adieu, mon cher ami; nous  
 1767. savons tous deux combien la vie est peu de chose,  
 et combien les hommes sont méchans.

## LETTRE LXXV.

A MADAME

LA MARQUISE DE FLORIAN.

A Ferney, le 12 d'octobre.

**I**L n'y a pas moyen, ma chère nièce, que je vous blâme de penser comme moi. Je vous fais très-bon gré de passer votre hiver à la campagne: on n'est bien que dans son château. Consultez le roi; c'est ainsi qu'il en use. Il ne passe jamais ses hivers à Paris. Le fracas des villes n'est fait que pour ceux qui ne peuvent s'occuper. Ma santé a été si mauvaise que je n'ai pu aller à Montbelliard, quoique ce voyage fût indispensable. Il y a un mois que je ne fors presque pas de mon lit. Je ne me suis habillé que pour aller voir une petite fête que votre sœur m'a donnée. Vous jugerez si la fête a été agréable, par les petites bagatelles ci-jointes. On vous enverra bientôt de Paris la petite comédie qu'on a jouée. M. de la Harpe et M. de Chabanon n'ont pas encore fini leurs pièces; et quand elles seraient achevées, je ne vois pas quel usage ils en pourraient faire dans le délabrement horrible où le théâtre est tombé.

Ferney est toujours le quartier général. Nous avons le colonel du régiment de *Conti* dans la maison, et trois compagnies dans le village. Les soldats nous font des chemins, les grenadiers me plantent des arbres. Madame *Denis*, qui a été accoutumée à tout ce fracas à Landau et à Lille, s'en accommode à merveille. Je suis trop malade pour faire les honneurs du château. Je ne mange jamais au grand couvert. Je serais mort en quatre jours, s'il me fallait vivre en homme du monde : je suis tranquille au milieu du tintamarre, et solitaire dans la cohue.

S'il me tombe quelque chose de nouveau entre les mains, je ne manquerai pas de vous l'envoyer à l'adresse que vous m'avez donnée. Je m'imagine que M. de *Florian* ne perd pas son temps cette automne; il aligne sans doute des allées; il fait des pièces d'eau et des avenues. Les pauvres Parisiens ne savent pas quel est le plaisir de cultiver son jardin il n'y a que *Candide* et nous qui ayons raison.

Je vous embrasse tous de tout mon cœur.

## L E T T R E L X X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, le 14 d'octobre.

**M**ON cher ange, j'apprends qu'on vous a saigné trois fois : voilà ce que c'est que d'être gras et dodu. Si on m'avait saigné deux fois, j'en serais mort. On dit que vous vous en êtes tiré à merveille. J'ap-

1767. prends en même temps votre maladie et votre convalescence; tout notre petit hermitage aurait été alarmé, si on ne nous avait pas rassurés. Vous voilà donc au régime avec madame d'Argental, et sous la direction de Fournier. Pour moi, je suis dans mon lit depuis un mois; je suis plus vieux et plus faible que vous; il faut que je me prépare au grand voyage, après un petit séjour assez ridicule sur ce globe.

La comédie française me paraît aussi malade que moi. Je me flatte qu'après les saignées qu'on vous a faites, votre sang n'est plus aigri contre votre ancien et fidèle serviteur. Vous avez dû voir combien on a abusé de ma lettre à mademoiselle Dubois, qui n'était qu'un compliment et une plaisanterie, mais dans laquelle je lui disais très-nettement que j'avais partagé mes rôles entre elle et mademoiselle Durancy. Il y avait long-temps qu'on vous préparait ce tour; on aurait beaucoup mieux fait de me payer beaucoup d'argent qu'on me doit. Je suis vexé de tous côtés; c'est la destinée des gens de lettres. Ce sont des oiseaux que chacun tire en volant, et qui ont bien de la peine à regagner leur trou avec l'aile cassée.

Je vous embrasse du fond de mon trou, avec une tendresse qui ne finira qu'avec moi, mais qui finira bientôt, V.

M

## LETTRE LXXVII.

A M. MARMONTEL.

14 d'octobre.

**M**ON cher ami, qui m'appellez votre maître, et —  
 qui êtes assurément le mien, je reçois votre lettre 1767.  
 du 8 d'octobre dans mon lit où je suis malade depuis un mois; elle me ressusciterait si j'étais mort. Ne doutez pas que je ne fasse tout ce que vous exigez de moi, dès que j'aurai un peu de force. Souvenez-vous que je n'ai pas attendu les suffrages des princes et les cris de l'Europe en votre faveur, pour me déclarer. DIEU confonde ceux qui attendent la voix du public pour oser rendre justice à leurs amis, à la vertu et à l'éloquence.

Il est bien vrai que la sorbonne est dans la fange, et qu'elle y restera, soit qu'elle écrive des sottises, soit qu'elle n'écrive rien. Il est encore très-vrai qu'il faudrait traiter tous ces cuistres-là comme on a traité les jésuites. Les théologiens, qui ne sont aujourd'hui que ridicules, n'ont servi autrefois qu'à troubler le monde: il est temps de les punir de tout le mal qu'ils ont fait. Cependant votre approbateur reste toujours interdit, et la défense de débiter *Bélisaire* n'est point encore levée. *Cogé* a encore ses oreilles, et n'a point été mis au pilori; c'est-là ce qui est honteux pour notre nation. Croiriez-vous bien que ce maroufle de *Cogé* a osé m'écrire? Je lui

— avais fait répondre par mon laquais; la lettre était  
1767. assez drôle; c'était la *Défense de mon maître*. Elle  
pouvait faire un pendant avec la *Défense* de mon  
oncle; mais j'ai trouvé qu'un pareil coquin ne  
méritait pas la plaisanterie.

Bonsoir, mon cher ami; resserrez bien les nœuds  
qui doivent unir tous les gens qui pensent; inspirez-  
leur du courage. Mes tendres complimens à mon-  
sieur d'*Alembert*; ne m'oubliez pas auprès de ma-  
dame *Geoffrin*. V.

Madame *Denis* vous fait mille complimens, au-  
tant en disent MM. de *Chabanon* et de la *Harpe*.

## L E T T R E L X X V I I I .

A M. D A M I L A V I L L E .

16 d'octobre.

M O N cher ami, je vous parlerai d'*Henri IV*,  
avant de vous entretenir de mademoiselle *Durancy*.

1°. Je savais qu'on avait défendu de faire jamais  
paraître *Henri IV* sur le théâtre, *ne nomen ejus vi-*  
*lesceret*; et en cas que jamais les comédiens vou-  
lissent jouer *Charlot*, il ne fallait pas les priver de  
cette petite ressource, supposé que c'en soit une  
dans leur décadence et dans leur misère.

2°. *Henri IV*, étant substitué au duc de *Bellegarde*,  
n'aurait pu jouer un rôle digne de lui. Il aurait été  
obligé d'entrer dans des détails qui ne conviennent  
point du tout à sa dignité. De plus, tout ce que le

duc de *Bellegarde* dit de son maître, est bien plus à l'avantage de ce grand-homme que si *Henri IV* par-  
1767.  
lait lui-même.

Enfin il est nécessaire que celui qui fait le dénouement de la pièce soit un parent de la maison; et voilà pourquoi j'ai restitué les vers qui fondent cette parenté au premier acte; ils sont d'une nécessité indispensable.

Je n'ai encore rien écrit sur mon cher *Henri IV*, mais j'ai tout dans ma tête; et s'il arrivait que la mémoire de ce grand-homme fût assez chère aux Français pour qu'ils pardonnassent aux fautes de ce petit ouvrage; si malgré les cris des *Frérons* et des autres velches, il s'en faisait une autre édition après celle de Genève, je vous enverrais une petite diatribe sur *Henri IV*; vous n'auriez qu'à parler.

J'ai lu une grande parti de l'*Ordre essentiel des sociétés*. Cette essence m'a porté quelquefois à la tête, et m'a mis de mauvaise humeur. Il est bien certain que la terre paye tout: quel homme n'est pas convaincu de cette vérité? Mais qu'un seul homme soit le propriétaire de toutes les terres, c'est une idée monstrueuse; et ce n'est pas la seule de cette espèce dans ce livre qui, d'ailleurs est profond, méthodique et d'une sécheresse désagréable. On peut profiter de ce qu'il y a de bon, et laisser là le mauvais: c'est ainsi que j'en use avec tous les livres.

J'ai été bien étonné, en lisant l'article *Ligature* dans le *Dictionnaire encyclopédique*, de voir que l'auteur croit aux sortilèges. Comment a-t-on laissé entrer ce fanatique dans le temple de la vérité?

— Il y a trop d'articles defectueux dans ce grand  
1767. ouvrage, et je commence à croire qu'il ne fera  
jamais réimprimé. Il y a d'excellens articles; mais,  
en vérité, il y a trop de pauvretés.

Depuis trois mois, il y a une douzaine d'ou-  
vrages d'une liberté extrême; imprimés en Hol-  
lande. La *Théologie portative* n'est nullement théo-  
logique; ce n'est qu'une plaisanterie continuelle  
par ordre alphabétique; mais il faut avouer qu'il  
y a des traits si comiques, que plusieurs théolo-  
giens ne pourraient s'empêcher d'en rire. Les jeu-  
nes gens et les femmes lisent cette folie avec avidité.  
Les éditions de tous les livres dans ce goût se mul-  
tiplient. Les vrais politiques disent que c'est un  
bonheur pour tous les Etats et tous les princes,  
que plus les querelles théologiques seront mépri-  
sées, plus la religion sera respectée; et que le  
repos public ne pouvait naître que de deux sources,  
l'une, l'expulsion des jésuites, l'autre, le mépris  
pour les argumens d'école. Ce mépris augmente  
heureusement par la victoire de *Marmontel*.

Soyez persuadé, mon cher ami, que je n'ai nulle  
part à la retraite de mademoiselle *Durancy*. Mon-  
sieur d'*Argental* a été très-mal informé. J'ai soutenu  
le théâtre pendant cinquante ans; ma récompense  
a été une foule de libelles et de tracasseries. Ah!  
que j'ai bien fait de quitter Paris, et que je suis  
loin de le regretter! Votre correspondance me  
tient lieu de tout ce qui m'aurait pu plaire encore  
dans cette ville.

Comment vos fondans réussissent-ils? Adieu; il  
n'y a de remède pour moi que celui de la patience

## LETTRE LXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 d'octobre.

**J**E jure par tous les anges, et par la probité, et par l'honnêteté, et par la vérité, que je n'ai jamais écrit un seul mot de l'étrange et ridicule phrase soulignée dans la lettre de mon ange, du 8 d'octobre. J'ai écrit tout le contraire; j'ai écrit que le partage, fait entre mademoiselle *Durancy* et mademoiselle *Dubois*, devait être regardé comme mon testament; et qu'après ma mort, si elles n'étaient pas contentes de leur partage, elles pourraient lire le testament expliqué par *Esope*; et prendre chacune ce qui lui conviendrait.

Je me doutais bien qu'il y avait là quelque friponnerie. Comme ma lettre n'était point de mon écriture, il est très-vraisemblable qu'on en aura substitué une autre, en ajoutant à mes paroles, et en me faisant dire ce que je n'ai point dit. Celui à qui je dictai ma lettre se souvient très-bien qu'il n'y a pas un seul mot de ce qu'on m'impute. Je le somme devant DIEU de dire la vérité.

» Je proteste devant DIEU et devant M. d'Argental que je n'ai jamais écrit un seul mot de la phrase soulignée par M. d'Argental, dans sa lettre du 8 d'octobre, laquelle commence par ces mots: » *Vous devez regarder ce qui s'est passé comme un*

— » testament mal fait. En foi de quoi j'ai signé, ce  
1767. » 16 d'octobre 1767. A Ferney.

Wagnière.

Si j'avais écrit à mademoiselle *Dubois* ce qu'on prétend que je lui ait écrit, elle m'en aurait remercié, et c'est ce qu'elle n'a eu garde de faire. Cependant voilà mademoiselle *Durancy* sacrifiée par sa faute, et cela, pour avoir pris une résolution trop précipitée; pour n'avoir point confronté l'écriture, pour avoir mal lu, pour n'avoir point pris de moi des informations. L'affaire est faite; l'artifice a réussi. Ce n'est pas le premier tour de cette espèce qu'on m'a joué; c'est, Dieu merci, le seul revenant-bon de la littérature. L'auteur du beau poëme intitulé *le Balai* et de *la Poule à ma tante*, s'avisa un jour de falsifier et de faire courir une lettre que j'avais écrite à M. d'*Alembert*, et de me faire dire que les ministres étaient des oïsons, et qu'il n'y avait que *la Poule à ma tante* et *le Balai* qui soutinssent l'honneur de la France. Cette belle lettre parvint à M. le duc de *Choiseul* qui, d'abord, goba cette sottise, et qui, bientôt après, me rendit plus de justice que vous ne m'en rendez.

Tout ce qui me reste, ce me semble, à faire après cette petite infamie, c'est d'abandonner le théâtre pour jamais. Je mourrai bientôt, mais il mourra avant moi. Ce siècle des raisonneurs est l'anéantissement des talens; c'est ce qui ne pouvait manquer d'arriver après les efforts que la nature avait faits dans le siècle de *Louis XIV.* Il faut, comme le dit élégamment *Pierre Corneille*,

Céder au destin qui roule toutes choses.

Pour moi qui ai vu empirer toutes choses, je ne regretterai rien que vous.

1767.

Je me doutais que madame de *Groslee* vous jouerait quelque mauvais tour; c'est bien pis que mademoiselle *Dubois*. Ces collatéraux-là ne sont pas votre meilleur côté.

Adieu, mon cher ange; achevons notre vie comme nous pourrons, et ne nous fâchons pas injustement. Il y a dans ce monde assez de sujets réels de chagrin. Tous les miens sont plus adoucis par votre amitié, qu'ils n'ont été aigris par vos reproches. Comptez que je vous aimerai tendrement jusqu'au dernier moment de ma vie. V.

## L E T T R E L X X X.

A MADEMOISELLE CLAIROU.

18 d'octobre.

**V**ous m'apprenez, Mademoiselle, que vous revenez du pays où j'irai bientôt. Si j'avais su votre maladie, je vous aurais assurément écrit. Vous ne doutez pas de l'intérêt que je prends à votre conservation; il égale mon indifférence pour le théâtre que vous avez quitté. Il fallait, pour que je l'aimasse, que vous en fîssiez l'ornement.

Si vous voulez vous amuser à faire la scythe chez madame de *Villeroi*, j'ai l'honneur de vous en adresser un exemplaire par M. *Janel*. Une bagatelle inti-

— 1767. exécutée à Ferney d'une manière qui, peut-être, ne vous aurait pas déplu; c'est à vous qu'il appartient de juger des talens.

Tout ce qui est à Ferney vous fait les plus sincères complimens. Je n'ai pas besoin des arts qui doivent nous unir l'un et l'autre, pour vous être tendrement attaché pour le reste de ma vie. V.

## L E T T R E L X X X I.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

19 d'octobre.

J E n'osais me plaindre de votre silence, mon cher ancien évêque de Montrouge, mais j'en étais affligé

Vous sentez bien que, dans la décadence où nous sommes, et dans la barbarie dont nous approchons, vous m'êtes nécessaire pour me consoler. Si madame de *Saint-Julien* prend des cuisiniers à l'opéra, vous pourriez bien prendre des marmitons à la comédie française. Si vous aviez été homme à venir faire un pèlerinage à Ferney, vous auriez été étonné d'y voir des tragédies mieux jouées qu'à Paris. Nous avons, depuis un an, M. et madame de *la Harpe* et M. de *Chabanon*, qui sont d'excellens acteurs. Il y a des rôles dont la descendante de *Corneille* se tire très-bien, et elle récite quelquefois des vers comme l'auteur de *Cinna* les faisait. Madame *Denis* a joué supérieurement dans une bagatelle intitulée la

Comtesse de Givry ou Charlot. Monsieur l'évêque —  
de Montrouge aurait donné sa bénédiction à toutes nos fêtes. 1767.

Je ne fais si vous êtes docteur de sorbonne. Si vous l'êtes, vous ne prendrez pas assurément le parti de *Riballier* contre *Marmontel*. Ce maraud et ses semblables veulent absolument que DIEU soit aussi méchant qu'eux. Vous savez bien que les hommes ont toujours fait DIEU à leur image. Je vous parle votre langage de prêtre. Je suis trop vieux et trop hors de combat pour vous parler la langue de la bonne compagnie, qui vous est plus naturelle que celle de l'Eglise.

Conservez-moi vos bontés, comme vous avez conservé votre gaieté. Madame *Denis* et tout ce qui est à Ferney vous fait ses complimens de tout son cœur.

## L E T T R E L X X X I I .

A M. C O L I N I , à *Manheim*.

A Ferney, 21 d'octobre.

J'AI lu, mon cher ami, avec un très-grand plaisir, votre dissertation sur la mauvaise humeur où était si justement l'électeur palatin *Charles-Louis* contre le vicomte de *Turenne*. Vous pensez avec autant de sagacité que vous vous exprimez dans notre langue avec pureté. Je reconnais là *il genio fiorentino*. Je ferai usage de vos conjectures dans la

— nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*, qui est  
 1767. sous presse, et je serai flatté de vous rendre la  
 justice que vous méritez. Voici, en attendant, tout  
 ce que je fais de cette aventure; et les idées qu'elle  
 me rappelle.

J'ai eu l'honneur de voir très-souvent, dans ma  
 jeunesse, le cardinal d'*Auvergne* et le chevalier de  
*Bouillon*, neveu du vicomte de *Turenne*. Ni eux ni  
 le prince de *Vendôme* ne doutaient du cartel; c'était  
 une opinion généralement établie. Il est vrai que  
 tous les anciens officiers, ainsi que les gens de lettres,  
 avaient un très-grand mépris pour le prétendu  
*Dubuisson*, auteur de la mauvaise *Histoire de Turenne*.  
 Ce romancier *Sandras de Courtils*, caché sous le nom  
 de *Dubuisson*, qui mêlait toujours la fiction à la  
 vérité, pour mieux vendre ses livres, pouvait très-  
 bien avoir forgé la lettre de l'électeur, sans que le  
 fond de l'aventure en fût moins vrai.

Le témoignage du marquis de *Beauvau*, si instruit  
 des affaires de son temps, est d'un très-grand poids.  
 La faiblesse qu'il avait de croire aux forciers et aux  
 revenans, faiblesse si commune encore en ce temps-  
 là, sur-tout en Lorraine, ne me paraît pas une raison  
 pour le convaincre de faux sur ce qu'il dit des vi-  
 vans qu'il avait connus.

Le défi proposé par l'électeur ne me semble point  
 du tout incompatible avec sa situation et son carac-  
 tère; il était indignement opprimé; et un homme  
 qui en 1655, avait jeté un encrier à la tête d'un  
 plénipotentiaire, pouvait fort bien envoyer un défi,

en

en 1674, à un général d'armée qui brûlait son pays sans aucune raison plausible. 1767.

Le président *Hénault* peut avoir tort de dire que *M. de Turenne* répondit avec une modération qui fit honte à l'électeur de cette bravade. Ce n'était point à mon sens une bravade, c'était une très-juste indignation d'un prince sensible et cruellement offensé.

On touchait au temps où ces duels entre des princes avaient été fort communs. Le duc de *Beaufort*, général des armées de la fronde, avait tué en duel le duc de *Nemours*. Le fils du duc de *Guise* avait voulu se battre en duel avec le grand *Condé*. Vous verrez, dans les *Lettres de Péliſſon*, que *Louis XIV* lui-même demanda s'il lui serait permis en conscience de se battre avec l'empereur *Léopold*.

Je ne serais point étonné que l'électeur, tout tolérant qu'il était (ainsi que tout prince éclairé doit l'être), ait reproché dans sa colère au maréchal de *Turenne* son changement de religion, changement dont il ne s'était avisé peut-être que dans l'espérance d'obtenir l'épée de connétable qu'il n'eut point. Un prince tolérant, et même très-indifférent sur les opinions qui partagent les sectes chrétiennes, peut fort bien, quand il est en colère, faire rougir un ambitieux qu'il soupçonne de s'être fait catholique romain, par politique, à l'âge de cinquante-cinq ans; car il est probable qu'un homme de cet âge, occupé des intrigues de cour, et, qui pis est, des intrigues de l'amour et des cruautés de la guerre, n'embrasse pas une secte nouvelle par conviction. Il avait changé deux fois de parti dans

*Corresp. générale. Tome XIV. M*

— les guerres civiles; il n'est pas étrange qu'il ait  
1767. changé de religion.

Je ne serais point encore surpris de plusieurs ravages faits en différens temps dans le Palatinat par M. de *Turenne*; il se fait volontiers subsister ses troupes aux dépens des amis comme des ennemis. Il est très-vraisemblable qu'il avait un peu maltraité ce beau pays, même en 1644, lorsque le roi de France était allié de l'électeur, et que l'armée de France marchait contre la Bavière. *Turenne* laissa toujours à ses soldats une assez grande licence. Vous verrez, dans les *Mémoires du marquis de la Fare*, que, vers le temps même du cartel, il avait très-peu épargné la Lorraine, et qu'il avait laissé le pays messin même au pillage. L'intendant avait beau lui porter ses plaintes, il répondit froidement : *Je le ferai dire à l'ordre.*

Je pense, comme vous, que la teneur des lettres de l'électeur et du maréchal de *Turenne* est supposée. Les historiens, malheureusement, ne se font pas un scrupule de faire parler leurs héros. Je n'approuve point dans *Tite-live* ce que j'aime dans *Homère*. Je soupçonne la lettre de *Ramsai* d'être aussi apocryphe que celle du gascon *Sandras*. *Ramsai* l'écoffais était encore plus gascon que lui. Je me souviens qu'il donna au petit *Louis Racine*, fils du grand *Racine*, une lettre au nom de *Pope*, dans laquelle *Pope* se justifiait des petites libertés qu'il avait prises dans son *Essai sur l'homme*. *Ramsai* avait pris beaucoup de peine à écrire cette lettre en français; elle était assez éloquente: mais vous re-

marquerez, s'il vous plaît, que *Pope* savait à peine le français, et qu'il n'avait jamais écrit une ligne dans cette langue; c'est une vérité dont j'ai été témoin, et qui est sue de tous les gens de lettres d'Angleterre. Voilà ce qui s'appelle un gros mensonge imprimé; il y a même, dans cette fiction; je ne fais quoi de faulx qui me fait de la peine. ne foyez point surpris que M. de *Chenevières* n'ait pu trouver, dans le dépôt de la guerre, ni le cartel ni la lettre du maréchal de *Turenne*. C'était une lettre particuliere de M. de *Turenne* au roi, et non au marquis de *Louvois*. Par la même raison, elle ne doit point se trouver dans les archives de *Manheim*. Il est très-vraisemblable qu'on ne garda pas plus de copie de ces lettres d'animosité que l'on n'en garde de celles d'amour.

Quoi qu'il en soit, si l'électeur palatin envoya un cartel par le trompette *Petit-Jean*, mon avis est qu'il fit très-bien, et qu'il n'y a à cela nul ridicule. S'il y en avait eu, si cette bravade avait été honteuse, comme le dit le président *Hénault*, comment l'électeur, qui voyait ce fait publié dans toute l'Europe, ne l'aurait-il pas hautement démenti? comment aucun homme de sa cour ne se ferait-il élevé contre cette imposture?

Pour moi je ne dirai pas comme ce maraud de *Frélon* dans l'Ecoffaise: *J'en jurerais, mais je ne le parierais pas*. Je vous dirai: Je ne le jure ni ne le parie. Ce que je vous jurerais bien, c'est que les deux incendies du Palatinat sont abominables. Je vous jure encore que, si je pouvais me transporter,

1767.

si je ne gardais pas la chambre depuis près de trois ans, et le lit depuis deux mois, je viendrais faire ma cour à leurs Alteſſes ſéréniffimes, auxquelles je ſerais bien reſpectueuſement attaché juſqu'au dernier moment de ma vie. Comptez de même ſur l'eſtime et ſur l'amitié que je vous ai vouées.

A propos d'incendie, il y a des gens qui prétendent qu'on mettra le feu à Genève cet hiver. Je n'en crois rien du tout; mais, ſi on veut brûler Ferney et Tournay, le régiment de *Conti* et la légion de Flandre, qui ſont occupés à peupler mes pauvres villages, prendront gaiement ma déſenſe

## L E T T R E L X X X I I I .

A M. C H R I S T I N .

A Ferney, 27 d'octobre.

**M**ON cher ami, je vous écris à tout haſard, ne ſachant où vous êtes, et je prie M. le Riche de vous faire tenir ma lettre. J'ai écrit à M. Jean-Maire, receveur de M. le duc de *Wirtemberg*; j'ai mandé que la néceſſité de ſoutenir mes droits et ceux de ma famille, contre les créanciers du prince, m'oblige de mettre les affaires en règle; que vous êtes chargé de ma procuration; que vous devez être inceſſamment dans le bailliage de Beaume, et qu'il eſt de l'intérêt du prince que la chambre de Montbelliard prenne ſans délai des arrangemens avec vous pour prévenir des frais ultérieurs; qu'il

n'y a qu'à me déléguer mes rentes et celles de ma famille sur des fermiers solvables et sur des régisseurs, en stipulant que leurs successeurs seront tenus aux mêmes conditions, quand même ces conditions ne seraient pas exprimées dans les contrats que la chambre de Montbelliard ferait un jour avec eux. 1767.

Si la chambre de Montbelliard a une envie sincère de terminer cette affaire, elle le pourra très-aisément; et il sera nécessaire que M. le duc de *Wurtemberg* ratifie ces conventions.

Si les terres de Franche-Comté étaient tellement chargées qu'elles ne pussent suffire à mon paiement, il faudrait faire déléguer le surplus sur les terres de Richwir et d'Horbourg, situées près de Colmar. Mais, dans toutes ces délégations, il faut stipuler que les fermiers ou régisseurs seront tenus de me faire toucher ces revenus dans mon domicile, sans aucuns frais, selon mes conventions avec M. *Jean-Maire*; bien entendu sur-tout que l'on comprendra dans la dette tous les frais que l'on aura faits, tant pour la procédure que pour les contrôles et insinuations, que pour le paiement de votre voyage.

S'il est impossible d'entrer dans cet accommodement raisonnable, vous ferez saisir toutes les terres dépendantes de Montbelliard en Franche-Comté, après quoi je vous prierai d'envoyer le contrat de deux cents mille livres, par la poste, à M. *Dupont*, avocat au conseil souverain de Colmar, à Colmar, avec la précaution de faire charger le paquet à la poste.

— M. le Riche m'écrit d'Orgelet qu'il faut faire in-  
 1767. finuer mon contrat de deux cents mille livres, parce  
 que, dit-il, on pourrait un jour prétendre que j'au-  
 rais seulement placé sur la tête de ma nièce, sans  
 que ce soit à son profit. Je ne conçois point du  
 tout cette difficulté, puisqu'il est stipulé dans le con-  
 trat que ma nièce ne jouira qu'après ma mort.  
 Certainement cette jouissance exprimée est au pro-  
 fit de madame Denis; mais il ne faut négliger aucune  
 précaution, et je payerai tout ce que M. le Riche  
 jugera convenable.

Au reste, je me rapporte de toute cette affaire  
 entièrement à vous; mais je crois qu'il ne faut pas  
 se presser de faire l'insinuation, si la chambre des  
 finances se prête à un prompt accommodement.

Mandez-moi, je vous prie, ce que vous pensez  
 de tout cela, et ce que vous aurez fait. Adieu,  
 mon cher ami; on ne peut vous être plus tendre-  
 ment attaché que je le suis. V.

## L E T T R E L X X X I V.

A M. DAMILAVILLE.

30 d'octobre.

**M**ON cher ami, je reçois votre lettre du 20  
 d'octobre, car il faut que je sois exact sur les  
 dates; on dit qu'il y a quelquefois des lettres qui  
 se perdent.

J'écris à M. Chardon, à tout hasard, pour l'affaire  
 des Sirven, quoique je ne croye pas le moment

favorable. On vient de condamner à être pendu —  
 un pauvre diable de gascon qui avait prêché la 1767.  
 parole de DIEU dans une grange auprès de Bor-  
 deaux. Le gascon, maître de la grange, est con-  
 damné aux galères, et la plupart des auditeurs  
 gascons sont bannis du pays; mais quand on appe-  
 fantit une main, l'autre peut devenir plus légère.  
 On peut en même temps exécuter les lois sévères  
 qui défendent de prêcher la parole de DIEU dans  
 des granges, et venger les lois qui défendent aux  
 juges de rouer, de pendre les pères et les mères,  
 sans preuves.

Ne pourriez-vous point m'envoyer cette *Hon-  
 nêteté théologique* dont on parle tant, et qu'on  
 m'impute à cause du titre, et parce que l'on fait  
 que je suis très-honnête avec les messieurs de la  
 théologie? Je ne l'ai point vue, et je meurs d'en-  
 vie de la lire. On ne pourra pas empêcher qu'il  
 y ait une sorbonne, mais on pourra empêcher que  
 cette sorbonne fasse du mal. Le ridicule et la honte  
 dont elle vient de se couvrir dureront long temps.  
 Il faut espérer que tant de voix, qui s'élèvent  
 d'un bout de l'Europe à l'autre, imposeront enfin  
 silence aux théologiens, et que le monde ne sera  
 plus bouleversé par des argumens: comme il l'a  
 été tant de fois.

Pourquoi donc ne pas donner vos observations  
 sur l'*Ordre essentiel des sociétés*? mais il n'y a pas  
 moyen de dire tout ce qu'on devrait et qu'on  
 voudrait dire.

Adieu, mon très-cher ami; tâchez donc de

— venir à bout de cette enflure au cou; pour moi  
 1767. je suis bien loin d'avoir des enflures, je diminue  
 à vue d'œil, et je serai bientôt réduit à rien,

## L E T T R E L X X X V.

A U M E M E.

2 de novembre.

**M**ON corps qui n'en peut plus, fait ses compliments à votre cou qui n'est pas en trop bon ordre, mon cher ami. J'arrange mes petites affaires, et voici un papier que je vous prie de faire parvenir à M. de *Laleu*.

Au reste, plus la raison est persécutée, plus elle fait de progrès. Puissent les braves combattre toujours, et les tièdes se réchauffer.

Je reçois une lettre d'un des nôtres, nommé M. *Dupont*, avocat au conseil souverain d'Alsace, qui me mande vous avoir adressé des papiers très-importans pour moi. Il faut bien, quelque philosophe que l'on soit, ne pas négliger absolument ses affaires temporelles; ces papiers me seront très-utiles dans le délabrement des affaires de M. le duc de *Wirtemberg*. Personne ne me paye, et j'ai, depuis six semaines, le régiment de *Corti* auquel il faut faire les honneurs du pays. Je suis plus embarrassé que la sorbonne ne l'est avec M. de *Marmontel*.

Je viens d'apprendre qu'il y a des *Mémoires* imprimés du maréchal de *Luxembourg*, et je suis  
 honteux

honteux de l'avoir ignoré. Ils me feront très-utiles pour la nouvelle édition que l'on fait du Siècle de *Louis XIV*, et je vous prie instamment, mon cher ami, de me les faire venir par *Briasson*, ou de quelque autre manière. 1767.

Connaissez-vous un petit écrit sur la population d'une partie de la Normandie et de deux ou trois autres provinces de France? On dit que M. l'intendant de *la Michodière* a part à cet ouvrage qui est, dit-on, très-exact et très-bien fait.

Mandez-moi sur-tout des nouvelles de votre cou; je m'y intéresse plus qu'à tous les dénombrements de la France. Vous ne m'avez point parlé de l'opéra de M. *Thomas* et de M. de *la Borde*. Je crois que vous vous souciez plus d'un bon raisonnement que d'une double croche.

Portez-vous bien, mon cher ami, et aimez un homme qui vous chérira jusqu'au dernier moment de sa vie.

## L E T T R E L X X X V I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

6 de novembre.

VRAIMENT, mon divin ange, je ne savais pas que vous eussiez enterré votre médecin. Je ne fais rien de si ridicule qu'un médecin qui ne meurt pas de vieillesse; et je ne conçois guère comment on attend la santé de gens qui ne savent pas se guérir:

T. 92. *Corresp. générale*. Tome XIV. N

1767. cependant il est bon de leur demander quelquefois conseil, pourvu qu'on ne les croye pas aveuglement. Mais comment pouvez-vous prendre les mêmes remèdes, madame d'Argental et vous, puisque vous n'avez pas la même maladie? c'est une énigme pour moi. Tout ce que je puis faire, c'est de lever les mains au ciel, et de le prier de vous accorder une vie très-longue, très-saine, avec très-peu de médecins.

J'avais déjà écrit un petit mot à M. de Thibouville pour vous être montré. Votre lettre du 28 d'octobre ne m'a été rendue qu'après. Vous ne doutez pas que je ne sois bien curieux de voir ma lettre à la belle mademoiselle Dubois. Vous avez vu les raisons que j'ai de me tenir un peu clos et couvert jusqu'à ce que j'aye reçu des nouvelles de M. le maréchal de Richelieu. Il me semble qu'il y a, dans cette affaire, je ne sais quelle conspiration pour m'embarrasser et pour se moquer de moi. Mais comment M. le duc de Duras n'a-t-il pas eu la curiosité de voir cette lettre qui est devenue la pomme de discorde chez les déesses du tripot? Rien n'est, ce me semble, si facile; tout serait alors tiré au clair, sans que des personnes qui peuvent beaucoup me nuire eussent le moindre prétexte contre moi.

Je vous avouerai grossièrement, mon cher ange, que je me trouve dans une situation bien gênante, et que je crains l'éclat d'une brouillerie qui me mettrait dans l'alternative de perdre une partie de mon bien, ou de le redemander par les voies du

monde les plus tristes, et peut-être les plus inu-  
tiles. On me mande des choses si extraordinaires 1767.  
que je ne fais plus où j'en suis; ma santé, d'ail-  
leurs, est absolument ruinée. Je dois plutôt songer  
à vivre que songer à la singulière tracasserie qu'on  
m'a faite. Je n'ose même écrire à *le Kain* de peur  
de l'exposer.

Vous verrez incessamment M. de *Chabanon* et  
M. de *la Harpe*. J'ai donné une lettre à M. de *la*  
*Harpe* pour vous.

Adieu, mon divin ange; maman et moi, nous  
nous mettons au bout de vos ailes plus que jamais.

Vous savez quel est pour vous mon culte d'hy-  
perdulie.

## L E T T R E L X X X V I I .

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Le 9 de novembre.

**J**E n'ai pu répondre, Monsieur, aussitôt que je  
l'aurais voulu, à la lettre par laquelle vous eûtes  
la bonté de m'apprendre votre excommunication.  
J'étais enchanté de vous avoir pour confrère, et  
il était bien juste qu'un doyen félicitât avec em-  
pressement un novice tel que vous; mais j'étais  
dans ce temps-là sur le point d'aller à tous les  
diables. Ma vieillesse et mes maladies continuelles  
ne me permettent pas de remplir mes devoirs bien  
exactement avec les réprouvés auxquels je suis très-

1767. attaché. Je me flatte que , si vous êtes excommunié auprès de quelques habitués de paroisse, vous ne l'êtes pas auprès de l'habitué de la gloire. Les lauriers des *Condé* garantissent des foudres de l'Eglise.

Je vous souhaite , Monsieur , beaucoup de joie et de plaisir dans ce monde , en attendant que vous soyez damné dans l'autre.

Ne montrez point ma lettre à monsieur l'archevêque , si vous voulez que j'aye l'honneur d'être enterré en terre sainte ; mais , si jamais vous lui parlez de moi , assurez-le bien que je ne suis pas janséniste.

Conservez-moi vos bontés. Voulez - vous bien me mettre aux pieds de son Altesse sérénissime ?

### LETTRE LXXXVIII.

A M. DAMILAVILLE,

Le II de novembre.

J'AI aussi, mon cher ami, une très-ancienne colique. Je suis à peu-près de l'âge de M. de *Courteille* , et beaucoup plus faible et plus usé que lui. Je dois m'attendre à la même aventure au premier jour. Que cette dernière facétie soit jouée dans mon désert ou demain , ou dans six mois , ou dans un an , cela est parfaitement égal entre deux éternités qui nous engloutissent et qui ne nous laissent qu'un moment pour souffrir et pour mourir.

Je vous plains beaucoup d'avoir perdu votre protecteur; mais vous ne perdrez pas pour cela votre emploi. Vous vous soutiendrez par vos propres forces, et d'ailleurs vous avez des amis. Plût à Dieu que vous pussiez, au lieu de votre emploi, avoir un bénéfice simple, et venir philosopher avec moi sur la fin de ma carrière.

Mandez-moi, je vous prie, si M. Marmontel est revenu à Paris. Le voilà pleinement victorieux; et il le ferait encore davantage, si les chats fourrés de la sorbonne étaient assez fous pour lâcher un décret. Vous m'avez envoyé les pièces relatives à *Bélisaire*, mais elles ne sont pas complètes.

Il n'est pas juste de m'attribuer l'*Honnêteté théologique* quand je ne l'ai pas faite. Il faut que chacun jouisse de sa gloire. Ceux qui font ces bonnes plaisanteries sont trop modestes de les mettre sur mon compte. J'ai bien assez de mes péchés, sans me charger encore de ceux de mon prochain.

Je ne suis point du tout fâché qu'on ait imprimé ma lettre à *Marmontel*. J'y traite *Cogé* de *maraud*, et j'ai eu raison; car il a eu la conduite d'un coquin avec le style d'un sot. On peut même imprimer cette lettre que je vous écris; je le trouverai très-bon.

Je vous embrasse de toutes les forces qui me restent.

## LETTRE LXXXIX.

A M. CHARDON.

A Ferney, 14 de novembre.

MONSIEUR,

— 1767. IL paraît que le conseil cherche bien plus à favoriser le commerce et la population du royaume, qu'à persécuter des idiots qui aiment le prêche et qui ne peuvent plus nuire. Dans ces circonstances favorables, je prends la liberté de rappeler à votre souvenir l'affaire des *Sirven*, et d'implorer votre protection et votre justice pour cette famille infortunée. On dit que vous pourrez rapporter cette affaire devant le roi. Ce sera, Monsieur, une nouvelle preuve qu'il aura de votre capacité et de votre humanité. Il s'agit d'une famille entière qui avait un bien honnête, et qui se voit flétrie, réduite, à la mendicité, et errante, en vertu d'une sentence abusive d'un juge de village.

Il n'y a pas long-temps, Monsieur, qu'on a imprimé à Toulouse, par ordre du parlement, une justification de l'affreux jugement rendu contre les *Calas*. Cette pièce soutient fortement l'incompétence de messieurs des requêtes, et la nullité de leur arrêt. Jugez comme la pauvre famille *Sirven* serait traitée par ce parlement, si elle y était renvoyée après avoir demandé justice au conseil. Vous

êtes son unique appui. Je partage son affliction et sa reconnaissance. 1767.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, Monsieur, votre, etc. *Voltaire.*

## L E T T R E X C.

A M. D A M I L A V I L L E.

18 de novembre.

**J**E présume, mon cher ami, qu'on vous a donné de fausses alarmes. Il n'est point du tout vraisemblable qu'un conseiller d'Etat, occupé d'une décision du roi qui le regarde, ait attendu un autre conseiller d'Etat à la porte du cabinet du roi, pour parler contre vous. On ne songe dans ce moment qu'à soi-même, et tout au plus aux affaires majeures dont on ne dit qu'un mot en passant. Si mon amitié est un peu craintive, ma raison est courageuse. Je ne me figurerai jamais qu'un maréchal de France, qui vient d'être nommé pour commander les armées, attende un ministre au sortir du conseil pour lui dire qu'un major d'un régiment n'est pas dévot : cela est trop absurde. Mais aussi il est très-possible qu'on vous ait desservi, et c'est ce qu'il faut parer.

J'ai imaginé d'écrire à madame de *Sauvigni* qui est venue plusieurs fois à Ferney. Je ferai parler aussi par monsieur son fils. Je saurai de quoi il est question, sans vous compromettre.

On a imprimé en Hollande des lettres au père  
 1767. *Mallebranche* ; l'ouvrage est intitulé *le Militaire philosophe* ; il est excellent ; le père *Mallebranche* n'aurait jamais pu y répondre. Il fait une très-grande impression dans tous les pays où l'on aime à raisonner.

On m'assure de tous côtés que l'on doit assurer un état civil aux protestans, et légitimer leurs mariages ; il est étonnant que vous ne m'en disiez rien.

Bonsoir, mon très-cher ami ; je vous embrasse bien fort.

## L E T T R E X C I.

A M. DE CHABANON.

A Ferney, 20 de novembre.

**V**ous êtes assurément un plus aimable enfant que je ne suis un aimable papa ; c'est ce que toutes les dames vous certifieront, depuis les portes de Genève jusqu'à Ferney. Vous allez faire à Paris de nouvelles conquêtes ; mais j'espère que vous n'abandonnerez pas l'Empire romain et les Vandales.

Je fais que le tripot de la comédie est tombé comme cet Empire. Il n'y a plus ni acteurs ni actrices ; mais vous travaillez pour vous-même. Un bon ouvrage n'a pas besoin du tripot pour se soutenir, et vous le ferez jouer à votre loisir quand la

scène fera un peu moins délabrée. Je voudrais être  
assez jeune pour jouer le rôle de l'ambassadeur van-  
dale, sur notre petit théâtre; mais vous avez assez  
d'acteurs sans moi, car j'espère toujours vous revoir  
ici. Je suis comme toutes nos femmes; elles n'ont  
qu'un cri après vous, et madame de *la Harpe* fera  
une très-bonne *Eudoxie*. Mon cher confrère en tra-  
gédies, avez-vous vu M. de *la Borde* votre confrère  
en musique? *Amphion* ne doit pas l'avoir découragé.  
Je ne fais si je me trompe, mais il me semble que  
dans sa *Pandore* il y a bien des morceaux qui vont  
à l'oreille et à l'ame. Ranimez, je vous prie, sa  
noble ardeur; il ne faut pas qu'il enfouisse un si  
beau talent. Il me paraît sur-tout entendre à mer-  
veille ce que personne n'entend; c'est l'art de dia-  
loguer. Vous ferez quelque jour un bien joli  
opéra avec lui, mais je ne prétends pas que *Pan-  
dore* soit entièrement sacrifié.

Nos dames, sensibles à votre souvenir, vous  
écriront des lettres plus galantes; mais je vous avertis  
que je suis aussi sensible qu'elles, tout vieux que  
je suis. Ma santé est détestable, mais je suis heu-  
reux autant qu'un vieux malade peut l'être. Votre  
façon d'être heureux est d'une espèce toute diffé-  
rente.

Adieu; je vous souhaite tous les genres de féli-  
cité dont vous êtes très-digne. V.

## L E T T R E X C I I .

A M. D A M I L A V I L L E .

23 de novembre.

— V O U S n'aviez pas besoin, mon cher ami, de la  
1767. lettre de M. d'*Alembert* pour m'exciter. Vous savez  
bien que, sur un mot de vous, il n'y a rien que  
je ne hafarde pour vous servir.

Je vous avais déjà prévenu en écrivant la lettre  
la plus forte à madame de *Sauvigni*. Je prendrai  
aussi, n'en doutez pas, le parti d'implorer la pro-  
tection de M. le duc de *Choiseul*; mais sachez qu'il  
est à présent très-rare qu'un ministre demande des  
emplois à d'autres ministres. Il n'y a pas long-temps  
que j'obtins de M. le duc de *Choiseul* qu'il parlât  
à monsieur le vice-chancelier en faveur d'un ancien  
officier à qui nous avons donné la sœur de Mon-  
sieur *Dupuits* en mariage. Cet officier, retiré du ser-  
vice avec la croix de Saint-Louis et une pension,  
avait été forcé, par des arrangemens de famille,  
à prendre une charge de maître des comptes à  
Dole; il demandait la vétérance avant le temps  
prescrit: croiriez-vous bien que monsieur le vice-  
chancelier refusa net M. de *Choiseul*, et lui envoya  
un beau mémoire pour motiver ses refus. Vous  
jugez bien que, depuis ce temps-là, le ministre  
n'est pas trop disposé à demander des choses qui ne  
dépendent pas de lui. Soyez sûr que je n'aurai  
réponse de trois mois.

Il y a environ ce temps-là que j'en attends une de lui sur une affaire qui me regarde. Il m'a fait dire, par le commandant de notre petite province, qu'il n'avait pas le temps d'écrire, qu'il était accablé d'affaires : voilà où j'en suis. 1767.

Il me paraît de la dernière importance d'apaiser M. de *Sauvigni*; il faut l'entourer de tous côtés. M. de *Montigny*, trésorier de France, de l'académie des sciences, est très à portée de lui parler avec vigueur. N'avez-vous point quelque ami auprès de M. d'*Ormesson*? Heureusement la place qui vous est promise n'est point encore vacante; on aura tout le temps de faire valoir vos droits si bien établis.

La tracasserie qu'on vous fait est inouïe. Je me souviens d'un petit dévot, nommé *Laleu*, qui avait deux crucifix sur sa table : il débuta par me dire qu'il ne voulait pas transiger avec moi, parce que j'étais un impie, et il finit par me voler vingt mille francs. Il s'en faut beaucoup, mon cher ami, que les scènes du *Tartuffe* soient outrées : la nature des dévots va beaucoup plus loin que le pinceau de *Molière*.

J'aurai, dans le courant du mois de décembre, une occasion très-favorable de prier monsieur le contrôleur général de vous rendre justice. Je ne saurais imaginer qu'on pût manquer à sa parole sur un prétexte aussi ridicule. Cela ressemblerait trop au marquis d'*O* qui prétendait que le prince *Eugène* et *Marlborough* ne nous avaient battus que parce que le duc de *Vendôme* n'allait pas assez souvent à la messe.



— Je vous prie de ne pas oublier le maréchal de  
1767. *Luxembourg* qui n'allait pas plus à la messe que le  
duc de *Vendôme*. Je suis obligé d'arrêter l'édition du  
Siècle de *Louis XIV*, jusqu'à ce que j'aye vu ces  
campagnes du maréchal, où l'on m'a dit qu'il y a  
des choses fort instructives.

Le petit livre du *Militaire philosophe* vaut affu-  
rément mieux que toutes les campagnes; il est très-  
estimé en Europe de tous les gens éclairés. J'ai bien  
de la peine à croire qu'un militaire en soit l'auteur.  
Nous ne sommes pas comme les anciens Romains  
qui étaient à la fois guerriers, jurisconsultes et  
philosophes.

Vous ne me parlez plus de votre cou; pour moi  
je vous écris de mon lit dont mes maux me per-  
mettent rarement de sortir. On ne peut s'intéresser  
à vos affaires, ni vous embrasser plus tendrement  
que je le fais.

## L E T T R E X C I I I .

A M. MARIN,

CENSEUR ROYAL, SECRETAIRE GENERAL DE LA  
LIBRAIRIE, à Paris.

27 de novembre.

**V**ous me demandez, mon cher Monsieur, si je  
m'intéresse aux édits qui favorisent le commerce  
et les huguenots; je crois être, de tous les catholi-  
ques, celui qui s'y intéresse le plus. Je vous serai

très-obligé de me les envoyer. Il me semble que  
le conseil cherche réellement le bien de l'Erat; on  
n'en peut pas dire autant de messieurs de sorbonne. 1767.

J'ai lu les Lettres sur *Rabelais* et autres grands personnages. Ce petit ouvrage n'est pas assurément fait à Genève; il a été imprimé à Bâle, et non point en Hollande chez *Marc-Michel Rey*, comme le titre le porte. Il y a, en effet, des choses assez curieuses; mais je voudrais que l'auteur ne fût point tombé quelquefois dans le défaut qu'il semble reprocher aux auteurs hardis dont il parle.

Parmi une grande quantité de livres nouveaux qui paraissent sur cette matière, il y en a un surtout dont on fait un très-grand cas. Il est intitulé *le Militaire philosophe*, et imprimé en effet chez *Marc-Michel Rey*. Ce sont des lettres écrites au père *Mallebranche* qui aurait été fort embarrassé d'y répondre.

On a débité en Hollande, cette année, plus de vingt ouvrages dans ce goût. Je fais que la fréro-naille m'impute toutes ces nouveautés; mais je m'enveloppe avec sécurité dans mon innocence et dans le Siècle de *Louis XIV*, que je fais réimprimer augmenté de plus d'un tiers. Je profite de la permission que vous me donnez de vous adresser une copie de l'*errata* que l'exacte et avisée veuve *Duchefne* a perdu si à propos. Je mets tout cela sous l'enveloppe de M. de *Sartine*.

Adieu, Monsieur; vous ne sauriez croire combien votre commerce m'enchanté.

Sera-t-il donc permis au sieur *Cogé*, régent de

collège, d'employer le nom du roi pour me ca-  
1767 lomnier?

## L E T T R E X C I V .

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 28 de novembre.

**I**L y a environ quarante-cinq ans que monseigneur est en possession de se moquer de son humble serviteur. Il y a trois mois que je fors rarement de mon lit, tandis que monseigneur fort tous les jours de son bain pour aller dans le lit d'autrui; et vous êtes tout ébahi que je me sois habillé une fois pour assister à une petite fête. Puissiez-vous insulter encore quarante ans aux faiblesses humaines, en ne perdant jamais ni votre appétit, ni votre vigueur, ni vos grâces, ni vos railleries!

Vous avez laissé choir le tripot de la comédie de Paris. Je m'y intéresse fort médiocrement; mais je suis fâché que tout tombe, excepté l'opéra comique. J'ai peur d'avoir le défaut des vieillards qui font toujours l'éloge du temps passé; mais il me semble que le Siècle de *Louis XIV*, dont on fait actuellement une édition nouvelle fort augmentée, était un peu supérieur à notre siècle.

Comme cet ouvrage est suivi d'un petit abrégé qui va jusqu'à la dernière guerre, je ne manquerai pas de parler de la belle action de M. le duc d'*Aiguillon* qui a repoussé les Anglais. J'avais oublié cette consolation dans nos malheurs.

—  
 Votre ancien serviteur se recommande toujours  
 à votre bonté et loyauté, et vous présente son ten- 1767.  
 dre et profond respect. V.

## L E T T R E X C V.

A M. DE CHABANON.

30 de novembre.

L'ANECDOTE parlementaire, que vous avez  
 la bonté de m'envoyer, mon cher ami, m'est d'au-  
 tant plus précieuse, qu'aucun écrivain, aucun histo-  
 rien de *Louis XIV* n'en avait parlé jusqu'à présent.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Vous êtes bien plus attentif que le victorieux  
 auteur de l'éloge de *Charles V*. Il ne m'a point  
 appris d'anecdote, car il ne m'a point écrit du tout.  
 Je présume qu'il passe fort agréablement son temps  
 avec quelque fille d'*Aaron Abraschild*.

Je ne fais pas la moindre nouvelle des tripots de  
 Paris. J'ignore jusqu'au succès des doubles croches  
 de *Philidor*, et je suis toujours très-affligé de l'aven-  
 ture des croches de notre ami M. de *la Borde*. J'ai  
 sa *Pandore* à cœur, non parce que j'ai fourni la  
 toile qu'il a bien voulu peindre, mais parce que  
 j'ai trouvé des choses charmantes dans son exécu-  
 tion; et je souhaite passionnément qu'on joue le  
 péché originel à l'opéra. Vous me direz qu'il ne  
 mérite d'être joué qu'à la foire Saint-Laurent: cela

est vrai, si on le donne sous son véritable nom ;  
 1767. mais, sous le nom de Pandore, elle mérite le  
 théâtre de l'académie de musique. Je vous prie  
 toujours d'encourager M. de *La Borde* ; car pour  
 vous, mon cher ami, je vous crois assez encouragé  
 à établir votre réputation en détruisant l'Empire  
 romain. Mais commencez par établir un théâtre,  
 vous n'en avez point. La comédie française est  
 plus tombée que l'Empire romain.

Nous n'avons plus de soldats dans nos déserts  
 de Ferney. L'arrêt des augustes puissances contre  
 les illustres représentans est arrivé, et a été plus  
 mal reçu qu'une pièce nouvelle. Vous ne vous en  
 souciez guère, ni moi non plus.

Maman et toute la maison vous font les plus  
 tendres complimens ; j'enchéris sur eux tous. V.

## L E T T R E X C V I.

A M. M A R M O N T E L.

2 de décembre.

C O M M E N Ç O N S par les empereurs, mon très-  
 cher et illustre confrère, et ensuite nous viendrons  
 aux rois. Je tiens l'empereur *Justinien* un assez mé-  
 prisable despote, et *Bélisaire* un brave capitaine  
 assez pillard, aussi sottement cocu que son maître.  
 Mais pour la sorbonne, je suis toujours de l'avis  
 de *Deslandes* qui assure, à la page 299 de son  
 troisième

troisième volume, que c'est le corps le plus mé-  
 prisable du royaume. — 1767.

Pour le roi de Pologne, c'est tout autre chose. Je le révère, l'estime et l'aime comme philosophe et comme bienfaisant. Il est vrai que j'eus l'honneur de recevoir sa réponse au mois de mars, et que j'eus la discrétion de ne lui rien répliquer, parce que je craignis d'ennuyer un roi des Sarmates, qui me parut assez embarrassé entre un nonce, des évêques, des *Radzivil* et des Cracovie; mais, puisqu'il insinue que je dois lui écrire, il aura assurément de mes nouvelles.

Mon cher ami, vive le ministère de France, vive sur-tout M. le duc de *Choiseul* qui ne veut pas que les forboniqueurs prêchent l'intolérance dans un siècle aussi éclairé. On lime les dents à ces monstres, on rogne leurs griffes, c'est déjà beaucoup. Ils rugiront, et on ne les entendra seulement pas. Votre victoire est entière, mon cher ami: ces drôles-là auraient été plus dangereux que les jésuites, si on les avait laissés faire.

Je suis bien affligé que l'édit en faveur des protestans n'ait point passé. Ce n'est pas que les huguenots ne soient aussi fous que les forboniqueurs; mais, pour être fou à lier, on n'en est pas moins citoyens; et rien ne serait assurément plus sage que de permettre à tout le monde d'être fou à sa manière.

Il me paraît que le public commence à être fou de la musique italienne; cela ne m'empêchera jamais d'aimer passionnément le récitatif de *Lulli*. Les Ita-

Corresp. générale. Tome XIV. ○

1767 liens se moqueront de nous, et nous regarderont comme de mauvais singes. Nous prenons aussi les modes des anglais; nous n'existons plus par nous-mêmes. Le théâtre français est désert comme les prêches de Genève. La décadence s'annonce de toutes parts. Nous allions nous sauver par la philosophie, mais on veut nous empêcher de penser. Je me flatte pourtant qu'à la fin on pensera, et que le ministère ne sera pas plus méchant envers les pauvres philosophes, qu'envers les pauvres huguenots.

Je vous supplie d'embrasser pour moi le petit nombre de sages qui voudra bien se souvenir du vieux solitaire, votre tendre ami.

## L E T T R E X C V I I .

A M. D A M I L A V I L L E .

2 de décembre.

**M**ON cher ami, madame de *Sauvigni*, à qui j'avais écrit de la manière la plus pressante, sans vous compromettre en rien, s'explique elle-même sur les choses dont je ne lui avais point parlé; elle les prévient; elle me dit que M. *Mabille*, dont par parenthèse je ne savais pas le nom, n'est point mort; qu'on ne peut demander la place d'un homme en vie; que son fils d'ailleurs a exercé cet emploi depuis cinq années, à la satisfaction de ses supérieurs, et que, s'il était dépossédé, sa famille ferait à la mendicité.

Ces raisons me paraissent assez fortes. Il n'est point du tout question, dans cette lettre, des im-<sup>1767.</sup>pressions qu'on aurait pu donner contre vous à M. de *Sauvigni*. On n'y parle que des services que *Mabille* a rendus à l'intendance pendant quarante années. C'est encore une raison de plus pour assurer une récompense à son fils. Que voulez-vous que je réponde? faut-il que j'insiste? faut-il que je demande pour vous une autre place? ou voulez-vous vous borner à conserver la vôtre? Vous savez mieux que moi que les promesses des ministres qui ne sont plus en place, ne sont pas une recommandation auprès de leurs successeurs.

Vous savez qu'il n'y a point de survivance pour ces fortes d'emplois. Je vois avec douleur que je ne dois rien attendre de M. le duc de *Choiseul* dans cette affaire. Je n'ai jamais senti si cruellement le désagrément attaché à la retraite; on n'est plus bon à rien, on ne peut plus servir ses amis.

Je crois être sûr que M. de *Sauvigni* ne vous nuira pas dans l'emploi qui vous sera conservé; mais je crois être sûr aussi qu'il se fait un devoir de conserver au jeune *Mabille* la place de son père. En un mot, ce père n'est point mort; et ce serait, à mon avis, une grande indiscretion de demander son emploi de son vivant.

Mandez-moi, je vous prie, où vous en êtes, et quel parti vous prenez. Celui de la philosophie est digne de vous. Plût à Dieu que vous pussiez avoir un bénéfice simple, et venir philosopher à Ferney! Mais, si votre place vous vaut quatre

— mille livres, il ne faut certainement pas l'aban-  
1767. donner.

Vous êtes trop prudent, mon cher ami, pour mettre dans cette affaire le dépit à la place de la raison. Je ne vous parlerai point aujourd'hui de littérature quand il s'agit de votre fortune. Je suis d'ailleurs très-malade. Je vous embrasse avec la plus vive tendresse.

## L E T T R E X C V I I I .

A U M E M E .

A Ferney, 4 de décembre.

**M**ON cher ami, je reçois votre lettre du 28 de novembre, et vous devez avoir reçu la mienne du 2 de décembre, dans laquelle je vous mandais ce que j'avais fait auprès de M. le duc de *Choiseul* et de madame de *Sauvigni*. Je vous rendais compte de ses intentions et de ses raisons. Je lui envoie aujourd'hui une copie de la lettre de monsieur le contrôleur général, du 30 de mars. Ma lettre est pour elle et pour monsieur l'intendant qui m'a fait aussi l'honneur de me venir voir à Ferney. Mais, encore une fois, vous ferez plus en un quart d'heure à Paris par vous et par vos amis.

Je ne peux encore avoir reçu de réponse de monsieur le duc de *Choiseul*.

Vous ne me parlez point des nouveaux édits en faveur des négocians et des artisans. Il me semble

qu'ils font beaucoup d'honneur au ministère. C'est, en quelque façon, casser la révocation de l'édit de Nantes avec tous les ménagemens possibles. Cette sage conduite me fait croire qu'en effet des ordres supérieurs ont empêché les sorboniqueurs d'écrire contre la tolérance. Tout cela me donne une bonne espérance de l'affaire des *Sirven*, quoiqu'elle languisse beaucoup. 1767.

Je suis bien étonné qu'on ait imprimé à Paris l'*Essai historique* sur les dissidens de Pologne. Je ne crois pas que son Excellence, le nonce de sa Sainteté, ait favorisé cette impression.

On parle de quelques autres ouvrages nouveaux, entr'autres de quelques lettres écrites au prince de *Brunswick* sur *Rabelais*, et sur tous les auteurs italiens, français, anglais, allemands, accusés d'avoir écrit contre notre sainte religion. On dit que ces lettres sont curieuses. Je tâcherai d'en avoir un exemplaire et de vous l'envoyer, supposé qu'on puisse vous le faire tenir par la poste.

Je laisse-là l'opéra de *Philodor*; je ne le verrai jamais. Je ne veux point regretter des plaisirs dont je ne peux jouir. Tout ce que je fais, c'est que le récitatif de *Lulli* est un chef-d'œuvre de déclamation, comme les opéra de *Quinault* sont des chefs-d'œuvre de poésie naturelle, de passion, de galanterie, d'esprit et de grâces. Nous sommes aujourd'hui dans la boue, et les doubles croches ne nous en tireront pas.

Voici une réponse que je dois depuis deux mois à un commissaire de marine, qui a fait imprimer

— chez *Merlin* une ode sur la magnanimité. Je suis  
 1767. assailli tous les jours de vingt lettres dans ce goût.  
 Cela me dérobe tout mon temps, et empoisonne  
 la douceur de ma vie. Plus vos lettres me conso-  
 lent, plus celles des inconnus me désespèrent :  
 cependant il faut répondre, ou se faire des ennemis.  
 Les ministres sont bien plus à leur aise, ils ne  
 répondent point.

Je vous supplie de vouloir bien faire rendre ma  
 lettre, par *Merlin*, au magnanime commissaire de  
 marine.

J'attends l'édit du concile perpétuel des Gaules ;  
 je fais qu'il n'est pas enregistré par le public.

Adieu ; embrassez pour moi *Protagoras*, et aimez  
 toujours votre très-tendre ami. V.

## L E T T R E X C I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 7 de décembre.

**M**ON cher ange, je vous dépêche mon gendre  
 qui ne va à Paris ni pour l'opéra de *Philidor*, ni  
 pour l'opéra comique, ni pour le malheureux tripot  
 de l'expirante comédie française. Il aura le bonheur  
 de faire sa cour à mes deux anges, cela mérite bien  
 le voyage. De plus, il compte servir le roi, ce qui  
 est la suprême félicité. Puisse-t-il le servir longues  
 années en temps de paix !

J'ai vaincu mon horrible répugnance, en excédant

M. le duc de *Duras* de l'histoire de la falsification de mon testament. Je vois bien que je mourrai avant d'avoir mis ordre à mes affaires comiques, et que cela va produire une file de tracasseries qui ne finira point. Le théâtre de *Baron*, de le *Couvrenr*, de *Clairon*, n'en deviendra pas meilleur. La décadence est venue, il faut s'y soumettre; c'est le sort de toutes les nations qui ont cultivé les lettres; chacune a eu son siècle brillant, et dix siècles de turpitude.

Je finis actuellement par semer du blé, au lieu de semer des vers en terre ingrate; et j'achève, comme je le puis, ma ridicule carrière.

Vivez heureux en santé, en tranquillité.

Adieu, mon ange, que j'aimerai tendrement jusqu'au dernier moment de ma vie. *V.*

## L E T T R E C.

A M. DE CHABANON.

A Ferney, 7 de décembre.

**A**M I aussi essentiel qu'aimable, ayez tout pouvoir sur *Pandore*. Vous me donnez le fond de la boîte, et j'espère tout de votre goût, de la facilité de M. de *la Borde*. A l'égard de ma docilité, vous n'en doutez pas.

Je suis bien étonné qu'on ait fait un opéra d'*Ernélinde*, de *Rodoald* et de *Ricimer*; cela pourrait faire souvenir les mauvais plaisans.

1767. De ce plaissant projet d'un poëte ignorant  
 Qui, de tant de héros, va choisir Childebrand.

Le bizarre a succédé au naturel en tout genre. Nous sommes plus savans sur certains chefs intéressans que dans le siècle passé ; mais adieu les talens, le goût, le génie et les grâces.

Mes complimens à Rodoald ; je vais relire *Atis*. J'ai peur que vous ne soyez dégoûté de l'empire romain et d'Eudoxie, depuis que vous avez vu la misère où les pauvres acteurs sont tombés. On dit qu'il n'y a que la sorbonne qui soit plus méprisée que la comédie française.

J'envie le bonheur de M. *Dupuits* qui va vous embrasser. Je félicite M. de *la Harpe* de tous ses succès. Il en est si occupé qu'il n'a pas daigné m'écrire un mot depuis qu'il est parti de Ferney.

Madame *Denis* vous regrette tous les jours ; elle brave l'hiver et j'y succombe. Je lis et j'écris des sottises au coin de mon feu, pour me dépiquer.

J'ai reçu d'excellens mémoires sur l'Inde ; cela me console des mauvais livres qu'on m'envoie de Paris. Ces mémoires seraient peut-être mal reçus de votre académie, et encore plus de vos théologiens. Il est prouvé que les Indiens ont des livres écrits il y a cinq mille ans ; il nous sied bien après cela de faire les entendus ! Leurs pagodes, qu'on a prises pour des représentations de diables, sont évidemment les vertus personnifiées.

Je suis las des impertinences de l'Europe. Je partirai pour l'Inde, quand j'aurai de la santé et de

DE M. DE VOLTAIRE: 169  
de la vigueur. En attendant, conservez-moi une  
amitié qui fait ma consolation. V. 1767.

LETTRE CI.

A M P E A K O C K ,

*Ci-devant fermier général du roi de Patna.*

A Ferney, 8 de décembre.

**J**E ne saurais, Monsieur, vous remercier en anglais, parce que ma vieillesse et mes maladies me privent absolument de la facilité d'écrire. Je dicte donc en français mes très-sincères remerciemens sur le livre instructif que vous avez bien voulu m'envoyer. Vous m'avez confirmé de vive voix une partie des choses que l'auteur dit sur l'Inde, sur ses coutumes antiques, conservées jusqu'à nos jours, sur ses livres, les plus anciens qu'il y ait dans le monde; sur les sciences dont les brachmanes ont été les dépositaires; sur leur religion emblématique, qui semble être l'origine de toutes les autres religions. Il y a long-temps que je pensais, et que j'ai même écrit une partie des vérités que ce savant auteur développe. Je possède une copie d'un ancien manuscrit qui est un commentaire du *Veidam*, fait incontestablement avant l'invasion d'*Alexandre*. J'ai envoyé à la bibliothèque royale de Paris l'original de la traduction faite par un brame correspondant de notre pauvre compagnie des Indes, qui fait très-bien le français.

T. 92. *Corresp. générale.* Tome XIV. P

1767. Je n'ai point de honte, Monsieur, de vous supplier de me gratifier de tout ce que vous pourrez retrouver d'instructions sur ce beau pays où les *Zoroastre*, les *Pythagore*, les *Apollonius* de Thyane, ont voyagé comme vous.

J'avoue que ce peuple, dont nous tenons les échecs, le trictrac, les théorèmes fondamentaux de la géométrie, est malheureusement d'une superstition qui effraie la nature; mais, avec cet horrible et honteux fanatisme, il est vertueux; ce qui prouve bien que les superstitions les plus insensées ne peuvent étouffer la voix de la raison; car la raison vient de DIEU, et la superstition vient des hommes qui ne peuvent anéantir ce que DIEU a fait.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec une très-vive reconnaissance, etc.

## L E T T R E C I I.

A M. FENOUILLOT DE FALBAIRE.

A Ferney, 11 de décembre.

**J**E ne peux trop vous remercier, Monsieur, de la bonté que vous avez eue de m'envoyer votre pièce que l'éloquence et l'humanité ont dictée (\*). Elle est pleine de vers qui parlent au cœur, et qu'on retient malgré soi. Il y a des gens qui ont imprimé que, si on avait joué la tragédie de Mahomet devant *Ravaillac*, il n'aurait jamais assassiné *Henri IV*. *Ravaillac* pouvait fort bien aller à la comédie, il

(\*) L'honnête criminel.

avait fait ses études, et était un très-bon maître d'école. On dit qu'il y a encore à Angoulême des gens de sa famille qui sont dans les ordres sacrés, et qui, par conséquent, persécutent les huguenots au nom de DIEU. Il ne ferait pas mal qu'on jouât votre pièce devant ces honnêtes gens, et sur-tout devant le parlement de Toulouse. M. *Marmontel* vous en demandera probablement une représentation pour la forbonne.

Pour moi, Monsieur, je vous réponds que je la ferai jouer sur mon petit théâtre.

Je suis fâché que votre prédicant *Lismond* ait eu la lâcheté de laisser traîner son fils aux galères. Je voudrais que sa vieille femme s'évanouît à ce spectacle, que le père fût empressé à la secourir; qu'elle mourût de douleur entre ses bras; que, pendant ce temps-là, la chaîne partît; que le vieux *Lismond*, après avoir enterré sa vieille prédicante, allât vite à Toulon se présenter pour dégager son fils. Le fond de votre pièce n'y perdrait rien, et le sentiment y gagnerait.

Je voudrais aussi (permettez-moi de vous le dire) que, dans la scène de la reconnaissance, les deux amans ne se parlassent pas si long-temps sans se reconnaître, ce qui choque absolument la vraisemblance.

N'imputez ces faibles critiques qu'à mon estime. Je crois que vous pouvez rendre au théâtre le lustre qu'il commence à perdre tous les jours; mais soyez bien persuadé que Phèdre et Iphigénie feront tou-

— jours plus d'effet que des bourgeois. Votre flyle  
1767. vous appelle au grand.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime que vous  
méritez, votre très-humble, etc.

## L E T T R E C I I I .

A M. D A M I L A V I L L E .

11 de décembre.

J'ATTENDS demain une lettre de vous, mon cher  
ami; ainsi je vous réponds avant que vous m'ayez  
écrit, car l'éloignement du bureau de la poste me  
force toujours de mettre un grand intervalle entre  
les lettres que je reçois et celles que je réponds.

Je n'ai encore rien reçu de madame de *Sauvigni*,  
rien de M. le duc de *Choiseul*; mais j'ai reçu un  
livre imprimé à Avignon, intitulé *Dictionnaire anti-*  
*philosophique*, qui est assurément très-digne de son  
titre. Les malheureux y ont rassemblé toutes les  
ordures qu'on a vomies dans divers temps contre  
*Helvétius* et *Diderot*, et contre quelqu'un que vous  
connaissiez. La fureur de ces misérables est toujours  
couverte du masque de la religion: ils sont comme  
les coupeurs de bourse qui prient DIEU à haute  
voix en volant dans l'église.

L'ouvrage est sans nom d'auteur, le titre le fait  
débiter. Il y a des morceaux qui ne sont pas sans  
éloquence, c'est-à-dire l'éloquence des paroles;  
car, pour celle de la raison, il y a long-temps

qu'elle est bannie de tous les livres de ce caractère. —  
Trois jésuites, nommés *Patouillet*, *Nonotte* et *Cérui*, 1767.  
ont contribué à ce chef-d'œuvre. On m'assure qu'un  
avocat a déjà daigné répondre à ces maraudeurs, à la  
fin d'un livre qui roule sur des matières intéressantes.

Par quelle fatalité déplorable faut-il que des ennemis du genre-humain, chassés de trois royaumes, et en horreur à la terre entière, soient unis entre eux pour faire le mal, tandis que les sages qui pourraient faire le bien, sont séparés, divisés, et peut-être, hélas! ne connaissent pas l'amitié? Je reviens toujours à l'ancien objet de mon chagrin: les sages ne sont pas assez sages, ils ne sont pas assez unis, ils ne sont ni assez adroits, ni assez zélés, ni assez amis. Quoi! trois jésuites se liguent pour répandre les calomnies les plus atroces, et trois honnêtes gens resteront tranquilles!

Vous ne ferez pas tranquille sur le compte des *Sirven*. Je compte toujours, mon cher ami, que *M. Chardon* rapportera l'affaire incessamment devant le roi. Il sera comblé de gloire et béni de la patrie.

Avez-vous lu l'*Honnête criminel*? Il y a de très-beaux vers. L'auteur aurait pu faire de cette pièce un ouvrage excellent; il aurait fait une très-grande sensation, et aurait servi votre cause.

Je suis toujours très-malade, je sens de fortes douleurs; mais l'amitié qui m'attache à vous est bien plus forte encore.

Bonsoir, mon digne et vertueux ami.

## L E T T R E C I V .

A M. C H A R D O N .

11 de décembre.

M O N S I E U R ,

1767. **V**ous m'étonnez de vouloir lire des bagatelles ; quand vous êtes occupé à déployer votre éloquence sur les choses les plus sérieuses ; mais *Caton* allait à cheval sur un bâton avec un enfant, après s'être fait admirer dans le sénat. Je suis un vieil enfant ; vous voulez vous amuser de mes rêveries, elles sont à vos ordres ; mais la difficulté est de les faire voyager. Les commis à la douane des pensées sont inexorables. Je me ferais d'ailleurs, Monsieur, un vrai plaisir de vous procurer quelques livres nouveaux qui valent infiniment mieux que les miens ; mais je ne répondrais pas de leur catholicité. Ce qui me rassurerait, c'est que le meilleur rapporteur du conseil doit avoir sous les yeux toutes les pièces des deux parties.

Si vous pouvez, Monsieur, m'indiquer une voie sûre, je ne manquerai pas de vous obéir ponctuellement.

J'ose me flatter que vous ferez bientôt triompher l'innocence des *Sirven*, que vous ferez comblé de gloire ; soyez sûr que tout le royaume vous bénira ;

vous détruirez à la fois le préjugé le plus absurde, et la persécution la plus abominable. 1767.

J'ai l'honneur d'être, avec autant d'estime que de respect, Monsieur, votre, etc. *Voltaire.*

*P. S.* Vous me pardonnerez de ne pas vous écrire de ma main, mes maladies et mes yeux ne me le permettent pas.

## L E T T R E C V.

A M. L'ABBÉ MORELLET.

12 de décembre.

**V**ous êtes, mon cher docteur philosophe, le modèle de la générosité; c'est un éloge que les simples docteurs méritent rarement. Vous prévenez mes besoins par vos bienfaits. Je vous dois les belles et bonnes instructions que M. *Malesherbes* a bien voulu me donner. Cette interdiction de remontrances sous *Louis XIV*, pendant près de cinquante années, est une partie curieuse de l'histoire, et par conséquent entièrement négligée par les *Limiers* et les *Reboulet*, compilateurs de gazettes et de journaux. Je ne connais qu'une seule remontrance, en 1709, sur la variation des monnaies, encore ne fut-elle présentée qu'après l'enregistrement, et on n'y eut aucun égard.

Je vous supplie, mon cher philosophe, d'ajouter à vos bontés celle de présenter mes très-humbles remerciemens au magistrat philosophe qui m'a

éclairé. Plût à Dieu qu'il fût encore à la tête de  
 1767 la littérature. Quand on ôta au maréchal de *Villars*  
 le commandement des armées, nous fûmes battus ;  
 et lorsqu'on le lui rendit, nous fûmes vainqueurs.

Je suis accablé de vieillesse, de maladies, de  
 mauvais livres, d'affaires. J'ai le cœur gros de ne  
 pouvoir vous dire, aussi longuement que je le vou-  
 drais, tout ce que je pense de vous, et à quel point  
 je suis pénétré de l'estime et de l'amitié que vous  
 m'avez inspirées pour le reste de ma vie. *V.*

## L E T T R E C V I.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 13 de décembre.

**V**OTRE malingre et affligé serviteur ne peut  
 écrire de sa main à son héros. Tout languissant qu'il  
 est, il compte bien donner non-seulement la *Fiancée*  
*du roi de Garbe*, quand il aura quatre-vingts ans,  
 mais encore le *Portier des chartreux* pour petite  
 pièce, que monseigneur fera représenter à la cour,  
 avec tout l'appareil convenable.

La prison du prince de *Condé*, la mort de *Fran-*  
*çois II* seraient, à la vérité, un sujet de tragédie ;  
 mais je ne répons pas de l'approbation de la police.  
 La pièce serait très-froide, si elle n'était pas très-  
 insolente ; et si elle était insolente, on ne pourrait  
 la jouer qu'en Angleterre.

En attendant, si j'avais quelque chose à demander

au tripot, ce ferait qu'on achevât les représentations des Scythes. On ne les a données que quatre fois, et elles ont valu fix cents francs à *le Kain*. Il n'y a plus de lois, plus d'honneur, plus de reconnaissance dans le tripot. 1767.

J'oserais implorer votre protection comme les Génois; mais monseigneur vient à Paris passer fix semaines, et partager son temps entre les affaires et les plaisirs; ensuite il court dans le royaume du prince noir pour le reste de l'année, et je ne puis alors recourir aux lois, du fond de mes déserts des Alpes.

On m'a mandé que vous aviez abandonné tout net le département dudit tripot; alors je me suis adressé à M. le duc de *Duras*, afin que mes prières ne fortissent point de la famille.

On m'a fait un grand crime dans Paris, c'est-à-dire parmi sept ou huit personnes de Paris, d'avoir ôté un rôle à mademoiselle *Durancy*, pour le donner à mademoiselle *Dubois*. Le fait est que j'ai écrit une lettre de politesses et de plaisanteries à mademoiselle *Dubois*, et qu'il m'est très-indifférent par qui tous mes pauvres rôles soient joués. Je ne connais aucune actrice. Le bruit public est que le cu de mademoiselle *Durancy* n'est ni si blanc ni si ferme que celui de mademoiselle *Dubois*; je m'en rapporte aux connaisseurs, et je n'ai acception de personne.

Vous ne connaissez pas d'ailleurs ma déplorable situation. Si j'avais l'honneur de vous entretenir seulement un quart d'heure, mon héros poufferait

1767. de rire. Il fait ce que c'est que l'absence, et combien on dépend quand on est à cent lieues de son tripot; mais il fait aussi que je voudrais ne dépendre que de lui, et que c'est à lui que je suis attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.

A l'égard du jeune homme dont vous avez eu la bonté de me renvoyer la lettre, il est vrai que c'est un des seigneurs les mieux mis et les plus brillans. J'ai peur que sa magnificence ne lui coûte de tristes momens. Je ne me mêle plus en aucune manière de ses affaires. J'ai eu pour lui, pendant un an, toutes les attentions que je devais à un homme envoyé par vous; je n'ai rien négligé pour le rendre digne de vos bontés: c'est maintenant à M. *Hénin* uniquement à se charger de son sort et de sa conduite. Si vous avez quelques ordres à me donner sur son compte, je les exécuterai avec exactitude; mais je ne ferai absolument rien sans vos ordres précis.

Agréez, Monseigneur, avec autant de bonté que de plaisanterie, mon très-tendre et profond respect.

*Voltaire.*

L E T T R E C V I I .

A M. D A M I L A V I L L E .

14 de décembre.

**M**ON cher ami, je reçois votre lettre du 8 du mois avec votre mémoire. Il n'y a, je crois, rien à répliquer; mais la puissance ne cède pas à la

raison : *Sic volo, sic jubeo*, est d'ordinaire la raison des gens en place. Il faut absolument entourer M. et madame de *Sauvigni* de tous les côtés, et les empêcher sur-tout de donner contre vous des impressions qu'il ne serait peut-être plus possible de détruire, quand la place qui vous est si bien due viendrait à vaquer. 1767.

J'ai écrit encore à madame de *Sauvigni*, et je lui ai fait parler. Je me flatte qu'ils ne verront pas votre mémoire; il les mettrait trop dans leur tort, et des reproches si justes ne serviraient qu'à les aigrir.

Je suis très-fâché que vous ayez donné le mémoire à M. *Foulon*. S'il parvient à M. de *Sauvigni*, il sera fâché qu'on dévoile qu'il a déjà demandé la place en question pour d'autres, et sur-tout pour un receveur général des finances à qui elle ne convient point. Cette démarche que vous rappelez a plutôt l'air d'un marché que d'une protection. L'affaire est délicate et demande à être traitée avec tous les ménagemens possibles: heureusement vous avez du temps. Ne pourriez-vous point trouver quelque ami auprès de M. *Cochin* qui est un homme juste, et qui ferait sentir à monsieur le contrôleur général le prix de vos longs et utiles services.

Je n'aurai probablement aucune réponse, de long-temps, de M. de *Choiseul*; il me néglige beaucoup. On m'a fait des tracasseries auprès de lui pour les sottises affaires de Genève, mais c'est ce qui m'inquiète fort peu.

Ne manquez pas, mon cher ami, de m'écrire dès que le titulaire sera prêt d'aller rendre ses comp-

1767. tes à DIEU; j'écrirai alors sur le champ à M. le duc de *Choiseul*. Malgré tout ce que le sieur *Tronchin* a fait pour lui persuader que je prenais le parti des représentans, je représenterai très-hardiment pour vous; car vous sentez bien que la place n'étant pas encore vacante, je n'ai pu écrire que de façon à préparer les voies; et encore m'a-t-il été fort difficile de faire venir la chose à propos, dans une lettre où il était question d'autres affaires, écrite à un ministre chargé du poids de la guerre, de la paix et du détail des provinces. Mais quand il s'agira réellement de donner la place qui vous est due, alors il se souviendra que je lui en ai déjà écrit. Je crois même qu'il ferait bon que vous préparassiez à l'avance un mémoire court pour monsieur le contrôleur général; je l'enverrais à M. de *Choiseul*, et il ferait homme à le donner lui-même.

Je ne fais plus rien de l'affaire des *Sirven*.

Voici une petite réponse que j'ai cru devoir faire, par mon laquais, au sieur *Cogé* qui m'a fait l'honneur de m'écrire.

Adieu; je vous embrasse, mon très-cher ami. Je suis dans mon lit, accablé de maux et d'affaires.

## L E T T R E C V I I I .

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

16 de décembre.

M O N cher Marquis, je vous ai écrit une lettre bien chagrine; mais j'en ai reçu une de M. le duc de *Duras* si plaisante, si gaie, si pleine d'esprit, que me voilà tout consolé. Il est bien avéré que mademoiselle *Dubois* a joué à la pauvre *Durancy* un tour de maître *Gonin*; mais il n'est pas moins avéré que le tripot tragique est à tous les diables. Il faut que je sois une bonne pâte d'homme, bien faible, bien fotte pour m'y intéresser encore. La seule ressource peut-être serait d'engager mademoiselle *Clairon* à réparer; mais où trouver des hommes? Elle ferait-là comme madame *Gigogne* qui danse avec de petits *Polichinelles* de trois pouces de haut.

Vous n'avez què *le Kain*, mais on dit qu'il a une maladie qui n'est pas favorable à la voix.

Je vous recommande à la Providence.

Le théâtre n'est pas la seule chose qui m'embarrasse, j'ai quelques autres chagrins en prose et en arithmétique.

Je vous prie de communiquer ma lettre à monsieur d'*Argental*. Adieu, mon cher Marquis; le bon temps est passé.



## LETTRE CIX.

A M. DE POMARET,

*Ministre du saint Evangile, à Ganges en Languedoc.*

18 de décembre.

— LE solitaire à qui M. de Pomaret a écrit, a tenté ;  
 1767. en effet, tout ce qu'il a pu pour servir des citoyens  
 qu'il regarde comme ses frères, quoiqu'il ne pense  
 ni comme eux ni comme leurs persécuteurs. On a  
 déjà donné deux arrêts du conseil, en vertu des-  
 quels tous les protestans, sans être nommés, peu-  
 vent exercer toutes les professions, et sur-tout celle  
 de négocians. L'édit, pour légitimer leurs mariages,  
 a été quatre fois sur le tapis au conseil privé du roi.  
 A la fin il n'a point passé, pour ne pas choquer le  
 clergé trop ouvertement ; mais on a écrit secréte-  
 ment une lettre circulaire à tous les intendans du  
 royaume ; on leur recommande de traiter les pro-  
 testans avec une grande indulgence. On a supprimé  
 et saisi tous les exemplaires d'un décret de la sor-  
 bonne, aussi insolent que ridicule, contre la tolé-  
 rance. Le gouvernement a été assez sage pour ne  
 pas souffrir que des pédans d'une communion ofas-  
 sent damner toutes les autres de leur autorité privée.  
 Les hommes s'éclairent, et le *contrains-les d'entrer*  
 paraît aujourd'hui aussi absurde que tyrannique.

M. de Pomaret peut compter sur la certitude de

ces nouvelles, et sur les sentimens de celui qui a  
l'honneur de lui écrire. 1767.

## L E T T R E C X.

A M. DE CHABANON.

18 de décembre.

**M**ON cher enfant, mon cher ami, mon cher confrère, je ne me connais pas trop en *C sol ut* et en *F ut fa*. J'ai l'oreille dure, je suis un peu sourd; cependant je vous avoue qu'il y a des airs de Pandore qui m'ont fait beaucoup de plaisir. J'ai retenu, par exemple, malgré moi,

Ah! vous avez pour vous la grandeur et la gloire,

D'autres airs m'ont fait une grande impression et laissent encore un bruit confus dans le tympan de mon oreille.

Pourquoi fait-on par cœur les vers de *Racine*? c'est qu'ils sont bons. Il faut donc que la musique retenue par les ignorans soit bonne aussi. On me dira que chacun fait par cœur :

J'appelle un chat un chat, et Rollet un fripon.

Aimez-vous la muscade? on en a mis par-tout, etc.

ce sont des vers du Pont-neuf, et cependant tout le monde les fait par cœur: que la plupart des arriettes de *Lulli* sont des airs du Pont-neuf et des barcarolles de Venise, d'accord; aussi ne les a-t-on

— pas retenus comme bons , mais comme faciles.  
 1767. Mais, pour peu qu'on ait de goût, on grave dans sa mémoire tout l'*Art poétique* et quatre actes entiers d'Armide. La déclamation de *Lulli* est une mélodie si parfaite, que je déclame tout son récitatif en suivant ses notes, et en adoucissant seulement les intonations; je fais alors un très-grand effet sur les auditeurs, et il n'y a personne qui ne soit ému. La déclamation de *Lulli* est donc dans la nature, elle est adaptée à la langue, elle est l'expression du sentiment.

Si cet admirable récitatif ne fait plus aujourd'hui le même effet que dans le beau siècle de *Louis XIV*, c'est que nous n'avons plus d'acteurs, nous en manquons dans tous les genres; et, de plus, les ariettes de *Lulli* ont fait tort à sa mélodie, et ont puni son récitatif de la faiblesse de ses symphonies. Il faut convenir qu'il y a bien de l'arbitraire dans la musique. Tout ce que je fais, c'est qu'il y a dans la *Pandore* de M. de la *Borde* des choses qui m'ont fait un plaisir extrême.

J'ai d'ailleurs de fortes raisons qui m'attachent à cette *Pandore*. Je vous demanderai sur-tout de faire une bonne brigue, une bonne cabale pour qu'on ne retranche point

O Jupiter! ô fureurs inhumaines!

Eternel persécuteur,

De l'infortune créateur, etc.

et non pas de l'*infortuné*, comme on l'a imprimé; cela est très-janséniste, par conséquent très-ortho-  
doxe

doxe dans le temps présent ; ces b... font DIEU —  
 auteur du péché ; je veux le dire à l'opéra. Ce petit 1767.  
 blasphème sied, d'ailleurs, à merveille dans la bouche  
 de *Prométhée* qui, après tout, était un très-grand  
 seigneur, fort en droit de dire à *Jupiter* ses vérités.

Si vous recevez des jansénistes dans votre acadé-  
 mie, tout est perdu ; ils vont inonder la face de la  
 France. Je ne connais point de secte plus dangereuse  
 et plus barbare. Ils sont pires que les presbytériens  
 d'Ecosse. Recommandez-les à M. d'*Alembert* ; qu'il  
 fasse justice de ces monstres ennemis de la raison,  
 de l'Etat et des plaisirs.

Je plains beaucoup mademoiselle *Durancy*, s'il est  
 vrai qu'elle ait la voix dure et les fesses molles. On  
 dit que mademoiselle *Dubois* a un très-beau cu ;  
 elle devait se contenter de cet avantage ; et ne pas  
 falsifier ma lettre pour faire abandonner le tripot de  
 la comédie à cette pauvre enfant. Ce n'est pas là  
 un tour d'honnête fille, c'est un tour de prêtre ;  
 mais, si elle est belle, si elle est bonne actrice, il  
 faut tout lui pardonner. M. le duc de *Duras* a con-  
 staté ce petit artifice ; mais il est fort indulgent pour  
 les belles, ainsi qu'on doit l'être ; il a établi une  
 petite école de déclamation à Versailles.

Puissiez-vous avoir des acteurs pour votre Empire  
 romain. Je m'intéresse à votre gloire comme un père  
 tendre. Je vous aimerai, vous et les beaux arts, jus-  
 qu'au dernier moment de ma vie ; maman est de  
 moitié avec moi. V.

## LETTRE CXI.

A U M E M E.

21 de décembre.

— 1767. **M**ON cher ami, vous me faites aimer le péché originel. *St. Augustin* en était fou ; mais celui qui inventa la fable de *Pandore* avait plus d'esprit que *St. Augustin*, et était beaucoup plus raisonnable. Il ne damne point les enfans de notre mère *Pandore*, il se contente de leur donner la fièvre, la goutte, la gravelle par héritage. J'aime *Pandore*, vous dis je, puisque vous l'aimez. Tout malade, et tout héritier de *Pandore* que je suis, j'ai passé une journée entière à rapetasser l'opéra dont vous avez la bonté de vous charger. J'envoie le manuscrit qui est assez gros à *M. de la Borde*, en le priant de vous le remettre. Je lui pardonne l'infidélité qu'il m'a faite pour *Amphion*. Cet *Amphion* était à coup sûr sorti de la boîte ; il lui reste l'espérance très-légitime de faire un excellent opéra avec votre secours.

Mademoiselle *Dubois* m'a joué d'un tour d'adresse : mais, si elle est aussi belle qu'on le dit, et si elle a les tetons et le cu plus durs que mademoiselle *Durancy*, je lui pardonne ; mais je n'aime point qu'on m'impute d'avoir célébré les amours et le style de *M. Dorat*, attendu que je ne connais ni sa maîtresse ni les vers qu'il a faits pour elle. Cette accusation est fort injuste, mais les gens de bien seront toujours persécutés.

Père *Adam* est tout ébouriffé qu'on ait chassé les jésuites de Naples, la baïonnette au bout du fusil; 1767. il n'en a pas l'appétit moins dévorant. On dit que ces jésuites ont emmené avec eux deux cents petits garçons et deux cents chèvres; c'est de la provision jusqu'à Rome. Il ne serait pas mal qu'on envoyât chaque jésuite dans le fond de la mer, avec un janséniste au cou.

Madame *Denis* mangera demain vos huitres; je pourrai bien en manger aussi, pourvu qu'on les grille. Je trouve qu'il y a je ne fais quoi de barbare à manger un aussi joli petit animal tout cru. Si messieurs de sorbonne mangent des huitres; je les tiens anthropophages.

Je vous recommande, mon cher confrère en *Apollon*, l'Empire romain et *Pandore*. Nous vous aimons tous comme vous méritez d'être aimé. V.

## L E T T R E C X I I .

A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR LE DUC DE BOUILLON.

A Ferney, 23 de décembre.

MONSEIGNEUR,

J E n'ai appris la perte cruelle que vous avez faite que dans l'intervalle de ma première lettre, et celle dont votre Altesse m'a honoré. Personne ne souhaite plus que moi que le sang des grands-hommes et

— des hommes aimables ne tarisse point sur la terre.  
 1767. Je suis pénétré de votre douleur, et sûr de votre courage.

Je ne crains pas plus les maléonistes que les jansénistes et les molinistes. Le siècle de *Louis XIV* était beaucoup plus éloquent que le nôtre, mais bien moins éclairé. Toutes les misérables disputes théologiques sont bafouées aujourd'hui par les honnêtes gens, d'un bout de l'Europe à l'autre. La raison a fait plus de progrès en vingt années que le fanatisme n'en avait fait en quinze cents ans.

Nos mœurs changent, Brutus, il faut changer nos lois.

*Bossuet* avait de la science et du génie; il était le premier des déclamateurs, mais le dernier des philosophes; et je puis vous assurer qu'il n'était pas de bonne foi. Le quiétisme était une folie qui passa par la tête périgourdine de *Fénelon*, mais une folie pardonnable, une folie d'un cœur tendre, et qui devint même héroïque dans lui. Je ne vois dans la conduite du cardinal de *Bouillon* que celle d'une ame noble qui fut intrépide dans l'amitié et dans la disgrâce. Je n'aime point Rome, mais je crois qu'il fit très-bien de se retirer à Rome.

J'ai déjà insinué mes sentimens dans les éditions précédentes du Siècle de *Louis XIV*. Je les développerai dans cette édition nouvelle, avec mon amour de la vérité, mon attachement pour votre maison, mon respect pour le trône, et mes ménagemens pour l'Eglise.

Serai-je assez hardi, Monseigneur, pour vous

supplier de m'envoyer tout ce qui concerne l'im-  
pudent et ridicule interrogatoire fait à madame la <sup>1767.</sup>  
duchesse de *Bouillon* par ce *la Reynie*, l'ame dam-  
née de *Louvois*. Le temps de dire la vérité est venu.  
Soyez sûr de mon zèle et de la discrétion que je  
dois à votre confiance.

Je garderai le secret à *M. Maigrot*. Il paraît que  
ce *M. Maigrot* a arrangé quelques petites affaires  
entre votre Altesse et moi indigne, il y a environ  
vingt-cinq ans. S'il est parent d'un certain évêque  
*Maigrot* qui alla à la Chine combattre les jésuites,  
je l'en aime davantage.

Conservez-moi, Monseigneur, vos bontés qui  
me sont précieuses. Je suis attaché à votre Altesse  
avec le plus tendre et le plus profond respect. V.

## L E T T R E C X I I I.

A M. CHARDON.

25 de décembre.

M O N S I E U R ,

J E n'ai pu retrouver le petit mémoire fait par  
un conseiller du parlement de Toulouse, dans  
lequel on justifie l'affassinat juridique de *Jean Calas*,  
et on soutient l'incompétence et l'irrégularité pré-  
tendue de l'arrêt de messieurs les maîtres des re-  
quêtes. Mais je crois que vous recevrez dans une  
quinzaine de jours, au plus tard, cette pièce de

— Toulouse même ; elle vous sera adressée sous l'en-  
1767. veloppe de M. le duc de *Choiseul*.

Je crois que les circonstances n'ont jamais été plus favorables pour tirer la famille *Sirven* de l'oppression cruelle dans laquelle elle gémit depuis six années. Elle a contre elle un juge ignorant, un parlement passionné, un peuple fanatique; mais elle aura pour elle son innocence et M. *Chardon*.

Cette affaire est bien digne de vous, Monsieur. Non-seulement vous serez béni par cinq cents mille protestans, mais tous les catholiques ennemis de la superstition et de l'injustice, vous applaudiront. Je me flatte enfin que l'absence de M. *Gilbert* ne vous empêchera point de rapporter l'affaire devant le roi, et je suis bien sûr que le roi sera touché de la manière dont vous la rapporterez. Je m'intéresse autant à votre gloire qu'à la justification des *Sirven*.

J'ai lu le livre de M. de *la Rivière*; je ne fais si c'est parce que je cultive quelques arpens de terre, que je n'aime point que les terres soient seules chargées d'impôts. J'ai peur qu'il ne se trompe avec beaucoup d'esprit, mais je m'en rapporte à vos lumières.

J'ai l'honneur d'être, avec beaucoup de respect et un attachement qui se fortifie tous les jours, Monsieur, votre, etc. *Voltaire*.

P. S. J'apprends dans le moment, Monsieur, que vous allez faire le rapport devant le roi. Vous n'aurez point encore reçu le mémoire du conseiller

de Toulouse contre messieurs les maîtres des requêtes; mais soyez assuré qu'il existe; je l'ai lu, 1767. et je suis incapable de vous tromper.

## L E T T R E C X I V.

A M. DE CHABANON.

25 de décembre.

EN qualité de vieux feseur de vers, mon cher ami, je voudrais avoir fait les deux épigrammes qu'on m'a envoyées, et sur-tout celle contre *Piron* qui venge un honnête homme des insultes d'un fou; mais pour les vers contre *M. Dorat*, je les condamne, quoique bien faits. Il ne faut point troubler les ménages; on doit respecter l'amour, on doit encore plus respecter la société. Il est très-mal de m'imputer ce sacrilège. Je n'aime point, d'ailleurs, à nourrir les enfans que je n'ai point faits. En un mot, j'ai beaucoup à me plaindre; le procédé n'est pas honnête.

Oui vraiment, j'ai lu le *Galérien*; il y a des vers très-heureux, il y en a qui partent du cœur, mais aussi il y en a de pillés. Le style est facile, mais quelquefois trop incorrect. La bourse donnée par le galérien à la dame ressemble trop à *Nanine*. Le vieux prédicant est un infame d'avoir laissé son fils aux galères si long-temps. La reconnaissance péche absolument contre la vraisemblance. Le dernier acte est languissant; la pièce n'est pas bien faite,

— mais il y a des endroits touchans. L'auteur me l'a  
1767. envoyée; je l'ai loué sur ce qu'il a de louable.

Il paraît une nouvelle histoire de *Louis XIII* que je n'ai pas encore lue. Celle de *le Vassor* doit être dans la bibliothèque du roi, comme *Spinosa* dans celle de monsieur l'archevêque.

Je vous ai déjà mandé, mon cher confrère en *Melpomène*, que j'ai envoyé à M. de la *Borde* Pandore avec une grande partie des changemens que vous désirez, le tout accompagné de quelques réflexions qui me sont communes avec maman. Elle s'est gorgée de vos huitres. Je suis toujours embarrassé de savoir comment les huitres font l'amour; cela n'est encore tiré au clair par aucun naturaliste.

J'attends avec bien de l'impatience l'ouvrage de M. *Anquetil*; j'aime *Zoroastre* et *Brama*, et je crois les Indiens le peuple de toute la terre le plus anciennement civilisé. Croiriez-vous que j'ai eu chez moi le fermier général du roi de *Patna*. Il sait très-bien la langue courante des brames, et m'a envoyé des choses fort curieuses. Quand on songe que, chez les Indiens, le premier homme s'appelle *Adimo*, et la première femme d'un nom qui signifie la vie, ainsi que celui d'*Eve*; quand on fait réflexion que notre article le était *a* vers le *Gange*, et qu'*Abrama* ressemble prodigieusement à *Abram*, la foi peut être un peu ébranlée; mais il reste toujours la charité qui est bien plus nécessaire que la foi. Ceux qui m'imputent l'épigramme contre M. *Dorat* n'ont point du tout de charité, l'abbé *Guion* encore moins;

mais

mais vous en avez, et de celle qu'il me faut. Je vous le rends bien, et je vous aime de tout mon cœur. 1767.

## L E T T R E C X V.

A M. OLIVIER DES MONTS, à *Anduse*.

25 de décembre.

LA personne à qui vous avez bien voulu écrire, Monsieur, le 17 de décembre, peut d'abord vous assurer que vous ne ferez point pendu. L'horrible absurdité des persécutions sur des matières où personne ne s'entend, commence à être décriée partout. Nous sortons de la barbarie. Un édit pour légitimer vos mariages a été mis trois fois sur le tapis devant le roi à Versailles; il est vrai qu'il n'a point passé; mais on a écrit à tous les gouverneurs de province, procureurs généraux, intendans, de ne vous point molester. Gardez-vous bien de présenter une requête au conseil, au nom des protestans, sur le nouvel arrêt rendu à Toulouse; elle ne ferait pas reçue: mais voici, à mon avis, ce qu'il faut faire.

Un conseiller au parlement de Toulouse fit imprimer, il y a environ quatre mois, une lettre contre le jugement définitif rendu par messieurs les maîtres des requêtes en faveur des *Calas*. Le conseil y est très-maltraité, et on y justifie, autant qu'on le peut, l'assassinat juridique commis par les juges

T. 92. *Corresp. générale*. Tome XIV. R



DE M. DE VOLTAIRE. 195

LETTRE CXVI.

A M. MAIGROT,

CHANCELIER DU DUCHÉ SOUVERAIN

DE BOUILLON.

A Ferney, 28 de décembre.

MONSIEUR,

Vous m'imposez le devoir de la reconnaissance pour le reste de ma vie, puisque c'est vous qui m'avez assuré une rente viagère, et qui me faites connaître la vérité que j'aime encore mieux qu'une rente. 1767.

A propos de vérité, je dois vous dire que monseigneur l'électeur palatin ne croit ni au prétendu cartel proposé par l'électeur *Charles-Louis* au vicomte de *Turenne*, ni à la lettre que *M. de Ramsay* a imprimée dans son histoire, ni à la réponse. Effectivement la lettre de l'électeur est du style de *Ramsay*, et ce *Ramsay* était un peu enthousiaste. Cependant feu *M. le cardinal d'Avvergne* m'a fait l'honneur de me dire plusieurs fois que le cartel était vrai, et *M. le grand prieur de Vendôme* disait qu'il en était sûr. Les historiens et le public aiment ces petites anecdotes.

Je me flatte que vous mettez le comble à votre générosité en me faisant part de la lettre de *Louis XIV.*

— au cardinal de *Bouillon* (\*), laquelle doit être des  
1767. premiers jours d'avril ou des derniers de mars  
1699. Cette lettre est nécessaire, elle est le fonde-  
ment de tout.

Si vous aviez aussi quelques anecdotes intéres-  
santes sur le prince de *Turenne* qui donnait de si  
grandes espérances, et qui fut tué à la bataille de  
*Steinkerque*, vous me mettriez en état de déployer  
encore plus le zèle qui m'attache à cette illustre  
maison.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que  
je vous dois, etc.

## L E T T R E C X V I I .

A M A D A M E N E C K E R .

28 de décembre.

M A D A M E ,

**I**L faut que j'implore votre esprit conciliant con-  
tre l'esprit de tracasseries; ce n'est pas des tracas-  
series de *Genève* dont je parle; on a beau vouloir  
m'y fourrer, je n'y ai jamais pris part que pour  
en rire avec la belle *Catherine Ferbot*, digne objet  
des amours inconstans de *Robert Covelle*. Il s'agit  
d'une autre tracasserie que le tendre amour me fait  
de *Paris* au mont *Jura*, à l'âge de soixante et qua-

(\*) Relativement à l'affaire du quicéisme.

torze ans, temps auquel on a peu de chose à dé-  
mêler avec ce monsieur. 1767.

On m'a envoyé de Paris des vers bien faits sur M. Dorat et sa maîtresse ; on m'a envoyé aussi une réponse de M. Dorat très-bien faite ; mais, ce qui est assurément très-mal fait, c'est de m'imputer les vers contre les amours et la poésie de M. Dorat. Je jure, par votre sagesse et votre bonté, Madame, que je n'ai jamais su que M. Dorat eût une nouvelle maîtresse. Je leur souhaite à tous deux beaucoup de plaisir et de constance. Mais il me paraît qu'il y a de l'absurdité à me faire auteur d'un petit madrigal qui tend visiblement à brouiller l'amant et la maîtresse, chose que j'ai regardée toute ma vie comme une méchante action.

Je sais que M. Dorat vient chez vous quelquefois ; je vous prie de lui dire, pour la décharge de ma conscience, que je suis innocent, et qu'il faudrait être un innocent pour me soupçonner ; c'est apparemment le sieur Cogé, ou quelque licencié de forbonne, qui a débité cette abominable calomnie dans le *prima mensis*. En un mot, je m'en lave les mains. Je ne veux point qu'on me calomnie, et je vous prends pour ma caution. Que celui qui a fait l'épigramme la garde ; je ne prends jamais le bien d'autrui.

J'apprends, dans le moment, que la demoiselle qui est l'objet de l'épigramme est une demoiselle de l'opéra. Je ne fais si elle est danseuse ou chanteuse ; j'ai beaucoup de respect pour ces deux talens, et il ne me viendra jamais en pensée de

— 1767. troubler son ménage. On dit qu'elle a beaucoup d'esprit; je la révère encore plus. Mais, Madame, si l'esprit, les grandes connaissances et la bonté du cœur méritent les plus grands hommages, vous ne pouvez douter de ceux que je vous rends, et des sentimens respectueux avec lesquels je ferai toute ma vie votre, etc.

## LETTRE CXVIII.

A M. MARMONTEL.

1 de janvier.

— 1768. **Q**UE voulez-vous que je vous dise, mon cher confrère? Le pain vaut quatre sous la livre; il y a des gens de mérite qui n'en ont pas assez pour nourrir leur famille, et on a élevé des palais pour loger et nourrir des fainéans qui ont beaucoup moins de bon sens que *Panurge*, qui sont bien loin de valoir frère *Jean des Entomures*, et qui n'ont d'autre soin, après boire, que de replonger les hommes dans la crasse ignorance qui dota autrefois ces poliflons.

Tout ce qui m'étonne, c'est qu'on ne se soit pas encore avisé de faire une faculté des petites maisons. Cette institution aurait été beaucoup plus raisonnable; car enfin les petites maisons n'ont jamais fait de mal à personne, et la sacrée faculté en a fait beaucoup. Cependant, pour la consolation des honnêtes gens, il paraît que la cour fait

de ces cuistres foutrés tout le cas qu'ils méritent, et que, si on ne les détruit pas, comme on a détruit les jésuites, on les empêche au moins d'être dangereux. 1768.

On n'en fait pas encore assez. Il faudrait leur défendre, sous peine d'être mis au carcan avec un bonnet d'âne, de donner des décrets. Un décret est une espèce d'acte de juridiction. Ils peuvent tout au plus dire leur avis comme les autres citoyens, au risque d'être fustigés; mais ils n'ont pas plus droit que *Fréron* de donner un décret. Les théologiens ne donnent des décrets ni en Angleterre ni en Prusse; aussi les Anglais et les Prussiens nous ont bien battus. Il faut de bons laboureurs et de bons soldats, de bons manufacturiers, et le moins de théologiens qu'il soit possible: tous ces petits ergoteurs rendent une nation ridicule et méprisable. Les Romains, nos vainqueurs et nos maîtres, n'ont point eu de sacrée faculté de théologie.

Adieu, mon cher ami; mes respects à madame *Geoffrin*.

## LETTRE CXIX.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 6 de janvier.

**M.** *Hénin*, résident à Genève, me mande, Monseigneur, qu'il a eu l'honneur de vous écrire au sujet de *Gallien*. Vous avez vu, par mes lettres, que je n'espérais pas que ce jeune homme se main-

1768. tint long-temps dans ce poste. Il s'est avisé de faire imprimer une mauvaise pasquinade, dans le style d'un laquais, sur les affaires de Genève; et il a eu la méchanceté inepte de me l'attribuer, en l'imprimant sous le nom d'un *vieillard moribond*, et en ajoutant à ce titre des qualifications peu agréables.

M. *Hénin* m'a envoyé l'ouvrage, et m'a instruit en même temps qu'il était obligé de le renvoyer, et qu'il vous en écrivait.

Mon respect pour la protection dont vous l'honoriez m'avait fait toujours dévorer dans le silence les perfidies qu'il m'avait faites. Il allait acheter à Genève tous les libelles qu'il pouvait déterrer contre moi, et les vendait à ceux qui venaient dans le château. Je lui remontrai l'énormité et l'ingratitude de ce procédé. Je voulus bien ne l'imputer qu'à sa curiosité et à sa légèreté. Je ne voulus point vous en instruire. J'espérai toujours que le temps et l'envie de vous plaire pourraient corriger son caractère. Je vois, par une triste expérience, que mes ménagemens ont été trop grands et mes espérances trop vaines.

Je pense qu'il serait convenable qu'il allât en Dauphiné pour y faire imprimer l'histoire de cette province qu'il a entreprise. Il est du village de Salmorans dont il a pris le nom, et il avait toujours témoigné le désir d'aller voir ses parens.

Peut-être l'article de ses dettes fera-t-il un peu embarrassant avant qu'il parte de Genève. On prétend qu'elles vont à plus de cent louis; c'est ce que j'ignore: mais je sais qu'il répond aux mar-

chands que c'est à vous à payer la plupart des —  
fournitures. J'ai déjà payé deux cents livres, dont 1768.  
je vous avais envoyé les quittances, et que vous  
avez eu la bonté de me rembourser.

Je vous ai mandé que je ne payerais rien de  
plus sans votre ordre précis, et j'ai tenu parole,  
à un louis près. Peut-être voudriez-vous bien  
encore accorder une petite somme, afin qu'un  
jeune homme que vous avez daigné faire élever  
avec tant de générosité, ne partît pas de Genève  
absolument en banqueroutier.

Tous les esprits sont violemment irrités contre  
lui à Genève. Cette affaire est très-désagréable;  
mais, après tout, l'âge peut le mûrir. Tout ce  
que vous avez daigné faire pour lui peut parler à  
son cœur; et, quelque chose qui arrive, vous aurez  
toujours la satisfaction d'avoir exercé les sentimens  
de votre caractère noble et bienfaisant.

Le thermomètre est ici à treize degrés et un  
quart au dessous de la glace; l'encre gèle: mais,  
quoique *Gallien* m'intitule vieillard moribond, je  
sens que mon cœur a encore quelque chaleur. Elle  
est toute entière pour vous; elle anime le profond  
respect avec lequel je vous ferai attaché jusqu'au  
dernier moment de ma vie. V.



## L E T T R E C X X .

A M. HENRI PANCKOUCKE,

*Qui lui avait adressé sa tragédie de la Mort de Caton.*

A Ferney, le 8 de janvier.

1768. VOUS ne sauriez croire, Monsieur, combien j'aime le stoïcien *Caton*, tout épicurien que je suis. Vous avez bien raison de penser que l'amour serait fort mal placé dans un pareil sujet. La partie carrée des deux filles de *Caton*, dans *Addisson*, fait voir que les Anglais ont souvent pris nos ridicules. Je suis très-aise que vous ne vous soyez point laissé entraîner au mauvais goût. Les Français ne sont pas encore dignes d'avoir beaucoup de tragédies sans amour, et je doute même que la mode en vienne jamais; mais vous me paraissez digne de mettre au jour les vertus morales et héroïques sur le théâtre.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens d'estime que vous méritez, Monsieur, votre, etc.

## LETTRE CXXI.

A M. DE CHABANON.

II de janvier.

**M**ON très-cher confrère, vous êtes assurément bien bon, quand vous travaillez à Eudoxie, de songer à la maîtresse de *Prométhée*. Je suis persuadé que vous aurez été un peu en retraite pendant les grands froids, et qu'Eudoxie est actuellement bien avancée. L'Empire romain est tombé, mais votre pièce ne tombera point. 1768.

Vous avez raison assurément sur ce potier de *Prométhée* qui ferait une fort platte figure lorsqu'on danserait et qu'on chanterait autour de *Pandore*, et qu'il resterait assis sur une banquette verte sans dire un mot à sa créature. Il n'y a, ce me semble, d'autre parti à prendre que de le faire en aller pendant le divertissement, pour demander à *l'Amour* quelques nouvelles grâces. Après que le chœur a chanté

O ciel ! ô ciel ! elle respire.

Dieu d'amour, quel est ton empire !

il faudra que le potier dise ces quatre vers :

Je revole aux autels du plus charmant des Dieux.

Son ouvrage m'étonne, et sa beauté m'ensamme.

Amour, descends tout entier dans son âme,

Comme tu règues dans ses yeux.

1768. Le musicien même peut répéter le mot d'amour pour cause d'énergie ; mais ce musicien ne répond point à mes lettres. Ce musicien me traite comme *Rameau* traitait l'abbé *Pellegrin* à qui il n'écrivait jamais. Je le crois fort occupé à Versailles ; mais fût-il premier ministre , il ne faut pas négliger *Pandore*.

Tout paraît tendre aujourd'hui à la réconciliation dans le monde , depuis qu'on a chassé les jésuites de quatre royaumes. La tolérance vient d'être solennellement établie en Pologne comme en Russie ; c'est-à-dire dans environ treize cents mille lieues carrées de pays ; ainsi la sorbonne n'a raison que dans deux mille cinq cents pieds carrés , qui composent la belle salle où elle donne ses beaux décrets. Certainement le genre-humain l'emportera à la fin sur la sorbonne. Ces cuistres-là n'en ont pas encore pour long-temps dans le ventre. C'est une bénédiction de voir comme le bon sens gagne par-tout du terrain : il n'en est pas de même du bon goût , c'est le partage du petit nombre des élus.

Les perruques de Genève proposent actuellement des accommodemens aux tignasses. Ce n'était pas la peine d'appeler à grands frais trois puissances médiatrices pour ne rien faire de ce qu'elles ont ordonné. *M.* le duc de *Choiseul* doit être las de voir des gens qui demandent à *Hercule* sa massue pour tuer des mouches. Toute cette affaire de Genève est du plus énorme ridicule.

Tout ce qui est à Ferney vous embrasse assurément de tout son cœur. *V.*

## L E T T R E C X X I I .

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

Lyon , 12 de janvier

**J**E vous fais ces lignes pour vous dire qu'en conséquence de vos ordres précis à moi intimés par madame votre petite-fille (\*), j'ai l'honneur de vous dépêcher deux petits volumes traduits de l'anglais, du contenu desquels je ne répons pas plus que les Etats de Hollande quand ils donnent un privilège pour imprimer *la Bible*; c'est toujours sans garantir ce qu'elle contient. 1768.

Ayez la bonté, Madame, de noter que, ne sachant pas si messieurs des postes sont assez polis pour vous donner vos ports francs, j'adresse le paquet sous l'enveloppe de monseigneur votre mari, pour la prospérité duquel nous faisons mille vœux dans notre rue. Nous en faisons autant pour vous, Madame; car tous ceux qui viennent acheter des livres chez nous, disent que vous êtes une brave dame qui vous connaissez mieux qu'eux en bons livres, qui avez considérablement de l'esprit, et qui ne courez jamais après. Vous avez le renom d'être fort bienfaisante; vous ne condamnez pas

(\* ) Madame du *Deffant* appellait madame la duchesse de *Choiseul* sa grand'maman.

— même les vieux barbouilleurs de papier à mourir,  
1768. parce qu'ils n'en peuvent plus : cela est d'une bien belle ame.

Enfin, Madame, on dit toutes sortes de bien de vous dans notre boutique; mais j'ai peur que cela ne vous fâche, parce qu'on ajoute que vous n'aimez point cela. Je vous demande donc pardon, et fais avec un grand respect, Madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

*Guillement, typographe de la ville de Lyon.*

### LETTRE CXXIII.

A M. SERVAN,

AVOCAT GÉNÉRAL DU PARLEMENT DE  
GRENOBLE.

13 de janvier.

**V**ous m'avez prévenu, Monsieur. Il y a longtemps que mon cœur me disoit de vous remercier des deux discours que vous avez prononcés au parlement; et qui ont été imprimés. Je me souviendrai toujours d'avoir répandu des larmes pour cette pauvre femme que son mari trahissoit si pieusement en faveur de la religion catholique. Tout ce qui étoit à Ferney fut attendri comme l'avaient été tous ceux qui vous écoutèrent à Grenoble. Je regarde ce discours, et celui qui concerne les causes criminelles, non-seulement comme des chefs-d'œuvre

d'éloquence, mais comme les sources d'une nouvelle jurisprudence dont nous avons besoin. 1768.

Vous verrez, Monsieur, par le petit fragment que j'ai l'honneur de vous envoyer, combien on vous rend déjà justice. On vous cite comme un ancien, tout jeune que vous êtes. L'ouvrage que vous entreprenez est digne de vous. Un vieux magistrat n'aurait jamais le temps de le faire; et d'ailleurs un vieux magistrat aurait encore trop de préjugés. Il faut une ame vigoureuse, venue au monde précisément dans le temps où la raison commence à éclairer les hommes, et à se placer entre l'inutile fatras de *Grotius* et le saillies gasconnes de *Montesquieu*.

Je pense que vous aurez bien de la peine à rassembler les lois des autres nations, dont la plupart ne valent guère mieux que les nôtres. La jurisprudence d'Espagne est précisément comme celle de France. On change de lois en changeant de chevaux de poste, et on perd à Séville le procès qu'on aurait gagné à Sarragosse.

Les historiens, qui ne sont pour la plupart que de froids compilateurs de gazettes, ne savent pas un mot des lois des pays dont ils parlent. Celles d'Allemagne, dans ce qui regarde la justice distributive, sont encore un chaos plus affreux. Il n'y a que *Mathusalem* qui puisse prendre le parti de plaider devant la chambre de Vetzlar. On dit que le despotisme en a fait d'assez bonnes en Danemarck, et la liberté de meilleures en Suède. Je ne fais rien de plus beau

— que les réglemens pour l'éducation des enfans des  
1768. rois, publiés par le senat.

La meilleure loi peut-être qui fût au monde était celle de la grande charte d'Angleterre; mais de quoi a-t-elle servi sous des tyrans comme *Richard III* et *Henri VIII*?

Il me semble que l'Angleterre n'a de véritablement bonnes lois que depuis que *Jacques II* alla toucher les écrouelles au couvent des Anglaises à Paris. Ce n'est du moins que depuis ce temps qu'on a entièrement aboli la torture et ces supplices affreux, prodigués encore chez notre nation aussi atroce quelquefois que frivole, et composée de finges et de tigres.

*Louis XIV* rendit au moins un grand service à la France, en mettant de l'uniformité dans la procédure civile et criminelle. Cette uniformité était dès long-temps chez les Anglais qui n'avaient depuis fix cents ans qu'un poids et qu'une mesure: c'est à quoi nous n'avons jamais pu parvenir. Mais il me semble que les rédacteurs de notre procédure criminelle ont beaucoup plus songé à trouver des coupables dans les accusés qu'à trouver des innocens. En Angleterre, c'est précisément tout le contraire; l'accusé est favorisé par la loi: l'Anglais, qu'on croit féroce, est humain dans ses lois; et le Français, qui passe pour si doux, est en effet très-inhumain.

L'abominable aventure du chevalier de *la Barre* et du jeune d'*Etallonde* en est bien la preuve. Ils ont été traités comme la *Brinwilliers* et la *Voisin*, pour une étourderie qui méritait un an de *St. Lazare*.

Celui

Celui des deux qui échappa aux bourreaux, est —  
 actuellement officier chez le roi de Prusse : il a acquis <sup>1768.</sup>  
 beaucoup de mérite, et pourra bien un jour se  
 venger, à la tête d'un régiment, de la barbarie  
 qu'on a exercée envers lui. Il semble que cette  
 aventure soit du temps des Albigeois.

Nous verrons bientôt si le conseil voudra bien  
 revoir et réformer le procès des *Sirven*. Il y a cinq  
 ans que je poursuis cette affaire. J'ai trouvé chaque  
 jour des obstacles, et je ne me suis jamais rebuté ;  
 mais je ne suis qu'un citoyen inutile. C'est à vous,  
 Monsieur, qu'il appartient de faire le bien : vous  
 êtes en place, et vous êtes digne d'y être, ce qui  
 n'est pas bien commun. Vous servirez votre patrie  
 dans les fonctions de votre belle charge, et vous  
 vous immortaliserez dans vos momens de loisir.

Vous ferez voir combien la jurisprudence est  
 incertaine en France ; vous détruirez les traces qui  
 restent encore de l'ancien esclavage où l'Eglise a  
 tenu l'Etat. Concevez - vous rien de plus ridicule  
 qu'un promoteur et un official ? Mais, en vérité,  
 nous avons des juridictions encore plus étonnantes,  
 des tribunaux pour les greniers à sel, des cours su-  
 périeures pour le vin et pour la bière, un auguste  
 sénat pour juger si les fermiers généraux doivent  
 fouiller dans la poche des passans, sénat qui fait  
 presque autant de bien à la nation que les quatre-  
 vingts mille commis qui la pillent.

Enfin, Monsieur, dans les premiers corps de  
 l'Etat, que de droits équivoques et que d'incerti-  
 tudes ! Les pairs sont-ils admis dans le parlement,

— ou le parlement est-il admis dans la cour des pairs ?  
 1768. le parlement est-il substitué aux états-généraux ?  
 Le conseil d'Etat est-il en droit de faire des lois  
 sans le parlement ? le parlement. . . .

( *Le reste manque* )

## L E T T R E C X X I V .

A M. S A U R I N .

13 de janvier.

**M**ON cher confrère, savez-vous bien que je n'ai point votre Joueur anglais. Vos Mœurs du temps ont été parfaitement exécutées sur notre petit théâtre. Nous tâcherons de ne pas gâter votre Joueur. Envoyez-le-nous par le contre-seing de M. Janel qui aura volontiers la bonté de s'en charger. Nous aimons fort les comédies intéressantes : *Multa sunt mansiones in domo patris mei* ; mais il paraît que *pater meus* a une maison à la comédie française dont les acteurs font bien mal les honneurs. *Pater meus* est mal en domestiques ; il est servi à la comédie comme en sorbonne.

Je suis enchanté que vous m'aimiez toujours un peu ; cela regaillardit ma vieilleffe. Je présente mes respects à celle qui vous rend heureux et qui vous a donné un enfant lequel ne sera pas certainement un fot.

Vivez heureusement, gaiement et long-temps. Je souhaite des apoplexies aux Riballier, aux Larcher,

aux *Cogé*; et à vous, mon cher confrère, une fanté aussi inaltérable que l'est mon attachement pour vous. 1768.

Si M. *Duclos* se souvient encore de moi, mille amitiés pour lui, je vous prie.

## L E T T R E C X X V.

A M. M A R M O N T E L.

13 de janvier.

**I**L y a long-temps, mon cher confrère, que je connais l'origine de la querelle des conseillers *Coré*, *Dathan* et *Abiron* avec l'évêque du veau d'or: mais le bon de l'affaire, c'est qu'elle fut citée solennellement à un concile de Rheims à l'occasion d'un procès que les chanoines de Rheims avaient contre la ville.

Où diable avez-vous trouvé le livre de *Gaumin*? favez-vous bien que rien n'est plus rare, et que j'ai été obligé de le faire venir de Hambourg? Je ne suis pas mal fourni de ces drogues-là.

Il est bien triste qu'on joue encore sur les treteaux de la sorbonne, tandis que la comédie est déserte. Voilà ce qu'a fait la retraite de mademoiselle *Clairon*. Elle a laissé le champ libre à *Riballier* et au singe de *Nicolet*.

J'ai lu hier le *Venceslas* que vous avez rajeuni. Il me semble que vous avez rendu un très-grand service au théâtre. Madame *Denis* est bien sensible

— à votre souvenir, et moi très-affligé d'être abandonné tout net par M. d'Alembert; mais, s'il se porte bien et s'il m'aime toujours un peu, je me console.

1768

Madame *Geoffrin* doit être fort contente des succès du roi son ami: c'est une grande joie dans tout le Nord. Le nonce s'est enfui la queue entre les jambes, pour l'aller fourrer entre les fesses. *Il santissimo padre* ne fait plus où il en est. Il pourra bien, à la première sottise qu'il fera perdre la suzeraineté du royaume de Naples. Le monde se déniaise furieusement; les beaux jours de la friponnerie et du fanatisme sont passés.

Illustre profès, écrasez le monstre tout doucement.

## L E T T R E C X X V I.

A M. BEAUZEE.

14 de janvier.

**S**i je demeurais, Monsieur, au fond de la Sibérie, je n'aurais pas reçu plus tard le livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Le commerce a été interrompu jusqu'au commencement de novembre, et depuis ce temps nous avons été ensevelis dans les neiges. Enfin, Monsieur, j'ai eu votre paquet, et la lettre dont vous m'honorez. Je vois, avec beaucoup de plaisir, les vues philosophiques qui règnent dans votre *Grammaire*. Il est certain qu'il y a, dans toutes les langues du monde, une logique secrète qui conduit les idées des hommes

sans qu'ils s'en aperçoivent, comme il y a une —  
 géométrie cachée dans tous les arts de la main, 1768.  
 sans que le plus grand nombre des artistes s'en  
 doute. Un instinct heureux fait apercevoir aux  
 femmes d'esprit si on parle bien ou mal : c'est aux  
 philosophes à développer cet instinct. Il me paraît  
 que vous y réussissez mieux que personne. L'usage,  
 malheureusement, l'emporte toujours. C'est ce  
 malheureux usage qui a un peu appauvri la langue  
 française, et qui lui a donné plus de clarté que  
 d'énergie et d'abondance : c'est une indigente or-  
 gueilleuse qui craint qu'on ne lui fasse l'aumône.  
 Vous êtes parfaitement instruit de sa marche, et  
 vous sentez qu'elle manque quelquefois d'habits.  
 Les philosophes n'ont point fait les langues, et  
 voilà pourquoi elles sont toutes imparfaites.

J'ai déjà lu une grande partie de votre livre.  
 Je vous fais, Monsieur, mes sincères remerciemens  
 de la satisfaction que j'ai eue, et de celle que j'aurai.  
 J'ai l'honneur d'être, etc.

## LETTRE CXXVII

A M. LE RICHE.

16 de janvier.

**J**E vous suis très-obligé, Monsieur, de votre  
 belle consultation sur la retenue du vingtième; au-  
 cun avocat n'aurait mieux expliqué l'affaire.

Je me flatte que vous aurez fait parvenir à l'ami  
*Nonotte* la lettre d'un avocat qui ne vous vaut pas.

1768 — On accommodera plutôt cent affaires avec des princes qu'une seule avec des fanatiques. La ville de Besançon est pleine de ces monstres.

Je ne fais si vous avez apprivoisé ceux d'Orgelet. Je ne connaissais point un livre imprimé à Besançon, intitulé *Histoire du christianisme tiré des auteurs payens*, par un *Bulet*, professeur en théologie. Je viens de l'acheter. Si quelque impie avait voulu rendre le christianisme ridicule et odieux, il ne s'y ferait pas pris autrement. Il ramasse tous les traits de mépris et d'horreur que les Romains et les Grecs ont lancés contre les premiers chrétiens, pour prouver, dit-il, que ces chrétiens étaient fort connus des païens.

Puisse le pauvre *Fantet* ne pas trouver en Flandre des gens plus superstitieux que les Comtois !

Je vous embrasse, etc.

## L E T T R E C X X V I I I .

A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat*.

A Ferney, le 16 de janvier.

A I N S I donc, mon cher défenseur de l'innocence, *in propria venit, et sui eum non receperunt*. Je vous croyais en pleine possession de Canon, et je vois, en jouant sur le mot, qu'il vous faudra du canon pour entrer chez vous. Il faudra cependant bien qu'à la fin madame de *Beaumont* jouisse de la maison de ses pères. Il faut qu'elle soit habitée par

l'éloquence et par l'esprit, après l'avoir été par la finance, afin qu'elle soit purifiée. 1768.

Notre ami, M. *Damilaville*, est actuellement plus embarrassé que vous. On lui conteste une place qui lui a été promise, et qu'il a méritée par vingt ans de travail assidu.

Je suis très-fâché de la mort de M. *Cassen*. Il sera aisé de trouver un avocat au conseil qui le remplace. M. *Chardon* n'attend que le moment de rapporter; il est tout prêt. Je pense même que le petit orage que le parlement de Paris lui a fait essuyer, ne ralentira pas son zèle contre le parlement de Toulouse.

J'attends avec grande impatience le mémoire que vous avez bien voulu faire pour les accusés de Ste. Foi; ils sont encore aux fers, et vous les briserez. Il est inconcevable que la jurisprudence soit si barbare dans une nation si légère et si gaie. C'est, je crois, parce que nos agrémens sont très-modernes et notre barbarie très-ancienne.

Je ne savais pas que l'Honnête criminel existât en effet, et qu'il s'appellât *Favre*. Si la chose est comme le dit l'auteur de la pièce, le père est un grand misérable, et l'ouvrage serait plus attendrissant, si le père venait se présenter au bout d'un mois, au lieu d'attendre quelques années. Quoi qu'il en soit, il y a trop de fanatiques aux galères, conduits par d'autres fanatiques. La raison et la tolérance vous ont choisi pour leur avocat; elles avaient besoin d'un homme tel que vous.

Je présente mes respects à madame de *Beaumont*,

— et je partage entre vous deux mon attachement  
1768. inviolable, et ma sincère estime. V.

## L E T T R E C X X I X.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 28 de janvier.

C E n'est aujourd'hui ni au vainqueur de Mahon, ni au libérateur de Gènes, ni au vice-roi de la Guienne, que j'ai l'honneur d'écrire, c'est à un savant dans l'histoire, et sur-tout dans l'histoire moderne.

Vous devez savoir, Monseigneur, si c'était votre beau-père ou le prince son frère qu'on appelait *le sourdaud*. Si ce titre avait été donné à l'aîné, le cadet n'en était assurément pas indigne.

Voici les paroles que je trouve dans les *Mémoires* de madame de *Maintenon*.

» La princesse d'*Harcourt* n'osait proposer à  
» mademoiselle d'*Aubigné* son fils aîné, le prince  
» de *Guise*, surnommé *le sourdaud*. Pour le rendre  
» un plus riche parti, elle lui avait sacrifié le cadet  
» qu'elle avait fait ecclésiastique. Cet abbé malgré  
» lui, ayant depuis trahi son maître, la mère alla  
» se jeter aux pieds du roi qui, la relevant, lui  
» dit de ce ton majestueux de bonté qui lui était  
» particulier : Eh bien, Madame, nous avons  
» perdu, vous, un indigne fils, moi, un mauvais  
» sujet ; il faut nous consoler. ».

Je

Je soupçonne que l'auteur parle ici de feu M. \_\_\_\_\_  
 le prince de *Guise* qui avait été abbé dans sa jeu- 1768.  
 nesse, et dont vous avez épousé la fille. Je n'ai  
 jamais ouï dire qu'il eût trahi l'Etat. Je ne conçois  
 pas comment cet infame *La Beaumelle* a pu débiter  
 une calomnie aussi punissable. Je vous supplie de  
 vouloir bien me dire ce qui a pu servir de prétexte  
 à une pareille imposture. Je m'occupe, dans la nou-  
 velle édition du *Siècle de Louis XIV.*, à confondre  
 tous les contes de cette espèce dont plus de cent  
 gazetiers, sous le nom d'historiens, ont farci leurs  
 impertinentes compilations. Je vous assure que je  
 n'en ai pas vu deux qui aient dit exactement la  
 vérité.

J'espère que vous ne dédaignerez pas de m'ai-  
 der dans la pénible entreprise de relever la gloire  
 d'un siècle sur la fin duquel vous êtes né, et dont  
 vous êtes l'unique reste; car je compte pour rien  
 ceux qui n'ont fait que vivre et vieillir, et dont  
 l'histoire ne parlera pas.

M. le duc de *la Vallière* enrichit votre biblio-  
 thèque de l'*Histoire du théâtre*. Ce qu'il a ramassé  
 est prodigieux. Il faut qu'il lui soit passé plus de  
 trois mille pièces par les mains; cela est tout fait  
 pour un premier gentilhomme de la chambre.

Conservez vos bontés, cette année 1768, au  
 plus ancien de vos serviteurs qui vous sera atta-  
 ché le reste de sa vie, Monseigneur, avec le plus  
 profond respect. V.

## LETTRE CXXX.

A M. DE CHABANON.

18 de janvier.

**L**A grippe, en faisant le tour du monde, a passé  
1768. par notre Sibérie, et s'est emparée un peu de ma  
vieille et chétive figure. C'est ce qui m'a empêché,  
mon cher confrère, de répondre sur le champ à  
votre très-bénigne lettre du 4 de janvier. Quoi!  
lorsque vous travaillez à Eudoxie, vous songez à  
ce paillard de *Samson*, et à cette p. . . . de *Dalila*;  
et de plus, vous nous envoyez du beurre de Bre-  
tagne; il faut que vous ayez une belle ame.

Savez-vous bien que *Rameau* avait fait une mu-  
sique délicieuse sur ce *Samson*. Il y avait du terri-  
ble et du gracieux. Il en a mis une partie dans  
l'acte des Incas, dans Castor et Pollux, dans  
Zoroastre. Je doute que l'homme à qui vous vous  
êtes adressé, ait autant de bonne volonté que vous;  
et je serai bien étonné s'il ne fait pas tout le con-  
traire de ce que vous l'avez prié de faire, le tout  
en douceur, et en cherchant le moyen de plaire.  
Je pense, ma foi, que vous vous êtes confessé au  
renard. Je ne sais pourquoi M. de *la Borde* m'a-  
bandonne obstinément. Il aurait bien dû m'accuser  
la réception de sa Pandore, et répondre au moins  
en deux lignes à deux de mes lettres. Sert-il à  
présent son quartier? couche-t-il dans la chambre

du roi? est-ce par cette raison qu'il ne m'écrit point? est-ce parce qu'Amphion n'a pas été bien reçu des *Amphions* modernes? est-ce parce qu'il ne se soucie plus de Pandore? est-ce caprice de grand musicien, ou négligence de premier valet de chambre?

1768.

On dit que les acteurs et les pièces qui se présentent au tripot, tombent également sur le nez. Jamais la nation n'a eu plus d'esprit, et jamais il n'y eut moins de grands talens.

Je crois que les beaux arts vont se réfugier à Moscou. Ils y seraient appelés du moins par la tolérance singulière que ma *Catherine* a mise avec elle sur le trône de *Tomiris*. Elle me fait l'honneur de me mander qu'elle avait assemblé, dans la grande salle de son kremlin, de fort honnêtes païens, des grecs instruits, des latins nés ennemis des grecs, des luthériens, des calvinistes ennemis des latins, de bons musulmans, les uns tenant pour *Ali*, les autres pour *Omer*; qu'ils avaient tous soupé ensemble, ce qui est le seul moyen de s'entendre; et qu'elle les avait fait consentir à recevoir des lois, moyennant lesquelles ils vivraient tous de bonne amitié. Avant ce temps-là, un grec jetait par la fenêtre un plat dans lequel un latin avait mangé, quand il ne pouvait pas jeter le latin lui-même.

Notre sorbonne ferait bien d'aller faire un tour à Moscou, et d'y rester.

Bonsoir, mon très-cher confrère. Je suis à vous bien tendrement pour le reste de ma vie. V.

## L E T T R E C X X X I .

A M. L' A B B É M O R E L L E T .

22 de janvier.

1768. **V**ous savez, Monsieur, qu'on a donné six cents francs de pension à celui qui a réfuté *Fréret*; en ce cas, il en fallait donner une de douze cents à *Fréret* lui-même. On ne peut guère réfuter plus mal. Je n'ai lu cet ouvrage que depuis quelques jours, et j'ai gémi de voir une si bonne cause défendue par de si mauvaises raisons. J'admire comme cet écrivain soutient la vérité par des bévues continuelles, et suppose toujours ce qui est en question. Il n'appartient qu'à vous, Monsieur, de combattre avec de bonnes armes, et de faire voir le faible de ces apologies qui ne trompent que des ignorans. *Grotius*, *Abadie*, *Houteville*, ont fait plus de tort à notre sainte religion, que milord *Shaftesbury*, milord *Bolingbroke*, *Collins*, *Volston*, *Spinosa*, *Boulainvilliers*, *Boulangier*, *la Métrie* et tant d'autres.

Je ne fais comment on a renouvelé depuis peu une ancienne plaisanterie de l'auteur de *Mathanastus*. Un de mes amis est au désespoir qu'on ote lui attribuer cette brochure imprimée en Hollande, il y a quarante ans. Ces rumeurs injustes peuvent faire un tort irréparable à mon ami; et vous savez quels sont les droits de l'amitié. C'est au nom de

cés droits sacrés que je vous conjure de détruire, —  
 autant qu'il sera en vous, une calomnie si dan- 1768.  
 gereuse.

Au reste, je suis en tout à vos ordres, et vous  
 pouvez compter sur l'attachement inviolable de  
 votre très-humble et très-obéissant serviteur,  
 l'abbé *Yvroye*.

## L E T T R E C X X X I I.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 22 de janvier.

**E**N réfutation, Monseigneur, de la lettre dont  
 vous m'honorez, du 15 de janvier, voici comme  
 j'argumente. Quiconque vous a dit que j'avais  
 soupçonné ce *Gallien* d'être le fils du plus aimable  
 grand seigneur de l'Europe, est un enfant de *Satan*.  
 Il se peut que ce malheureux l'ait fait entendre à  
 Genève, pour se donner du crédit dans le monde  
 et auprès des marchands; mais, comme j'ai eu  
 chez moi deux de ses frères, dont l'un est soldat,  
 et dont l'autre a été mouffe, il est bien impossible  
 qu'il me soit venu dans la tête qu'un pareil polisson  
 fût d'un sang respectable. C'est encore une autre  
 calomnie de dire que, madame *Denis* et moi, nous  
 ayons mangé avec lui. Madame *Denis* vous de-  
 mande justice. Il n'a jamais eu à Ferney d'autre  
 table que celle du maître d'hôtel et des copistes,  
 comme vous me l'aviez ordonné. On lui fournif-

— fait abondamment tout ce qu'il demandait ; mais  
1768. on ne lui laissait prendre aucun essor dans la mai-  
son , et on se conformait en tout aux règles que  
vous aviez prescrites.

Ses fréquentes absences , qu'on lui reprochait , ne  
pouvaient être prévenues. On ne pouvait mettre un  
garde à la porte de sa chambre.

Dès que je sus qu'il prenait à crédit chez les  
marchands de Genève , je fis écrire des lettres cir-  
culaires par lesquelles on les avertissait de ne rien  
fournir que sur mes billets.

Dès que M. *Hénin* , résident à Genève , en eut  
fait son secrétaire , il le fit manger à sa table , selon  
son usage ; usage qui n'est point établi chez moi.  
Alors *Gallien* vint en visite à Ferney ; il mangea  
avec la compagnie ; mais ni madame *Denis* ni moi  
ne nous mimes à table ; nous mangeâmes dans  
ma chambre : voilà l'exacte vérité. C'est principa-  
lement chez M. *Hénin* qu'il a acheté des montres  
ornées de carats , et des bijoux. Le marchand , dont  
je vous ai envoyé le mémoire , ne lui a fourni que  
le nécessaire. Ne craignez point d'ailleurs qu'il soit  
jamais voleur de grand chemin. Il n'aura jamais le  
courage d'entreprendre ce métier qu'il trouve si  
noble. Il est poltron comme un lézard. Il est diffi-  
cile à présent de le mettre en prison. Il partit de  
Genève le lendemain que le résident l'eut chassé ,  
et dit qu'il allait à Berne ordonner aux troupes de  
venir investir la ville. Le fonds de son caractère  
est la folie. En voilà trop sur ce malheureux objet

de vos bontés et de ma patience. Je dois, à votre exemple, l'oublier pour jamais. 1768.

J'ai pris la liberté de vous consulter sur les calomnies d'un autre misérable de cette espèce, qui, dans ses *Mémoires*, a insulté indignement les noms de *Guise* et de *Richelieu* en plus d'un endroit. Le monde fourmille de ces polissons qui s'érigent en juges des rois et des généraux d'armée, dès qu'ils savent lire et écrire.

Les deux partis de Genève prennent des mesures d'accommodement toutes différentes de l'arrêt des médiateurs. Ce n'était pas la peine de faire venir un ambassadeur de France chez eux, et d'importuner le roi une année entière. Voilà bien du bruit pour peu de chose, mais cela n'est pas rare.

Agréez, Monseigneur, mon tendre et profond respect. V.

## L E T T R E C X X X I I I .

A M. M A R M O N T E L .

Le 22 de janvier.

**V**OICI, mon cher ami, un petit rogon qui m'est tombé entre les mains. Il ne vaut pas grand-chose, mais il mortifiera les cuistres, et c'est tout ce qu'il faut. Je vous demande en grâce de ne jamais dire que je suis votre correspondant; cela est essentiel pour vous et pour moi; on est épié de tous côtés.

1768 J'apprends, avec une extrême surprise, qu'on m'impute un certain Dîner du comte de *Boulainvilliers*, qns tous les gens un peu au fait savent être de *Saint-Hyacinthe*. Il le fit imprimer en Hollande, en 1728; c'est un fait connu de tous les écumeurs de la littérature.

J'attends de votre amitié, que vous détruirez un bruit si calomnieux et si dangereux. Rien ne me fait plus de peine que de voir des gens de lettres, et mes amis même, m'attribuer à l'envi tout ce qui paraît sur des matières délicates. Ces bruits sont capables de me perdre, et je suis trop vieux pour me transplanter. Pourquoi me donner ce qui est d'un autre? n'ai je pas assez de mes propres sottises? Je vous supplie de dire et de faire dire à *M. Suard*, dont j'ambitionne l'amitié et la confiance, qu'il est obligé, plus que personne, à réfuter toutes ces calomnies.

Adieu, vainqueur de la sorbonne. Personne ne marche avec plus de plaisir que moi après votre char de triomphe.

Gardez-moi un secret inviolable.

## L E T T R E C X X X I V .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 de janvier.

**M**ON cher ange, c'est une grande consolation pour moi que vous ayez été content de *M. Dupuits*.

Il me paraît qu'il vaut mieux que le *Dupuits* de *Desfronais*. Je souhaite à M. le duc de *Choiseul* que 1768.  
 tous les officiers qu'il emploie soient aussi sages et  
 aussi attachés à leur devoir. Je l'attends avec im-  
 patience, dans l'espérance qu'il nous parlera long-  
 temps de vous.

Que je vous remercie de vos bontés pour *Sirven*!  
 Il faut être aussi opiniâtre que je le suis, pour avoir  
 poursuivi cette affaire pendant cinq ans entiers, sans  
 jamais me décourager. Vous venez bien à propos à  
 mon secours. J'étais bien que cette petite pièce  
 n'aura pas l'éclat de la tragédie des *Calas*; mais  
 nous ne demandons point d'éclat, nous ne vou-  
 lions que justice.

Votre citation du chien, qui mange comme un  
 autre du diner qu'il voulait défendre, est bien  
 bonne; mais je vous supplie de croire par amitié,  
 et de faire croire aux autres par raison et par l'in-  
 térêt de la cause commune, que je n'ai point été  
 le cuisinier qui a fait ce Diner. On ne peut servir  
 dans l'Europe un plat de cette espèce, qu'on ne  
 dise qu'il est de ma façon. Les uns prétendent que  
 cette nouvelle cuisine est excellente, qu'elle peut  
 donner la santé, et sur-tout guérir des vapeurs. Ceux  
 qui tiennent pour l'ancienne cuisine, disent que les  
 nouveaux *Martials* sont des empoisonneurs. Quoi  
 qu'il en soit, je voudrais bien ne point passer pour  
 un traiteur public. Il doit être constant que ce petit  
 morceau de haut goût est de feu *Saint-Hyacinthe*.  
 La description du repas est de 1728. Le nom de  
*Saint-Hyacinthe* y est; comment peut-on, après

— cela, me l'attribuer ? quelle fureur de mettre mon  
1768. nom à la place d'un autre ! Les gens qui aiment  
ces ragoûts - là devraient bien épargner ma mo-  
destie.

Sérieusement, vous me feriez le plus sensible plaisir d'engager M. *Suard* à ne point mettre cette misère sur mon compte. C'est une action d'honnêteté et de charité, de ne point accuser son prochain quand il est encore en vie ; et de charger les morts à qui on ne fait nu' mal. Et un mot, mon cher ange, je n'ai point fait, et je n'aurai jamais fait les choses dont la calomnie m'accuse.

Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

Puis-je espérer que mon cher *Damilaville* aura le poste qui lui est si bien dû ? Il est juste qu'il soit curé, après avoir été vingt ans vicaire.

J'ai une autre grâce à vous demander ; c'est pour ma *Catherine*. Il faut rétablir sa réputation à Paris chez les honnêtes gens. J'ai de fortes raisons de croire que MM. les ducs de *Praslin* et de *Choiseul* ne la regardent pas comme la dame du monde la plus scrupuleuse ; cependant je fais autant qu'on peut savoir, qu'elle n'a eu nulle part à la mort de son ivrogne de mari : un grand diable d'officier aux gardes *Préobazinsky*, en le prenant prisonnier, lui donna un horrible coup de poing qui lui fit vomir du sang ; il crut se guérir en buvant continuellement du punch dans sa prison, et il mourut dans ce bel exercice. C'était d'ailleurs le plus grand fou qui ait jamais occupé un trône. L'empereur *Venceslas* n'approchait pas de lui.

A l'égard du meurtre du prince *Ivan*, il est clair —  
 que ma *Catherine* n'y a nulle part. On lui a bien 1768.  
 de l'obligation d'avoir eu le courage de détrôner  
 son mari, car elle règne avec sagesse et avec gloire ;  
 et nous devons bénir une tête couronnée qui fait  
 régner la tolérance universelle dans cent trente-cinq  
 degrés de longitude. Vous n'en avez, vous autres,  
 qu'environ huit ou neuf, et vous êtes encore into-  
 lérans. Dites donc beaucoup de bien de *Catherine*,  
 je vous en prie, et faites-lui une bonne réputation  
 dans Paris.

Je voudrais bien savoir comment madame d'*Ar-  
 gental* s'est trouvée de ces grands froids ; je suis  
 étonné d'y avoir résisté. Conservez votre santé,  
 mon divin ange ; je vous adore de plus en plus. V.

## L E T T R E C X X X V.

A M. DE CHABANON.

A Ferney, 29 de janvier.

**A**MI vrai et poète philosophe, ne vous avais-je  
 pas bien dit que le lecteur (\*) ne serait jamais l'ap-  
 probateur, et qu'il éluderait tous les moyens de me  
 plaire, malgré tous les moyens qu'il a trouvés de  
 plaire ? Ne trouvez-vous pas qu'il cite bien à propos  
 feu monsieur le dauphin qui, sans doute, reviendra  
 de l'autre monde pour empêcher qu'on ne mette des  
 doubles croches sur la mâchoire d'âne de *Samson* ?

(\*) M. de *Moncrif*, lecteur de la reine.

1768. Ah, mon fils, mon fils ! la petite jalouſie eſt un caractère indélébile.

M. le duc de *Choifeul* n'eſt pas, je crois, muſicien; c'eſt la ſeule choſe qui lui manque: mais je ſuis perſuadé que, dans l'occaſion, il protégerait la mâchoire d'âne de *Samſon* contre les mâchoires d'ânes qui s'oppoſeraient à ce divertiffement honnête, *ut, ut eſt*. Il faut une terrible muſique pour ce *Samſon* qui fait des miracles de diable; et je doute fort que le ridicule mélange de la muſique italienne avec la françoife, dont on eſt aujourd'hui inſatué, puiſſe parvenir aux beautés vraies, mâles et vigoureuſes, et à la déclamation énergique que *Samſon* exige dans les trois quarts de la pièce. Par ma foi, la muſique italienne n'eſt faite que pour faire briller des châtrés à la chapelle du pape. Il n'y aura plus de génie à la *Lulli* pour la déclamation, je vous le certifie dans l'amertume de mon cœur.

Revenons maintenant à *Pandore*. Oui, vous avez raifon, mon fils; le bon homme *Prométhée* fera une fichue figure, ſoit qu'il aſſiſte au bapême de *Pandore*, ſans dire mot, ſoit qu'il aille, comme un valet de chambre, chercher les jeux et les plaiſirs pour donner une ſérénade à l'enfant nouveau-né. Le cas eſt embarrasſant; et je n'y fais plus d'autre remède que de lui faire notifier aux ſpectateurs qu'il veut jouir du plaiſir de voir le premier développement de l'ame de *Pandore*, ſuppoſé qu'elle ait une ame.

Cela poſé, je voudrais qu'après le chœur, *Dieu d'amour*, quel eſt ton empire, *Prométhée* dit, en s'a-

dressant aux nymphes et aux demi-dieux de sa con-  
naissance qui sont sur le théâtre : 1768.

Observons ses appas naissans,  
Sa surprise, son trouble et son premier usage  
Des célestes présens  
Dont l'Amour a fait son partage.

Après ce petit couplet, qui me paraît tout-à-fait à sa place, le bon homme se confondrait dans la foule des petits demi-dieux qui sont sur le théâtre ; et ce serait, à ce qu'il me semble, une surprise assez agréable de voir *Pandore* le démêler dans l'assemblée des Sylvains et des faunes, comme *Marie-Thérèse*, beaucoup moins spirituelle que *Pandore*, reconnut *Louis XIV* au milieu de ses courtisans.

Il faut que je vous parle actuellement, mon cher ami, de la musique de M. de *la Borde*. Je me souviens d'avoir été très-content de ce que j'entendis ; mais il me parut que cette musique manquait, en quelques endroits, de cette énergie et de ce sublime que *Lulli* et *Rameau* ont seuls connu, et que l'opéra comique n'inspirera jamais à ceux qui aiment *il gusto grande*.

Mes tendres complimens à *Eudoxie* ; mes respects à *Maxime* et à l'ambassadeur. Assurez le bon vieillard, père d'*Eudoxie*, que je m'intéresse fort à lui.

Maman vous aime de tout son cœur ; aussi fais-je, et toutes les puissances ou impuissances de mon ame sont à vous. V.

## L E T T R E C X X X V I .

A M. PANCKOUCKE, *libraire à Paris.*

1 de février.

1768. **L**E froid excessif, la faiblesse excessive, la vieillissement excessive, et le mal aux yeux excessif ne m'ont pas permis, Monsieur, de vous remercier plutôt des premiers volumes de votre *Vocabulaire*, et du Don Carlos de Monsieur votre cousin. Toute votre famille paraît consacrée aux lettres. Elle m'est bien chère, et personne n'est plus sensible que moi à votre mérite et à vos attentions.

Plus vous me témoignez d'amitié, moins je conçois comment vous pouvez vous adresser à moi pour vous procurer l'infâme ouvrage intitulé *Le dîner du comte de Boulainvilliers*. J'en ai eu par hasard un exemplaire, et je l'ai jeté dans le feu. C'est un tissu de railleries amères et d'invectives atroces contre notre religion. Il y a plus de quarante ans que cet indigne écrit est connu; mais ce n'est que depuis quelques mois qu'il paraît en Hollande, avec cent autres ouvrages de cette espèce. Si je ne consumais pas les derniers jours de ma vie à une nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, augmentée de près de moitié; si je n'épuisais pas le peu de force qui me reste à élever ce monument à la gloire de ma patrie, je réfuterais tous ces livres qu'on fait chaque jour contre la religion.



J'ai lu cette nouvelle édition in-4°. qu'on dé-  
bite à Paris, de mes Oeuvres. Je ne puis pas dire 1768.  
que je trouve tout beau ,

Papier, dorure, images, caractère ;  
car je n'ai point encore vu les images ; mais je suis  
très-satisfait de l'exactitude et de la perfection de  
cette édition. Je trouve que tout en est beau

Hormis les vers qu'il falloit laisser faire

A Jean Racine.

Je souhaite que ceux qui l'ont entreprise ne se  
ruinent pas, et que les lecteurs ne me fassent pas les  
mêmes reproches que je me fais ; car j'avoue qu'il y  
a un peu trop de vers et de prose dans ce monde.  
C'est ce que je signe en connaissance de cause. V.

## L E T T R E C X X X V I I .

A M. S A U R I N .

5 de février.

**M** O N cher confrère, mon cher poëte philo-  
sophe, je ne suis point de votre avis. On disoit au-  
trefois : *Les vertus de Henri IV*, et il est permis au-  
jourd'hui de dire : *Les vertus d'Henri IV*. Les Italiens  
se sont défaits des *h*, et nous pourrions bien nous en  
défaire aussi comme de tant d'autres choses.

J'aime bien mieux :

Femme par sa tendresse, héros par son courage.  
que

Femme par sa tendresse, et non par son courage.

— 1768. Ayez donc le courage de laisser le vers tel qu'il était, et de ne pas affaiblir une grande pensée pour l'intérêt d'un *h*. Je dirai toujours *ma tendresse héroïque*, et cela fera un très-bon hémistiche. *Ma tendress-cu héroïque* serait barbare.

Le Diner dont vous me parlez est sûrement de *Saint-Hyacinthe*. On a de lui un *Militaire philosophe* qui est beaucoup plus fort, et qui est très bien écrit. Vous sentez d'ailleurs, mon cher confrère, combien il serait affreux qu'on m'imputât cette brochure évidemment faite en 1726 ou 27, puisqu'il y est parlé du commencement des convulsions. Je n'ai qu'un azile au monde; mon âge, ma santé très-dérangée, mes affaires qui le sont aussi, ne me permettent pas de chercher une autre retraite contre la calomnie. Il faut que les sages s'entraident; ils sont trop persécutés par les fous.

Engagez vos amis, et sur-tout M. *Suard* et M. l'abbé *Arnaud*, à repousser l'imposture qui m'accuse de la chose du monde la plus dangereuse. On ne fait nul tort à la mémoire de *Saint-Hyacinthe*, en lui attribuant une plaisanterie faite il y a quarante ans. Les morts se moquent de la calomnie, mais les vivans peuvent en mourir. En un mot, mon cher confrère, je me recommande à votre amitié pour que les confesseurs ne soient pas martyrs.

LETTRE

## L E T T R E C X X X V I I I .

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DÉFFANT.

A Ferney, 8 de février.

J E n'écris point, Madame, cela est vrai; et la raison en est que la journée n'a que vingt-quatre heures, que d'ordinaire j'en mets dix ou douze à souffrir, et que le reste est occupé par des sottises qui m'accablent comme si elles étaient sérieuses. Je n'écris point, mais je vous aime de tout mon cœur. Quand je vois quelqu'un qui a le bonheur d'être admis chez vous, je l'interroge une heure entière. Mon fils adoptif *Dupuits* est pénétré de vos bontés; il a dû vous rendre compte de la vie ridicule que je mène. Il y a trois ans que je ne suis sorti de ma maison; il y a un an que je ne fors point de mon cabinet, et six mois que je ne fors guère de mon lit.

M. de *Chabillant* a été chez moi six semaines. Il peut vous dire que je ne me suis pas mis à table avec lui une seule fois. La faculté digérante étant absolument anéantie chez moi, je ne m'expose plus au danger. J'attends tout doucement la dissolution de mon être, remerciant très-sincèrement la nature de m'avoir fait vivre jusqu'à soixante et quatorze ans; petite faveur à laquelle je ne me ferais jamais attendu.

Corresp. générale. Tome XIV.

V.

— 1768. Vivez long-temps, Madame, vous qui avez un bon estomac et de l'esprit, vous qui avez regagné en idées ce que vous avez perdu en rayons visuels, vous que la bonne compagnie environne, vous qui trouvez mille ressources dans votre courage d'esprit, et dans la fécondité de votre imagination.

Je suis mort au monde. On m'attribue tous les jours mille petits bâtards posthumes que je ne connais point. Je suis mort, vous dis-je; mais, du fond de mon tombeau, je fais des vœux pour vous. Je suis occupé de votre état. Je suis en colère contre la nature qui m'a trop bien traité en me laissant voir le soleil, et en me permettant de lire, tant bien que mal, jusqu'à la fin; mais qui vous a ravi ce qu'elle vous devait.

Cela seul me fait détester les romans qui supposent que nous sommes dans le meilleur des mondes possibles. Si cela était, on ne perdrait pas la meilleure partie de soi-même long-temps avant de perdre tout le reste. Le nombre des souffrans est infini; la nature se moque des individus. Pourvu que la grande machine de l'univers aille son train, les cirons qui l'habitent ne lui importent guère.

Je suis, de tous les cirons, le plus anciennement attaché à vous; et comme je disais fort bien dans le commencement de ma lettre, malgré mon respect pour vous, Madame, je vous aime de tout mon cœur, V.

## LETTRE CXXXI.

A MADAME

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 11 de février.

MADAME,

UN vieillard presque aveugle, et une jeune femme qui serait bien fière si elle avait des yeux comme les vôtres, vous supplient de daigner agréer leurs hommages et leurs remerciemens. Nous devons à votre protection tout ce que M. le duc de *Choiseul* a bien voulu accorder à M. *Dupuits*. Si le vieux bon homme et moi nous avons quelque petite partie de la succession de *Pierre Corneille*, nous la dépenserions en grands vers alexandrins pour vous témoigner notre reconnaissance ; mais les temps sont bien durs, et la plupart des vers qu'on fait le sont aussi. Nous nous défions même de la prose. Nous entendons si peu les livres qu'on nous envoie de Paris, que nous craignons d'avoir oublié notre langue.

Nous sommes très-honteux l'un et l'autre d'exprimer notre extrême sensibilité dans un style si barbare ; mais, Madame, nous vous supplions de considérer que nous sommes des *Allobroges*. Dès gens arrivés de *Versailles* nous ont dit qu'il fallait absolument avoir de la finesse, de la justesse dans l'esprit, des grâces et du goût, pour oser vous

— écrire; nous ne les avons point crus. Nous ne  
1768. sommes pas de votre espèce, et nous nous som-  
mes flattés au contraire que la supériorité était  
indulgente, et que les grâces ne rebutaient pas  
la naïveté.

Nous sommes dans cette confiance, avec un  
profond respect,  
Madame, etc.

## L E T T R E C X L.

A M. D A M I L A V I L L E. (\*)

Du 8 de février.

**L**E malheur des *Sirven* fait le mien; je suis encore  
atterré de ce coup. Je conçois bien que la forme a  
pu l'emporter sur le fond. Le conseil a respecté les  
anciens usages; mais, mon cher ami, s'il y a des  
cas où le fond doit faire taire la forme, c'est assu-  
rément quand il s'agit de la vie des hommes.

Quelle forme enfin reprendra votre fortune? que  
deviendrez-vous? Ja n'en fais rien. Tout ce que  
je fais, c'est que je suis profondément affligé.

Mes chagrins redoublent par la quantité incroya-  
ble d'écrits contre la religion chrétienne, qui se  
succèdent aussi rapidement en Hollande que les  
gazettes et les journaux. L'infame *Fréron*, le calom-

(\*) Cette lettre est la dernière à M. *Damilaville* qui  
mourut peu de temps après, d'un abcès à la gorge.

niateur *Cogé*, et d'autres gens de cette espèce, ont la barbarie de m'imputer, à mon âge, une partie de ces extravagances composées par de jeunes gens et par des moines défroqués. 1768.

Tandis que je bâtis une église où le service divin se fait avec autant d'édification qu'en aucun lieu du monde; tandis que ma maison est réglée comme un couvent, et que les pauvres y sont plus foulagés qu'en aucun couvent que ce puisse être; tandis que je consomme le peu de force qui me reste à ériger à ma patrie un monument glorieux, en augmentant de plus d'un tiers le Siècle de *Louis XIV*, et que je passe les derniers de mes jours à chercher des éclaircissements de tous côtés pour embellir, si je puis, ce siècle mémorable: on me fait auteur de cent brochures, dont quelquefois je n'ai pas la moindre connaissance. Je suis toujours vivement indigné, comme je dois l'être, de l'injustice qu'on a eue, même à la cour, de m'attribuer le Dictionnaire philosophique, qui est évidemment un recueil de vingt auteurs différens; mais comment puis-je soutenir l'imposture qui me charge du petit livre intitulé: *Le dîner du comte de Boulainvilliers*, ouvrage imprimé, il y a quarante ans, dans une maison particulière de Paris; ouvrage auquel on mit alors le nom de *Saint-Hyacinthe*, et dont on ne tira, je crois, que peu d'exemplaires. On croit, parce que je touche à la fin de ma carrière, qu'on peut m'attribuer tout impunément. Les gens de lettres, qui se déchirent et qui se dévorent les uns les autres, tandis qu'on les tient sous un joug de

— fer, disent : C'est lui, voilà son style. Il n'y a pas  
 1768. jusqu'à l'épigramme contre M. Dorat que l'on n'ait  
 essayé de faire passer sous mon nom ; c'est un très-  
 mauvais procédé de l'auteur. Il faut être aussi indul-  
 gent que je le suis pour l'avoir pardonné. Quelle  
 pitié de dire : *Voilà son style, je le reconnais bien !*  
 On fait tous les jours des livres contre la religion,  
 dont je voudrais bien imiter le style pour la défen-  
 dre. Y a-t-il rien de plus plaissant, de plus gai,  
 de plus salé que la plupart des traits qui se trou-  
 vent dans la *Théologie portative* ? y a-t-il rien de  
 plus vigoureux, de plus profondément raisonné,  
 d'écrit avec une éloquence plus audacieuse et plus  
 terrible que le *Militaire philosophe*, ouvrage qui  
 court toute l'Europe ? concevez-vous rien de plus  
 violent que ces paroles qui se trouvent à la page 48 :  
 » Voici, après de mûres réflexions, le jugement  
 » que je porte de la religion chrétienne : je la  
 » trouve absurde, extravagante, injurieuse à DIEU,  
 » pernicieuse aux hommes, facilitant et même au-  
 » torisant les rapines, les séductions, l'ambition,  
 » l'intérêt de ses ministres, et la révélation des  
 » secrets de familles. Je la vois comme une source  
 » intarissable de meurtres, de crimes et d'atrocités  
 » commises sous son nom. Elle me semble un  
 » flambeau de discorde, de haine, de vengeance,  
 » et un masque dont se couvre l'hypocrite pour  
 » tromper plus adroitement ceux dont la crédulité  
 » lui est utile. Enfin, j'y vois le bouclier de la  
 » tyrannie contre les peuples qu'elle opprime, et  
 » la verge des bons princes quand ils ne sont point

» superstitieux. Avec cette idée de votre religion, —  
 » outre le droit de l'abandonner, je suis dans l'obli- 1768.  
 » gation la plus étroite d'y renoncer et de l'avoir  
 » en horreur, de plaindre ou de mépriser ceux qui  
 » la prêchent, et de vouer à l'exécration publique  
 » ceux qui la soutiennent par leurs violences et leurs  
 » superstitions ? »

Certainement les dernières *Lettres provinciales* ne sont pas écrites d'un style plus emporté.

Lisez la *Théologie portative*, et vous ne pourrez vous empêcher de rire en condamnant la coupable hardiesse de l'auteur.

Lisez l'*Imposture sacerdotale*, traduite de Gordon et de Trenchard, vous y verrez le style de *Démophilène*.

Ces livres malheureusement inondent l'Europe; mais quelle est la cause de cette inondation? il n'y en a point d'autre que les querelles théologiques, qui ont révolté tous les laïques. Il s'est fait une révolution dans l'esprit humain que rien ne peut plus arrêter. Les persécutions ne pourraient qu'irriter le mal. Les auteurs de la plupart des livres dont je vous parle sont des religieux qui, ayant été persécutés dans leurs couvens, en sont fortis pour se venger sur la religion chrétienne des maux que l'indiscrétion de leurs supérieurs leur avait fait souffrir. On aurait prévenu cette révolution, si on avait été sage et modéré. Les querelles des jansénistes et des molinistes ont fait plus de tort à la religion chrétienne, que n'en auraient pu faire quatre empereurs de suite comme *Julien*.

1768. Il est certain qu'on ne peut opposer au torrent qui se déborde d'autre digue que la modération et une vie exemplaire. Pour moi qui ai trop vécu, et qui suis prêt à finir une vie toujours persécutée, je me jette entre les bras de DIEU, et je mourrai également opposé à l'impiété et au fanatisme.

## L E T T R E C X L I.

A M. DE CHABANON.

12 de février.

**M**ON cher confrère, tout va bien puisqu'Eu-  
doxie est faite. Voilà une belle étoffe toute prête;  
mais c'est un brocard de Lyon pour habiller des  
*Arlequins*. Vous aurez probablement tout le temps  
de mettre encore des pompons à votre brocard.  
Il ne se présente pas un acteur supportable, pas  
une actrice qui soit bonne à autre chose qu'à faire  
des enfans. Rien dans la province qui donne la  
plus légère espérance.

Les Gênois se sont avisés de brûler le théâtre  
qu'on avait bâti dans leur ville pour les rendre plus  
doux et plus aimables. J'ai grand'peur qu'on n'en  
fasse autant à Paris. Il ne reste que cette ressource  
aux gens qui ont un peu de goût. L'opéra subsistera,  
parce que les trois quarts de ceux qui y vont n'écou-  
tent point. On va voir une tragédie pour être  
touché; on se rend à l'opéra par désœuvrement et  
pour digérer.

Vous

Vous croyez donc, mon cher confrère, que les  
 grands joueurs d'échecs peuvent faire de la musique <sup>1768.</sup>  
 pathétique, et qu'ils ne feront point échec et mat?  
 à la bonne heure, je m'en rapporte à vous. Faites  
 tout ce qu'il vous plaira. Je remets entre vos mains  
 la mâchoire d'âne, les trois cents renards, la gueule  
 du lion, le miel fait dans la gueule, les portes de  
 Gaza, et toute cette admirable histoire.

Je suis toujours très-indigné, je vous l'avoue,  
 de l'épigramme contre M. *Dorat*, que l'auteur a  
 fait courir sous mon nom avec peu de probité. On  
 m'a joué des tours plus cruels, et je garde le silence.  
 Il y a encore plus de barbarie à m'attribuer un  
*Dîner*, moi qui ne me mets presque plus à table.  
 Ce Dîner a été fait il y a plus de quarante ans.  
 Les gens de lettres sont plus inhumains qu'on ne  
 pense: ils exposent un pauvre homme aux plus  
 grands dangers, pour avoir seulement le plaisir de  
 deviner. Ils disent: Voilà son style, c'est lui. Eh,  
 mes amis! pour peu que vous ayez d'honnêteté,  
 ne devriez-vous pas dire: Ce n'est pas lui? pour-  
 quoi calomniez-vous vos camarades?

Je vous porte mes plaintes, mon cher ami, con-  
 tre toutes ces injustices, parce que je connais votre  
 cœur. Tout le monde ne vous ressemble pas. Vous  
 n'imaginez point avec quelle vivacité de sentiment  
 mes vieux bras se tendent vers vous, et combien  
 mon cœur vous aime. V.

## LETTRE CXLII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 12 de février.

1768 **V**OUS m'avez écrit de Moscou, Monsieur, une lettre telle qu'on n'en écrit point de Versailles, soit pour le style, soit pour le fond des choses, et vous avez enflammé mon cœur. Je ne fais si vous connaissez la mauvaise comédie des Visionnaires, qui eut autrefois en France le plus grand succès. Il y a dans cette pièce une vieille folle qui est amoureuse d'*Alexandre*. Pour moi, je suis un vieux fou amoureux de *Catherine*, qui me paraît autant au-dessus d'*Alexandre* que le fondateur est au-dessus du destructeur.

Voici un sermon dont il me paraît qu'elle est la sainte. Le prédicateur propose hardiment pour modèle, à une petite nation, l'exemple du plus vaste empire du monde. On rend de justes hommages à la législatrice du Nord dans mon voisinage, tandis qu'en France on fait encore le panegyrique de *St. François* fondateur des cordeliers, de *St. Dominique* à qui nous devons les jacobins, de *St. Norberg* qui nous a donné les prémontrés. Nous leur avons assurément beaucoup d'obligation, et je trouve fort bon qu'ils aient des autels, quoique nous prétendions n'être point idolâtres. Je révère fort *Ste Thérèse* et *Ste Ursule*; mais j'aime mieux *Ste Catherine*.

X .VIX am T .iiniég .qmôd .i. q. T

Je suis bien étonné que *Diderot*, en faveur de ———  
 qui cette *Ste Catherine* a fait des miracles, ne lui 1768.  
 ait pas chanté quelques antiennes. Il craint appa-  
 remment certains hérétiques qui sont en France,  
 et qui sont très-mal instruits. Ce serait, ce me  
 semble, une œuvre pie assez nécessaire que de  
 convertir ces hérétiques-là. J'espère bien qu'ils  
 ouvriront les yeux à la lumière, et qu'ils seront  
 tous de ma religion.

Vous êtes à la tête, Monsieur, du plus beau  
 comité que je connaisse. Il vaut mieux rédiger les  
 lois de la Russie, que d'aller consulter les lois de  
 la Chine, et je vous aime mieux législateur qu'am-  
 bassadeur.

Je fais partir, dans quelques jours, un gros ballot  
 que sa Majesté impériale a daigné me demander  
 pour sa bibliothèque. Il n'arrivera pas sitôt; il y a  
 environ un quart du globe entre vous et moi, et  
 c'est de quoi je suis bien fâché.

Je me mets aux pieds de madame la comtesse.  
 Ma nièce est enchantée de votre souvenir; elle  
 partage mes sentimens.

## L E T T R E C X L I I I .

A M. MAIGROT.

A Ferney, 12 de février.

**J**E vous remercie, Monsieur, de toutes vos bon-  
 nés. La lettre de *Louis XIV* m'était absolument  
 nécessaire; elle fait voir, avec évidence, qu'il en

— 1768. voulait personnellement à l'archevêque de Cambrai. Je trouve que, dans cette affaire, ce monarque se conduisit plus en homme piqué qu'en roi; et que le cardinal de *Bouillon* concilia noblement son devoir d'ambassadeur avec celui d'un ami.

J'ai déjà donné la bataille de Steinkerque. J'ai dit simplement que la France regretta le prince de *Turenne* qui donnait l'espérance d'égaliser un jour son grand-oncle.

J'ai retrouvé heureusement la lettre de *Louis XIV* au cardinal de *la Trimouille*, écrite en 1710, contre le cardinal de *Bouillon*. Il dit, dans cette lettre, qu'il est à craindre que ce doyen du sacré collège ne devienne un jour pape. Cette anecdote est curieuse, et mérite de passer à la postérité. Le temps est venu où la vérité doit paraître; et, quand on la dit sans blesser les bienséances, on ne doit déplaire à personne.

Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien présenter mon respect et mes remerciemens à monseigneur le duc de *Bouillon*. Je ne suis point étonné qu'un homme de votre mérite soit auprès de lui. On ne peut être plus reconnaissant que je le suis des lumières que vous m'avez communiquées.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens d'un cœur pénétré de vos bontés, Monsieur, votre, etc.

## L E T T R E C X L I V .

A M. LE COMTE DE LEVENHAUPT.

13 de février.

**J**E voudrais bien, Monsieur, que votre nouvelle fût vraie, et qu'on assemblât un concile en Espagne, sur-tout un concile de philosophes; ce serait une assemblée de pères de la rédemption des captifs: ils délivreraient les ames que les révérends pères dominicains retiennent prisonnières.

Les pas que l'on fait dans le Milanais, à Venise et à Naples, sont des pas de tortue. Les calculs des probabilités font croire qu'on pressera un jour la cadence. Je ne serai pas témoin de cette belle révolution; mais je mourrai avec les trois vertus théologiques qui font ma consolation. La foi que j'ai à la raison humaine, laquelle commence à se développer dans le monde; l'espérance que des ministres hardis et sages détruiront enfin des usages aussi ridicules que dangereux; et la charité qui me fait gémir sur mon prochain, plaindre ses chaînes et souhaiter sa délivrance.

Ainsi, avec la foi, l'espérance et la charité, j'achève ma vie en bon chrétien. Je me flatte de deux choses que l'on a crues long-temps impossibles, le silence des théologiens et la paix entre les princes. Je ne vois, de plusieurs années, aucun sujet de rupture entre les souverains: et les douze cents

1768. mille hommes armés, qui font la parade en Europe, pourront bien ne faire long-temps que la parade. Chaque nation réparera, petit à petit, ses pertes comme elle pourra. Ce n'est peut-être pas trop vous faire ma cour que de vous prédire qu'il n'y aura point de guerre; c'est dire à un bon danseur qu'on ne donnera point de bal: mais vous êtes du petit nombre qui préfère l'intérêt public à son ambition. Les militaires, ou je me trompe fort, seront réduits à être philosophes, jusqu'à ce qu'il arrive quelque grand événement dans l'Europe.

Je suis très-sensible, monsieur le Comte, aux bontés que vous avez eues pour mon gendre adoptif M. Dupuits. Si vous avez quelques ordres à donner concernant monsieur votre fils, ne nous épargnez pas; tout ce qui habite Ferney vous est dévoué, ainsi que moi. Ni ma vieillesse ni mes maladies n'affaibliront les sentimens d'attachement et de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc.

## L E T T R E C X L V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de février.

J E vais bien vous ennuyer, mon cher ange; je vous envoie une profession de foi que je fis l'autre jour à un de mes amis (\*). Je vous donne pour

(\*) Voyez la dernière lettre à M. Damilaville, du 8 de février.

pénitence de la lire; expiez par-là votre énorme péché d'avoir jugé témérement votre prochain. 1768.  
 Vous sentez bien que c'est absolument *Saint-Hyacinthe*, et non pas moi, qui a diné.

Je fais qu'il y a des fanatiques et des furieux; je fais que les gens qui pensent sont condamnés aux bêtes. L'Europe réclame, l'Europe crie; mais

La sagesse n'est rien, la force a tout détruit.

Je suis trop vieux pour déménager; cependant, s'il faut aller mourir ailleurs, je prendrai ce parti: ma haine contre certains monstres est trop forte.

J'ai ouï dire qu'on avait envoyé quelque chose à M. *Suard*. Je ne lui ai certainement rien envoyé, et le grand point est qu'il rend justice à cette vérité. Il est très-certain qu'il n'y a personne dans Paris qui puisse dire que je lui aye fait tenir un plat de ce Dîner auquel je n'assistai jamais. Il y a d'autres gens qui envoient.

Pour l'Homme aux quarante écus, on voit aisément que c'est l'ouvrage d'un calculateur: le ministre en doit être content. Je n'envoie jamais de brochures à Paris, mais je crois qu'on peut vous faire tenir celle-là sans vous compromettre. Je la chercherai si vous en êtes curieux, et vous l'aurez, mon très-cher ange; vous n'avez qu'à ordonner.

## L E T T R E C X L V I .

A U M E M E ,

19 de février.

— 1768 **M** O N cher ange, le dernier article de votre lettre du 12 de février redouble toutes mes afflictions. Ce qui peut me consoler, c'est que Mad. d'*Argental* n'est pas entre les mains d'un charlatan; j'espère beaucoup d'un vrai médecin? et encore plus de la nature. Je vous demande en grâce, mon cher ange, de ne me pas laisser ignorer son état, et de vouloir bien quelquefois m'en faire écrire des nouvelles. Nous avons beaucoup de maladies dans nos cantons; j'en ai ma bonne part. La fin de la vie est triste, le commencement doit être compté pour rien, et le milieu est presque toujours un orage.

*Sirven* est revenu. Celui-là pourrait dire, plus qu'un autre, combien la vie est affreuse. Sa famille mourra des coups de barre que *Calas* a reçus, et sa femme en est déjà morte.

Vous avez reçu, sans doute, la copie d'une lettre que j'ai écrite à propos de ce Diner. Je ne suis pas encore bien sûr que le *Militaire philosophe* soit de *Saint-Hyacinthe*; mais les sureteurs de la littérature le croient, et cela suffit pour faire penser qu'il n'était pas indigne de dîner avec le comte de *Boulainvilliers*.

Au reste, je n'écris jamais à Paris que dans le goût de la lettre dont je vous ai envoyé copie. Voici

une petite liste de la dixième partie des ouvrages qui paraissent en Hollande et à Bâle coup sur coup; vous sentez combien il serait absurde de les imputer à un seul homme. Il est impossible que j'y aye la moindre part, moi qui ne suis occupé que du Siècle de *Louis XIV*, dont je vous enverrai bientôt les deux premiers volumes. 1768.

Je vous prie, mon cher ange, de me mander ce que vous pensez, et ce que le public éclairé pense des commentaires sur *Racine*. On dit que *Fréron* y a beaucoup de part. Quel siècle que celui où un *Fréron* et un *Boisgermain* osent juger *Monime*, *Clytemnestre*, *Phèdre*, *Roxane* et *Athalie*! Je serais bien fâché de mourir sans m'être plaint vivement à vous de toutes ces abominations. Pleurer avec ce qu'on aime est la ressource des opprimés.

Il y a bien des tripots. Celui de la sorbonne, celui de la comédie, et celui que vous avez quitté, sont les trois plus pitoyables. Je quitterai bientôt le grand tripot de ce monde, et je n'y regretterai guère que vous.

Quand vous verrez votre successeur, voulez-vous bien lui dire à quel point je l'estime et révère, en le supposant philosophe?

Mille tendres respects à vous, mon cher ange, et à la malade. V.

## LETTRE CXLVII.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

A Ferney, le 24 de février.

1768. **J**en'ai jamais prétendu, Monsieur, qu'on dût jamais s'offenser d'être comparé à *Jean-Baptiste Colbert* (\*). J'ai écrit seulement qu'un ministre de la guerre et de la paix n'avait pas plus de rapport à un contrôleur général qu'avec un archevêque de Paris. Je vous avoue même que je ne souhaiterais point du tout que M. le duc de *Choiseul* eût le contrôle général : il fricasserait tout en deux ans : tout l'argent irait en gratifications, bienfaits, magnificences. Un contrôleur général doit avoir la main et le cœur un peu ferrés. M. le duc de *Choiseul* a des vices tout contraires à cette vertu nécessaire. Il ne se corrigerait jamais de son humeur généreuse et bienfesante. Quand milord *Bolingbroke* fut fait secrétaire d'Etat, les filles de Londres, qui se faisaient alors la bonne compagnie, se disaient l'une à l'autre : *Betti, Bolingbroke est ministre ! Huit mille guinées de rente ; tout pour nous.*

A propos de générosité, je prends la liberté de demander à monseigneur le prince de *Condé* le congé d'un soldat de sa légion. J'ai fait un peu les hon-

(\*) M. de *Voltaire* avait désapprouvé que, dans des vers adressés à M. le duc de *Choiseul*, M. le comte de *la Touraille* l'eût comparé à *Colbert*.

neurs de ma chaumière à cette légion romaine. —  
 J'en rappellerais le souvenir à M. le comte de *Maille*, 1768.  
 s'il était à Paris. J'explique toutes mes raisons à  
 son Altesse sérénissime ; mais ces raisons seront bien  
 moins fortes qu'un mot de votre bouche ; et je vous  
 supplie d'avoir la bonté de ce mot à un prince  
 qui ne se fait pas prier quand il s'agit de faire des  
 heureux.

Agréez, Monsieur, les respectueux sentimens du  
 vieux malade de Ferney. V.

## LETTRE CXLVIII.

A M. LE PRESIDENT HENAUT.

A Ferney, 26 de février.

**M**ON cher et illustre confrère, vous ne voulez  
 donc pas placer le maréchal de *la Meillerie* parmi  
 les surintendans. Il le fut pourtant en 1648 ; c'est  
 un fait avéré.

Je vous avais proposé aussi de mettre *Abel Sirven*  
 à sa place, avec *Nicolas Fouquet*, puisqu'ils furent  
 tous deux toujours surintendans conjointement.

Mais j'ai de plus grandes plaintes à vous faire.  
 Comment avez-vous pu, dans votre nouvelle édi-  
 tion, démentir la bonté de votre caractère et la  
 douceur de vos mœurs, dans l'article *Servet* ? Il  
 semble que vous vouliez un peu justifier *Calvin* et  
 tous les persécuteurs. Vous flétrissez l'indulgence,  
 la tolérance, du nom *tolérantisme*, comme si c'était

1768. — une hérésie, comme si vous parliez de l'arianisme et du janfénisme. Vous n'ignorez pas que le meurtre de *Servet* est une violation criminelle du droit des gens, un véritable assassinat commis en cérémonie, et qui devait attirer sus les assassins le châtement le plus terrible? J'ose croire que, si le mot d'arien n'avait pas retenu *Charles-quin*, ou plutôt, s'il n'était pas tombé dès-lors dans le triste état qu'il alla bientôt cacher dans la solitude de Saint-Just, il aurait puni sévèrement cet outrage fait dans Genève, ville impériale, à la nation espagnole. C'était un attentat inoui d'arrêter, sans aucun prétexte, un sujet de *Charles-quin*, qui voyageait sur la foi publique, muni de bons passe-ports. *Servet* ne voulait coucher qu'une nuit à Genève, pour aller en Allemagne: *Calvin*, qui le sut, le fit saisir comme il partait de l'hôtellerie de la Rose. On lui vola quatre-vingt-dix-sept doublons d'or, une chaîne d'or et six bagues.

Vous savez quelle mort suivit ce brigandage. *Calvin*, qui aurait été lui-même brûlé en France, s'il avait été pris, força le misérable conseil de Genève à faire brûler *Servet*, à petit feu, avec des fagots verts, et il jouit de ce spectacle. Il n'y eut point, dans votre Saint-Barthelemi, d'assassinat plus cruellement exécuté.

Vous m'avouerez que la douceur chrétienne, nommée par vous tolérantisme, eût mieux valu que cette sainte abomination. J'ose vous dire qu'en France, si les *Guises* avaient été plus tolérans, votre conseiller *Anne Dubourg*, neveu du chancelier, et

tant d'autres, n'auraient pas péri par le même supplice que *Servet*. Croyez - moi, mon cher et illustre confrère, la tolérance prêche mieux que les bourreaux. 1768.

Vous citez l'exemple de *Socrate*; vous paraîtz regarder sa mort comme une preuve de l'intolérance des Athéniens. On dirait, à vous entendre, que les lois d'Athènes mettaient à mort tous ceux qui s'étaient moqués du hibou de *Minerve*. Vous êtes trop savant dans l'antiquité pour ne pas convenir que la mort de *Socrate* fut l'effet d'une cabale criminelle et d'un fanatisme passager, à peu-près-comme l'affassinat juridique commis à Toulouse contre *Calas*.

Songez, je vous en supplie, que les Athéniens punirent la cabale qui avait fait empoisonner *Socrate*, qu'ils condamnèrent à mort les principaux juges, qu'ils érigèrent à *Socrate* non-seulement une statue, mais un temple; en un mot, jamais les Athéniens ne montrèrent un plus grand respect pour la philosophie, et une horreur plus violente pour les persécuteurs.

Les Romains, dont vous tenez vos lois, ont été tolérans depuis *Romulus* jusqu'au châtement du centurion *Marcel* qui, l'an 298, brisa sa baguette de commandement à la tête des troupes, et déclara qu'il ne fallait plus servir les empereurs, parce qu'ils n'étaient pas chrétiens. Avant *Marcel*, il y eut quelques chrétiens persécutés; mais, comme dit *Origène*, de loin à loin, et en très-petit nombre. (*Origène*, livre III.) Il serait très-aisé de prouver

1768 — qu'ils ne furent punis que comme factieux, puisqu'*Origène* et le fougueux *Tertullien* moururent dans leur lit, et qu'aucun prêtre, soi-disant évêque de Rome, ne fut exécuté, non pas même *St. Pierre*, dont le prétendu séjour à Rome est une fable absurde.

Non, vous ne trouverez, pendant plus de huit cents ans, aucun homme persécuté à Rome pour ses opinions. Comment pouvez-vous dire que, s'il n'y avait pas de persécution alors, c'était parce que tout le monde était d'accord sur le culte des dieux ? Quoi ! les stoïciens et les épicuriens ne rejetaient pas hautement toute la théologie grecque et romaine ? quoi ! ces sectes nombreuses ne s'en moquaient-elles pas ouvertement ? *Cicéron* lui-même n'en a-t-il pas parlé avec le dernier mépris ? *Lucrèce* n'a-t-il pas chassé la superstition de toutes les honnêtes maisons ? ne l'a-t-il pas renvoyée à la canaille, aux femmelettes et aux hommes faibles qui sont au-dessous des femmelettes ?

Quel censeur, quel tribun, quel préteur, quel centumvir, ont jamais fait un procès à *Lucrèce* ?

La tolérance a toujours été la loi fondamentale de la république romaine, loi non gravée sur les douze tables, mais empreinte dans toutes les têtes et dans tous les cœurs. Cela est vrai, comme il est vrai qu'*Henri IV* a été assassiné par la seule intolérance.

Vous citez *Dion Cassius*, vil grec, vil écrivain, vil flatteur, vil ennemi de *Cicéron*, qui, seul de tous les historiens, dit que *Mécène*, qu'il n'a jamais vu, conseilla à *Auguste* de ne point admettre de religions

*nouvelles*. Les malheureuses équivoques qui embarraissent tous les langages, et qui ont causé parmi nous tant de disputes fatales, ont produit une grande méprise sur ce passage de *Dion Cassius*. *Ta iera* ne signifie point ici ce que nous entendons, par religion, un système dogmatique ennemi des autres systèmes; *ta iera* veut dire *sacrifice, cérémonie sacrée*. Il y en avait assez à Rome: il ne s'agissait, du temps d'*Auguste*, que d'admettre, par une sanction publique du sénat, les mystères de *Cérès Eleusine*, ceux de la déesse de Syrie, et ceux d'*Isis*.

Vous connaissez l'ancienne loi des douze tables; qui ne fut jamais abolie: *Deos exteros, nisi publicè adscitos, ne colunto*; point de culte étranger s'il n'est admis par la loi. Ces cultes étrangers n'ont donc jamais été autorisés, mais ils ont été tolérés dans l'Empire. *Isis* même, quoique la déesse d'un peuple vaincu et méprisé, eut un temple dans les faubourgs de Rome, du temps d'*Auguste*.

Les Juifs, ces méprisables Juifs, les plus fanatiques des hommes, avoient à Rome une synagogue. Où pourrez-vous jamais trouver une plus grande différence de culte et une plus grande tolérance?

Ah, mon cher confrère, quel temps prenez-vous pour vouloir flétrir une vertu si nécessaire au genre-humain! C'est le temps même où la tolérance universelle commence à s'établir dans une grande partie de l'Europe; c'est lorsque la tolérance étanche dans l'Allemagne, depuis la paix de Westphalie, le sang que le monstre de l'intolérantisme avait fait couler pendant deux siècles; c'est lorsque l'impéra-

1768 ——— ratrice de Ruffie assemble dans la grande salle de son palais jusqu'à des musulmans, des adorateurs du grand lama et des payens, pour former le code des lois qu'elle va donner à un empire plus vaste que l'Empire romain. C'est lorsque le roi de Pologne établit la liberté de conscience dans un pays deux fois aussi grand que la France.

Vous ne sauriez croire combien de gens de lettres m'ont témoigné de douleur, et se sont plaints à moi, comme à votre ancien ami et à votre admirateur très-zélé. Je suis affligé comme eux de ce fatal article; il fera un mal que vous n'avez pas voulu. Vous mettez des armes entre les mains des furieux. Est-il possible que ces armes soient éguisées par le plus doux et le plus aimable des hommes? Je ne vous en aime pas moins; mais ma douleur est égale aux sentimens que je conserverai pour vous jusqu'à la mort.

Je n'écris point à madame *du Defant*; que lui manderai-je du désert où j'achève mes jours? je ne pourrais que lui dire que je l'aime de tout mon cœur, ou que de tout mon cœur je l'aime; car il n'y a plus moyen de lui dire: Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour, ou d'amour me font mourir vos beaux yeux, belle Marquise.

Jouissez tous les deux de la vie comme vous pourrez, je la supporte assez doucement.

LETTRE

## LETTRE CXLIX.

A M. D O R A T.

A Ferney, 1 de mars.

J'AI toujours sur le cœur, Monsieur, la calomnie \_\_\_\_\_  
 qui m'impute mille ouvrages que je ne connais pas, 1768.  
 et la mauvaise foi qui se sert de mon nom pour  
 faire courir des épigrammes que je n'ai ni faites ni  
 pu faire. Cette mauvaise foi m'a été extrêmement  
 sensible.

J'appris, il y a quelques mois, qu'on prétendait  
 que j'avais récité une épigramme, ou plutôt des vers  
 contre vous, qui me paraissent très injustes, quoique  
 assez bien faits. Cette imposture fut confondue, mais  
 je fus très-affligé. J'en écrivis à madame Necker  
 qu'on me dit être votre amie; je vous en écris aujourd'hui  
 à vous même, Monsieur. Quoique j'aye eu  
 quelques légers sujets de me plaindre de vous, je l'ai  
 entièrement oublié; et les excuses que vous avez  
 bien voulu me faire, m'ont infiniment plus touché  
 que le petit tort dont j'avais sujet de me plaindre  
 ne m'avait été sensible. Il m'était impossible, après  
 cela, de rien faire qui pût vous déplaire. J'étais  
 d'ailleurs malade et mourant quand cette épigramme  
 parut. Songez au temps où elle fut faite; pouvais-  
 je alors deviner que vous eussiez une maîtresse à  
 l'opéra? était-ce à moi de la faire parler? Je n'ai  
 jamais vu les vers que vous aviez composés pour

*Corresp. générale.* Tome XIV. Y



— elle ; en un mot , Monsieur , je suis trop vrai , et  
 1768. j'ai trop de franchise pour n'être pas cru , quand j'ai  
 juré à madame *Necker* , sur mon honneur , que je  
 n'avais nulle part à cette tracasserie.

C'est à vous à savoir quels sont vos ennemis :  
 Pour moi je ne le suis pas : j'ai été très-affligé de  
 cette imposture. J'ai des preuves en main qui me  
 justifieraient pleinement : mais je ne veux ni compro-  
 mettre ni accuser personne. Je me borne à mon  
 devoir ; c'est celui de repousser la calomnie.

Voilà , Monsieur , ce que la vérité m'oblige à  
 vous écrire ; et cette même vérité doit en être crue  
 quand je vous assure de toute l'estime et de tous les  
 sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être , etc.

## L E T T R E C L.

A M. L E R I C H E.

1 de mars.

A P R È S la malheureuse aventure , mon cher  
 Monsieur , de deux paquets contenant , dit-on , des  
 livres de Genève , il n'est rien que l'insolente inqui-  
 sition de certains gens ne se soit permis contre les  
 lois du royaume. Je fais très-certainement que mes  
 paquets ne sont point ouverts aux autres bureaux  
 des postes ; et M. *Janel* , maître absolu dans ce  
 département , a pour moi des attentions dont je ne  
 puis trop me louer. J'ignore absolument ce que les  
 deux paquets adressés à monsieur l'intendant et à

M. *Ethis*, impudemment saisis à Saint-Claude, pou-  
vaient contenir. J'ignore qui les portait et qui les 1768.  
envoyait. Je n'ai nul commerce avec Genève, et  
il y a près de six mois que je suis à peine sorti de  
mon lit. Tout ce que je fais, c'est que cette affaire  
a eu des suites infiniment désagréables, et que ceux  
qui ont abusé ainsi du nom de monsieur l'intendant,  
ont commis une imprudence très-dangereuse.

Le premier président du parlement de Douai à  
servi *Fantet* comme s'il avait été son avocat; il lui  
était recommandé par un ami intime.

Vous avez lu, sans doute, le mandement de  
l'archevêque de Paris contre *Bélifaire*: voici un petit  
imprimé qu'on m'envoie de Lyon à ce sujet.

Il se fait une très-grande révolution dans les es-  
prits, en Italie et en Espagne. Le Nord entier secoue  
les chaînes du fanatisme, mais l'ombre du chevalier  
de *la Barre* crie en vain vengeance contre ses as-  
saffins.

Je vous embrasse, etc.

## L E T T R E C L I.

FOLLIE A M. LE DUC DE CHOISEUL.

16 de mars.

J'AI reçu, avec satisfaction, la lettre de bonne  
année que vous avez pris la peine de m'écrire, en  
date du 4 de janvier. Je continuerai toujours à vous  
donner des marques de mes bontés; et quoique

1768. vous radotiez quelquefois. j'aurai de la considération pour votre vieillesse, attendu que je connais votre sincère attachement pour ma personne, et les idées que vous avez de mon caractère. J'ai souvent fait des grâces à des genevois, quand vous m'en avez prié, quoiqu'ils ne les méritent guère. Ils m'ont excédé pendant deux ans pour leurs sottises querelles; et, quand ils ont obtenu un jugement définitif, ils ne s'y sont point tenus: c'était bien la peine que je leur fisse l'honneur de leur envoyer un ambassadeur du roi.

Je fais que vous avez très-bien traité les troupes que j'ai fait séjourner neuf mois dans vos quartiers; que vous avez fourni le prêt à la légion de *Condé*; que vous avez eu dans votre chaumière, pendant deux mois, M. de *Chabillant* et tous les officiers du régiment de *Conti*; et, si M. de *Chabillant*, chargé des plus importantes affaires, a oublié de marquer sa satisfaction à madame *Denis* qui lui a fait, de son mieux, les honneurs de votre grange, je prends sur moi de vous savoir gré de votre attention pour les officiers, et des couvertures que vous avez fait donner aux soldats dans votre hameau.

Je n'ignore pas que le grand chemin, ordonné par moi pour aller de l'inconnu *Mérim* à l'inconnu *Verfoy* dans l'inconnu pays de *Gex*, vous a coupé quatre belles prairies et des terres que vous ensemencez au fenoir: cela aurait ruiné l'Homme aux quarante écus de fond en comble, mais je vous conseille d'en rire.

Tout décrépît que vous êtes, on ne dira pas que

vous êtes vieux comme un chemin ; car vous avez , —  
ne vous en déplaîse , soixante et quatorze ans passés, 1768.  
et mon chemin de Verfoy n'a qu'un an tout au plus.

Je fais que vous avez pleuré comme un benêt , de ce que j'ai opiné dans le conseil contre la requête des *Sirven* ; vous êtes trop sensible , pour un vieillard goguenard tel que vous êtes. Ne voyez-vous pas que toutes les formes s'opposaient à l'admission de la requête des *Sirven*, et que , dans les circonstances où je suis , il y a des usages consacrés que je ne dois jamais heurter de front ?

Consolez-vous. Je fais que *Sirven* est dans votre maison avec sa famille ; elle est bien infortunée et bien innocente. J'en aurai soin ; je leur donnerai , dans Verfoy , un petit emploi qui , avec ce que vous leur fournissez , les fera vivre doucement. Je fais le bien que je peux , mais il m'est impossible de tout faire.

On m'a dit que *la Harpe* s'était pressé d'apporter à Paris votre second chant de la Guerre de Genève , qui n'était pas achevé ; il faut que vous le raccommochez.

Est-il vrai qu'il y en a cinq chants ?

Envoyez-les moi , *queste coglionerie mi trastullano un poco* ; elles me délassent de mille requêtes inconfidérées , et de mille propositions ridicules que je reçois tous les jours.

Je veux que vous me donniez la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV* ; c'était un beau siècle , celui-là , pour les gens de votre métier. Je suis fâché d'avoir

— 1768. oublié de recommander à *Taulès* de vous fournir des anecdotes, votre ouvrage en vaudrait mieux. C'est un monument que vous érigez en l'honneur de votre patrie; je pourrai le présenter au roi dans l'occasion.

Portez-vous bien; et, si vous avez quelques petits calculs dans la vessie et dans l'urètre, prenez du remède espagnol, je m'en trouve bien. L'Espagne doit contribuer à ma guérison, puisque j'ai contribué à sa grandeur et à celle de la France par mon pacte de famille.

Bonsoir, ma chère marmotte; je crois que je deviens aussi bavard que vous.

Signé, le duc de CHOISEUL.

## L E T T R E C L I I .

A M. DE TAULÈS.

21 de mars.

J'AI déjà eu, Monsieur, l'honneur de vous répondre sur l'accord honnête de deux puissans monarques, pour partager ensemble les biens d'un pupille. Je vous ai dit même, il y a long-temps, que j'avais déjà fait usage de cette anecdote. Je ne vous ai pas laissé ignorer que, dans la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV* (commencée il y a plus d'un an, et retardée par les amours du chauve *Gabriel Cramer*), il est marqué expressément que ce fait est tiré du dépôt improprement nommé des

affaires étrangères. Les Anglais disent archives ; ils se servent toujours du mot propre : ce n'est pas ainsi qu'en usent les Velches. Je vous répéterai encore ce que j'ai mandé à M. le duc de *Choiseul* ; c'est que la vérité est la fille du temps, et que son père doit la laisser aller à la fin dans le monde. 1768.

Comme il y a assez long-temps que je ne lui ai écrit, et que ma requête, en faveur de la vérité, était jointe à d'autres requêtes touchant les grands chemins de *Verfoy*, il n'est pas étonnant qu'il ait oublié les grands chemins et les anecdotes.

A l'égard du cardinal de *Richelieu*, je vous jure que je n'ai pas plus de tendresse que vous pour ce roi ministre. Je crois qu'il a été plus heureux que sage, et aussi violent qu'heureux. Son grand bonheur a été d'être prêtre. On lui conseilla de se faire prêtre lorsqu'il faisait ses exercices à l'académie, et que son humeur altière lui faisait donner souvent sur les oreilles. J'ajoute que, s'il a été heureux par les événemens, il est impossible qu'il l'ait été dans son cœur. Les chagrins, les inquiétudes, les repentirs, les craintes aigrissent son sang et pourrissent son cu. Il sentait qu'il était haï du public autant que des deux reines, en chassant l'une et voulant coucher avec l'autre, dans le temps qu'il était loué par des lâches, par des *Boisrobert*, des *Scuderi*, et même par *Cornille*. Ce qui fit sa grandeur abrégéa ses jours. Je vous donne ma parole d'honneur que, si j'avais vécu sous lui, j'aurais abandonné la France au plus vite.

A l'égard de son *Testament*, s'il en est l'auteur,

1768. il a fait là un ouvrage bien impertinent et bien absurde ; un *Testament* qui ne vaut pas mieux que celui du maréchal de *Bellisle*.

Si, parmi les raisons qui m'ont toujours convaincu que ce *Testament* était d'un faussaire, l'article du comptant secret n'est pas une raison valable, ce n'est, à mon avis, qu'un canon qui crève dans le temps que tous les autres tirent à boulets rouges, et, pour un canon de moins, on ne laisse pas de battre en brèche.

Demandez à M. le duc de *Choiseul*, supposé (ce qu'à Dieu ne plaise) qu'il tombât malade, et qu'il laissât au roi des mémoires sur les affaires présentes, s'il lui recommanderait la chasteté ? s'il lui parlerait beaucoup des droits de la Sainte-Chapelle de Paris ? s'il lui proposerait de lever deux cents mille hommes quand on en veut avoir cent mille ? et s'il ferait un grand chapitre sur les qualités requises dans un conseiller d'Etat ? etc.

Certainement, au lieu d'écrire de telles bêtises dignes de l'amour-propre absurde du petit abbé de *Bourzeys*, conseiller d'Etat *ad honores*, M. le duc de *Choiseul* parlerait au roi du pacte de famille qui lui fera honneur dans la postérité ; il péserait le pour et le contre de l'union avec la maison d'Autriche ; il examineroit ce qu'on peut craindre des puissances du Nord, et sur-tout comment on s'y peut prendre pour tenir tête sur mer aux forces navales de l'Angleterre. Il ne s'égarerait pas en lieux communs, vagues et pédantesques : il n'intitulera pas ce mémoire du nom ridicule de *Testament politique* ; il ne le signerait

pas d'une manière dont il n'a jamais signé. Il est —  
 plaisant qu'on ait fait dire au cardinal de *Richelieu*, 1768.  
 dans ce ridicule *Testament*, tout le contraire de ce  
 qu'il devait dire, et rien de ce qui était de la plus  
 grande importance; rien du comte de *Soissons*, rien  
 du duc de *Veymar*, rien des moyens dont on pouvait  
 soutenir la guerre dans laquelle on était embarqué;  
 rien des huguenots qui lui avaient fait la guerre, et  
 qui menaçaient encore de la faire, rien de l'éduca-  
 tion du dauphin, etc. etc. etc.

Je ne finirais pas, si je voulais rapporter tous les  
 péchés d'omission et de commission qui sont dans  
 ce détestable ouvrage. Les hommes sont, depuis très-  
 long-temps, la dupe des charlatans en tout genre.

Je ne suis point du tout surpris, Monsieur, que  
 l'abbé de *Bourzeys* se soit servi de quelques expres-  
 sions du cardinal. *Corneille* lui-même en a pris quel-  
 ques-unes. J'ai vu cent petits-mâtres prendre les  
 airs du maréchal de *Richelieu*, et je vous réponds  
 qu'il y avait cent pédans qui imitaient le style du  
 cardinal.

Si le cardinal a souvent dit fort trivialement,  
*qu'il faut tout faire par raison*, malgré le sentiment du  
 père *Canoye*, il est tout naturel que l'abbé de *Bour-  
 zeys* ait copié cette pauvreté de son maître.

Au reste, Monsieur, je hais tant la tyrannie du  
 cardinal de *Richelieu*, que je souhaiterais que le  
*Testament* fût de lui, afin de le rendre ridicule à la  
 dernière postérité. Si jamais vous trouvez des preu-  
 ves convaincantes qu'il ait fait cette impertinente  
 pièce, nous aurons le plaisir, vous et moi, de juger

T. 92. *Corresp. générale*. Tome XIV. Z

— qu'il fallait plutôt le mettre aux petites maisons que  
 1768. sur le trône de France, où il a été réellement assis  
 pendant quelques années. Je vous garderai le secret,  
 et vous me le garderez. Je vous demande en grâce  
 de faire mes tendres complimens au philosophe  
 orateur et poëte *M. Thomas*, dont je fais plus de  
 cas que de *Thomas d'Aquin*.

Je vous renouvelle mes remerciemens et les assu-  
 rances de mon attachement inviolable.

Laissons-là le cardinal de *Richelieu* tant loué par  
 notre académie, et aimons *Henri IV*, votre com-  
 patriote et mon héros.

## L E T T R E C L I I I .

A M A D A M E

L A M A R Q U I S E D U D E F F A N T .

30 de mars.

QUAND j'ai un objet, Madame, quand on me  
 donne un thème, comme, par exemple, de savoir  
 si l'ame des puces est immortelle, si le mouvement  
 est essentiel à la matière, si les opéra comiques sont  
 préférables à *Cinna* et à *Phèdre*, ou pourquoi  
 madame *Denis* est à Paris, et moi entre les Alpes  
 et le mont Jura, alors j'écris régulièrement, et ma  
 plume va comme une folle.

L'amitié dont vous m'honorez me sera bien chère  
 jusqu'à mon dernier soufflé, et je vais vous ouvrir  
 mon cœur.

J'ai été pendant quatorze ans l'aubergiste de l'Europe, et je me suis lassé de cette profession. J'ai reçu chez moi trois ou quatre cents anglais qui sont tous si amoureux de leur patrie, que presque pas un ne s'est souvenu de moi après son départ, excepté un prêtre écossais nommé *Browne*, ennemi de *M. Hume*, qui a écrit contre moi, et qui m'a reproché d'aller à confesse, ce qui est assurément bien dur.

J'ai eu chez moi des colonels français, avec tous leurs officiers, pendant plus d'un mois; ils servent si bien le roi, qu'ils n'ont seulement pas eu le temps d'écrire ni à madame *Denis* ni à moi.

J'ai bâti un château comme *Béchamel*, et une église comme *le Franc de Pompignan*. J'ai dépensé cinq cents mille francs à ces œuvres profanes et pies; enfin, d'illustres débiteurs de Paris et d'Allemagne, voyant que ces magnificences ne me convenaient point, ont jugé à propos de me retrancher les vivres pour me rendre sage. Je me suis trouvé, tout d'un coup, presque réduit à la philosophie. J'ai envoyé madame *Denis* solliciter les généreux Français, et je me suis chargé des généreux Allemands.

Mon âge de soixante et quatorze ans, et des maladies continuelles, me condamnent au régime et à la retraite. Cette vie ne peut convenir à madame *Denis* qui avait forcé la nature pour vivre avec moi à la campagne; il lui fallait des fêtes continuelles, pour lui faire supporter l'horreur de mes déserts qui, de l'aveu des Russes, sont pires que la Sibérie pendant cinq mois de l'année. On voit de sa fenêtre

1768. trente lieues de pays, mais ce sont trente lieues de montagnes, de neiges et de précipices; c'est Naples en été, et la Laponie en hiver.

Madame *Denis* avait besoin de Paris; la petite *Cornelle* en avait encore plus besoin; elle ne l'a vu que dans un temps où ni son âge ni sa situation ne lui permettaient de le connaître. J'ai fait un effort pour me séparer d'elles, et pour leur procurer des plaisirs dont le premier est celui qu'elles ont eu de vous rendre leurs devoirs. Voilà, Madame, l'exacte vérité sur laquelle on a bâti bien des fables, selon la louable coutume de votre pays, et je crois même de tous les pays.

J'ai reçu d'Hollande une Princesse de Babylone; j'aime mieux les Quarante écus que je ne vous envoie point, parce que vous n'êtes pas arithmétique, et que vous ne vous souciez guère de savoir si la France est riche ou pauvre. La Princesse part sous l'enveloppe de madame la duchesse de *Choiseul*; si elle vous amuse, je ferai plus de cas de l'Euphrate que de la Seine.

J'ai reçu une petite lettre de madame de *Choiseul*; elle me paraît digne de vous aimer. Je suis fâché contre M. le président *Hénault*; mais j'ai cent fois plus d'estime et d'amitié pour lui que je n'ai de colère.

Adieu, Madame; tolérez la vie; je la tolère bien. Il ne vous manque que des yeux, et tout me manque; mais assurément les sentimens que je vous dois et que je vous ai voués, ne me manquent pas.

## L E T T R E C L I V .

A M. DE LALEU, notaire à Paris.

30 de mars.

LE séjour, Monsieur, que madame Denis doit faire à Paris, exige que je profite de vos bontés <sup>1768</sup> pour faire quelques arrangemens nécessaires.

Vous savez que ni M. de Richelieu, ni les héritiers de la maison de Guise, ni M. de Lezeau, ne m'ont payé depuis long-temps.

Cela fait un vide de 8800 livres de rente. Le reste de mes revenus, que M. le Sueur doit toucher se monte à 45,200 livres, sur lesquelles je paye 400 livres au sieur le Sueur, 1800 livres à M. l'abbé Mignot, et 1800 livres à M. d'Ornoi, à compter de ce jour, au lieu de 1200 livres qu'il touchait; c'est donc 3400 livres à soustraire de 45,200 livres, reste net 41,800 livres.

Sur ces 41,000 livres, j'en prenis 36,000 livres pour faire aller la maison de Ferney. Vous avez eu la bonté de faire payer encore plusieurs petites sommes pour moi à Paris, dont le montant ne m'est pas présent à l'esprit; il fera aisé de faire ce compte.

M. de la Borde a la générosité de m'avancer tous les mois mille écus pour les dépenses courantes, que vous voulez bien lui rembourser, quand le sieur le Sueur a reçu mes semestres. Je serai obligé de prendre

1768 — cestrois mille livres encore quelques mois à Genève, chez le correspondant de M. de *la Borde*, pour m'aider à payer environ 20,000 livres de dettes criardes.

Sur les 41,800 livres de rentes qui me restent entre vos mains, il se peut qu'il me soit dû encore quelque chose. En ce cas, je vous supplie de donner à madame *Denis* ce surplus, et de vouloir bien me faire savoir à quoi il se monte.

Outre ce surplus, on a transigé avec M. de *Lexeau*, à condition qu'il payerait 9000 livres au mois d'avril où nous entrons. Je compte encore que M. le maréchal de *Richelieu* lui donnera un à compte,

Tout cela lui peut composer cette année une somme de 20,000 livres; après quoi, lorsque les affaires seront en règle, je m'arrangerai de façon avec vous qu'elle touchera chez vous 20,000 livres de pension chaque année. Je me flatte que vous approuverez mes dispositions, et que vous m'aidez à m'acquitter des charges que les devoirs du sang et de l'amitié m'imposent.

Je vous souhaite une bonne santé. J'ai l'honneur d'être, etc.

## LETTRE CLV.

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

I d'avril.

MON PROTECTEUR,

CECI s'adresse au ministre de paix. Vous avez la bonté de m'accorder quelques éclaircissemens sur le Siècle de *Louis XIV.* Tout ce qui regarde la cruelle guerre est imprimé. Je n'ai plus qu'un seul petit objet de curiosité sur une tracasserie ecclésiastique en cour de Rome. Mon protecteur connaît ce pays-là.

Il y avait, en 1699, un *birbone*, un *furfante*, un *malandrino* nommé *Giori*, espion de son métier, prenant de l'argent à toute main, et en donnant partie *ad alcuni ragazzi*: *quello buggerone* trahissait le cardinal de *Bouillon* en recevant ses présens: il fut la cause de tous les malheurs de ce cardinal. Il doit y avoir deux ou trois lettres de ce maraud, écrites en février et mars 1699, à M. de *Torcy*. Si vous vouliez, Monseigneur, en gratifier ma curiosité, je vous ferais fort obligé.

Y aurait-il encore de l'indiscrétion à vous demander la relation de la colique néphrétique de cet ivrogne de *Pierre III*, adorateur du roi de Prusse, écrite par M. de *Rulhières*, secrétaire du baron de *Breteuil*? Cette relation est entre les mains de plu-

1768. sieurs personnes, et n'est plus un secret. Tout ce que je fais, aussi certainement qu'on peut savoir quelque chose, c'est à dire en doutant, c'est que *Pierre III* n'aurait point eu la colique s'il n'avait dit un jour à un *Orlof*, en voyant faire l'exercice aux gardes préobazinski : *Voilà une belle troupe ; mais je ferais fuir tous ces gens-là comme des gredins, si j'étais à la tête de cinquante prussiens.*

Je vous jure, mon protecteur, que ma *Catherine* ne m'a pas dit un mot de cette colique, quoiqu'elle ait eu la bonté de me mander tout le bien qu'elle fait dans ses vastes Etats. Je ne lui ai point écrit :

Ninus en vous chassant de son lit et du trône,  
 En vous perdant, Madame, eût perdu Babylone.  
 Pour le bien des mortels vous prévintes ses coups ;  
 Babylone et la terre avaient besoin de vous :  
 Et quinze ans de vertus et de travaux utiles,  
 Les arides déserts par vous rendus fertiles,  
 Les sauvages humains soumis au frein des lois,  
 Les arts dans nos cités naissans à votre voix,  
 Ces hardis monumens, que l'univers admire,  
 Les acclamations de ce puissant empire,  
 Sont autant de témoins, dont le cri glorieux  
 A déposé pour vous au tribunal des dieux.

Elle n'a pas même fait jouer *Sémiramis* une seule fois à *Moscou*. Cependant je ne la crois pas si coupable qu'on le dit : mais si vous daignez m'envoyer la petite relation, je vous jure, foi de votre créature, de n'en jamais faire le moindre usage.

Je ne me suis pas encore fait chartreux, attendu

que je suis trop bavard, mais je fais régulièrement mes pâques, et je mets au pied du crucifix toutes les calomnies fréroniques et pompignantes qui m'imputent toutes les gentilleses anti-dévotes que *Marc-Michel* imprime, depuis trois ou quatre ans, dans Amsterdam, contre les plus pures lumières de la théologie. Il y a deux ou trois coquins désfroqués qui travaillent, sans relâche, à l'œuvre du démon.

Mais, sérieusement, vous m'avouerez qu'il serait bien injuste d'imaginer qu'un radoteur de soixante et quatorze ans, occupé du Siècle de *Louis XIV*, de mauvaises tragédies, de mauvaises comédies, d'établir une fortune de quarante écus, de suivre dans ses voyages une princesse de Babylone, et de faire continuellement des expériences d'agriculture, eût le tems et la volonté de barboter dans la théologie.

Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

Les envieux ont eu beau jeu. Une nièce qui va à Paris, quand un oncle est à la campagne, est une merveilleuse nouvelle: mais le fait est que nos affaires étant fort délabrées, par le manque de mémoire de plusieurs illustres débiteurs, grands seigneurs, tant français qu'allemands, je me suis mis dans la réforme; je me suis lassé d'être l'aubergiste de l'Europe. Je donne vingt mille francs de pension à ma nièce votre très humble servante. *Cornélie-chiffon*, nièce du grand *Cornéille*, a eu en mariage environ quarante mille écus, grâce à vos bienfaits et à ceux de madame la duchesse de *Grammont*. J'ai partagé une partie de mon bien entre mes parens, et je n'ai plus qu'à

1768: mourir doucement, gaiement et agréablement entre mes montagnes de neige, où je suis à peu-près sourd et aveugle.

Voilà un compte très-exact de ma conduite: ma reconnoissance le devait à mon bienfaiteur. Le bavard lui demande pardon de l'avoir tant ennuyé; il bavardera vos bontés jusqu'au dernier moment de sa vie.

Il voudrait bien bâtir une jolie maison dans votre ville de Verfoy; mais il sera mort avant que votre port soit fait.

*La vieille marmotte des Alpes.*

## L E T T R E C L V I.

A M. DE BORDES, à Lyon.

A Ferney, 4 d'avril.

**L**E cher correspondant est supplié de vouloir bien faire mettre à la poste tous ces petits pistolets de poche. Il paraît, par tout ce qui nous revient, qu'on ne tire pas toujours sa poudre aux moineaux, et qu'on effraie quelquefois les vautours. Croyez-moi, servez la bonne cause, et DIEU vous bénira.

On vous envoie une Guerre. L'archevêque d'Auch ne sera pas content; mais aussi il ne faut pas qu'un archevêque fasse d'un mandement un libelle diffamatoire.

L'histoire du bannissement des jésuites de la Chine est une plaisanterie infernale de ce Mathurin *Laurent*,

réfugié à Amsterdam chez *Marc-Michel*. C'est un drôle qui a quelque esprit, un peu d'érudition, et qui rencontre quelquefois. Il est auteur de la *Théologie portative* et du *Compère Matthieu*. J'avais peine à croire qu'il eût fait le *Cathéchumène* (\*). Cet ouvrage me paraissait au-dessus de lui, cependant on assure qu'il en est l'auteur. Ce qu'il y a de triste en France, c'est que des *Frérons* m'accusent d'avoir part à ces infamies. Je ne connais ni *Laurent*, ni aucun de ses associés que *Marc-Michel* fait travailler à tant la feuille. Ils ont l'impudence de faire passer leurs scandaleuses brochures sous mon nom. J'ai vu le *Cathéchumène* annoncé dans trois gazettes, comme étant une de mes productions journalières. On ajoute que *la reine en a demandé justice au roi*, et que *le roi m'a banni du royaume*.

On fait assez combien tous ces bruits sont faux; mais, à force d'être répétés, ils deviennent pernicieux. On se résout aisément à persécuter en effet un homme qui l'est déjà par la voix publique. Je pourrai bien *mettre la plume à la main*, comme dit *Larcher*, pour confondre toutes ces calomnies. J'écrirai contre frère *Rigolet* et contre le *Cathéchumène*. Je dédierai, s'il le faut, l'ouvrage au pape. Est-il possible qu'à mon âge de soixante et quatorze ans on puisse me soupçonner de faire des plaisanteries contre la religion dans laquelle je suis né?

On ne veut pas que je meure en repos. J'espère

(\*) Roman philosophique de M. de *Bordes*.



pendant expirer tranquille, soit au pied des Alpes,  
1768. soit au pied du Caucase.

*Fortem et tenacem proposui virum.*

Je vous embrasse tendrement.

LETTRE CLVII.

A M. FISCHER,

INTENDANT DES POSTES DE BERNE.

A Ferney, 5 d'avril,

**J**E vois, Monsieur, par la lettre dont vous m'honorez, du 31 de mars, que je suis précisément comme le *Bikestraf* de Londres, à qui le docteur *Swift* et le docteur *Arbutnot* prouvèrent qu'il était mort. Il eut beau déclarer dans les papiers publics qu'il n'en était rien, que c'était une calomnie de ses ennemis, et qu'il se portait à merveille, on lui démontra qu'il était absolument mort; que trois gazettes de toris, et trois autres gazettes de wigs l'avaient dit expressément; que, quand deux partis acharnés l'un contre l'autre affirmaient la même chose, il était clair qu'ils affirmaient la vérité; qu'il y avait six témoins contre lui, et qu'il n'avait pour lui que son seul témoignage, lequel n'était d'aucun poids. Enfin le pauvre homme eut beau faire, il fut convaincu d'être mort; on tendit sa porte de noir, et on vint pour l'enterrer.

Si vous voulez m'enterrer, Monsieur, il ne tient qu'à vous, vous êtes bien le maître. J'ai soixante et quatorze ans, je suis fort maigre, je pèse fort peu, et il suffira de deux petits garçons pour me porter dans mon tombeau que j'ai fait bâtir dans le cimetière de mon église. Vous serez quitte encore de faire prier DIEU pour moi; attendu que dans votre communion on ne prie point pour les morts. Mais moi je prierai DIEU pour la conversion de votre correspondant qui veut que je sois en deux lieux à la fois; ce qui n'est jamais arrivé qu'à St. François Xavier, et ce qui paraît aujourd'hui moralement impossible à plusieurs honnêtes gens.

J'ai l'honneur d'être, pour le peu de temps que j'ai encore à vivre, Monsieur, votre très-, etc.

## L E T T R E C L V I I I .

A M. FENOUILLOT DE FALBAIRE.

A Ferney, le 11 d'avril

**I**L ne vous manque plus rien, Monsieur; vous avez pour vous le public, et il n'y a contre vous que

Ce lourd Fréron diffamé par la ville  
Comme un bâtard du bâtard de Zoïle.

Je ne suis point du tout étonné que cet imbécille maroufle, l'opprobre des supérieurs qui le tolèrent, n'ait pas senti l'intérêt prodigieux qui règne dans votre ouvrage.

1768. Les Frérons font-ils faits pour sentir la nature ?

Vous avez très-bien fait d'ajouter à l'histoire du jeune *Fabre* tout ce qui peut la rendre plus touchante. Le fait n'est pas précisément comme on le débite. S'il était tel, on n'aurait pas défendu à ce jeune homme, en le tirant des galères, d'approcher de Nîmes de plus de dix lieues. Je suis très-instruit de toute cette affaire, puisqu'il y a long-temps que *Fabre* m'a fait prier d'écrire en sa faveur au commandant de la province; et j'ai pris cette liberté. Il vous devra beaucoup plus qu'à moi, puisque vous avez intéressé pour lui toute la nation. (\*).

Je suis charmé que vous soyez lié avec monsieur *Marmontel*; il est mon ami depuis plus de vingt ans: c'est un des hommes qui méritent le plus l'estime du public et les aboiemens des *Frérons*.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, etc.

(\*) Le jeune *Fabre* s'était substitué à son père condamné aux galères pour avoir chez lui des prédicans. Cette victime de l'amour filial et de l'intolérance religieuse ne sortit des galères qu'au bout de sept ans. C'est le sujet de l'*Honnête criminel*, de M. de *Falbaire*. On peut voir les détails de cette aventure dans la préface de ce drame, édition de 1768.

LETTRE CLIX.

A M. L'ÉVÊQUE D'ANNECY. (\*)

A Ferney, 15 d'avril.

MONSIEUR,

J'AURAIS dû répondre sur le champ à la lettre (†) —  
dont vous m'avez honoré, si mes maladies me 1768.  
l'avaient permis.

Cette lettre me cause beaucoup de satisfaction,  
mais elle m'a un peu étonné. Comment pouvez-vous

(\*) L'abbé *Biord*, ci-devant prêtre habitué ou vicaire  
d'une paroisse de Paris. Ses démêlés avec le parlement l'o-  
bligèrent à quitter cette ville. Voyez la lettre à M. d'*Argental*  
du 27 juillet.

(†) *Lettre de l'évêque d'Annecy.*

Annecy, le 11 d'avril.

MONSIEUR,

On dit que vous avez fait vos pâques : bien des personnes  
n'en font rien moins qu'édifiées, parce qu'elles s'imaginent  
que c'est une nouvelle scène que vous avez voulu donner  
au public. en vous jouant encore de ce que la religion a  
de plus sacré. Pour moi, Monsieur, qui pense plus charita-  
blement, je ne saurais me persuader que M. de *Voltaire*,  
ce grand-homme de notre siècle, qui s'est toujours annoncé  
comme élevé, par les efforts d'une raison épurée et par  
les principes d'une philosophie sublime, au-dessus des res-  
pects humains, des préjuges et des faiblesses de l'humanité,

1768. me savoir gré de remplir des devoirs dont tout seigneur doit donner l'exemple dans ses terres, dont aucun chrétien ne doit se dispenser, et que j'ai si souvent remplis ? Ce n'est pas assez d'arracher ses vassaux aux horreurs de la pauvreté, d'encourager leurs mariages, de contribuer, autant qu'on le peut, à leur bonheur temporel, il faut encore les édifier ;

est été capable de trahir et de dissimuler ses sentimens par un acte d'hypocrisie qui suffirait seul pour ternir toute sa gloire, et pour l'avilir aux yeux de toutes les personnes qui pensent. J'ai dû croire que la sincérité avait toujours fait le caractère de vos démarches. Vous vous êtes confessé, vous avez même communiqué ; vous l'avez donc fait de bonne foi, vous l'avez fait en vrai chrétien ; vous l'avez fait, persuadé de ce que la foi nous dicte par rapport au sacrement que vous avez reçu. Les incrédules ne pourroient donc plus se glorifier de vous voir marcher à leur tête, portant l'étendard de l'incrédulité ; le public ne sera plus autorisé à vous regarder comme le plus grand ennemi de la religion chrétienne, de l'Eglise catholique et de ses ministres. S'il ne peut, malgré les protestations contraires insérées de votre part en certaines gazettes, se persuader que vous ne foyez pas l'auteur d'une foule d'écrits, de brochures et d'ouvrages remplis d'impiété, qui ont déjà occasionné tant de désordres dans la société, tant de déréglemens dans les mœurs, tant de profanations dans le sanctuaire ; il croira au moins que, revenu à vous-même, vous avez enfin résolu de ne plus mettre au jour de semblables productions, et que, par un acte aussi éclatant que celui que vous avez fait dans l'église de votre paroisse, le jour de Pâques, vous avez voulu rendre un hommage public à la religion qui vous a vu naître dans son sein, et à qui des talens aussi distingués que les vôtres auroient été infiniment utiles, si vous les lui aviez consacrés. Il espérera encore qu'en soutenant ce premier acte par des sentimens et par une con-

et

et il serait bien extraordinaire qu'un seigneur de paroisse ne fît pas, dans l'église qu'il a bâtie, ce que font tous les prétendus réformés, dans leurs temples, à leur manière. 1768.

Je ne mérite pas assurément les complimens que vous voulez bien me faire, de même que je n'ai jamais mérité les calomnies des insectes de la litté-

duite uniformes, et qu'en perfectionnant l'ouvrage d'une conversion ébauchée, vous ne laisserez plus aux gens de bien, amateurs de la religion, que le juste sujet de rendre grâces à DIEU, et de le bénir d'un retour qui mettra le comble à leur joie et à leur consolation.

Si le jour de votre communion on vous avait vu, non pas vous ingérer à prêcher le peuple dans l'église sur le vol et les larcins, ce qui a fort scandalisé tous les assistans; mais lui annoncer, comme un autre *Théodose*, par vos soupirs, vos gémissemens et vos larmes, la pureté de votre foi, la sincérité de votre repentir, et le désaveu de tous les sujets de méfédification qu'il a cru entrevoir par le passé dans votre façon de penser et d'agir: alors personne n'aurait été dans le cas de regarder comme équivoques vos démonstrations apparentes de religion. On vous aurait cru mieux disposé à approcher de cette table sainte où la foi ne permet, aux âmes même les plus pures, de ne se présenter qu'avec une religieuse frayeur; on aurait été plus édifié de vous y voir, et peut-être auriez-vous tiré plus d'avantage de vous y être présenté.

Mais, quoi qu'il en soit du passé que je dois laisser au jugement du souverain scrutateur des cœurs et des consciences, ce seront les fruits qui feront juger de la qualité de l'arbre; et j'espère, par ce que vous ferez à l'avenir, que vous ne laisserez aucun lieu de douter de la droiture et de la sincérité de ce que vous avez déjà fait. Je me le persuade d'autant plus facilement que je le souhaite avec plus d'ardeur, n'ayant rien plus à cœur que votre salut;

*Corresp. générale, Tome XIV. A a*

1768. rature, qui sont méprisés de tous les honnêtes gens, et qui doivent être ignorés d'un homme de votre caractère. Je dois mépriser les impostures, sans pourtant haïr les imposteurs. Plus on avance en âge, plus il faut écarter de son cœur tout ce qui pourrait l'aigrir; et le meilleur parti qu'on puisse prendre con-

et ne pouvant oublier qu'en qualité de votre pasteur, je dois rendre compte à DIEU de votre ame, comme de toutes celles du troupeau qui m'a été confié par la divine Providence.

Je ne vous dirai pas, Monsieur, combien j'ai déjà gémi sur votre état, ni combien j'ai déjà offert de prières et de supplications au Dieu des miséricordes, pour qu'il daignât enfin vous éclairer de ces lumières célestes qui font aimer et suivre la vérité, en même temps qu'ils la font connaître; je me bornerai simplement à vous faire remarquer que le temps presse, et qu'il vous importe de ne point perdre aucun de ces momens précieux que vous pouvez encore employer utilement pour l'éternité. Un corps exténué, et déjà abattu sous le poids des années, vous avertit que vous approchez du terme où sont allés aboutir tous ces hommes fameux qui vous ont précédé, et dont à peine reste-t-il aujourd'hui la mémoire. En se laissant éblouir par le faux éclat d'une gloire aussi frivole que fugitive, la plupart d'entre eux ont perdu de vue les biens et la gloire immortelle plus dignes de fixer leurs desirs et leurs empressemens. Fasse le Ciel que, plus sage et plus prudent qu'eux, vous ne vous occupiez plus à l'avenir que de la recherche de ce bonheur souverain qui peut seul remplir le vide d'un cœur qui ne trouve rien ici-bas qui puisse le contenter!

C'est ce que je ne cesserai de demander au Seigneur par mes vœux les plus ardens; et je le dois au vif intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde, au zèle dont je suis animé pour votre salut, et aux sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

tre la calomnie, c'est de l'oublier. Chaque homme doit des sacrifices, chaque homme fait que tous les petits incidens qui peuvent troubler cette vie passagère, se perdent dans l'éternité; et que la résignation à DIEU, l'amour de son prochain, la justice, la bienfaisance, sont les seules choses qui nous restent devant le créateur des temps et de tous les êtres. Sans cette vertu que *Cicéron* appelle *caritas generis humani*, l'homme n'est que l'ennemi de l'homme; il n'est que l'esclave de l'amour-propre, des vaines grandeurs, des distinctions frivoles, de l'orgueil, de l'avarice et de toutes les passions. Mais, s'il fait le bien pour l'amour du bien même, si ce devoir (épuré et consacré par le christianisme) domine dans son cœur, il peut espérer que DIEU, devant qui tous les hommes sont égaux, ne rejettera pas des sentimens dont il est la source éternelle. Je m'anéantis avec vous devant lui, et n'oubliant pas les formules introduites chez les hommes, j'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

P. S. Vous êtes trop instruit pour ignorer qu'en France un seigneur de paroisse doit, en rendant le pain-béni, instruire ses vassaux d'un vol commis dans ce temps-là même avec effraction, et y pourvoir incontinent; de même qu'il doit avertir si le feu prend à quelques maisons du village, et faire venir de l'eau. Ce sont des affaires de police qui sont de son ressort.

## LETTRE CLX.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

A Ferney, le 20 d'avril.

1768. **J**E vois, Monsieur, que les Parisiens jouissent d'une heureuse oisiveté, puisqu'ils daignent s'amuser de ce qui se passe sur les frontières de la Suisse, au pied des Alpes et du mont Jura. Je ne conçois pas comment la chose la plus simple, la plus ordinaire, et que je fais tous les ans, a pu causer la moindre surprise. Je suis persuadé que vous en faites autant dans vos terres, quand vous y êtes. Il n'y a personne qui ne doive cet exemple à sa paroisse; et si quelquefois dans Paris le mouvement des affaires, ou d'autres considérations obligent de différer ces cérémonies prescrites, nous n'avons point à la campagne de pareilles excuses. Je ne suis qu'un agriculteur, et je n'ai nul prétexte de m'écarter des règles auxquelles ils sont tous assujettis. L'innocence de leur vie champêtre serait justement effrayée, si je n'agissais pas et si je ne pensais pas comme eux. Nos déserts, qui devraient nous dérober au public de Paris, ne nous ont jamais dérobés à nos devoirs. Nous avons fait à DIEU, dans nos hameaux, les mêmes prières pour la santé de la reine que dans la capitale, avec moins d'éclat sans doute, mais non pas avec moins de zèle. DIEU a écouté nos prières comme les vôtres, et nous avons appris, avec autant de joie que vous, le retour d'une santé si précieuse.

## LETTRE CLXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

22 d'avril.

**M**ON divin ange, mes raisons pour avoir changé ma table ouverte contre la sainte table, pourront ennuyer un excommunié comme vous ; mais je me crois dans la nécessité de vous les dire. Premièrement, c'est un devoir que j'ai rempli avec madame *Denis* une fois ou deux, si je m'en souviens bien. 1768.

Secondement, il n'en est pas d'un pauvre agriculteur comme de vous autres seigneurs parisiens, qui en êtes quittes pour vous aller promener aux Tuilleries à midi. Il faut que je rende le pain-béni en personne dans ma paroisse, je me trouve seul de ma bande contre deux cents cinquante consciences timorées ; et, quand il n'en coûte qu'une cérémonie prescrite par les lois pour les édifier, il ne faut pas s'en faire deux cents cinquante ennemis.

3°. Je me trouve entre deux évêques qui font du quatorzième siècle, et il faut hurler avec ces sacrés loups.

4°. Il faut être bien avec son curé, fût-il un imbécille ou un fripon, et il n'y a aucune précaution que je ne doive prendre après la lettre de l'avocat *Caze*.

5°. Soyez très-sûr que, si je vois passer une

1768. — proceſſion de capucins, j'irai au - devant d'elle, chapeau bas, pendant la plus forte ondée.

6°. M. *Hénin*, réſident à Genève, a trouvé un aumônier tout établi; il le garde par faiblesſe. Ce prêtre eſt un des plus déteſtables et des plus inſolens coquins qui ſoient dans la canaille à tonſure. Il ſe fait l'eſpion de l'évêque d'Orléans, de l'évêque d'Annecy et de l'évêque de Sr. Claude. Le réſident n'ayant pas le courage de le chaſſer, il faut que j'aye le courage de le faire taire.

7°. Puisque l'on s'obſtine à m'imputer les ouvrages de *Saint Hyacinthe*, de l'ex-capucin *Maubert*, de l'exmathurin *Laurent* et du ſieur *Robinet*, tous gens qui ne communient pas, je veux communier; et, ſi j'étais dans Abbeville, je communierais tous les quinze jours.

8°. On ne peut me reprocher d'hypocriſie, puis-que je n'ai aucune prétention.

9°. Je vous demande en grâce de brûler mes raiſons, après les avoir approuvées ou condamnées. J'aime beaucoup mieux être brûlé par vous qu'au pied du grand eſcalier.

Je rends de très-ſincères actions de grâce à la nature et au médecin qui l'a ſecondée, d'avoir enfin rendu la ſanté à madame d'*Argental*.

Je vous amuferai probablement, par la première poſte, de la Guerre de Genève, imprimée à Beſançon: c'eſt un ouvrage, à mon gré, très-honnête, et qui ne peut déplaire dans le monde, qu'à deux ou trois mille perſonnes; encore ſont-elles obligées de rire.

Je suis hibou, je l'avoue; mais je ne laisse pas de m'égayer quelquefois dans mon trou, ce qui diminue les maux dont je suis accablé: c'est une recette excellente. 1768.

Je suis comme votre ville de Paris, je n'ai plus de théâtre. Je donne à mon curé les aubes des prêtres de Sémiramis; il faut faire une fin. Je me suis retiré, sans pension du roi, dans ma soixante et quinzième année. Je ne compte pas égaler les jours de *Moncrif*; mais, si j'ai les *moyens de plaire* à mes deux anges, je me croirai pour le moins aussi heureux que lui. Je me mets à l'ombre de vos ailes, avec une vivacité de sentimens qui n'est pas d'un vieillard. V.

## L E T T R E C L X I I.

A M. PAULET, médecin à Paris,

*Sur son Histoire de la petite vérole.*

A Ferney, 22 d'avril.

J E crois, Monsieur que don *Quichotte* n'avait pas lu plus de livres de chevalerie que j'en ai lu de médecine. Je suis né faible et malade, et je ressemble aux gens qui, ayant d'anciens procès de famille, passent leur vie à feuilleter les juriconsultes, sans pouvoir finir leurs procès.

Il y a environ soixante et quatorze ans que je soutiens, comme je peux, mon procès contre la nature. J'ai gagné un grand incident, puisque je suis

— encore en vie ; mais j'ai perdu tous les autres , ayant  
1768. toujours vécu dans les souffrances.

De tous les livres que j'ai lus , il n'y en a point qui m'ait plus intéressé que le vôtre. Je vous suis très-obligé de m'avoir fait faire connaissance avec *Rhasès*. Nous étions de grands ignorans et de misérables barbares , quand ces Arabes se dégradaient. Nous nous sommes formés bien tard en tout genre , mais nous avons regagné le temps perdu ; votre livre sur-tout en est un bon témoignage. Il m'a beaucoup instruit : mais j'ai encore quelques petits scrupules sur la patrie de la petite vérole.

J'avais toujours pensé qu'elle était native de l'Arabie déserte , et cousine germaine de la lèpre qui appartenait de droit au peuple juif , peuple le plus infecté en tout genre qui ait jamais été sur notre malheureux globe.

Si la petite vérole était native d'Egypte , je ne vois pas comment les troupes de *Marc-Antoine* , d'*Auguste* et de ses successeurs ne l'auraient pas apportée à Rome. Presque tous les Romains eurent des domestiques égyptiens , *verna Canopi* ; ils n'eurent jamais d'Arabes. Les Arabes restèrent presque toujours dans leur grande presque-île jusqu'au temps de *Mahomet*. Ce fut dans ce temps-là que la petite vérole commença à être connue. Voilà mes raisons ; mais je me défie d'elles , puisque vous pensez différemment.

Vous m'avez convaincu , Monsieur , que l'extirpation ferait très-préférable à l'inoculation. La difficulté est de pouvoir attacher la sonnette au cou

du

du chat. Je ne crois pas les princes de l'Europè assez sages pour faire une ligue offensive et défensive contre ce fléau du genre-humain ; mais, si vous parvenez à obtenir des parlemens du royaume qu'ils rendent quelques arrêts contre la petite vérole, je vous prierai aussi (sans aucun intérêt) de présenter requête contre sa grosse sœur. Vous savez que le parlement de Paris condamna, en 1496, tous les vérolés qui se trouveraient dans la banlieue à être pendus. J'avoue que cette jurisprudence était fort sage ; mais elle était un peu dure, et d'une exécution difficile, sur-tout avec le clergé qui en aurait appelé *ad apostolos*.

Je ne fais laquelle de ces deux demoiselles a fait le plus de mal au genre-humain ; mais la grosse sœur me paraît cent fois plus absurde que l'autre. C'est un si énorme ridicule dans la nature d'empoisonner les sources de la génération, que je ne fais plus où j'en suis quand je fais l'éloge de cette bonne mère. La nature est très-aimable et très-respectable, sans doute, mais elle a des enfans bien infames.

Je conçois bien que, si tous les gouvernemens de l'Europe s'entendaient ensemble, ils pourraient à toute force diminuer un peu l'empire des deux sœurs. Nous avons actuellement en Europe plus de douze cents mille hommes qui montent la garde en pleine paix ; si on les employait à extirper les deux virus qui désolent le genre-humain, ils seraient du moins bons à quelque chose. On pourrait même leur donner encore à combattre le scorbut, les fièvres

T. 92. *Corresp. générale*. Tome XIV. Bb





## LETTRE CLXIII.

A M. L'ÉVÊQUE D'ANNECY.

29 d'avril.

MONSIEUR,

VOTRE seconde lettre (\*) m'étonne encore plus que la première. Je ne fais quels faux rapports ont pu m'attirer tant d'aigreur de votre part. On soupçonne beaucoup un nommé *Ancian*, curé du village

(\*) *Lettre de l'évêque d'Annecy.*

Annecy, 25 d'avril.

MONSIEUR,

Je n'ai différé de répliquer à votre lettre du 15 de ce mois, que parce que je n'ai eu dès-lors aucun moment de loisir, ayant été continuellement occupé de ce que nous appelons la retraite et le synode.

Je n'ai pu qu'être très-surpris qu'en affectant de ne pas entendre ce qui était fort intelligible dans ma lettre, vous ayez supposé que je vous savais bon gré d'une communion de politique, dont les protestans même n'ont pas été moins scandalisés que les catholiques. J'en ai gémi plus que tout autre; et si vous étiez moins éclairé et moins instruit, je croirais devoir vous apprendre, en qualité d'évêque et de pasteur, qu'en supposant le scandale donné au public, soit par les écrits qu'il vous attribue, soit par la cessation de presque tout acte de religion depuis plusieurs années, une communion faite suivant les vrais principes de la morale chrétienne exigeait préalablement de votre part des

Bb 2

1768. de Moëns, qui eut un procès criminel au parlement de Dijon en 1761; procès dans lequel je lui rendis service, en portant des parties qui le poursuivaient

réparations éclatantes et capables d'effacer les impressions prises sur votre compte; et que jusque-là aucun ministre, instruit de son devoir, n'a pu et ne pourra vous absoudre, ni vous permettre de vous présenter à la table sainte.

Sans être aussi instruit que vous le supposez gratuitement, je le suis cependant assez pour ne pas ignorer que la conduite d'un seigneur de paroisse, qui se fait accompagner par des gardes armés jusque dans l'église, et qui s'y ingère à donner des avis au peuple pendant la célébration de la sainte messe, bien loin d'être autorisée par les usages et les lois de France, est au contraire proscrire par les sages ordonnances des rois très-chrétiens qui ont toujours distingué, pour le temps et le lieu ce qui est du ministère des pasteurs, de l'exercice de la police extérieure que vous voulez attribuer aux seigneurs de paroisse.

Vous m'annoncez que vous vous anéantissez avec moi devant DIEU, le créateur des temps et des êtres: je souhaite que nous le fassions, vous et moi, avec assez de foi, de confiance, d'humilité et de repentir de nos fautes, pour mériter qu'il jette sur nous les regards propices de sa miséricorde: et j'en reviens encore à vous inviter, à vous prier, à vous conjurer de ne pas perdre de vue cette éternité à laquelle vous touchez de si près, et dans laquelle iront bientôt se perdre, non-seulement *les petits incidens de la vie*, mais encore le faste des grandeurs, l'opulence des richesses, l'orgueil des beaux esprits, les vains raisonnemens de la prétendue sagesse humaine, et tout ce qui appartient à la figure trompeuse de ce monde.

Si mes avis ne font pas tout-à-fait de votre goût, je me flatte que vous n'en ferez pas moins convaincu qu'ils ne sont dictés que par l'amour de mon devoir, et par l'empressement que j'ai de concourir à votre véritable et solide

à se contenter d'un dédommagement de quinze cents livres et du paiement des frais. On prétend que l'official de Gex se plaint de ce que les citoyens

bonheur. Bien des personnes, en se dirigeant par des vues humaines, vous tiendront un langage bien différent; mais par une suite du principe invariable que je me suis fait, de n'agir qu'en vue de DIEU et dans l'ordre de sa volonté, comme je ne cherche point les adulations, je ne crains pas non plus les satires, et je suis disposé à essuyer tous les traits de la malignité des hommes, plutôt que de manquer à ce que je croirai être, suivant DIEU, du devoir de mon ministère. Au reste, quoique je me serve des formules introduites chez les hommes, ce n'est pas avec moins de sincérité que je serai toute ma vie, avec le désir le plus ardent de votre salut, et avec respect, etc.

*Autre lettre du même évêque.*

Annecy, 2 de mai.

MONSIEUR,

Vous attribuez donc à l'aigreur ce qui n'est, au vrai, de ma part que l'effet du zèle dont je dois être animé pour tout ce qui intéresse le salut des âmes et l'honneur de la religion dans mon diocèse. Cette considération m'aurait interdit toute ultérieure réplique, si je n'avais cru devoir encore celle-ci à la justification des personnes que vous taxez de vous avoir calomnié auprès de moi. M. Ancian, monsieur le doyen de Gex, monsieur l'aumônier de la résidence, ne m'ont pas plus parlé de vous que tous les autres, et lorsque l'occasion s'en est présentée, ils m'en ont dit bien moins que ce que j'en avais déjà appris par la voix du public. Ce n'est point à leurs rapports que vous devez attribuer le fondement des justes représentations que j'ai été dans le cas de vous faire en qualité d'évêque et de pasteur.

— 1768. contre lesquels il plaide pour les dixmes, se sont adressés à moi. Il est vrai qu'il m'ont demandé mes bons offices, mais je ne me suis point mêlé de cette affaire, attendu que l'Eglise étant mineure, il est malheureusement difficile d'accommoder un tel pro-

Vous connaissez les onvrages qu'on vous attribue, vous savez ce que l'on pense de vous dans toutes les parties de l'Europe, vous n'ignorez pas que presque tous les incrédules de notre siècle se glorifient de vous avoir pour leur chef, et d'avoir puisé dans vos écrits les principes de leur irréligion : c'est donc au monde entier et à vous-même, et non pas à quelques particuliers, que vous devez vous en prendre de ce que l'on vous impute. Si ce sont des calomnies, ainsi que vous le prétendez, il faut vous en justifier, et détromper ce même public qui en est imbu. Il n'est pas difficile à qui est véritablement chrétien d'esprit et de cœur, de faire connaître qu'il l'est ; il ne se croit pas permis d'en démentir la qualité dans les amusemens que vous appelez *bagatelles littéraires*. Il montre sa foi par ses œuvres, il produit ses sentimens, soit dans ses écrits, soit dans sa conduite, d'une façon qui rend à la religion l'hommage qui lui est dû ; il ne se flatte pas d'en avoir rempli les devoirs pour en avoir fait quelques exercices une fois ou deux chaque année dans l'église de sa paroisse, ni même pour avoir fait, dans une longue suite d'années, une ou deux communions dont le public a été plus scandalisé qu'édifié.

Je vous laisse après cela, Monsieur, à juger ce que vous aurez à faire. Des occupations pressantes ne me permettent pas d'en dire davantage, et probablement je n'aurai rien à vous dire de plus, jusqu'à ce qu'un retour de votre part, tel que je le souhaite, me mette à même de vous convaincre de la droiture de mes intentions, et de la sincérité du désir de votre salut qui sera toujours inséparable du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

cès à l'amiable. J'ai transigé avec mon curé dans un cas à peu-près semblable, mais c'est en lui donnant beaucoup plus qu'il ne demandait; ainsi je ne puis le soupçonner de m'avoir calomnié auprès de vous. Pour les autres procès entre mes voisins, je les ai tous assoupis: je ne vois donc pas que j'aye donné lieu à personne, dans le pays de Gex, de vous écrire contre moi. 1768.

Je fais que tout Genève accuse l'aumônier de la résidence, dont j'ignore le nom, d'écrire de tous côtés, de semer par-tout la calomnie; mais à Dieu ne plaise que je lui impute de faire un métier si infame, sans avoir les preuves les plus convaincantes. Il vaut mieux mille fois se taire et souffrir, que de troubler la paix par des plaintes hasardées. Mais en établissant cette paix précieuse dans mon voisinage, j'ai cru, depuis long-temps, devoir me la procurer à moi-même.

Messieurs les syndics des Etats du pays, les curés de mes terres, un juge civil, un supérieur de maison religieuse, étant un jour chez moi, et étant indignés des calomnies qu'on croyait alors répandues par le curé *Ancian*, pour prix de l'avoir tiré des mains de la justice, me signèrent un certificat qui détruisait ces impostures.

J'ai l'honneur de vous envoyer cette pièce authentique, conforme à l'original. J'en envoie une autre copie à monsieur le premier président du parlement de Bourgogne, et à monsieur le procureur général, afin de prévenir l'effet des manœuvres qui auraient pu surprendre votre candeur et votre équité.

— Vous verrez combien il est faux que les devoirs dont  
1768. il est question n'aient été remplis que cette année.  
Vous serez indigné, sans doute, qu'on ait osé vous  
en imposer si grossièrement.

Je pardonne de tout mon cœur à ceux qui ont osé  
ourdier cette trame odieuse. Je me borne à les em-  
pêcher de nuire, sans vouloir leur nuire jamais ; et  
je vous réponds bien que la paix, qui est mon per-  
pétuel objet, n'en sera point altérée dans mes terres.

Les bagatelles littéraires n'ont aucun rapport avec  
les devoirs du citoyen et du chrétien ; les belles-  
lettres ne sont qu'un amusement. La bienfaisance, la  
piété solide et non superstitieuse, l'amour du pro-  
chain, la résignation à DIEU, doivent être les prin-  
cipales occupations de tout homme qui pense sérieu-  
sement. Je tâche, autant que je puis, de remplir  
toutes ces obligations dans ma retraite que je rends  
tous les jours plus profonde. Mais ma faiblesse répon-  
dant mal à mes efforts, je m'anéantis encore une  
fois, avec vous, devant la Providence divine,  
sachant qu'on n'apporte devant DIEU que trois  
choses qui ne peuvent entrer dans son immensité ;  
notre néant, nos fautes et notre repentir.

Je me recommande à vos prières autant qu'à  
votre équité.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc. (\*)

(\*) Voyez dans les *Mélanges littéraires*, tome III, la  
lettre d'un parent de M. de *Voltaire*, au même évêque  
d'Anney.

## L E T T R E C L X I V .

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

I de mai.

MON cher marquis, le sieur *Gillet* ou *Gilles* n'est pas trop bien informé des affaires de ce monde. Il ne fait pas que quand on est enfermé entre des renards et des loups, il faut quelquefois enfumer les uns et hurler avec les autres. Il ne fait pas qu'il y a des choses si méprisables qu'on peut quelquefois s'abaïsser jusqu'à elles sans se compromettre. Si jamais vous vous trouvez dans une compagnie où tout le monde montre son cu, je vous conseille de mettre chausses bas en entrant, au lieu de faire la révérence.

Faites, je vous en prie, mes sincères complimens à MM. *Duché* et *Venel*: les compagnons francs-maçons doivent se reconnaître au moindre mot.

On demande si on peut vous adresser de petits paquets sous l'enveloppe de monsieur l'intendant.

Mais sur-tout, si vous allez à votre régiment, passez par chez nous; n'y manquez pas, je vous en prie: ce pèlerinage est nécessaire; j'ai beaucoup de choses à vous dire pour votre édification.

Le marquis de *Mora*, fils du comte de *Fuentes*, ambassadeur d'Espagne à Paris, gendre de ce célèbre M. le comte d'*Aranda* qui a chassé les jésuites d'Espagne, et qui chassera bientôt d'autres vermines, est

1768. venu passer trois jours avec moi ; il s'en retourne en Espagne, et ira peut-être auparavant à Montpellier : c'est un jeune homme d'un mérite bien rare. Vous le verrez probablement à son passage, et vous serez étonné. L'inquisition d'Espagne n'est pas abolie ; mais on a arraché les dents à ce monstre, et on lui a coupé les griffes jusque dans la racine. Tous les livres si sévèrement défendus à Paris entrent librement en Espagne. Les Espagnols, en moins de deux ans, ont réparé cinq siècles de la plus infâme bigoterie.

Rendez grâce à DIEU, vous et vos amis, et aimez-moi.

### LET TRE CLXV.

A M. DE CHABANON.

A Ferney, 5 de mai.

**M**ON cher ami, je suis comme vous, je pense toujours à Eudoxie. Je vous demande en grâce de ne vous point presser. Je vous conjure sur-tout de donner aux sentimens cette juste étendue nécessaire, pour les faire entrer dans l'ame du lecteur, de soigner le style, de le rendre touchant ; que tout soit développé avec intérêt, que rien ne soit étranglé, qu'un intérêt ne nuise point à l'autre ; qu'on ne puisse pas dire : Voilà un extrait de tragédie, plutôt qu'une tragédie. Que le rôle de l'ambassadeur soit d'un politique profond et terrible ; qu'il fasse frémir, et qu'*Eudoxie* fasse pleurer ; que tout ce qui la regarde

soit attendrissant, et que tout ce qui regarde l'Empire romain soit sublime; que le lecteur, en ouvrant le livre au hasard, et en lisant quatre vers, soit forcé, par un charme invincible, de lire tout le reste. 1768.

Ce n'est pas assez qu'on puisse dire, cette scène est bien amenée, cette situation est raisonnable; il faut que cette scène soit touchante, il faut que cette situation déchire le cœur.

Quand vous mettez encore trois ou quatre mois à polir cet ouvrage, le succès vous payera de toutes vos peines. Elles sont grandes, je vous l'avoue; mais le plaisir de réussir pleinement auprès des connaisseurs vous dédommagera bien.

Vous vous amusez donc toujours de Pandore? Je conçois que l'époux *soumis et facile* est un vrai parisien, et qu'il ne faut pas faire rire dans un ouvrage aussi sérieux que le péché originel des Grecs.

Comme j'en étais là, je reçois votre charmante lettre du 29 d'avril. Elle a beau me plaire, elle ne me défarme point. Voici ma proposition: c'est que vous vous remplissiez la tête de toute autre chose que d'Eudoxie pendant trois mois; que vous y reveniez ensuite avec des yeux frais, alors vous pourrez en faire un ouvrage supérieur. Tenez-la prête pour l'impression, dès que quelqu'un des quarante passera le pas, et vous serez mon cher confrère ou mon successeur.

Mandez-moi, je vous en prie, comment il faut s'y prendre pour vous faire tenir un petit paquet qui ne vous coûte rien. Bonsoir, mon très-cher et très-aimable ami. V.

## LETTRE CLXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de mai.

1768. **M**ON divin ange, le mémoire de votre infant m'a paru modéré et ferme. Voilà donc la seconde guerre de Parme et du saint-siège. Quand les *Barberins* firent la première, ils firent jurer aux soldats de rapporter tous leurs fusils quand la paix serait faite, comptant bien qu'il n'y aurait aucun homme de tué ni de fusil perdu. Les choses ne se seraient pas passées ainsi, du temps de *Grégoire VII* ou d'*Innocent IV*; ils auraient dit comme *Jodelet* à l'infant :

Petit cadet d'infant, vous aurez cent nasardes;  
Car me devant respect et l'ayant mal gardé,  
Le moindre châtement c'est d'être nasardé.

Il faut espérer que *Rezzonico* qui a un nez à la vénitienne, et qui n'a pas le nez fin, recevra seul les croquignoles.

J'ai eu pendant trois jours M. le marquis de *Mora* que vous connaissez. Je vous prie de faire une brigade pour qu'on l'associe quelque jour au ministère d'Espagne. Je vous réponds qu'il aidera puissamment le comte d'*Aranda*, son beau-père, à faire un nouveau siècle. Les Espagnols avancent quand nous reculons. Ils ont fait plus de progrès en deux ans que nous n'en avons fait en vingt. Ils apprennent le fran-

gais pour lire les ouvrages nouveaux qu'on proscriit en France. On a rogné jusqu'au vif les griffes de l'inquisition; elle n'est plus qu'un fantôme. L'Espagne n'a ni jésuites ni jansénistes. La nation est ingénieuse et hardie; c'est un ressort que la plus infâme superstition avait plié pendant six siècles, et qui reprend une élasticité prodigieuse. Je suis fâché de voir qu'en France la moitié de la nation soit frivole et l'autre barbare. Ces barbares sont les jansénistes. Votre ministère ne les connaît pas assez. Ce sont des presbytériens plus dangereux que ceux d'Angleterre. De quoi ne sont point capables des cerveaux fanatiques qui ont soutenu les convulsions pendant quarante années? Il est cruel d'être exposé aux loups quand on est défait des renards.

Informez-vous, je vous en prie, du personnage qui a pris le nom de *Chiniac la Bastide Duclaux*, avocat au parlement, et qui est auteur des *Commentaires sur le discours des libertés gallicanes* de l'abbé de *Fleury*. C'est un énergumène qui établit le presbytérianisme tout cru; il est de plus calomniateur très-insolent à la manière janséniste. Eux et leurs adversaires calomnient également bien, le tout pour la gloire de DIEU et la propagation du saint Evangile.

Comme vous ne voyez aucun de ces cuistres, vous pourriez vous mettre au fait par M. l'abbé de *Chauvelin*.

Je fais que la bonne compagnie méprise si fort tous ces animaux-là, qu'elle ne s'informe pas seulement s'ils existent. Les femmes se promènent aux Tuileries, sans s'inquiéter si les chenilles rongent

— les feuilles. Cette bonne compagnie de Paris est fort  
1768. agréable, mais elle ne sert précisément à rien. Elle  
soupe, elle dit de bons mots, et pendant ce tems-là  
les énergumènes excitent la canaille; canaille com-  
posée à Paris d'environ quatre cents mille ames,  
ou soi-disant telles.

L'autre tripot, j'entends celui de la comédie, est,  
quoique vous en disiez, mon cher ange, dans un état  
déplorable. Voilà vingt femmes qui se présentent,  
et pas un homme; et encore aucune de ces femmes  
n'est bonne que pour le métier où elles réussissent  
toutes, et qu'on ne fait pas devant le public.

M. le duc de *Choiseul* a envoyé seize officiers  
dans mon hameau; *domandavo aqua non tempesta*.  
Quand j'arrivai dans ce désert, on n'aurait pu y  
loger quatre sergens. Tous les officiers y sont assez  
à leur aise; mais l'église est devenue trop petite: il  
faut l'agrandir et édifier mes paroissiens. J'y fais prier  
DIEU pour la santé de la reine. J'ai déjà été exaucé  
sur celle de madame d'*Argental*. Puiffe-t-elle long-  
tems jouir avec vous de la vie la plus heureuse!  
Pour moi, tant que je respirerai, je conserverai  
pour vous deux mon culte de dulie. V.

Je suis, Monsieur, avec toute l'estime et toute l'affection  
possible, votre très humble et très dévoué serviteur,  
M. de Choiseul.

## LETTRE CLXVII.

A M. DE CHABANON.

A Ferney, 18 de mai.

IL n'y a pas de milieu, mon cher ami ; vous le savez, vous le voyez, vous en convenez ; il faut que l'amour domine ou qu'il soit exclus. Tous les dieux sont jaloux ; et sur-tout celui-là. C'est bien lui qui demande un culte sans partage. Vous pouvez faire d'Eudoxie une tragédie vigoureuse et sublime, en vous contentant honnêtement de peindre la veuve d'un empereur assassiné, une fille qui voit mourir son père, une mère qui tremble pour son fils. Encore une fois, cela est beau, cela est grand, et ceux qui aiment la vénérable antiquité vous en sauront beaucoup de gré. Mais vous êtes amoureux, mon cher ami, et vous voulez que votre héroïne le soit ; vous avez dit : *Faciamus Eudoxiam ad imaginem nostram*. De tendres cœurs vous ont encouragé ; vous avez voulu mêler l'amour au plus grand et au plus terrible intérêt. *Sancho-Pança* vous dirait qu'on ne peut pas ménager la chèvre et les choux.

Si vous voulez absolument de l'amour, changez donc une grande partie de la pièce ; mais alors je vous avertis que vous retombez dans le commun des martyrs, que vous vous privez de tous les beaux

1768.

— détails, de tous les grands tableaux que votre ouvrage  
1768. comportait.

Je penserai toujours que vous pouvez faire un rôle admirable de l'ambassadeur ; il peut et il doit faire trembler *Eudoxie* pour son fils ; c'est-là la véritable politique d'un homme d'Etat de faire craindre un meurtre qu'il n'aurait pas même intention de commettre. Je ne vois pas trop quel intérêt aurait ce *Genféric* de conserver le fils de *Valentinien* ; mais il a certainement un très-grand intérêt de déterminer *Eudoxie* à se joindre à lui par la crainte qu'il doit lui inspirer pour la vie de son fils. Rien n'est si naturel, et sur-tout dans un barbare tel que *Genféric* : l'histoire en fournit cent exemples. Je ne me souviens plus quelle était la femme qui défendait sa ville contre des assiégeans qui étaient déjà sur la brèche, et qui lui montraient son fils prisonnier, prêt à périr si elle ne se rendait pas ; elle troussa bravement sa cotte : Voilà, dit-elle, qui en fera d'autres.

Je vous demande en grâce de me faire tenir vos *Commentaires sur Pindare* quand ils seront imprimés.

A l'égard de la musique d'opéra, mon cher ami, il faut du génie et des acteurs ; ce sont deux choses peu communes. Ne doutez pas que je ne fasse pour le péché originel tout ce que vous croirez convenable. Notre aimable musicien peut m'envoyer tous les canevas qu'il voudra, je les remplirai comme je pourrai, bien persuadé que le pauvre diable de poète doit être l'esclave du musicien comme du public.

Je

Je vous remercie tendrement de votre acharnement pour Pandore ; mais ayez-en cent fois plus pour Eudoxie ; ne l'oubliez que deux mois pour la reprendre avec fureur : soyez terrible et sublime autant que vous êtes aimable. 1768.

Je vous envoie une fadaïse à l'adresse que vous m'indiquez. Je vous envoie cette lettre en droiture , afin que vous soyez averti. V.

## L E T T R E C L X V I I I .

A M. THIRIOT.

.....  
 .....  
 Je ne fais ce que c'est qu'une comédie italienne qu'il m'impute, intitulée : *Quand me mariera-t-on ?* voilà la première fois que j'en ai entendu parler ; c'est un mensonge absurde. DIEU a voulu que j'aye fait des pièces de théâtre pour mes péchés , mais je n'ai jamais fait de farce italienne ; rayez cela de vos anecdotes.

Je ne fais comment une lettre que j'écrivis à milord *Littleton* et sa réponse , sont tombées entre les mains de ce *Fréron* ; mais je puis vous assurer qu'elles sont toutes deux entièrement falsifiées. Jugez-en , je vous envoie les originaux.

Ces messieurs les folliculaires ressemblent assez aux chiffonniers qui vont ramassant des ordures pour faire du papier.

Ne voilà-t-il pas encore une belle anecdote , et  
*Corresp. générale. Tome XIV. Ce*

1768 — bien digne du public, qu'une lettre de moi au professeur *Haller*, et une lettre du professeur *Haller* à moi ! Et de quoi s'avise *M. Haller* de faire courir mes lettres et les siennes ? et de quoi s'avise un folliculaire de les imprimer, et de les falsifier pour gagner cinq sous ? Il me la fait signer du château de Tournay où je n'ai jamais demeuré.

Ces impertinences amusent un moment des jeunes gens oisifs, et tombent le moment d'après dans l'éternel oubli où tous les riens de ce temps tombent en foule.

L'anecdote du cardinal de *Fleuri* sur le *quemadmodum* que *Louis XIV* n'entendait pas, est très-vraie. Je ne l'ai rapportée dans le *Siècle de Louis XIV*, que parce que j'en étais sûr ; et je n'ai point rapporté celle de *nycticorax*, parce que je n'en étais pas sûr. C'est un vieux conte qu'on me faisait dans mon enfance au collège des jésuites, pour me faire sentir la supériorité du père *la Chaise* sur le grand aumônier de France. On prétendait que le grand aumônier, interrogé sur la signification de *nycticorax*, dit que c'était un capitaine du roi *David*, et que le révérend père *la Chaise* assura que c'était un hibou ; peu m'importe, et très-peu m'importe encore qu'on fredonne pendant un quart d'heure, dans un latin ridicule, un *nycticorax* grossièrement mis en musique.

Je n'ai point prétendu blâmer *Louis XIV* d'ignorer le latin ; il savait gouverner, il savait faire fleurir tous les arts ; cela vaut mieux que d'entendre *Cicéron*. D'ailleurs, cette ignorance du latin ne venait pas



de sa faute, puisque dans sa jeunesse il apprit de lui-même l'italien et l'espagnol. 1768.

Je ne fais pas pourquoi l'homme que le folliculaire fait parler, me reproche de citer le cardinal de *Fleuri*, et s'égaye à dire que j'aime à citer de grands noms. Vous savez, mon cher ami, que mes grands noms sont ceux de *Newton*, de *Locke*, de *Cornelle*, de *Racine*, de *la Fontaine*, de *Boileau*. Si le nom de *Fleuri* était grand pour moi, ce serait le nom de l'abbé *Fleury*, auteur des *Discours* patriotiques et savans, qui ont sauvé de l'oubli son *Histoire ecclésiastique*, et non pas le cardinal de *Fleuri* que j'ai fort connu avant qu'il fût ministre, et qui, quand il le fut, fit exiler un des plus respectables hommes de France, l'abbé *Pucelle*, et empêcha bénévolement, pendant tout son ministère, qu'on ne soutint les quatre fameuses propositions sur lesquelles est fondée la liberté française dans les choses ecclésiastiques.

Je ne connais de grands-hommes que ceux qui ont rendu de grands services au genre-humain.

Quand j'amassai des matériaux pour écrire le Siècle de *Louis XIV*, il fallut bien consulter des généraux, des ministres, des aumôniers, des dames et des valets de chambre. Le cardinal de *Fleuri* avait été aumônier, et il m'apprit fort peu de chose. M. le maréchal de *Villars* m'apprit beaucoup pendant quatre ou cinq années de temps, comme vous le savez, et je n'ai pas dit tout ce qu'il voulut bien m'apprendre.

M. le duc d'*Antin* me fit part de plusieurs anec-

1768. dotes que je n'ai données que pour ce qu'elles valaient.

M. de *Torcy* fut le premier qui m'apprit, par une seule ligne en marge de mes questions, que *Louis XIV* n'eut jamais de part à ce fameux testament du roi d'Espagne *Charles II*, qui changea la face de l'Europe.

Il n'est pas permis d'écrire une histoire contemporaine autrement qu'en consultant avec assiduité, et en confrontant tous les témoignages. Il y a des faits que j'ai vus par mes yeux, et d'autres par des yeux meilleurs. J'ai dit la plus exacte vérité sur les choses essentielles.

Le roi régnant m'a rendu publiquement cette justice. Je crois ne m'être guère trompé sur les petites anecdotes, dont je fais très-peu de cas; elle ne sont qu'un vain amusement; les grands événemens instruisent.

Le roi *Stanislas*, duc de Lorraine, m'a rendu le témoignage authentique que j'avais parlé de toutes les choses importantes arrivées sous le règne de ce héros imprudent, *Charles XII*, comme si j'en avais été le témoin oculaire.

A l'égard des petites circonstances, je les abandonne à qui voudra; je ne m'en soucie pas plus que de l'*Histoire des quatre fils Aimon*.

J'estime bien autant celui qui ne fait pas une anecdote inutile, que celui qui la fait.

Puisque vous voulez être instruit des bagatelles et des ridicules, je vous dirai que votre malheureux folliculaire se trompe quand il prétend qu'il a été

joué sur le théâtre de Londres, avant d'avoir été —  
 berné sur celui de Paris par Jérôme Carré. La tra- 1768.  
 duction, ou plutôt l'imitation de la comédie de  
 l'Ecoffaïse et de *Fréron*, faite par M. George Kolman,  
 n'a été jouée sur le théâtre de Londres qu'en 1766,  
 et n'a été imprimée qu'en 1767 chez *Becket* et de  
*Hondt*. Elle a eu autant de succès à Londres qu'à  
 Paris, parce que par tout pays on aime la vertu  
 des *Lindane* et des *Fréepart*, et qu'on déteste les  
 folliculaires qui barbouillent du papier, et mentent  
 pour de l'argent. Ce fut l'illustre *Garrick* qui com-  
 posa l'épilogue. M. George Kolman m'a fait l'hon-  
 neur de m'envoyer sa pièce; elle est intitulée:  
*The english Merchant*.

C'est une chose assez plaisante qu'à Londres, à  
 Pétersbourg, à Vienne, à Gênes, à Parme et  
 jusqu'en Suisse, on se soit également moqué de ce  
*Fréron*. Ce n'est pas à sa personne qu'on en voulait.  
 Il prétend que l'Ecoffaïse ne réussit à Paris, que par-  
 ce qu'il y est détesté; mais la pièce a réussi à  
 Londres, à Vienne, où il est inconnu. Personne  
 n'en voulait à *Pourceaugnac*, quand *Pourceaugnac*  
 fit rire l'Europe.

Ce sont-là des anecdotes littéraires assez bien  
 constatées; mais ce sont, sur ma parole, les vérités  
 les plus inutiles qu'on ait jamais dites. Mon ami,  
 un chapitre de *Cicéron*, *De officiis* et *De natura Deo-  
 rum*, un chapitre de *Locke*, une lettre provinciale,  
 une bonne fable de *La Fontaine*, des vers de *Boileau*  
 et de *Racine*, voilà ce qui doit occuper un vrai lit-  
 térateur.

1768. Je voudrais bien savoir quelle utilité le public retirera de l'examen que fait le folliculaire, si je demeure dans un château ou dans une maison de campagne. J'ai lu dans une des quatre cents brochures faites contre moi, par mes confrères de la plume, que madame la duchesse de *Richelieu* m'avait fait présent un jour d'un carosse fort joli et de deux chevaux gris-pommelés; que cela déplut fort à *M. le duc de Richelieu*: et là-dessus on bâtit une longue histoire. Le bon de l'affaire, c'est que, dans ce tems-là, *M. le duc de Richelieu* n'avait point de femme.

D'autres impriment mon porte-feuille trouvé, d'autres mes lettres à *M. B.* et à madame *D.* à qui je n'ai jamais écrit; et dans ces lettres toujours des anecdotes.

Ne vient-on pas d'imprimer les lettres prétendues de la reine *Christine*, de *Ninon l'Enclos*, etc. etc.? Des curieux mettent ces sottises dans leurs bibliothèques, et un jour quelqu'érudit, aux gages d'un libraire, les fera valoir comme des monumens précieux de l'histoire. Quel fatras! quelle pitié! quel opprobre de la littérature! quelle perte de temps!

Je lis actuellement des articles de l'*Encyclopédie*, qui doivent servir d'instruction au genre-humain; mais tout n'est pas égal, etc. etc.

## L E T T R E C L X I X .

A M. T H O L O T .

21 de mai.

**L**E jeune homme, Monsieur, à qui vous avez bien voulu écrire, serait très-fâché de vous avoir contristé, attendu qu'il n'a voulu que rire. Tout le monde rit, et il vous prie instamment de rire aussi. On peut très-bien être citoyen de Genève et apothicaire, sans se fâcher. *M. Coladon*, mon ami, est d'une des plus anciennes familles de Genève, et un des meilleurs apothicaires de l'Europe. Quand on écrit à un apothicaire en Allemagne, l'adresse est à *M. N...* apothicaire très-renommé. *MM. Geoffroi* et *Bousleduc*, apothicaires, étaient de l'académie des sciences, et ont eu toute leur vie de l'amitié pour moi. Tous les grands médecins de l'antiquité étaient apothicaires, et composaient eux-mêmes leurs remèdes; en quoi ils l'emportaient beaucoup sur nos médecins d'aujourd'hui, parmi lesquels il y en a plus d'un qui ne fait pas où croissent les drogues qu'il ordonne.

Etes-vous fâché qu'on dise que vous faites de beaux vers? Si *Hippocrate* fut apothicaire, *Esculape* eut pour père le dieu des vers. En vérité, il n'y a pas là de quoi s'affliger. On vous aime et on vous estime; soyez sain et gaillard, et n'ayez jamais besoin d'apothicaire.

## L E T T R E C L X X .

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

22 de mai.

— 1768. **J**E vous aimerai autant que j'aimerai mes anges, c'est-à-dire jusqu'à mon dernier soupir. Je n'écris guère, mon cher Marquis, parce que j'ai très-peu de temps à moi. La décrépitude, les souffrances du corps, l'agriculture, les peines d'esprit inséparables du métier d'homme de lettres, une nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*, tout cela ne me laisse pas respirer. Ajoutez-y la calomnie toujours aboyante, et les persécutions toujours à craindre, vous verrez que j'ai besoin de solitude et de courage.

Je fais qu'un de mes malheurs est de ne pouvoir être ignoré. Je fais tout ce qu'on dit, et je vous jure qu'il n'y a pas un mot de vrai. Je n'aime la retraite que parce qu'elle est absolument nécessaire à mon corps et à mon ame. Vivez à Paris, vous autres mondains; Paris est fait pour vous, et vous pour lui. Aimez le théâtre comme on aime sa vieille maîtresse qui ne peut plus donner de plaisirs, mais qui en a donné. Tout le monde la trouve fort vilaine; mais il est beau à vous et à mes anges d'avoir avec elle de bons procédés.

Il y a très-long-temps que je n'ai écrit à ces chers anges; mais, si vous leur montrez ma lettre, ils y verront tous les sentimens de mon cœur.

Je

Je suis enchanté que vous causiez souvent avec madame Denis. Vous devez tous deux vous aimer ; je vous ai vu tous deux très-grands acteurs. Entre nous , mon ami , la vie de la campagne ne lui convient point du tout. Je ne hais pas à garder les dindons , et il lui faut bonne compagnie ; elle me faisait un trop grand sacrifice ; je veux qu'elle soit heureuse à Paris , et je voudrais pouvoir faire pour elle plus que je n'ai fait.

J'ai avec moi actuellement mon gendre adoptif , qui sera assurément un officier de mérite. M. le duc de Choiseul , qui se connaît en hommes , commence déjà à le distinguer : il a daigné faire du bien à ceux que j'ai pris la liberté de lui recommander ; et je lui suis trop attaché pour lui présenter des personnes indignes de sa protection.

Je compte toujours sur celle de MM. les ducs de Choiseul et de Praslin. Vous savez que j'en ai un peu besoin contre la cabale fréronique , et même contre la cabale convulsionnaire , qui seraient bien capables de me persécuter jusqu'au tombeau , comme les jésuites persécutèrent Arnaud.

Mon curé prend l'occasion de la Pentecôte pour vous faire ses tendres compliments. La première fois que je rendrai le pain béni , je vous enverrai une brioche par la poste. V.

## L E T T R E   C L X X I .

A M. L E R I C H E .

26 de mai.

M O N S I E U R ,

1768. **J'**A I reçu hier votre lettre du 20 de mai, par laquelle vous avez bien voulu me faire part de ce que vous ont écrit messieurs les fermiers-généraux, touchant les salines de Franche-Comté et le sel qui peut venir en fraude de Genève. Je vois qu'il y a des gens très-puissans et très-riches qui, tout dessalés qu'ils sont, ne veulent pas que des pauvres citoyens valent leur soupe à leur fantaisie. Ces messieurs regardent comme un crime énorme qu'on ne leur demande pas humblement de leur sel. Ils prétendent que notre sel, quoique le plus ancien de tous et le moins mêlé de matières étrangères, ne vaut pas le diable. Ils disent que notre sel leur brûle les entrailles, quoiqu'en effet il fasse beaucoup de bien à quantité d'honnêtes gens, et qu'il réussisse de plus en plus chez tous les grands cuisiniers de l'Europe, qui ne veulent plus en mettre d'autre dans leurs saucés. Je suis persuadé que les fermiers-généraux eux-mêmes ne mettent point d'autre sel sur leur table, à leur petit couvert; il y a même plusieurs ministres d'Etat qui en sont extrêmement friands.

Nous avons eu depuis peu deux grands d'Espagne —  
 et un ambassadeur qui allaient à Madrid. Ils appor- 1768.  
 taient avec eux plus de vingt livres de ce sel que  
 le premier ministre d'Espagne aime passionnément.  
 On n'en sert plus d'autre aujourd'hui chez les prin-  
 ces du Nord, et la contrebande en est même pro-  
 digieuse en Italie.

Nous sommes très-certains, Monsieur, que les  
 fermiers-généraux ne vous sauront point mauvais  
 gré d'en avoir mangé un peu à votre déjeûné avec  
 du beurre de Jérico. Nous nous flattons que les  
 partisans du gros sel ont beau faire, ils ne pour-  
 ront nous nuire. Ils crient comme des diables : *Si*  
*notre sel s'évanouit, avec quoi salera-t-on?* mais en  
 secret ils se servent eux-mêmes de notre sel, et  
 n'en disent mot. Vous ne sauriez croire, Monsieur,  
 combien nous nous intéressons à votre tranquillité  
 et à votre bonheur, indépendamment de toutes  
 les salines et de toutes les salaisons de ce monde.  
 Vous nous ferez un très-sensible plaisir de nous  
 informer du succès qu'aura eu votre réponse à  
 messieurs des fermes générales. Toute la famille  
 vous fait les plus tendres complimens; personne,  
 Monsieur, ne vous est plus véritablement attaché  
 que,

votre très-humble et très-  
 obéissant serviteur,

*Francsalé.*

## L E T T R E C L X X I I .

A M. CAPERONNIER.

*A la bibliothèque du roi, &c.*

1 de juin.

1768. **J'**A I bientôt fait usage, Monsieur, du livre de la bibliothèque royale que vous avez eu la bonté de me prêter. Il a été d'un grand secours à un pauvre feu historiographe de France, tel que moi. Je voulais savoir si ce *Montecuculo*, que nous appelons mal-à-propos *Montecuculi*, accusé par des médecins ignorans d'avoir empoisonné le dauphin *François*, parce qu'il était chimiste, fut condamné par le parlement ou par des commissaires, ce que les historiens ne nous apprennent pas. Il se trouve qu'il fut condamné par le conseil du roi. J'en suis fâché pour *François I*; la vérité est long-temps cachée, il faut bien des peines pour la découvrir. Vous ne sauriez croire ce qu'il me coûte de soins pour la chercher à cent lieues dans le siècle de *Louis XIV* et de *Louis XV*. Ce travail est rude. Il y a trois ans qu'il m'occupe et qu'il me tue sans presque aucune diversion. Enfin il est fini. Jugez, Monsieur, si je peux avoir eu le temps de faire toutes les maudites brochures qu'on débite continuellement sous mon nom. Je suis l'homme qui accoucha d'un œuf; il en avait pondu cent

avant la fin de la journée. Les nouvellistes de Paris ne sont pas si scrupuleux en fait d'historiettes, 1768. que je le suis en fait d'histoire. Ils en débitent souvent sur mon compte, non-seulement de très-extraordinaires, mais de très-dangereuses; c'est la destinée de quiconque a le malheur d'être un homme public. On souhaite d'être ignoré, mais c'est quand il n'est plus temps. Dès que les trompettes de la renommée ont corné le nom d'un pauvre homme, adieu son repos pour jamais.

J'ai l'honneur d'être avec la plus sensible reconnaissance pour toutes vos bontés, Monsieur, etc.

## LETTRE CLXIII.

A M. DE LA HARPE.

2 de juin.

ON dit que l'apostat *la Bletterie*, qui avait fait un livre passable sur le brave apostat *Julien*, vient de traduire *Tacite* en ridicule. Si quelqu'un était capable de donner en notre langue faible et traînante la précision et l'énergie de *Tacite*, c'était M. d'*Alembert*. Les jansénistes ont la phrase trop longue. Fasse le ciel qu'ils n'aient jamais les bras longs! ces loups seraient cent fois plus méchants que les renards jésuites. Je les ai vus autrefois se plaindre de la persécution: ils méritent plus d'indignation qu'ils ne s'attiraient de pitié; et cette pitié qu'on avait de leurs personnes, leurs ouvrages l'inspirent. V.

Dd 3

## L E T T R E C L X I V .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de juin.

M E S C H E R S A N G E S ,

1768. **V**ous voulez une nouvelle édition de la Guerre de Genève, mais vous ne me dites point comment il faut vous la faire parvenir. Je l'envoie à tout hasard à M. le duc de *Praslin*, quoiqu'il soit, dit-on, à Toulon. S'il y est, il n'y sera pas long-temps, et vous aurez bientôt votre Guerre.

Que le bon Dieu vous accorde de bons comédiens, pour amuser la vieillesse où l'un de vous deux va bientôt entrer, si je ne me trompe; car il faut s'amuser: tout le reste est vanité et affliction d'esprit, comme dit très-bien *Salomon*. Je doute fort que le palatin, qu'on veut faire venir de *Varsovie*, remette le tripot en honneur. J'attends beaucoup plus de ma *Catau* de Russie et du roi de Pologne; ce sont eux qui sont d'excellens comédiens, sur ma parole.

Je suis fâché que mon gros neveu le turc veuille faire une grosse histoire de la Turquie, dans le temps que *la Croix*, qui fait le turc, vient d'en donner un abrégé très-commode, très-exact et très-utile. Je suis encore plus fâché que mon gros petit neveu soit si attaché aux assassins du chevalier

de la Barre. Pour moi, je ne pardonnerai jamais  
aux barbares. 1768.

Ecoutez bien la réponse péremptoire que je vous fais sur les fureurs d'*Oreste*. Elles sont telles qu'elles doivent l'être dans l'abominable édition de *Duchefne*, et telles qu'on les débite au tripot : mais vous savez que cet *Oreste* fut attaqué et défait par les soldats de *Corbulon*. On affecta sur-tout de condamner les fureurs, qui d'ailleurs furent très-mal jouées, et qui doivent faire un très-grand effet par le dialogue dont elles sont mêlées, et par le contraste de la terreur et de la pitié qui me paraissent régner dans cette fin de la pièce. Je fus forcé, par le conseil de mes amis, de supprimer ce que j'avais fait de mieux, et de substituer de la faiblesse à de la fureur. J'ai toujours ressemblé parfaitement au meunier, à son fils et à son âne. J'ai attendu l'âge mûr d'environ soixante et quinze ans pour en faire à ma tête, et ma tête est d'accord avec les vôtres.

Vous ne me parlez point, mon cher ange, de l'autre tripot sur lequel on doit jouer *Pandore*. J'ai tâté dans ma vie à peu-près de tous les maux qui furent renfermés dans la boîte de cette drôlesse. Un des plus légers est qu'on m'a cru incapable de faire un opéra. Plût à Dieu qu'on me crût incapable de toutes ces brochures que de mauvais plaifans ou de mauvais cœurs mettent continuellement sous mon nom !

Je vous souhaite à tous deux santé et plaisir, et je suis à vous jusqu'à ce que je ne sois plus. V.

## L E T T R E C L X X V .

A M. CHRISTIN.

30 de juin.

1768. **M**ON cher ami, mon cher philosophe, en défendant la cause de la veuve et de l'orphelin, vous n'oubliez pas, sans doute, celle de la raison, et vous cultivez la vigne du Seigneur avec quelque succès dans un canton où il n'y avait point de vin avant vous, et où tout le monde, presque sans exception, buvait de l'eau croupie. Vous savez qu'on veut persécuter notre ami d'Orgelet pour de très-bon sel qu'on prétend qu'il débite gratis à ceux qui veulent saler leur pot; mais je ne crois pas qu'on vienne à bout de perdre un honnête homme si estimable.

Je vous ai envoyé trois factums..... Je vous prie, quand vous n'aurez pas de cliens à défendre au parlement de St. Claude, de lire ce procès auquel je m'intéresse, et de m'en dire votre avis. L'abbé *Claustre* s'appelle sans doute *Tartufe*, dans son nom de baptême. Il est clair qu'il est un maraud; mais j'ai peur que ce maraud n'ait raison juridiquement sur deux ou trois points.

Lorsque je serai assez heureux pour que vous veniez me voir, je vous dirai des choses assez importantes.

Bonsoir, mon cher philosophe; je vous embrasse de tout mon cœur.

## LETTRE CLXXVI.

A M. DANTOINE, à *Manosque en Provence.*

22 de juin.

MA vieilleſſe et mes maladies m'ont empêché, \_\_\_\_\_  
 Monsieur, de répondre plutôt à votre lettre du 21 1768:  
 de mai; mes yeux affaiblis diſtinguent à peine les  
 caractères. Je ſuis peu en état de juger de la réforme  
 que vous voulez faire dans les langues de l'Europe.  
 Il en eſt peut-être de ces langues comme des mœurs  
 et du gouvernement; tout cela ne vaut pas grand-  
 choſe: c'eſt du temps qu'il faut attendre la réforme.  
 On parle comme on peut, on ſe conduit de même,  
 et chacun vit avec ſes défauts comme avec ſes  
 amis.

Cependant, ſi vous voulez abſolument réformer  
 les langues, vous pouvez m'adreſſer votre ouvrage  
 à Lyon chez M. *Lavergne*, mon banquier, par les  
 voitures publiques, en attendant que la langue fran-  
 çaiſe ſe corrige, et que tout le monde écrive français  
 avec un *a* et non pas un *o*, comme St. *François*  
*d'Affiſe*, mon cher patron.

J'ai l'honneur d'être, ſelon la formule ordinaire  
 des Français, Monsieur, votre très-humble, etc.

## LETTRE CLXXVII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 13 de juin.

1768. **M**ON héros dit qu'il n'a eu qu'une fois tort avec moi, et que j'ai toujours tort avec lui; je pense qu'en cela même mon héros a grand tort.

Il se porte bien, et je vis dans les souffrances et dans la langueur; il est par conséquent encore jeune, et je suis réellement très-vieux, il est entouré de plaisirs, et je suis seul aux pieds des Alpes. Quel tort puis-je avoir de ne lui pas envoyer des rogatons qu'il ne m'a jamais demandés, dont il ne se soucie point, qu'il n'aurait pas même le temps de lire? Dieu me garde de donner jamais une ligne de prose ou de vers à qui n'en demandera pas! Voyez *Horace*, si jamais vous lisez *Horace*, il n'envoyait jamais de vers à *Auguste*, que quand *Auguste* l'en pressait. Je songe portant à vous, Monseigneur, plus que vous ne pensez; et, malgré votre indifférence, j'ai devant les yeux la bataille de Fontenoi, le conseil de pointer des canons devant la colonne, la défense de Gênes, la prise de Minorque, les Fourches-Caudines de Closter-Seven, dont le ministère profita si mal. J'aurai achevé dans un mois le Siècle de *Louis XIV* et de *Louis XV*. Vous voyez que je vous rends compte des choses qui en valent la peine.

Vous m'avez quelquefois bien maltraité, et fort —  
 injustement; car lorsque vous me reprochâtes, avec 1768.  
 quelque dureté, que je n'avais point parlé de l'affaire de Saint-Cast, il n'était question pour lors que d'un précis des affaires générales; précis tellement abrégé, qu'il n'y avait qu'une ligne sur les batailles de Rocoux et de Lawfelt, et rien sur les batailles données en Italie. Il n'en est pas de même à présent, je donne à chaque chose sa juste étendue; je tâche de rendre cette histoire intéressante, ce qui est extrêmement difficile; car toutes les batailles qui n'ont point été décisives sont bientôt oubliées; il ne reste dans la mémoire des hommes que les événemens qui ont fait de grandes révolutions. Chaque nation de l'Europe s'enfle comme la grenouille; chacune a son histoire détaillée qui exige plusieurs années de lecture. Comment percer la foule? cela ne se peut pas; on se perd dans cette horrible multitude de faits inutiles, tous anéantis les uns par les autres; c'est un Océan, un abyme dans lequel je ne me flatte de pouvoir surnager, que par le nouveau tour que j'ai pris de peindre l'esprit des nations, plutôt que de faire des recueils de gazettes. On ne va plus à la postérité que par des routes uniques; le grand chemin est trop battu, et on s'y étouffe.

Quand vous aurez un moment de loisir, j'espère que vous ferez de mon avis.

Il y a loin de ce tableau de l'Europe à *Galien*. Si ce malheureux avait pu se corriger, il aurait travaillé avec moi, il serait devenu savant et utile;

— mais il paraît que son caractère n'est pas exempt  
1768. de folie et de perversité.

Je ne vous parlerai ni d'Avignon, ni de Bénévent, ni de ma petite église paroissiale où je dois édification, puisque je l'ai bâtie. Je garde un silence prudent, et je ne m'étends que sur des sentimens qui doivent être approuvés de tout le monde, sur mon tendre et respectueux attachement pour vous, qui n'a pas long-temps à durer, quelque inviolable qu'il soit, parce que je n'ai pas long-temps à vivre. V.

## L E T T R E C L X X V I I I .

A M. DE P A R C I E U X.

A Ferney, le 17 de juin.

**J**E déclare, Monsieur, les parisiens des velches intraitables et de francs badauds, s'ils n'embrassent pas votre projet. Je suis de plus assez mécontent de *Louis XIV*, qui n'avait qu'à dire *je veux*, et qui, au lieu d'ordonner à l'Yvette de couler dans toutes les maisons de Paris, dépensa tant de millions au canal de Maintenon. Comment les Parisiens ne sont-ils pas un peu piqués démulation, quand ils entendent dire que presque toutes les maisons de Londres ont deux sortes d'eau qui servent à tous les usages? Il y a des bourses très-*fortes* à Paris, mais il y a peu d'ames *fortes*. Cette entreprise serait digne du gouvernement; mais a-t-il six millions à

dépenfer, toutes charges payées? c'est de quoi je doute fort. Ce ferait à ceux qui ont des millions de quarante écus de rente, à se charger de ce grand ouvrage; mais l'incertitude du succès les effraie, le travail les rebute, et les filles de l'opéra l'emportent sur les naïades de l'Yvette: je voudrais qu'on pût les accorder ensemble. Il est très-aifé d'avoir de l'eau et des filles.

Comment monsieur le prévôt des marchands; d'une famille chère aux Parisiens, qui aime le bien public, ne fait-il pas les derniers efforts pour faire réuffir un projet fi utile? on bénirait fa mémoire. Pour moi, Monsieur, qui ne fuis qu'un laboureur à quarante écus et au pied des Alpes, que puis-je faire, finon de plaindre la ville où je fuis né, et conferver pour vous une eftime très-ftérile? Je vous remercie en qualité de parisien, et quand mes compatriotes cesseront d'être velches, je les louerai en mauvaife profe et en mauvais vers tant que je pourrai.

J'ai l'honneur d'être, etc.

## LET T R E C L X X I X.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU:

A Ferney, 29 de juin.

**V**ous confervez donc des bontés, Monfeigneur; pour ce vieux folitaire? Je les mets hardiment à l'épreuve. Je vous fupplie, fi vous pouvez difpofer

1768

de quelques momens, de vouloir bien me dire ce que vous savez de la fortune qu'a laissé votre malheureux lieutenant général *Lally*, ou plutôt de la fortune que l'arrêt du parlement a enlevée à sa famille. J'ai les plus fortes raisons de m'en informer. Je fais seulement qu'outre les frais du procès, l'arrêt prend sur la confiscation cent mille écus pour les pauvres de Pondichéry; mais on m'assure qu'on ne put trouver cette somme. On me dit, d'un autre côté, qu'on trouva quinze cents mille francs chez son notaire, et deux millions chez un banquier, ce dont je doute beaucoup. Vous pourriez aisément ordonner à un de vos intendans de prendre connaissance de ce fait.

Je vous demande bien pardon de la liberté que je prends; mais vous savez combien j'aime la vérité; et vous pardonnez aux grandes passions. Je ne vous dirai rien de la sévérité de son arrêt. Vous avez sans doute lu tous les mémoires, et vous savez mieux que moi, ce qu'il en faut penser.

Permettez-moi de vous parler d'une chose qui me regarde de plus près. Ma nièce m'a appris l'obligation que je vous ai d'avoir bien voulu parler de moi à monsieur l'archevêque de Paris. Autrefois il me faisait l'honneur de m'écrire; il n'a point répondu à une lettre que je lui ai adressée il y a trois semaines. Dans cet intervalle, le roi m'a fait écrire, par M. de *Saint-Florentin*, qu'il était très-mécontent que j'eusse monté en chaire dans ma paroisse; et que j'eusse prêché, le jour de Pâques. Qui fut étonné? ce fut le révérend père *Voltaire*. J'étais

malade; j'envoyai la lettre à mon curé qui fut aussi étonné que moi de cette ridicule calomnie qui avait été aux oreilles du roi. Il donna sur le champ un certificat qui atteste qu'en rendant le pain-béni, selon ma coutume, le jour de Pâques, je l'avertis, et tous ceux qui étaient dans le sanctuaire, qu'il fallait prier tous les dimanches pour la santé de la reine, dont on ignorait la maladie dans mes déserts; et que je dis aussi un mot touchant un vol qui venait de se commettre pendant le service divin.

La même chose a été certifiée par l'aumônier du château et par un notaire, au nom de la communauté. J'ai envoyé le tout à M. de *Saint-Florentin*, en le conjurant de le montrer au roi, et ne doutant pas qu'il ne remplisse ce devoir de sa place et de l'humanité.

J'ai le malheur d'être un homme public, quoiqu'enfveli dans le fond de ma retraite. Il y a longtemps que je suis accoutumé aux plaisanteries et aux impostures. Il est plaisant qu'un devoir, que j'ai souvent rempli, ait fait tant de bruit à Paris et à Versailles. Madame *Denis* doit se souvenir qu'elle a communié avec moi à Ferney, et qu'elle m'a vu communier à Colmar. Je dois cet exemple à mon village que j'ai augmenté de trois quarts; je le dois à la province entière, qui s'est empressée de me donner des attestations auxquelles la calomnie ne peut répondre.

Je fais qu'on m'impute plus de petites brochures contre des choses respectables, que je n'en pourrais

— lire en deux ans ; mais , Dieu merci , je ne m'occupe  
1768. que du Siècle de *Louis XIV* ; je l'ai augmenté d'un tiers.

La bataille de Fontenoi , le secours de Gênes ; la prise de Minorque , ne sont pas oubliés ; et je me console de la calomnie en rendant justice au mérite.

Je vous supplie de regarder le compte exact que j'ai pris la liberté de vous rendre , comme une marque de mon respectueux attachement. Le roi doit être persuadé que vous ne m'aimeriez pas un peu si je n'en étais pas digne. Mon cœur sera toujours pénétré de vos bontés pour le peu de temps qui me reste encore à vivre. Vous savez que rarement je peux écrire de ma main ; agréez mon tendre et profond respect. V.

## L E T T R E C L X X X.

A M. D E C H A B A N O N.

4 de juillet, par Lyon et Verfoy.

**J**E devrais déjà , mon cher confrère , vous avoir parlé d'*Hyéron*, durhodien *Diagoras*, et de tous les beaux écarts de votre protégé *Pindare*. Je vois , Dieu merci , qu'il en était de ce tems-là comme du nôtre. On se plaignait de l'envie en Grèce , on s'en plaignait à Rome , et je m'en moqué quelquefois en France ; mais ce qui me fait plus de plaisir , c'est que je vois dans vos vers énergie et harmonie. Ce n'est pas assez , mon cher ami , pour la muse tragique ;

*non satis est pulchra esse poemata, dulcia sunt; et quocumque volent, animum auditoris agunt.* — 1768.

On dit que nous aurons des actrices l'année qui vient. Vous aurez tout le tems de mettre Eudoxie dans son cadre. Faites comme vous pourrez, mais je vous conjure de rendre *Eudoxie* prodigieusement intéressante, et de faire des vers qu'on retienne par cœur sans le vouloir. Ce diable de métier est horriblement difficile. Je suis tenté de jeter dans le feu tout ce que j'ai fait, quand je le relis; *Jean Racine* me désespère. Quel homme que ce *Jean Racine*! comme il va au cœur tout droit!

Je suis un bien mauvais correspondant; les travaux et les maladies dont je suis accablé m'empêchent d'être exact, mais ne dérobent rien à la sensibilité avec laquelle je vous aimerai toute ma vie. V.

## LETTRE CLXXXI.

A M. PANCKOUCKE.

A Ferney, 9 de juillet.

J'AI reçu, Monsieur, votre beau présent. *La Fontaine* aurait connu la vanité, s'il avait vu cette magnifique édition; c'est le luxe de la typographie. L'auteur ne posséda jamais la moitié de ce que son livre a coûté à imprimer et à graver. Si nous n'avions que cette édition, il n'y aurait que des princes, des premiers généraux et des archevêques qui pussent lire les *Fables de la Fontaine*. Je vous remercie de tout

Corresp. générale. Tome XIV. Ee



1768. mon cœur, et je souhaite que toutes vos grandes entreprises réussissent.

Vous m'apprenez que je donne beaucoup de ridicule à l'édition de notre ami *Gabriel Cramer*; je vous assure que je n'en donne qu'à moi. Lorsque je considère tous ces énormes fatras que j'ai composés, je suis tenté de me cacher dessous, et je demeure tout honteux. L'ami *Gabriel* ne m'a pas trop consulté, quand il a ramassé toutes mes sottises pour en faire une effroyable suite d'in-4°. Je lui ai toujours dit qu'on n'allait pas à la postérité avec un aussi gros bagage. Tirez-vous-en comme vous pourrez. Je crierai toujours que le papier et le caractère sont beaux, que l'édition est très-correcte; mais vous ne la vendrez pas mieux pour cela. Il y a tant de vers et de prose dans le monde, qu'on en est las. On peut s'amuser de quelques pages de vers, mais les in-4° de bénédictins effraient.

Il est souvent arrivé que, quand j'avais la manie de faire des pièces de théâtre, et ayant, dans ces accès de folie, le bon sens de n'être jamais content de moi, toutes mes pièces ont été bigarrées de variantes; on m'a fait appercevoir que, dans tant de manières différentes, l'éditeur a choisi la pire. Par exemple, dans *Oreste*, la dernière scène ne vaut pas, à beaucoup près, celle qui est imprimée chez *Duchefne*; et quoique cette édition de *Duchefne* ne vaille pas le diable, il fallait s'en rapporter à elle dans cette occasion. Il peut arriver par hasard qu'on joue *Oreste*; il peut arriver que quelque curieux qui aura l'in-4°, soit tout étonné de voir cette scène toute

différente de l'imprimé et qu'il donne alors à tous  
les diables l'édition, l'éditeur et l'auteur- 1768.

On pourrait du moins remédier à ce défaut; il ne  
s'agirait que de réimprimer une page.

Le siffle qui imprime pour mon ami *Gabriel*, s'est  
avisé dans *Alzire* de mettre,

Le bonheur m'aveugla, l'amour m'a détrompé.  
au lieu de

Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé.

Cette pagnoterie fait rire. Il y a long-temps qu'on  
rit à mes dépens; mais, par ma foi, je l'ai bien rendu.

Je ne puis rien vous dire des estampes, je ne  
les ai point encore vues, et j'aime mieux les beaux  
vers que les belles gravures. Je vous aime encore  
plus que tout cela, car vous êtes fort aimables,  
vous et madame votre épouse.

Je vous souhaite toutes fortes de prospérités.

## L E T T R E C L X X X I I .

A M A D A M E

L A M A R Q U I S E D U D E F F A N T .

Du 13 de juillet.

**V**ous me donnez un thème, Madame, et je  
vais le remplir; car vous savez que je ne peux  
écrire pour écrire: c'est perdre son temps et le faire  
perdre aux autres. Je vous suis attaché depuis

E e 2

1768 — quarante-cinq ans. J'aime passionnément à m'entretenir avec vous; mais, encore une fois, il faut un sujet de conversation.

Je vous remercie d'abord de Cornélie vestale. Je me souviens de l'avoir vu jouer, il y a plus de cinquante ans; puisse l'auteur la voir représenter encore dans cinquante ans d'ici! mais malheureusement ses ouvrages dureront plus que lui; c'est la seule vérité triste qu'on puisse lui dire.

*Saint ou profane*, dites-vous, Madame. Hélas! je ne suis ni dévot ni impie; je suis un solitaire, un cultivateur enterré dans un pays barbare. Beaucoup d'hommes à Paris ressemblent à des singes, ici ils sont des ours. J'évite, autant que je peux, les uns et les autres; et cependant les dents et les griffes de la persécution se sont alongées jusque dans ma retraite; on a voulu empoisonner mes derniers jours. Ne vous acquittez pas d'un usage prescrit, vous êtes un monstre d'athéisme; acquittez-vous-en, vous êtes un monstre d'hypocrisie. Telle est la logique de l'envie et de la calomnie. Mais le roi, qui certainement n'est jaloux ni de mes mauvais vers, ni de ma mauvaise prose, n'en croira pas ceux qui veulent m'immoler à leur rage. Il ne se servira pas de son pouvoir pour expatrier, dans sa soixante et quinzième année, un malade qui n'a fait que du bien dans le pays sauvage qu'il habite.

Oui, Madame, je fais très-bien que le janséniste *la Bletterie* demande la protection de M. le duc de *Choiseul*; mais je fais aussi qu'il m'a insulté dans les notes de sa ridicule traduction de *Tacite*. Je n'ai

jamais attaqué personne, mais je puis me défendre. —  
 C'est le comble de l'insolence janséniste que ce 1768:  
 prêtre m'attaque et trouve mauvais que je le sente.  
 D'ailleurs, s'il demande l'aumône dans la rue à  
 M. le duc de *Choiseul*, pourquoi me dit-il des injures  
 en passant, à moi pour qui M. le duc de *Choiseul* a  
 eu de la bonté, avant de savoir que *la Bletterie* exist-  
 ât? Il dit dans sa préface que *Tacite* et lui ne pou-  
 vaient se quitter; il faut apprendre à ce capelan  
 que *Tacite* n'aimait pas la mauvaise compagnie.

On croira que je suis devenu dévot, car je ne  
 pardonne point; mais à qui refusé-je grâce? c'est  
 aux méchans, c'est aux insolens calomniateurs. *La*  
*Bletterie* est de ce nombre. Il m'impute les ouvrages  
 hardis dont vous me parlez, et que je ne connais  
 ni ne veux connaître. Il s'est mis au rang de mes  
 persécuteurs les plus acharnés.

Quant aux petites pièces innocentes et gaies dont  
 vous me parlez, s'il m'en tombait quelqu'une entre  
 les mains, dans ma profonde retraite, je vous les  
 enverrais sans doute; mais par qui, et comment?  
 et si on vous les lit devant du monde, est-il bien  
 sûr que ce monde ne les envenimera pas? la société  
 à Paris a-t-elle d'autres alimens que la médifance,  
 la plaisanterie et la malignité? ne s'y fait-on pas un  
 jeu, dans son oisiveté, de déchirer tous ceux dont  
 on parle? y a-t-il une autre ressource contre l'ennui  
 actif et passif dont votre inutile beau monde est  
 accablé sans cesse? Si vous n'étiez pas plongée dans  
 l'horrible malheur d'avoir perdu les yeux (seul  
 malheur que je redoute), je vous dirais: Lisez et

1768. méprifez; allez aux spectacles et jugez; jouiffez des beautés de la nature et de l'art. Je vous plains tous les jours, Madame; je voudrais contribuer à vos confolations. Que ne vous entendez-vous avec madame la ducheffe de *Choifeul*, pour vous amufer des bagatelles que vous défirez? Mais il faut alors que vous foyez feules enfemble; il faut qu'elle me donne des ordres très-positifs, et que je fois à l'abri du poifon de la crainte qui glace le fang dans des veines ufées. Montrez-lui ma lettre, je vous en fupplie; je fais qu'elle a, outre les grâces, jufteffe dans l'efprit et juflice dans le cœur; je m'en rapporterai entièrement à elle.

Adieu, madame; je vous respecte et je vous aime autant que je vous plains, et je vous aimerai jufqu'au dernier moment de notre courte et miférable durée.

## L E T T R E C L X X X I I I .

A M. H O R A C E W A L P O L E .

A Ferney, 15 de juillet.

M O N S I E U R ,

**I**L y a quarante ans que je n'ofe plus parler anglais, et vous parlez notre langue très-bien. J'ai vu des lettres de vous écrites comme vous penfez. D'ailleurs mon âge et mes maladies ne me permettent pas d'écrire de ma main. Vous aurez donc mes remercimens dans ma langue.

Je viens de lire la préface de votre *Histoire de Richard III*, elle me paraît trop courte. Quand on a si visiblement raison, et qu'on joint à ses con- 1768.  
naissances une philosophie si ferme et un style si mâle, je voudrais qu'on me parlât plus long-temps. Votre père était un grand ministre et un bon orateur, mais je doute qu'il eût pu écrire comme vous. Vous ne pouvez pas dire *quia pater major me est*.

J'ai toujours pensé comme vous, monsieur, qu'il faut se défier de toutes les histoires anciennes. *Fontenelle*, le seul homme du siècle de *Louis XIV*, qui fut à la fois poète, philosophe et savant, disait qu'elles étaient *des fables convenues*; et il faut avouer que *Rollin* a trop compilé de chimères et de contradictions.

Après avoir lu la préface de votre Histoire, j'ai lu celle de votre roman. Vous vous y moquez un peu de moi: les Français entendent raillerie; mais je vais vous répondre sérieusement.

Vous avez presque fait accroire à votre nation que je méprise *Shakespeare*. Je suis le premier qui ait fait connaître *Shakespeare* aux Français; j'en traduisis des passages, il y a quarante ans, ainsi que de *Milton*, de *Waller*, de *Rochester*, de *Dryden* et de *Pope*. Je peux vous assurer qu'avant moi personne en France ne connaissait la poésie anglaise; à peine avait-on entendu parler de *Locke*. J'ai été persécuté pendant trente ans par une nuée de fanatiques, pour avoir dit que *Locke* est l'*Hercule* de la métaphysique, qui a posé les bornes de l'esprit humain.

1768. Ma destinée a encore voulu que je fusse le premier qui ait expliqué à mes concitoyens les découvertes du grand *Newton*, que quelques personnes parmi nous appellent encore des *systèmes*. J'ai été votre apôtre et votre martyr : en vérité il n'est pas juste que les Anglais se plaignent de moi.

J'avais dit, il y a très-long-temps, que si *Shakespeare* était venu dans le siècle d'*Addisson*, il aurait joint à son génie l'élégance et la pureté qui rendent *Addisson* recommandable. J'avais dit que son génie était à lui, et que ses fautes étaient à son siècle. Il est précisément, à mon avis, comme le *Lopez de Véga* des Espagnols et comme le *Caldéron*. C'est une belle nature, mais bien sauvage ; nulle régularité, nulle bienséance, nul art, de la bassesse avec de la grandeur, de la bouffonnerie avec du terrible : c'est le chaos de la tragédie dans lequel il y a cent traits de lumière.

Les Italiens, qui restaurèrent la tragédie, un siècle avant les Anglais et les Espagnols, ne font point tombés dans ce défaut ; ils ont mieux imité les Grecs. Il n'y a point de bouffons dans l'*Oedipe* et dans l'*Electre* de *Sophocle*. Je soupçonne fort que cette grossièreté eut son origine dans nos *fous de cour*. Nous étions un peu barbares tous tant que nous sommes en-deçà des Alpes. Chaque prince avait son *fou* en titre d'office. Des rois ignorans, élevés par des ignorans, ne pouvaient connaître les plaisirs nobles de l'esprit : ils dégradèrent la nature humaine au point de payer des gens pour leur dire des sottises. De-là vint notre *Mère sotte* ;

et,

et, avant *Molière*, il y avait toujours un fou de cour dans presque toutes les comédies : cette mode est abominable. 1768.

J'ai dit, il est vrai, Monsieur, ainsi que vous le rapportez, qu'il y a des comédies sérieuses, telles que le *Misanthrope*, lesquelles sont des chefs-d'œuvre; qu'il y en a de très-plaisantes, comme *George Dandin*; que la plaisanterie, le sérieux, l'attendrissement, peuvent très-bien s'accorder dans la même comédie. J'ai dit que tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. Oui, Monsieur; mais la grossièreté n'est point un genre. Il y a beaucoup de logemens dans la maison de mon père; mais je n'ai jamais prétendu qu'il fût honnête de loger dans la même chambre *Charles-Quint* et don *Japhet d'Arménie*, *Auguste* et un matelot ivre, *Marc-Aurèle* et un bouffon des rues. Il me semble qu'*Horace* pensait ainsi dans le plus beau des siècles; consultez son *Art poétique*. Toute l'Europe éclairée pense de même aujourd'hui; et les Espagnols commencent à se défaire à la fois du mauvais goût comme de l'inquisition; car le bon esprit proscrire également l'un et l'autre.

Vous sentez si bien, Monsieur, à quel point le trivial et le bas défigurent la tragédie, que vous reprochez à *Racine* de faire dire à *Antiochus*, dans *Bérénice* :

De son appartement cette porte est prochaine,  
Et cette autre conduit dans celui de la reine.

Ce ne sont pas là certainement des vers héroï-

T. 92. *Corresp. générale*. Tome XIV. F f

1768 — ques ; mais ayez la bonté d'observer qu'ils sont dans une scène d'exposition, laquelle doit être simple. Ce n'est pas là une beauté de poésie, mais c'est une beauté d'exactitude, qui fixe le lieu de la scène, qui met tout d'un coup le spectateur au fait, et qui l'avertit que tous les personnages paraîtront dans ce cabinet, lequel est commun aux autres appartemens ; sans quoi il ne serait point vraisemblable que *Titus*, *Bérénice* et *Antiochus* parlassent toujours dans la même chambre.

Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué.

dit le sage *Despréaux*, l'oracle du bon goût, dans son *Art poétique*, égal pour le moins à celui d'*Horace*. Notre excellent *Racine* n'a presque jamais manqué à cette règle ; et c'est une chose digne d'admiration qu'*Athalie* paraisse dans le temple des Juifs, et dans la même place où l'on a vu le grand-prêtre, sans choquer en rien la vraisemblance.

Vous pardonneriez encore plus, Monsieur, à l'illustre *Racine*, quand vous vous souviendrez que la pièce de *Bérénice* était en quelque façon l'histoire de *Louis XIV* et de votre princesse anglaise, sœur de *Charles II*. Ils logeaient tous deux de plain-pied à Saint-Germain, et un salon séparait leurs appartemens,

Je remarquerai en passant que *Racine* fit jouer sur le théâtre les amours de *Louis XIV* avec sa belle-sœur, et que ce monarque lui en fut très-bon gré : un sot tyran aurait pu le punir. Je remarquerai encore que cette *Bérénice* si tendre, si délicate,

si désintéressée, à qui *Racine* prétend que *Titus* —  
 devait toutes ses vertus, et qui était sur le point 1768.  
 d'être impératrice, n'était qu'une juive insolente et  
 débauchée, qui couchait publiquement avec son  
 frère *Agrippa second*. *Juvénal* l'appelle barbare  
 incestueuse. J'observe, en troisième lieu, qu'elle  
 avait quarante-quatre ans quand *Titus* la renvoya.  
 Ma quatrième remarque, c'est qu'il est parlé de  
 cette maîtresse juive de *Titus* dans les *Actes des*  
*apôtres*. Elle était encore jeune lorsqu'elle vint,  
 selon l'auteur des *Actes*, voir le gouverneur de  
 Judée *Festus*, et lorsque *Paul*, étant accusé d'avoir  
 souillé le temple, se défendait en soutenant qu'il  
 était toujours bon pharisien. Mais laissons-là le  
 pharisanisme de *Paul*, et les galanteries de *Bérénice*.  
 Revenons aux règles du théâtre, qui sont plus inté-  
 ressantes pour les gens de lettres.

Vous n'observez, vous autres libres Bretons, ni  
*unité de lieu*, ni *unité de temps*, ni *unité d'action*. En  
 vérité, vous n'en faites pas mieux; la vraisemblance  
 doit être comptée pour quelque chose. L'art en  
 devient plus difficile, et les difficultés vaincues don-  
 nent en tout genre du plaisir et de la gloire.

Permettez-moi, tout anglais que vous êtes, de  
 prendre un peu le parti de ma nation. Je lui dis si  
 souvent ses vérités qu'il est bien juste que je la  
 caresse, quand je crois qu'elle a raison. Oui, Mon-  
 sieur, j'ai cru, je crois et je croirai que Paris est  
 très-supérieur à Athènes en fait de tragédies et de  
 comédies. *Molière*, et même *Regnard* me paraissent  
 l'emporter sur *Aristophane*, autant que *Démotène*

1768 — l'emporte sur nos avocats. Je vous dirai hardiment que toutes les tragédies grecques me paraissent des ouvrages d'écoliers, en comparaison des *sublimes scènes* de *Cornille*, et des *parfaites tragédies* de *Racine*. C'était ainsi que pensait *Boileau* lui-même, tout admirateur des anciens qu'il était. Il n'a fait nulle difficulté d'écrire, au bas du portrait de *Racine*, que ce grand homme avait surpassé *Euripide* et balancé *Cornille*.

Oui, je crois démontré qu'il y a beaucoup plus d'hommes de goût à Paris que dans Athènes. Nous avons plus de trente mille hommes à Paris qui se plaisent aux beaux arts, et Athènes n'en avait pas dix mille; le bas peuple d'Athènes entrait au spectacle, et il n'y entre pas chez nous, excepté quand on lui donne un spectacle gratis, dans des occasions solennelles ou ridicules. Notre commerce continuuel avec les femmes a mis dans nos sentimens beaucoup plus de délicatesse, plus de bienfiance dans nos mœurs, et plus de finesse dans notre goût. Laissez-nous notre théâtre, laissez aux Italiens leurs *favole boscareccie*; vous êtes assez riche d'ailleurs.

De très-mauvaises pièces, il est vrai, ridiculement intriguées, barbarement écrites, ont pendant quelque temps à Paris des succès prodigieux, soutenus par la cabale, l'esprit de parti, la mode, la protection passagère de quelques personnes accréditées. C'est l'ivresse du moment, mais en très-peu d'années l'illusion se dissipe. *Don Japhet d'Arménie* et *Jodelet* sont renvoyés à la populace, et le *Siège de Calais* n'est plus estimé qu'à Calais.

Il faut que je vous dise encore un mot sur la rime que vous nous reprochez. Presque toutes les pièces de *Dryden* sont rimées; c'est une difficulté de plus. Les vers qu'on retient de lui, et que tout le monde cite, sont rimés; et je soutiens encore que *Cinna*, *Athalie*, *Phèdre*, *Iphigénie*, étant rimées, quiconque voudrait secouer ce jong, en France, serait regardé comme un artiste faible qui n'aurait pas la force de le porter. 1768.

En qualité de vieillard, je vous dirai une anecdote. Je demandais un jour à *Pope* pourquoi *Milton* n'avait pas rimé son poëme, dans le temps que les autres poëtes rimaient leurs poëmes à l'imitation des Italiens; il me répondit: *Because he could not.*

Je vous ai dit, Monsieur, tout ce que j'avais sur le cœur. J'avoue que j'ai fait une grosse faute en ne faisant pas attention que le comte *Leicester* s'était d'abord appelé *Dudley*; mais, si vous avez la fantaisie d'entrer dans la chambre des pairs et de changer de nom, je me souviendrai toujours du nom de *Walpole* avec l'estime la plus respectueuse.

Avant le départ de ma lettre, j'ai eu le temps, Monsieur, de lire votre *Richard III*. Vous seriez un excellent *avocat général*. Vous pesez toutes les probabilités; mais il paraît que vous avez une inclination secrète pour ce bossu. Vous voulez qu'il ait été beau garçon, et même galant homme. Le bénédictin *Calmet* a fait une dissertation pour prouver que *JESUS-CHRIST* avait un fort beau visage. Je veux croire avec vous que *Richard III* n'était ni si laid ni si méchant qu'on le dit; mais je

— n'aurais pas voulu avoir affaire à lui. Votre *rose*  
 1768 *blanche* et votre *rose rouge* avaient de terribles épines  
 pour la nation.

Those gracious kings are all a pack of rogues.

En vérité, en lisant l'histoire des *York*, des  
*Lancastre* et de bien d'autres, on croit lire l'histoire  
 des voleurs de grands chemins. Pour votre *Henri*  
*VII*, il n'était qu'un coupeur de bourse, etc.

Je suis avec respect, etc.

### LET TRE CLXXXIV.

A MADAME

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

15 de juillet.

LA femme du protecteur est protectrice, la fem-  
 me du ministre de la France pourra prendre le  
 parti des Français contre les Anglais, avec qui je  
 suis en guerre. Daignez juger, Madame, entre  
*M. Walpole* et moi. Il m'a envoyé ses ouvrages  
 dans lesquels il justifie le tyran *Richard III*, dont ni  
 vous ni moi ne nous soucions guère; mais il donne  
 la préférence à son grossier bouffon *Shakespeare*  
 sur *Racine* et sur *Corneille*, et c'est de quoi je me  
 soucie beaucoup.

Je ne fais par quelle voie *M. Walpole* m'a envoyé  
 sa déclaration de guerre; il faut que ce soit par *M. le*

duc de *Choiseul*, car elle est très-spirituelle et très-polie. Si vous voulez, Madame, être médiatrice de la paix, il ne tient qu'à vous. J'en passerai par ce que vous ordonnerez. Je vous supplie d'être juge du combat. Je prends la liberté de vous envoyer ma réponse. Si vous la trouvez raisonnable, permettez que je prenne encore une autre liberté; c'est de vous supplier de lui faire parvenir ma lettre, soit par la poste, soit par M. le comte du *Châtelet*. 1768.

Vous me trouverez bien hardi; mais vous pardonnerez à un vieux soldat qui combat pour sa patrie, et qui, s'il a du goût, aura combattu sous vos ordres.

## L E T T R E C L X X X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

17 de juillet.

Vous savez, mon cher ange, que vos ordres me sont sacrés, et que le souffleur de la comédie aura son petit recueil, si la douane des pensées le permet. J'ai adressé le paquet à *Briasson* le libraire, et j'ai prié de le faire rendre audit souffleur. Le succès de cette affaire dépend de la chambre syndicale. Vous savez que j'ai peu de crédit dans ce monde. J'espère en avoir un peu plus dans l'autre, grâce aux bons exemples que je donne.

Je ne suis pas revenu de ma surprise quand on m'a appris que ce fanatique imbécille d'évêque

1768

d'Annecy, soi-disant évêque de Genève, fils d'un très-mauvais maçon, avait envoyé au roi ses lettres et mes réponses. Ces réponses sont d'un père de l'Eglise qui instruit un sot. Je ne sais si vous savez que cet animal-là a encore sur sa friperie un decret de prise de corps du parlement de Paris, qu'il s'attira quand il était porte-Dieu à la Sainte-Chapelle-basse. En tout cas, je suis très bien avec mon curé, j'édifie mon peuple; tout le monde est content de moi, hors les filles.

Que DIEU vous ait en sa sainte garde; mes chers anges! je ne fais pas ce que c'est que la vie éternelle, mais celle-ci est une mauvaise plaisanterie.

A propos, j'ai coupé la tête à des colimaçons: leur tête est revenue au bout de quinze jours; le tonnerre les a tués; dites à vos savans qu'ils m'expliquent cela.

## L E T T R E C L X X X V I .

A M A D A M E

L A M A R Q U I S E D U D E F F A N T .

30 de janvier.

**V**OICI des thèmes, Dieu merci, Madame. Vous savez que mon imagination est stérile quand elle n'est pas portée par un sujet, et que, malgré mon attachement de plus de quarante années, je suis muet quand on ne m'interroge pas. Je suis un vieux Polichinelle qui a besoin d'un compère.

Vous me dites que le président est à plaindre d'avoir quatre-vingts ans; ce sont ses amis qui sont à plaindre. D'ailleurs, pensez-vous que soixante et quinze ans, avec des maladies continuelles et des tracasseries plus tristes encore, ne valent pas bien quatre-vingts ans? Nous sommes tous à plaindre, Madame; il faut faire contre nature bon cœur. 1768.

Vous me parlez du janséniste ou de l'ex-janséniste *la Bletterie*: je suis son serviteur. Il logeait autrefois chez ma nièce *Florian*, et ne cessait de dire du mal de moi. Il imprime aujourd'hui que j'ai oublié de me faire enterrer; ce tour est neuf, agréable et très-bien placé dans une traduction de *Tacite*. Ai-je eu tort de lui prouver que je suis encore en vie? On m'a écrit que, dans une autre note aussi honnête, il se contredit; il veut qu'on m'enterre à la façon de mademoiselle *le Couvreur* et de *Boindin*. Vous m'avouerez que, pour peu qu'on ait du goût pour les obsèques, on ne tient point à ces bonnes plaisanteries.

Sérieusement, je ne vous comprends pas, et je ne retrouve ni votre amitié ni votre équité, quand vous me dites que je devais me laisser insulter par un homme qui a dédié une traduction à M. le duc de *Choiseul*. Je crois M. le duc de *Choiseul* et votre grand-mère trop justes pour m'immoler à *la Bletterie*. Vous m'affligez sensiblement.

Je n'aime ni la traduction de *Tacite*, ni *Tacite* même comme historien. Je regarde *Tacite* comme un fanatique pétillant d'esprit, connoissant les hommes et les cours, disant des choses fortes en peu de

1768. — paroles, flétrissant en deux mots un empereur jusqu'à la dernière postérité ; mais je suis curieux, je voudrais connaître les droits du sénat, les forces de l'empire, le nombre des citoyens, la forme du gouvernement, les mœurs, les usages. Je ne trouve rien de tout cela dans *Tacite* ; il m'amuse, et *Tite-Live* m'instruit. Il n'y a d'ailleurs dans *Tacite* ni ordre ni dates ; le président m'a accoutumé à ces deux choses essentielles.

M. *Walpole* est d'une autre espèce que la *Bletterie*. On fait la guerre honnêtement contre des capitaines qui ont de l'honneur ; mais pour les pirates, on les pend au mât de son vaisseau.

J'adresserai à votre grand'mère ce que je pourrai faire venir d'Hollande. Je fais qu'elle est un très-honnête homme. Je compte d'ailleurs sur sa protection, autant que je suis charmé de son esprit juste et délicat. Sans justesse d'esprit, il n'y a rien.

Souvenez-vous toujours, Madame, que, lorsque je cherche et que j'envoie ces bagatelles pour vous amuser, je vous conjure, au nom de l'amitié dont vous m'honorez depuis long-temps, de ne les confier qu'à des personnes dont vous soyez aussi sûre que de vous-même, et de ne pas prononcer mon nom. Il y a des gens qui diraient à peu-près comme le curé de la *Fontaine* : Autant vaut l'avoir fait que de vous l'envoyer.

Je ne fais rien que mes moissons et le Siècle de *Louis XIV* que je pousse jusqu'à 1764. J'y rends justice à tous ceux qui ont servi la patrie, en quelque genre que ce puisse être ; à tous ceux qui ont

été français et non velches. Je ne suis ni fatirique  
ni flatteur ; je dis hardiment la vérité. 1768.

Voilà mes seules occupations. Je n'en suis pas moins persecuté par des fanatiques ; mais heureusement le fanatisme est sur son déclin, d'un bout de l'Europe à l'autre. La révolution qui s'est faite depuis vingt ans dans l'esprit humain, est un phénomène plus admirable et plus utile que les têtes qui reviennent aux limaçons.

A propos, madame, le fait est vrai ; j'en ai fait l'expérience ; j'ai eu peine à en croire mes yeux. J'ai vu des limaçons à qui j'avais coupé le cou, manger au bout de trois semaines. Saint *Denis* porta sa tête, comme vous savez, mais il ne mangea pas.

Adieu, madame ; conservez la vôtre. Hélas ! il revient des yeux aux limaçons. Adieu, encore une fois. Que je vous plains ! que je vous aime ! que la vie est courte et triste ! V.

## LETTRE CLXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 d'auguste.

J'AI reçu une lettre véritablement angélique du 4 d'auguste, que les Velches appellent *août* : mais voici bien une autre facétie. Il vint chez moi, le 1 d'auguste, un jeune homme fort maigre, et qui avait quelque feu dans deux yeux noirs. Il me dit

1768. qu'il était possédé du diable, que plusieurs personnes de sa connaissance en avaient été possédées aussi; qu'ils avaient mis sur le théâtre, les Américains, les Chinois, les Scythes, les Illinois, les Suisses, et qu'il y voulait mettre les Guèbres. Il me demanda un profond secret; je lui dis que je n'en parlerais qu'à vous, et vous jugez bien qu'il y consentit.

Je fus tout étonné qu'au bout de douze jours, le jeune possédé m'apporta son ouvrage. Je vous avoue qu'il m'a fait verser des larmes, mais aussi il m'a fait craindre la police. Je serais très-fâché, pour l'édification publique, que la pièce ne fût pas représentée. Elle est dans un goût tout-à-fait nouveau, quoiqu'on semble avoir épuisé les nouveautés.

Il y a un empereur, un jardinier, un colonel, un lieutenant d'infanterie, un soldat, des prêtres païens, et une petite fille tout-à-fait aimable.

J'ai dit au jeune homme avec naïveté, que je trouvais sa pièce fort supérieure à *Alzire*, qu'il y a plus d'intérêt et plus d'intrigue; mais que je tremble pour les allusions, pour les belles allégories que font toujours messieurs du parterre; qu'il se trouvera quelque plaisant qui prendra les prêtres païens pour des jésuites ou pour des inquisiteurs d'Espagne; que c'est une affaire fort délicate, et qui demandera toute la bonté, toute la dextérité de mes anges.

Ce possédé m'a répondu qu'il s'en rapportait entièrement à eux; qu'il allait faire copier sa pièce qu'il intitule *Tragedie plus que bourgeoise*; que si on ne peut

pas la faire massacrer par les comédiens de Paris, il la fera massacrer par quelque libraire de Genève. 1768.  
 Il est fou de sa pièce, parce qu'elle ne ressemble à rien du tout, dans un temps où presque toutes les pièces se ressemblent. J'ai tâché de le calmer; je lui ai dit qu'étant malade, comme il est, il se tue avec ses Guèbres; qu'il fallait plutôt y mettre douze mois que douze jours; je lui ai conseillé des bouillons rafraichissans.

Quoi qu'il en soit, je vous enverrai ces Guèbres par M. l'abbé *Arnaud*, à moins que vous ne me donniez une autre adresse.

Une autre fois, mon cher ange, je vous parlerai de Ferney, c'est une bagatelle; et je ne ferai sur cela que ce que mes anges et madame *Denis* voudront. Si madame *Denis* est encore à Paris quand les Guèbres arriveront, je vous prierai de la mettre dans le secret.

Bon! ne voilà-t-il pas mon endiablé qui m'apporte sa pièce brochée et copiée! je l'envoie à monsieur l'abbé *Arnaud* avec une sous-enveloppe. S'il arrivait un malheur, les anges pourraient se servir de toute leur autorité pour avoir leur paquet.

Si ce paquet arrive à bon port, je les aurai du moins amufés pendant une heure; et en vérité c'est beaucoup par le temps qui court. V.

## L E T T R E C L X X X V I I I .

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

A Ferney, 26 d'auguste.

1768. **J**E vous attends au mois de septembre, mon cher Marquis; vous êtes assez philosophe pour venir partager ma solitude. Ferney est tout juste dans le chemin de Nancy. En attendant, il faut que je vous fasse mon compliment de ce que vous n'êtes point athée. Votre devancier, le marquis de *Vauvenargues*, ne l'était pas; et, quoi qu'en disent quelques savans de nos jours, on peut être très-bon philosophe et croire en DIEU. Les athées n'ont jamais répondu à cette difficulté, qu'une horloge prouve un horloger; et *Spinosa* lui-même admet une intelligence qui préside à l'univers. Il est du sentiment de *Virgile*:

*Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.*

Quand on a les poètes pour soi on est bien fort. Voyez *la Fontaine* quand il parle de l'enfant que fit une religieuse; il dit:

Si ne s'est après tout fait lui-même.

Je viens de lire un nouveau livre de *l'Existence de DIEU*, par un *Bullet*, doyen de l'université de Befançon. Ce doyen est savant, et marche sur les traces des *Swammerdam*, des *Nieuventit* et des *Derham*: mais c'est un vieux soldat à qui il prend des terreurs paniques. Il est tout épouvanté du grand

argument des athées, qu'en jettant d'un cornet les lettres de l'alphabet, le hafard peut amener l'*Enéide* dans un certain nombre de coups donnés. Pour amener le premier mot *arma*, il ne faut que vingt-quatre jets; et pour amener *arma virumque*, il n'en faut que cent vingt millions, c'est une bagatelle; et dans un nombre innombrable de milliards de siècles, on pourrait à la fin trouver son compte dans un nombre innombrable de hafards; donc dans un nombre innombrable de siècles, il y a l'unité contre un nombre innombrable de chiffres que le monde a pu se former tout seul.

Je ne vois pas dans cet argument ce qui a pu accabler M. *Bullet*; il n'avait qu'à répondre sans s'effrayer: il y a un nombre innombrable de probabilités qu'il existe un Dieu formateur, et vous n'avez, Messieurs, tout au plus que l'unité pour vous: jugez donc si la chance n'est pas pour moi.

De plus, la machine du monde est quelque chose de beaucoup plus compliqué que l'*Enéide*. Deux *Enéides* ensemble n'en feront pas une troisième, au lieu que deux créatures animées font une troisième créature, laquelle en fait à son tour: ce qui augmente prodigieusement l'avantage du pari.

Croiriez-vous bien qu'un jésuite irlandais a fourni, en dernier lieu, des armes à la philosophie athéistique, en prétendant que les animaux se formaient tout seuls. C'est ce jésuite *Néedham*, déguisé en séculier, qui, se croyant chimiste et observateur, s'imagina avoir produit des anguilles avec de la farine et du jus de mouton. Il poussa même l'illu-

1768. sion jusqu'à croire que ces anguilles en avaient sur le champ produit d'autres, comme les enfans de *Polichinelle* et de madame *Gigogne*. Voilà aussitôt un autre fou, nommé *Maupertuis*, qui adopte ce système, et qui le joint à ses autres méthodes de faire un trou jusqu'au centre de la terre pour connaître la pesanteur, de disséquer des têtes de géans pour connaître l'ame, d'enduire les malades de poix résine pour les guérir, et d'exalter son ame pour voir l'avenir comme le présent. Dieu nous préserve de tels athées ! celui-là était gonflé d'un amour-propre féroce, persécuteur et calomniateur ; Il m'a fait bien du mal ; je prie DIEU de lui pardonner, supposé que DIEU entre dans les querelles de *Maupertuis* et de moi.

Ce qu'il y a de pis, c'est que je viens de voir une très-bonne traduction de *Lucrece*, avec des remarques fort savantes, dans lesquelles l'auteur allègue les prétendues expériences du jésuite *Néedham* pour prouver que les animaux peuvent naître de pourriture. Si ces messieurs avaient su que *Néedham* était un jésuite, ils ce seraient défiés de ses anguilles, et ils auraient dit : *Latet anguis in herba*.

Enfin il a fallu que M. *Spalanzani*, le meilleur observateur de l'Europe, ait démontré aux yeux le faux des expériences de cet imbécille *Néedham*. Je l'ai comparé à ce *Malcraïs de la Vigne*, gros vilain commis de la douane au Croisic en Bretagne, qui fit accroire aux beaux esprits de Paris qu'il était une jolie fille faisant joliment des vers.

Mon cher Marquis, il n'y a rien de bon dans l'athéisme.

l'athéisme. Ce systême est fort mauvais dans le physique et dans le moral. Un honnête homme peut fort bien s'élever contre la superstition et contre le fanatisme ; il peut détester la persécution ; il rend service au genre-humain s'il répand les principes humains de la tolérance ; mais quel service peut-il rendre s'il répand l'athéisme ? les hommes en seront-ils plus vertueux pour ne pas reconnaître un Dieu qui ordonne la vertu ? non, sans doute. Je veux que les princes et leurs ministres en reconnaissent un, et même un Dieu qui punisse et qui pardonne. Sans ce frein, je les regarderai comme des animaux féroces qui, à la vérité, ne me mangeront pas lorsqu'ils sortiront d'un long repas, et qu'ils digèreront doucement sur un canapé avec leurs maîtresses ; mais qui certainement me mangeront, s'ils me rencontrent sous leurs griffes, quand ils auront faim, et qui, après m'avoir mangé, ne croiront pas seulement avoir fait une mauvaise action ; ils ne se souviendront même point du tout de m'avoir mis sous leurs dents, quand ils auront d'autres victimes.

L'athéisme était très-commun en Italie, aux quinze et seizième siècle : aussi que d'horribles crimes à la cour des *Alexandre VI*, des *Jules II*, des *Léon X* ! Le trône pontifical et l'Eglise n'étaient remplis que de rapines, d'assassinats et d'empoisonnemens. Il n'y a que le fanatisme qui ait produit plus de crimes.

Les sources les plus fécondes de l'athéisme sont, à mon sens, les disputes théologiques. La plupart des hommes ne raisonnent qu'à demi, et les esprits

Corresp. générale. Tome XIV. Gg.

— faux sont innombrables. Un théologien dit: Je n'ai  
1768. jamais entendu et je n'ai jamais dit que des sottises  
sur les bancs; donc ma religion est ridicule. Or,  
ma religion est sans contredit la meilleure de toutes;  
cette meilleure ne vaut rien; donc il n'y a point  
de Dieu. C'est horriblement raisonner. Je dirais  
plutôt: Donc il y a un Dieu qui punira les théolo-  
giens, et sur-tout les théologiens persécuteurs.

Je fais très-bien que je n'aurais pas démontré au  
normand de Vire, *le Tellier*, qu'il existe un Dieu  
qui punit les tyrans, les calomnieurs et les fauffai-  
res, confesseurs des rois. Le coquin, pour réponse  
à mes argumens, m'aurait fait mettre dans un cu-  
de basse fosse.

Je ne persuaderai pas l'existence d'un Dieu rému-  
nérateur et vengeur à un juge scélérate, à un barbare  
avide du sang humain, digne d'expirer sous la main  
des bourreaux qu'il emploie; mais je la persuaderai  
à des ames honêtes; et si c'est une erreur, c'est la  
plus belle des erreurs.

Venez dans mon couvent, venez reprendre votre  
ancienne cellule. Je vous conterai l'aventure d'un  
prêtre constitué en dignité, que je regarde comme  
un athée de pratique, puisque, faisant tout le con-  
traire de ce qu'il enseigne, il a osé employer contre  
moi, auprès du roi, la plus lâche et la plus noire  
calomnie. Le roi s'est moqué de lui, et le monstre  
en est pour son infamie. Je vous conterai d'autres  
anecdotes: nous raisonnerons, et sur-tout je vous  
dirai combien je vous aime. V.

## LETTRE CLXXXIX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

31 d'auguste.

**J**E ne puis qu'approuver le patriotisme de monsieur *Fitzgerald*, qui veut diminuer, autant qu'il le peut, l'horreur de la St. Barthelemi d'Irlande. J'en ferais bien autant, si je le pouvais, de la Saint-Barthelemi de France. Il a raison de citer M. *Brouk* qui paraît prouver en effet que les catholiques n'égorgeaient que quarante mille protestans, en comptant les femmes, et les enfans, et les filles qu'on pendait au cou de leurs mères. Il est vrai que, dans la première chaleur de ce saint événement, le parlement d'Angleterre spécifia expressément le massacre de cent cinquante mille personnes; mais il pouvait avoir été trompé par les plaintes indiscrètes des parens des massacrés. Peut-être on exagérait trop d'un côté, et on diminuait trop de l'autre. La vérité prend d'ordinaire un juste milieu; et quand nous supposons qu'il n'y eut qu'environ quatre-vingt-dix mille personnes ou brûlées, ou pendues, ou noyées, ou égorgées pour l'amour de DIEU, nous pourrions nous flatter de ne nous être pas beaucoup écartés du vrai. D'ailleurs je ne suis qu'un simple historien, et il ne m'appartient pas de condamner une action qui, ayant la gloire de DIEU pour objet, avait des motifs si purs et si respectables.

1768. Il est bon pourtant, mon cher ami, que de si grands exemples de charité n'arrivent pas souvent. Il est beau de venger la religion; mais, pour peu qu'on lui fit de tels sacrifices deux ou trois fois chaque siècle, il ne resterait enfin personne sur la terre pour servir la messe.

385. Votre correspondant, vous envoie, à l'adresse ordinaire, un petit paquet qu'il a reçu pour vous. Je finis tout doucement ma carrière; mes maux et ma faiblesse augmentent, il faut que ma patience augmente aussi, et que tout finisse.

## L E T T R E C X C.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Paris le 31 d'auguste.

M O N cher ange, j'ai montré votre lettre du 25 août ou d'auguste, au possédé. Il vous prie encore de lui renvoyer sa facétie, et donne sa parole de démoniaque qu'il vous renverra la bonne copie au même instant qu'il recevra la mauvaise. Son diable l'a fait raboter sans relâche depuis qu'il fit partir son croquis; mais il jure, comme un possédé qu'il est, qu'il ne fera jamais paraître l'empereur deux fois; qu'il s'en donnera bien de garde; que cela gâterait tout; que l'empereur n'est en aucune manière *deus in machina*, puisqu'il est annoncé dès la première scène du première acte, et qu'il est attendu pendant toute la pièce, de scène en scène, comme le juge

du différent entre le commandant du château et les moines de l'abbaye. S'il paraissait deux fois, la première serait non-seulement inutile, mais rendrait la seconde froide et impraticable. C'est uniquement parce qu'on ne connaît point le caractère de l'empereur, qu'il doit faire un très-grand effet lorsqu'il vient porter à la fin un jugement tel que n'en a jamais porté *Salomon*. Le bon de l'affaire, c'est que c'est un jardinier qui fait tout, et cela prouve évidemment qu'il faut cultiver son jardin, comme dit *Candide*.

Comme cette facétie ne ressemble à rien, Dieu merci, mon possédé croit qu'il faut de la naïveté que vous appelez familiarité; et il croit que cette naïveté est quelquefois horriblement tragique.

Ne trouvez-vous pas qu'il y a dans cette pièce du remue-ménage comme dans l'*Ecoffaisé*? Je suis persuadé que cela vous aura amusés, vous et madame d'*Argental*, pendant une heure. Il est doux de donner du plaisir, à cent lieues de chez soi, à ceux à qui on est attaché.

Je ne répondrais pas que la police ne fît quelques petites allusions qui pourraient empêcher la pièce d'être jouée; mais, après tout, que pourra-t-on soupçonner? que l'auteur a joué l'inquisition sous le nom des prêtres de *Pluton*. En ce cas, c'est rendre service au genre-humain; c'est faire un compliment au roi d'Espagne, et sur-tout au comte d'*Aranda*; c'est l'histoire du jour avec toute la bienséance imaginable et tout le respect possible pour la religion.

Voyez, mon divin ange, ce que votre amitié prudente et active peut faire pour ces pauvres Guè-

1768. bres ; mais je n'ai point abandonné les Scythes : ils ne sont pas si piquans que les Guèbres , d'accord ; mais , de par tous les diables , ils valent leur prix. La loi porte qu'ils soient rejoués , puisque les histrions firent beaucoup d'argent à la dernière représentation. Les comédiens sont bien insolens et bien mauvais , je l'avoue ; mais il faut obéir à la loi. J'ignore quel est le premier gentilhomme de la loi , cette année ; mais , en un mot , j'aime les Scythes. J'ai envie de finir par les Corfes ; je suis très-fâché qu'on en ait tué cent cinquante d'entrée de jeu ; mais M. de *Chauvelin* m'a promis que cela n'arriverait plus.

Vous êtes bien peu curieux de ne pas demander. Les droits des hommes et les usurpations des papes ; c'est , dit-on , un ouvrage traduit de l'italien , dont un envoyé de Parme doit être très-friand.

Une chose dont je suis bien plus friand , mon cher ange , c'est de vous embrasser avant que je meure. Je suis , à la vérité , un peu sourd et aveugle ; mais cela n'y fait rien. Je recommence à voir et à entendre au printemps , et j'ai grande envie , si je suis en vie au moi de mai , de venir présenter un bouquet à madame d'*Argental*. Je devais aller cette automne chez l'électeur palatin , mais je me suis trouvé trop faible pour le voyage. Je me sentirai bien plus fort quand il s'agira de venir vous voir. Il est vrai que je n'y voudrais aucune cérémonie. Nous en raisonnerons quand nous aurons fait les affaires des Scythes et des Guèbres. Vous êtes charmant de désirer de me revoir ; j'en suis pénétré , et mon

culte de dulia en augmente. Je trouve plaisant —  
qu'on ait imaginé que j'irais voir ma *Catau*, moi 1768.  
âgé de septante-quatre ans ! Non, je ne veux voir  
que vous. V.

## L E T T R E C X C I.

A M. LE PRESIDENT HENAUT.

7 de septembre.

**M** O N cher et illustre confrère, J'ai reçu vos deux lettres dont l'une rectifie l'autre. Vivez et portez-vous bien. Le cardinal de *Fleuri* avait à votre âge une tête capable d'affaires; *Huet*, *Fontenelle*, ont écrit à quatre-vingts ans. Il y a de très-beaux soleils couchans; mais couchez-vous très-tard.

Laissons-là l'éloquent *Bossuet* et son *Histoire* prétendue *universelle*, où il rapporte tout aux Juifs, où les Perses, les Egyptiens, les Grecs et les Romains sont subordonnés aux Juifs, où ils n'agissent que pour les Juifs. On en rit aujourd'hui; mais ce n'est pas des Juifs dont il est question ici, c'est de vous. J'avais déjà prévenu plusieurs de mes amis qui m'ont pressé de leur faire parvenir cet *Examen de l'histoire d'Henri IV*, duquel il y a déjà trois éditions. Je l'ai envoyé chargé de mes notes, dans lesquelles je fais voir qu'il y a presque autant d'erreurs dans l'*Examen* que dans le livre examiné. L'erreur que j'ai le plus relevée, est celle où il tombe à votre égard. Vous connaissez mon amitié et mon estime également

—  
1768. constantes. Vous pensez bien que je n'ai pas vu de sang-froid une telle injustice; j'avais même déjà préparé une dissertation pour être envoyée à tous les journaux; mais j'ai été arrêté par l'assurance qu'on m'a donnée que c'est un marquis de *Belloste* qui est l'auteur de l'ouvrage. On dit qu'en effet il y a un homme de ce nom en Languedoc. Je ne connaissais que les pilules de *Belloste*, et point de marquis si profond et en même tems si fautif dans l'Histoire de France. Si c'est lui qui est le coupable, il ne convient pas de le traiter comme un *la Beaumelle*; il faut le faire rougir poliment de son tort. J'avoue que j'ai cru reconnaître le style, les phrases de ce *la Beaumelle*, son ton décisif, son audace à citer à tort et à travers, son tour d'esprit, ses termes favoris. Il se peut qu'il ait travaillé avec M. de *Belloste*; je fais ce que je puis pour m'en éclaircir.

Il y a une chose très-curieuse et très-importante sur laquelle vous pourriez m'instruire avant que j'ose être votre champion: c'est à vous de me fournir des armes.

Le marquis vrai ou prétendu assure qu'aux premiers états de Blois, les députés des trois ordres déclarèrent, avec l'approbation du roi, de *Catherine* et du duc d'*Alençon*, que *les parlemens sont des états généraux au petit pied*. Il ajoute qu'il est étrange qu'aucun historien n'ait parlé d'un fait si public.

Il vous serait aisé de faire chercher, à la bibliothèque du roi, s'il reste quelque trace de cette anecdote qui semblerait donner quelque atteinte à l'autorité royale. C'est une matière très-délicate

sur

sur laquelle il ne serait pas permis de s'expliquer sans avoir des cautions sûres. 1768.

Parmi les fautes qui règnent dans cet *Examen*, il faut avouer qu'on trouve des recherches profondes. Il est vrai qu'il suffit d'avoir lu des anecdotes pour les copier; mais enfin cela tient lieu de mérite auprès de la plupart des lecteurs, séduits d'ailleurs par la licence et par la satire. La plupart des gens lisent sans attention, très-peu sont en état de juger; c'est ce qui donne une assez grande vogue à ce petit ouvrage: il me paraît nécessaire de le réfuter. J'attendrai vos instructions et vos ordres; et, si vous chargez un autre que moi de combattre sous vos drapeaux, je n'aurai point de jalousie, et je n'en aurai pas moins de zèle

## L E T T R E C X C I I.

A M. RICHARD, négociant à Murcie.

A Ferney, 13 de septembre.

**J**E vous dois, Monsieur, une réponse depuis deux mois. Je suis de ceux que leurs mauvaises affaires empêchent de payer leurs dettes à l'échéance. La vieillesse et les maladies qui m'accablent, sont mon excuse auprès de mes créanciers. Il n'y en a point, Monsieur, que j'aime mieux payer que vous.

Il y a des ouvrages bien meilleurs que les miens, qui pourront contribuer à donner au génie espa-

T. 92. *Corresp. générale*. Tome XIV. Hh

— 1768. gnol la liberté qui lui a manqué jusqu'à présent. Le ministre à qui toute l'Europe, excepté Rome, applaudit, favorise cette précieuse liberté, et encouragera les beaux arts, après avoir fait naître les arts nécessaires.

Je vous félicite, Monsieur, de vivre dans le plus beau pays de la nature, où ceux qui se contentaient de penser commencent à oser parler, et où l'inquisition cesse un peu d'écraser la nature humaine.

J'ai l'honneur d'être, etc.

## L E T T R E C X C I I I .

A M. THIRIOT.

A Ferney, 15 de septembre.

**M**A foi, mon ami, tout le monde est charlatan; les écoles, les académies, les compagnies les plus graves ressemblent à l'apothicaire *Arnould* dont les sachets guérissent toute apoplexie dès qu'on les porte au cou, et à *M. le Lièvre* qui vend son baume de vie à force gens qui en meurent.

Les jésuites eurent, il y a quelques années, un procès avec les droguistes de Paris, pour je ne sais quel élixir qu'ils vendaient fort cher, après avoir vendu de la grâce suffisante qui ne suffisait point, tandis que les jansénistes vendaient de la grâce efficace qui n'avait point d'efficacité. Ce monde est une grande foire où chaque *Polichinelle* cherche à s'attirer la foule; chacun enchérit sur son voisin.

Il y a un sage dans notre petit pays qui a découvert que les ames des puces et des moucheron<sup>1768.</sup> sont immortelles, et que tous les animaux ne sont nés que pour ressusciter. Il y a des gens qui n'ont pas ces hautes espérances; j'en connais même qui ont peine à croire que les polypes d'eau soient des animaux. Ils ne voient dans ces petites herbes qui nagent dans des mares infectes, rien autre chose que des herbes qui repoussent comme toute autre herbe quand on les a coupées. Ils ne voient pas que ces herbes mangent de petits animaux, mais ils voient ces petits animaux entrer dans la substance de l'herbe et la manger.

Les mêmes incrédules ne pensent pas que le corail soit un composé de petits pucerons marins. Feu M. de *la Faye* disait qu'il ne se fouciait nullement de savoir à fond l'histoire de tous ces gens-là, et qu'il ne fallait pas s'embarasser des personnes avec qui on ne peut jamais vivre.

Mais nous avons d'autres génies bien plus sublimes; ils vous créent un monde aussi aisément que l'abbé de *l'Attaignant* fait une chanson; ils se servent pour cela de machines qu'on n'a jamais vuas; d'autres viennent ensuite qui vous peuplent ce monde par attraction. Un songe-creux de mon voisinage a imprimé sérieusement qu'il jugeait que notre monde devait durer tant qu'on ferait des systèmes, et que, dès qu'ils seraient épuisés, ce monde finirait; en ce cas, nous en avons encore pour longtemps.

Vous avez très-grande raison d'être étonné, que,

1768. dans l'Homme aux quarante écus, on ait imputé au grand calculateur *Harvey* le systême des œufs; il est vrai qu'il y croyait; et même il y croyait si bien, qu'il avait pris pour sa devise ces mots, tout vient d'un œuf. Cependant, en assurant que les œufs étaient le principe de toute la nature, il ne voyait dans la formation des animaux que le travail d'un tisserand qui ourdit sa toile. D'autres virent ensuite dans le fluide de la génération une infinité de petits vermiculeux très-semillans; quelque temps après on ne les vit plus; ils sont entièrement passés de mode. Tous les systêmes sur la manière dont nous venons au monde ont été détruits les uns par les autres; il n'y a que la manière dont on fait l'amour qui n'a jamais changé.

Vous me demandez, à propos de tous ces romans, si, dans le recueil du lapon qu'on vient d'imprimer à Lyon, on a imprimé ces lettres si étonnantes où l'on proposait de percer un trou jusqu'au centre de la terre, d'y bâtir une ville latine, de disséquer des cervelles de patagons pour connaître la nature de l'ame, et d'enduire les corps humains de poix résine pour conserver la fanté; vous verrez que ces belles choses sont très-adoucies et très-déguisées dans la nouvelle édition. Ainsi il se trouve qu'à la fin du compte c'est moi qui ai corrigé l'ouvrage. — *Ridiculum acri fortius ac melius magnas plerumque secat res.*

Ce qu'on imprime mon nom me fait un peu plus de peine; mais que voulez-vous? je ne suis pas le maître. Monsieur l'apothicaire *Arnould* peut-

il empêcher qu'on ne contrefasse ses sachets? Adieu. —  
 Qui benè latuit benè vixit. 1768.

## L E T T R E C X C I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de septembre.

**V**OICI, mon cher ange, un *Tronchin*, un philosophe, un homme d'esprit, un homme libre, un homme aimable, un homme digne de vous et de madame d'*Argental*, un des ci-devant vingt-cinq rois de Genève, qui s'est démis de sa royauté, comme la reine *Christine*, pour vivre en bonne compagnie.

Je tiens ma parole à mes anges. Je reçus leur paquet hier, et j'en fais partir un autre aujourd'hui. On jugera plus à son aise quand il n'y a point de ratures, point d'écriture différente, point de renvois, point de petits brimborions à rajuster, et qui dispersent toutes les idées. J'ai appris enfin le véritable secret de la chose, c'est que cette facétie est de feu M. *Desmahis*, jeune homme qui promettait beaucoup, et qui est mort à Paris de la poitrine, au service des dames. Il faisait des vers naturels et faciles, précisément comme ceux des Guèbres, et il était fort pour les tragédies bourgeoises. Celle-ci est à la fois bourgeoise et impériale. Enfin *Desmahis* est l'auteur de la pièce; il est mort, il ne nous dédira pas.

Le possédé ayant été exorcisé par vous, a beau-

H h 3

1768. coup adouci son humeur sur les prêtres. L'empereur en fit une satire qui n'aurait jamais passé. Il s'explique à présent d'une façon qui ferait très-fort de mise en chancellerie. Je commence à croire que la pièce peut passer, sur-tout si elle est de *Desmahis*; en ce cas, la chose sera tout-à-fait plaisante.

Si les Guèbres sont bien joués, ils feront un beau fracas; il y a des attitudes pour tout le monde. *A genoux, mes enfans*, doit faire un grand effet, et la déclaration de *César* n'est pas de paille.

*Melpomène* avait besoin d'un habit neuf, celui-ci n'est pas de la friperie.

Que cela vous amuse, mon cher ange, c'est-là mon grand but; vous êtes tous deux mon parterre et mes loges. V.

## L E T T R E C X C V.

A U M E M E.

18 de septembre.

IL y a un *Tronchin*, mon cher ange, qui, lassé des tracasseries de son pays, va voyager à Paris et à Londres, et qui n'est pas indigne de vous. Il a souhaité passionnément de vous être présenté, et je vous le présente. Il doit vous remettre deux paquets qu'on lui a donnés pour vous. Je crois qu'ils sont destinés à cette pauvre sœur d'un brave marin (\*) tué en Irlande, laquelle fit, comme vous

(\*) *Thurot*.

favez, un petit voyage sur terre presque aussi funeste que celui de son frère sur mer. Apparemment qu'on a voulu la dédommager un peu de ses pertes, et qu'on a cru qu'avec votre protection elle pourrait continuer plus heureusement son petit commerce. Je crois qu'il y a un de ces paquets venu d'Italie, car l'adresse est en italien; l'autre est avec une sur-enveloppe à monsieur le duc de Praslin. 1768.

Pour le paquet du petit *Desmahis*, je le crois venu à bon port; il fut adressé, il y a quinze jours, à l'abbé *Arnaud*, et je vous en donnai avis par une lettre particulière.

Je crois notre pauvre père *Toulier*, dit l'abbé *Olivet*, mort actuellement; car, par mes dernières lettres, il était à l'agonie. Je crois qu'il avait quatre-vingt-quatre ans. Tâchez d'aller par-delà, vous et madame *Argental*, quoique après tout la vieillesse ne soit pas une chose aussi plaisante que le dit *Cicéron*.

Vous devez actuellement avoir le *Kain* à vos ordres. C'est à vous à voir si vous lui donnerez le commandement du fort d'Apamée, et si vous croyez qu'on puisse tenir bon dans cette citadelle contre les sifflets. Je me flatte, après-tout, que les plus dangereux ennemis d'Apamée seraient ceux qui vous ont pris, il y a cent ans, Castro et Ronciglione; mais, supposé qu'ils dressassent quelque batterie, n'auriez vous pas des alliés qui combattraient pour vous? Je m'en flatte beaucoup, mais je ne suis nullement au fait de la politique présente;

1768. je m'en remets entièrement à votre sagesse et à votre bonne volonté.

Je n'ai point vu le chef-d'œuvre d'éloquence de l'évêque du Puy ; je fais seulement que les bâillemens se faisaient entendre à une lieue à la ronde.

Dites-moi pourquoi, depuis *Bossuet* et *Fléchier*, nous n'avons point eu de bonne oraison funèbre ? est-ce la faute des morts ou des vivans ? Les pièces qui pèchent par le sujet et par le style sont d'ordinaire sifflées.

Auriez-vous lu un *Examen de l'Histoire d'Henri IV*, écrite par *Buri* ? Cet *Examen* fait une grande fortune, parce qu'il est extrêmement audacieux, et que, si le temps passé y est un peu loué, ce n'est qu'aux dépens du temps présent. Mais il y a une petite remarque à faire, c'est qu'il y a beaucoup plus d'erreurs dans cet *Examen* que dans l'*Histoire de Henri IV*. Il y a deux hommes bien maltraités dans cet *Examen* ; l'un est le président *Hénault* en le nommant, et l'autre que je n'ose nommer. Le peu de personnes, qui ont fait venir cet *Examen* à Paris, en paraissent enthousiasmées ; mais, si elles savaient avec quelle impudence l'auteur a menti, elles rabattraient de leurs louanges.

Adieu, mon cher ange ; adieu, la consolation de ma très-languiissante vieillesse.

## L E T T R E C X C V I .

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 26 de septembre.

**J**E prends le parti, Monseigneur, de vous envoyer quelques feuilles de la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, avant qu'elle soit achevée. 1768. Non-seulement je vous dois des prémices, mais je dois vous faire voir la manière dont j'ai parlé de vous et de M. le duc d'*Aiguillon*. Vous me reprochâtes de n'avoir point fait mention de l'affaire de Saint-Cast; il ne s'agissait alors que du règne de *Louis XIV*; et les principaux événemens, qui ont suivi ce beau siècle, n'étaient traités que sommairement. Je ne pouvais entrer dans aucun détail, et mon principal but étant de peindre l'esprit et les mœurs de la nation, je n'avais point traité les opérations militaires; mais donnant, dans cette édition nouvelle, un précis du siècle de *Louis XIV*, je me suis fait un plaisir, un devoir et un honneur de vous obéir.

Peut-être l'importance des derniers événemens fera passer à la postérité cet ouvrage qui ne mériterait pas ses regards par son style trop simple et trop négligé. Du moins les nations étrangères le demandent avec empressement, et les libraires leur ont déjà vendu toute leur édition par avance. Ce sera une grande consolation pour moi, si la justice que je vous ai rendue, et la circonspection

— avec laquelle j'ai parlé sur d'autres objets, sans  
 1768. blesser la vérité, peuvent trouver grâce devant  
 vous et devant le public. La gloire, après tout, est  
 l'unique récompense des belles actions; tous les  
 autres avantages passent, ou même sont mêlés  
 d'amertume : la gloire reste quand elle est pure.

J'ai beaucoup envié le bonheur qu'a eu madame  
*Denis* de vous renouveler ses hommages à Paris.  
 J'ai cru que, dans la résolution que j'ai prise de  
 vivre avec moi-même, et de n'être plus l'auber-  
 giste de tous les voyageurs de l'Europe, une pa-  
 risienne eût trop souffert en partageant ma solitude.

Je me suis dépouillé d'une partie de mon bien,  
 pour la rendre heureuse à Paris. J'ai pensé qu'à  
 l'âge de près de soixante et quinze ans, assujéti  
 par mes maladies à un régime qui ne convient qu'à  
 moi, et condamné par la nature à la retraite, je  
 ne devais pas faire souffrir les autres de mon  
 état.

Les médecins m'avaient conseillé les eaux de  
 Barège, je ne fais pas trop pourquoi. Je n'ai point  
 les maladies de *le Kain* qui y est allé par leur ordre.  
 Je n'espère point guérir, puisqu'il faudrait changer  
 en moi la nature; mais j'aurais fait volontiers le  
 voyage pour être à portée de vous faire ma cour.  
 J'aurais été consolé du moins en vous présentant  
 encore, avant de mourir, mon tendre et respec-  
 tueux attachement; c'est un avantage dont j'ai été  
 malheureusement privé. Il ne me reste qu'à vous  
 souhaiter une vie aussi heureuse et aussi longue  
 qu'elle a été brillante. Je me flatte que vous dai-

gnerez toujours me conserver des bontés auxquelles vous m'avez accoutumé pendant plus de quarante années. 1768.

Notre doyen de l'académie française va mourir, s'il n'est pas déjà mort. J'espère que le nouveau doyen fera plus alerte que lui, quand il aura quatre-vingt-cinq ans comme le sous-doyen.

Agréez, Monseigneur, mon respect, mon dévouement inviolable, et les souhaits ardens pour votre conservation comme pour vos plaisirs. V.

## L E T T R E C X C V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 de septembre.

**L**E possédé cède toujours à vos exorcismes, et voici une preuve, mon divin ange, de la docilité du jeune étourdi. Il est d'accord avec vous sur presque tous les points, et il vous prie très-instamment de faire porter sur le corps de l'ouvrage les changemens que vous avez eu la bonté d'indiquer. Il fera très-aisé de les mettre proprement à leur place. Je vous prierai de laisser prendre une copie à madame *Denis* qui est engagée au secret, et qui le gardera comme vous.

Je crois que la pièce est faite pour avoir un prodigieux succès, grâce à ces allusions mêmes que je crains; et je pense en même temps que la pièce est assez sage pour qu'on puisse la jouer, malgré les

1768. inductions qu'on en peut tirer. Cela dépendra absolument de la bonne volonté du censeur, ou du magistrat que le censeur se croira peut-être obligé de consulter.

Enfin, après qu'on a joué le Tartufe et Mahomet, il ne faut désespérer de rien. On pourra mettre un jour *Caïphe* et *Pilate* sur la scène; mais, avant que cette négociation soit consommée, il faut bien que *le Kair* paraisse un peu en scythe, cela est juste; c'est une attention qu'il me doit; et quoique les comédiens soient presque aussi ingrats que des prêtres, ils ne peuvent me priver d'un droit que j'ai acquis par cinquante ans de travaux.

Je ne mets aux pieds de madame d'*Argental*.

A propos, vraiment oui, je pense comme vous sur l'académie et sur *la Harpe*, sans même avoir vu l'ouvrage couronné.

## LET TRE CXC VIII.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 30 de décembre.

SI madame *Papillon-philosophe* garde les secrets aussi bien que les paquets, je me confesserai à elle à Pâques. Non, Madame, mon cœur n'a pas renoncé au genre-humain dont vous êtes une très-aimable partie. Je suis vieux, malade et dégoûtant, mais je ne suis point du tout dégoûté; et vous seule, madame, me réconciliez avec le monde.

Voici le secret dont il s'agit. Madame *Denis* m'a mandé qu'un jeune homme a tourné en opéra comique un certain conte intitulé l'Education d'un prince (\*). Je n'ai point vu cette facétie, mais elle prétend qu'elle prête beaucoup à la musique. J'ai songé alors à votre protégé, et j'ai cru que je vous ferais ma cour en priant madame *Denis* d'avoir l'honneur de vous en parler. Tout ce que je crains, c'est qu'elle ne se soit déjà engagée. Ne connaissant ni la pièce ni les talens des musiciens, j'ai saisi seulement cette occasion pour vous renouveler mes hommages. L'état triste où je suis ne me permet guère de m'amuser d'un opéra comique. Il y a loin entre la gaieté et moi; mais mon respectueux attachement pour vous, Madame, ne vieillira jamais, et rien ne contribuera plus à me faire supporter ma très-languissante vie que la continuation de vos bontés.

J'ignore en quel endroit M. le chevalier de *Peçai* prend actuellement le bain avec *Zélis*. S'il s'est toujours baigné depuis qu'il vous remit cette affaire entre les mains, il doit être fort affaibli.

Vous tirez toujours des perdrix, sans doute, et vous n'êtes pas une personne à tirer votre poudre aux moineaux. Rassemblez le plus de plaisirs que vous pourrez, et soyez heureuse autant que vous méritez de l'être.

Agreez, Madame, mon tendre respect. V.

(\*) Le baron d'Otrante que M. de de *Voltaire* avait envoyé à M. *Grétri*. Voyez le tome ix du théâtre.

## L E T T R E C X C I X .

A M. DE LALANDE.

1 d'octobre.

1768. **L**ES intendants, Monsieur, font faits, à ce que je vois, pour vexer les pauvres cultivateurs; ils vous ont enlevé à moi. Je ne peux pourtant pas blâmer monsieur l'intendant de Bourgogne. Si j'avais été à sa place, je vous assure que j'en aurais fait autant que lui. Comme il est de très-bonne compagnie, il est bien juste qu'il l'aime.

C'est bien dommage, Monsieur, que ce qui arrive aujourd'hui en Italie, ne soit pas arrivé quand vous y étiez. Vous auriez ajouté un tome bien curieux à vos huit volumes. La bulle *In cana Domini*, profrite par la dévote reine d'Hongrie; le pape enrôlant des soldats, les femmes poursuivant les enrôleurs à coups de pierre, et criant qu'on enrôle des jésuites et qu'on leur rende leurs amans; les Romains se moquant universellement de *Rezzonico*; le pape s'amusant à faire des saints dans le temps qu'on lui prend ses villes: tout cela forme un tableau qui méritait d'être peint par vous, puisque vous avez eu la bonté de mêler l'étude des folies de la terre à celle des phénomènes du ciel.

Nous saurons donc, l'année qui vient, à quelle distance nous sommes du soleil; j'espère que nous saurons aussi à quel point nous sommes éloignés de la superstition.

Si vous voyez votre très-aimable commandant  
 (\*), je vous prie de me mettre à ses pieds. 1768.  
 Vous ne doutez pas que j'ai l'honneur d'être, etc.

## L E T T R E C C.

A M. P A C O U, à *Versailles*.

Au château de Ferney, ce 3 d'octobre.

**V**OTRE mémoire, Monsieur, en faveur des morts qui sont très-mal à leur aise, et des vivans qui sont empestés, est assurément la cause du genre-humain, et il n'y a que les ennemis des vivans et des morts qui puissent s'opposer à votre requête. Je l'ai fait lire à M. *Hénin*, résident à Genève; il est frère de monsieur le procureur du roi de Versailles; les deux frères pensent comme vous. Monsieur le chancelier a fait rendre un arrêt du parlement contre les morts qui empuantissent les villes, ainsi je crois qu'ils perdront leur procès. J'attends avec impatience un édit qui me permettra d'être enterré en plein air; c'est une des choses pour lesquelles j'ai le plus de goût. Tant de choses se font contre notre gré à notre naissance et pendant notre vie, qu'il serait bien consolant de pouvoir au moins être enterré à son plaisir. Je suis en attendant, avec toute l'estime que vous m'avez inspirée de mon vivant, monsieur, etc.

(\* ) M. de *Jaucourt*.

## LETTRE CCI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 d'octobre.

1768. **I**L faut amuser ses anges tant qu'on peut, c'est mon avis. Sur ce principe, j'ai l'honneur de leur envoyer ce petit chiffon qui m'est tombé par hasard entre les mains.

Mais de quoi s'est avisé M. *Jacob Tronchin* de dire à M. *Damilaville* que j'avais fait une tragédie ? Certainement je ne lui en ai jamais fait la confidence, non plus qu'au duc et au marquis *Cramer*. Si vous voyez *Jacob*, je vous prie de laver la tête à *Jacob*. L'idée seule que je peux faire une tragédie suffirait pour tout gâter. Je vais de mon côté, laver la tête à *Jacob*.

Mais pourquoi n'avez-vous pas conservé une copie des *Guèbres* ? Je suis si indulgent, si tolérant, que je crois que ces *Guèbres* pourraient être joués ; mais la volonté de DIEU soit faite.

Je pense qu'il était nécessaire que j'écrivisse au président sur le beau portrait qu'on a fait de lui ; on disait trop que j'étais le peintre.

On a imprimé cet ouvrage sous le nom d'un marquis de *Bélestat* qui demeure dans ses terres en *Languedoc* ; mais enfin celui qui l'a fait imprimer m'a avoué qu'il était de *la Beaumelle* ; je m'en étais bien douté. Le maraud a quelquefois le bec retors et la

griffe

griffe tranchante ; mais aussi on n'a jamais débité des mensonges avec une impudence si effrontée. 1768.  
Le président sera sans doute bien aise que ces traits soient partis d'un homme décrié.

Comment pourrai-je vous envoyer le *Siècle de Louis XIV* et le précis du suivant poussé jusqu'à l'expulsion des révérends pères jésuites ? Mon culte de *dulie* ne finira qu'avec moi. V.

## L E T T R E C C I I.

A M. DE L A L A N D E.

19 d'octobre.

Vous pardonneriez, mon cher philosophe, à un pauvre malade sa négligence à vous répondre, car un vrai philosophe est compatissant. Ce pauvre Ferney a été un hôpital.

Si madame de *Marron* l'honneur de sa présence, elle sera comme *Philoctète* qui vint à Thèbes en temps de peste.

Il est vrai que rien n'est plus étrange pour une dame que de faire trois tragédies en quatre mois, et de composer la quatrième. Il est très-difficile d'en faire une bonne en un an. Phèdre coûta deux années à *Racine*. Mais, quand il y aurait des défauts dans les ouvrages précipités de madame de *Marron*, cette précipitation et cette facilité seraient encore un prodige. J'irais l'admirer chez elle, si je pouvais sortir ; mais, si elle veut que je voye ses pièces, il faudra

*Corresp. générale. Tome XIV. li*

— bien qu'elle vienne à Ferney. Vous savez bien que  
 1768 les déesses prenaient la peine autrefois de descendre  
 sur leurs autels pour y recevoir l'encens de leurs  
 adorateurs. Elle me verra malade, mais je suis le  
 malade le plus sensible au mérite et aux beaux  
 vers.

Je ne fais si vous êtes actuellement occupé avec  
 les astres; pour moi je suis fort mécontent de la  
 terre; nous ne pouvons semer; on n'aura point de  
 recolte l'année prochaine, si DIEU n'y met la main.

## L E T T R E C C I I I .

A M. T A B A R E A U , à Lyon;

Octobre.

**I**L est étonnant, Monsieur, que les Chinois sachent  
 au juste le nombre de leurs concitoyens, et que  
 nous, qui avons tant d'esprit et qui sommes si drô-  
 les, nous soyons encore dans l'incertitude, ou  
 plutôt dans l'ignorance sur un objet si important.  
 Je ne garantis pas le calcul de M. de *la Michodière*;  
 mais, s'il y a vingt millions d'hommes en France,  
 chaque individu doit prétendre à *quarante écus* de  
 rente; et si nous n'avons que seize millions d'ani-  
 maux à deux pieds et à deux mains, il nous revient  
 à chacun 144 livres ou environ. Cela est fort hon-  
 nête; mais les hommes ne savent pas borner leurs  
 désirs.

Il y a une chose qui me fâche davantage, c'est

que quand vous avez la bonté de donner cours à mes paquets pour Paris, vos commis mettent Genève sur l'enveloppe; cela est cause qu'ils sont ouverts à Paris. Les tracasseries genevoises ont probablement été l'objet de cette recherche; mais je ne suis point genevois *représentant*. J'ai cru que ma correspondance favorisée par vous serait en sûreté. Je vous prie en grâce de me dire si les paquets pareils à ceux que je vous ai fait tenir pour vous-même, ont été marqués, dans vos bureaux, de ce mot funeste *Genève*. Il serait possible que, dans la multiplicité de mes correspondances, j'eusse envoyé quelques-unes de ces brochures imprimées en Hollande, qu'on me demande quelquefois; il serait bien cruel qu'elles fussent tombées dans des mains dangereuses.

Tout le monde paraît content du débusquement de M. *d'el Averd*, et on ne l'appelle plus que monsieur *Laverdi*. Cela semble prouver qu'il voulait de l'ordre et de l'économie: on n'aime ni l'un ni l'autre à la cour, mais il en faut pour le pauvre peuple. Cependant ce ministre avait fait du bien, on lui devait la liberté du commerce des grains, celle de l'exercice de toutes les professions, la noblesse donnée aux commerçans, la suppression des recherches sur le centième denier après deux années, les privilèges des corps de villes, l'établissement de la caisse d'amortissement. Le public est soupçonné quelquefois d'être injuste et ingrat.

Comme nous allons bientôt entrer dans l'avent, votre bibliothécaire, Monsieur, vous envoie un

1768. sermon. Il est vrai que ce sermon est d'un huguenot, mais la morale est de toutes les religions. Je ne manquerai pas de vous faire parvenir tous les ouvrages de dévotion qui paraîtront dans ce saint temps.

Vous savez combien je vous suis attaché.

## LETTRE CCIV.

A M. LE PRESIDENT HENAUT.

A Ferney, 31 d'octobre.

AH! nous voilà d'accord, mon cher et illustre confrère. Oui, sans doute, j'y mettrai mon nom, quoique je ne l'aye jamais mis à aucun de mes ouvrages. Mon amour-propre se réserve pour les grandes occasions, et je n'en fais point de plus honorable que celle de défendre la vérité et votre gloire.

J'avais déjà prié M. *Marin* de vous engager à prêter les armes d'*Achille* à votre *Patrocle* qui espère ne pas trouver d'*Hector*. Je lui ai même envoyé, en dernier lieu, une liste des faits qu'on ne peut guère vérifier que dans la bibliothèque du roi, me flattant que M. l'abbé *Boudot* voudrait bien se donner cette peine. Je vous envoie un double de cette liste; elle consiste en dix articles principaux qui méritent des éclaircissemens (\*).

(\*) 1°. Voir dans l'*Avis aux bons catholiques*, imprimé à Toulouse, et qui est à la bibliothèque du roi parmi les

Vous jugerez, par ces articles mêmes, que le critique a de profondes et de singulières con-  
 1768.  
 naissances de notre histoire, quoiqu'il se trompe en bien des endroits.

Il ferait convenable que vous lussiez cet ouvrage; vous seriez bien plus à portée alors de m'éclairer. Vous verriez combien le style, quoique inégal, peut faire d'illusion. Je sais qu'on en a envoyé à Paris six cents exemplaires de la première édition, et que le débit n'en a pas été permis; mais l'ouvrage est répandu dans les provinces et dans les pays étrangers; il est sur-tout vanté par les protestans; et comme l'auteur semble vouloir défendre la mémoire de *Henri IV*, il devient par-là cher aux lecteurs qui n'approfondissent rien.

recueils de la ligue, si, dans cet écrit, la validité du mariage de *Jeanne d'Albret* avec *Antoine de Bourbon* est contestée; et s'il est vrai que le pape *Grégoire XIII* signifia qu'il ne regardait pas ce mariage comme légitime. Cette dernière partie de l'anecdote me paraît entièrement fautive.

2°. Voir si, dans le contrat de mariage de *Marguerite de Valois* et du prince de *Béarn*, *Jeanne d'Albret* prit la qualité de majesté *fidélissime*.

3°. Consulter les manuscrits concernant les premiers états de Blois, et voir si les députés furent chargés d'une instruction portant que les cours des parlemens sont les états-généraux au petit pied.

4°. Savoir si *Marguerite de Valois* eut en dot les fénéchaulsées du Quercy et de l'Agénois, avec le pouvoir de nommer aux évêchés et aux abbayes.

5°. Savoir s'il est vrai que la sentence rendue par le juge de Saint-Jean-d'Angeli porte que la princesse de Conde sera appliquée à la question.

1768. Vous voyez évidemment, par toutes ces raisons, qu'il est absolument nécessaire de le réfuter.

M. *Marin* a entre les mains une carte sur laquelle l'imprimeur m'a écrit que l'ouvrage est de M. le marquis de *Bélestat*; mais je suis persuadé que ce libraire m'a trompé, et que l'auteur a joint à toutes ses hardiesses celle de mettre les critiques sous un nom qui s'attire de la considération.

M. le marquis de *Bélestat* est un jeune homme de mérite, qui m'a fait l'honneur de m'écrire quelquefois. Le style de ses lettres est absolument différent de celui de la critique qu'on lui impute; mais on peut avoir un style épistolaire naturel et faible, et un style plus fort et plus recherché pour un ouvrage destiné au public.

6°. Savoir si, par l'édit de mars 1552 et l'édit de décembre 1563, la nouvelle religion est véritablement autorisée, et si elle y est appelée religion prétendue réformée.

7°. S'il est vrai que *Jeanne d'Albret* se soit opposée longtemps au mariage du prince de *Béarn* son fils, depuis *Henri IV*, avec *Marguerite*.

8°. S'il est vrai qu'en dernier lieu on ait retrouvé, au greffe du parlement de Rouen, un édit d'*Henri IV*, de janvier 1595, qui chassait tous les jésuites du royaume. Il est sûr qu'*Henri IV* assura le pape qu'il ne donnerait point cet édit. De *Thou* dit que cet édit ne fut point accordé; ce fait est très-important.

9°. Savoir s'il est vrai que le roi *Charles VI* ne fut déclaré majeur qu'à l'âge de vingt-deux ans; il fut pourtant sacré en 1380, âgé de treize ans et quelques jours, et le sacré faisait cesser la régence.

10°. N'est-il pas vrai qu'avant l'édit de *Charles V* les rois étaient majeurs à vingt et un ans, et non à vingt-deux?

Quoi qu'il en soit, je lui ai écrit en dernier lieu —  
 pour l'avertir qu'on lui attribue cette pièce ; je n'en 1768  
 ai point eu de réponse. Peut-être n'est il plus à  
 Montpellier dont il avait daté les dernières lettres  
 que j'ai reçues de lui.

Vous voilà bien au fait, mon cher et illustre confrère, vous jugerez si j'ai cette affaire à cœur, si votre gloire m'est chère, si un attachement de quarante années peut se démentir. Je vous répèterai ici mon ancienne maxime : en fait d'ouvrages de goût il ne faut jamais répondre, en fait d'histoire il faut répondre toujours ; j'entends sur les choses qui en valent la peine, et principalement celles qui intéressent la nation.

Si vous m'envoyez les instructions qui me sont nécessaires, je vous prie de me les adresser par Monsieur *Marin*, qui me les fera tenir contre-signées.

Il ne me reste qu'à vous embrasser avec la tendresse la plus vive, et à vous souhaiter une vie longue et heureuse que vous méritez si bien. Tant que la mienne durera, vous n'aurez point de serviteur qui vous soit plus inviolablement attaché.

*Fin du tome quatorzième,*





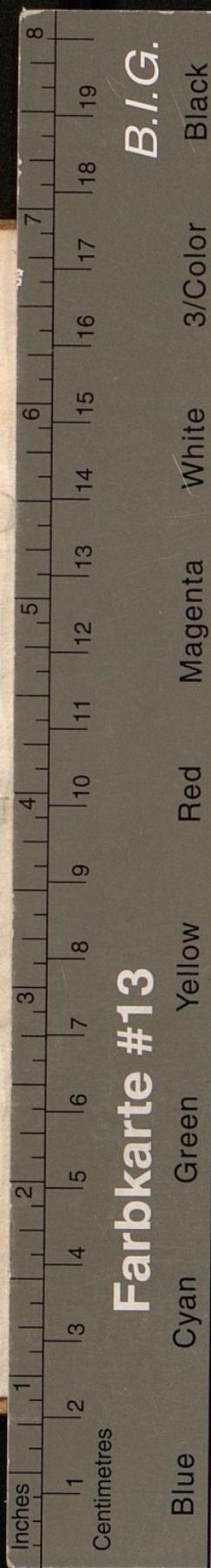


22  $\frac{7}{i}$  (92)  
5

AB: 22  $\frac{7}{i}$  (92)

DL 5472c





Y R E S  
È T E S  
L T A I R E .  
G T - D O U Z I È M E .  
P O N T S ,  
C O M P A G N I E .

OTHEK  
Z. ROSSE

